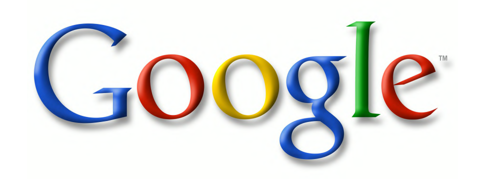
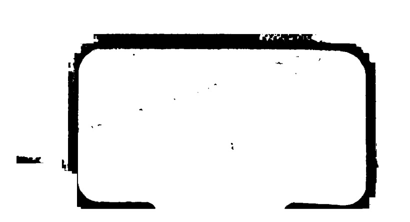
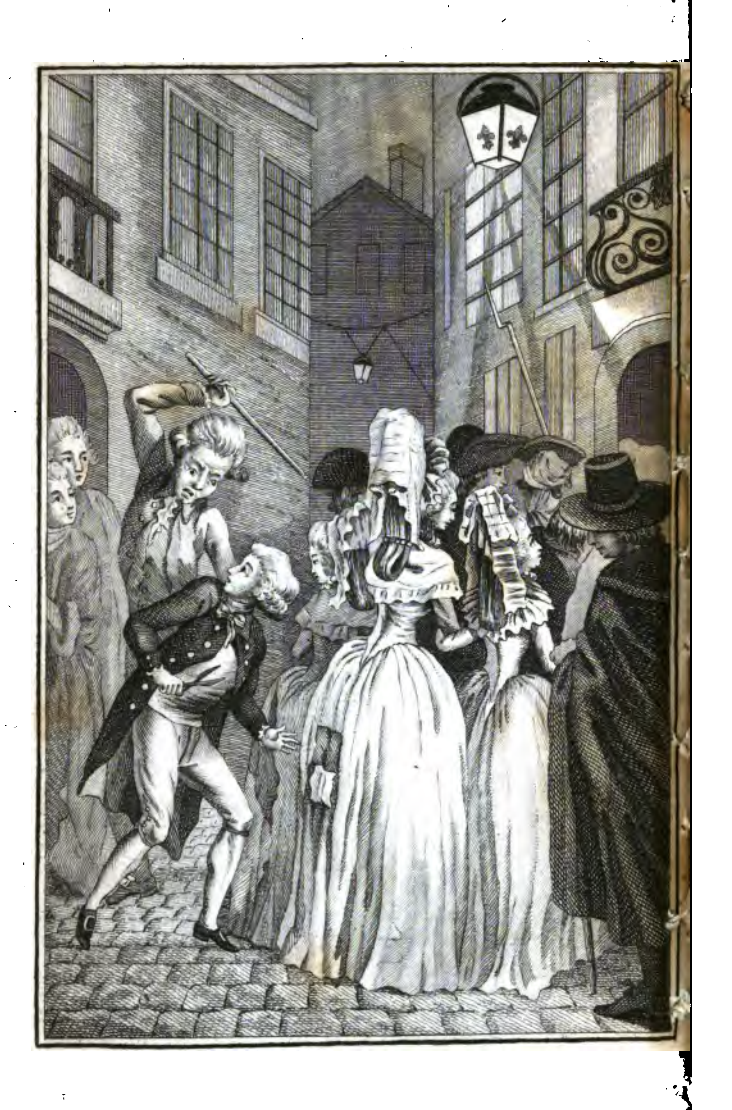





NKS
Restif





LES NUITS DE PARIS,

OU

LE SPECTATEUR-NOCTURNE. ou

Nicolas Edme Restif de ...

Nox & Amor Vinumque nihil moderabile suadent;
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu. Ov.

Tome Sixième:

Onzième Partie.

à LONDRES.

1788.

5.5.6.

Sujet de la FIGURE de la XI.me Partie.

Le Spectateur-nocturne, avec Du-Hameauneuf, voyant un Vaurien couper à trois Jeunespersonnes leurs robes blanches, à la faveur des tenèbres:

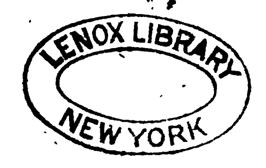
» Du-Hameauneuf avait un court bâton; il en » dechargea un coup sur le bras du Decoupeur, » qui s'enfuit ».

Observations sur les Ouvrages de l'Auteur.

C'est une verité demontrée par l'experience, que si le Libraire qui avait commencé les CONTEMPORAINES, les avait continuées, il aurait gâgné considerablement! Mais qu'est-il arrivé? l'Ouvrage s'est trouvé dans deux maisons differentes; l'Une n'a pas voulu envoyer les Volumes de l'Autre; on les refusait; on disait qu'ils manquaient; car il ne faut pas croire qu'on fesait pis; on ne doit jamais croire le mal sur de simples rapports: Ce defaut d'harmonie est retombé sur l'Auteur, qui venait d'imprimer à ses frais les 12 derniers Volumes, ét de redimer la *seconde édition* des 12 avantderniers, ainsi que les cuivres: On avertit le Publiq, que cet Ouvrage, aussi moral qu'important, existe en entier, ét que l'Auteur ne souffrira pas qu'on laisse manquer aucun des 42 Volumes. ☞ Il avertit aussi, que MONSIEUR-NICOLAS, ou *les Ressorts du Cœur-humain devoilés*, qu'on publiera immediatement après les *Provinciales*, est un Ouvrage de philosofie-pratique, également utile ét frappant: L'Auteur y mettra tout ce qu'il possède, s'estimant heureux, s'il peut le conduire à sa fin!

Ces II Parties sont remises a 3 liv.

Les *Parties IX* ét *X* ayant de-plûs une *Estampe*, ét le *Portrait*, continueront d'être fixées, à *quatre-livres-quatre-sous.*



LES

NUITS DE PARIS,

OU LE

SPECTATEUR-NOCTURNE.

II-CLX NUIT.

SUITE DU BAL.

J'alai directement chés la Marquise, le lendemain : Je voulais sonder le jeune Comte. —Hâ! (me dit-il) en me voyant, que je vous aurais hier desiré au Bal de l'Opera!.... Mais votre santé ne vous l'aurait pas permis; dailleurs, vous avez des chagrins. J'y ai rencontré un Homme, qui, je ne sais â quel propos, s'est mis à me raconter une histoire épouvantable-!... Et il m'en dit les circonstances principales. —Voila (lui repondis-je), â quoi l'on s'expose, en aimant sans connaître-. En ce moment, l'on annonça la Comtesse de-*** ; (c'était la Dame que j'avais écoutée au Bal). Elle prit la Marquise en particulier un instant. Puis, elles revinrent avec nous. La Marquise dit à la Comtesse : —Vous souperez ici ; vous y passerez tout le temps que vous voudrez, ét ces Messieurs (montrant Du-

Hameauneuf ét moi), vous reconduiront, en s'en retournant. Vous pouvez parler tout-haut devant le monde que voici; ce sont des Gens sûrs-. La Comtesse raconta, comment elle avait été prise au Bal pour Une-autre, qu'elle nomma, ét comment elle s'était amusée, aux depens d'un Homme, qui ne lui paraissait pas fort delicat! La Marquise la prit alors en particulier, pour lui avouer que je l'avais entendue, ét lui dire par quel moyen.

Cependant Du-Hameauneuf, homme expeditif, ayant entendu le nom de la Dame, pour laquelle la Comtesse avait donné un rendevous, partit comme l'éclair, ét se rendit à l'hôtel de la Première. Nous fumes très-surpris d'entendre sortir un carrosse! On s'informa; ét la Femme-de-chambre ayant dit, que c'était M. Du-Hameauneuf, qui prenait le carrosse du Jeune-Marquis, auquel il l'avait demandé, Mad. De-M**** nous annonça, que nous alions avoir une soirée amusante, ét qu'elle ne doutait pas, que nous ne sussions les effets du rendevous. Les Dames ét les Jeunes-persones se rejouirent beaucoup, ét la gaîté fut bruyante pendant quelques minutes. J'alai dans mon parloir, rediger la suite

du Bal, afin de n'avoir plus à écrire que le recit de M. Du-Hameauneuf. Il rentra aubout d'une heure. On l'environna.

—J'ai voulu voir (nous dit-il), comment l'Homme ferait reçu. Je suis arrivé un instant avant l'heure marquée: Son carrosse était à la porte; il avait depêché Un de ses Gens dans la maison. J'ai vu revenir le Laquais, avec une mauvaise reponse, sans-doute: Cependant, il l'a renvoyé une seconde-fois. J'ai pris alors mon parti. Je suis descendu, ét je suis entré, de la part de Mad. De-M****. Je me suis fait annoncer, au moment où l'on repondait au Laquais, Qu'on ne le comprenait pas. On m'a reçu; ét j'ai dit, qu'une Dame, la nuit precedente, ayant été prise pour Madame, n'avait pas voulu detromper; qu'elle avait donné un rendevous à M.*** ét que je venais pour en instruire Madame, de la part de Mad. la Marquise de M****, qui venait de l'apprendre. Mad. De-*** a souri. —Mais, cela me compromet un-peu! —Non, Madame; surtout si vous sortez sur-le-champ, ét que vous veniez chés Mad. De-M****, que vous aurez pour temoin. —C'est un trait-de-lumière-! (a-t-elle dit). Elle a sonné, a demandé son carrosse; ét je suis revenu

l'annoncer-. On fut un-peu surpris! mais c'était M.r Du-Hameauneuf. Les Jeunesgens surtout étaient charmés! la Marquise ét la Dame étrangère, auteur du rendevous, paraissaient pensives; mais enfin, il fut convenu, entre la Marquise, la Comtesse étrangere, Du-Hameauneuf ét moi, qu'on ne decouvrirait pas à la Dame qui alait venir, le fond du mistère, ét qu'on lui revelerait seulement ce qu'on avait entendu au bal, où son nom avait été prononcé. Elle arriva au même instant. On l'instruisit, sans compromettre la Comtesse. Elle nous dit, qu'étant sortie de sa cour, elle avait entrevu, de sa voiture, celle du Monsieur, qui avait mis tout le corps hors de la portière. Que son carrosse était parti aussitôt, pour la suivre, ét qu'en entrant, elle l'avait encore aperçu: mais qu'elle n'était pas fâchée qu'il fût où elle alait. Elle fit ensuite des conjectures sur la Dame qui s'était laissé donner son nom, ét qui l'avait rendue sensible au douloureux martire du Monsieur. —Je la connais (dit la Comtesse étrangère): elle m'a tout confié: Elle n'a pas eu la moindre envie de vous jouer un tour; elle n'a voulu que s'amuser du Monsieur, ét le punir de la liberté de ses propositions. —Elle

m'a fait avertir (repondit la Dame au rendevous) ; ses intentions sont suffisamment justifiées-! On sentit par-là, que Du-Hameauneuf avait bienfait, ét la gaîté reparut. On soupa ; ét comme lorsque nous y étions tous, c'est-à-dire la petite Societé complette, composée des Demoiselles Demerup, Élise, Rosalie, Du-Hameauneuf, quelques-unes des Protegées de la Marquise, ét moi, on fesait retirer les Domestiques après le premier service, la Comtesse qui avait donné le rendevous, nous raconta une autre histoire de Bal, qu'elle tenait de l'Heroïne.

—Il est des Femmes (nous dit-elle), qui n'ont aux ieux de certains Hommes, qu'un seul defaut, c'est de s'être données. Élles ne sont ni moins belles, ni moins bienfaites ; mais elles ne le paraissent plus : Un Objet nouveau se presente, ét il a, pour l'Homme favorisé, tout ce que n'a pas perdu la Femme trop tendre. C'est une grande leçon pour nous ! —Tous les Hommes ne sont pas ainsi, Madame ! (s'écria le Comte, fils de Mad. De-M****, en regardant Silvie). —Non certainement ! (dit le Marquis son beaufrère). —Je vous crois, Messieurs ! (reprit la Comtesse étrangère) ; mais trouvez bon que ce soit pour vous-seuls. —La Dame

dont je parle, était au Bal de l'Opera: Son Amant l'aborda, en la prenant pour Une-autre, à laquelle il dit aussi, que son cœur la reconnaissait: C'est que le cœur des Hommes reconnaît singulièrement les Femmes qu'ils n'ont jamais vues; c'est-là notre premier charme auprès d'eux!.... ces Messieurs toujours exceptés, comme de raison, (montrant le jeune Comte de-M**** ét le Marquis). Pour la Dame, elle reconnut parfaitement le Traître: —Mondieu! (luidit-elle), Monsieur, je vous croyais épris de Mad. De-****! (se nommant). —Il est vrai: mais il y a longtemps! Dailleurs, Mad. De-**** n'a ni votre esprit, ni vos grâces; ni cette tâille parfaite; ni ce tour; ni cet accord d'attraits, qu'on voit en vous de la tête aux piéds. Vous ne faites pas un mouvement qui ne soit une grâce; tout en vous respire la volupté: Mad. De-****, au-contraire, est gaûche, affectée, ridicule; son air joue la grâce ét la lubricité d'une manière repoussante... Et-puis... c'est une haleine... des... un-... Le geste exprimait tout ce qu'il voulait dire de la manière la plûs insultante... La Dame l'écoutait avec saisissement: Elle se croyait adorée.... Cependant elle prit sur elle, ét feignant

de fourire, elle lui dit: —La Dame vous a écrit. —Hâ! je le crois! ét ce ne font pas des élegies, je vous affure! la Dame écrit comme elle agit. —Si vous voulez que je vous écoute, que je fois perfuadée de votre fincerité, il me faut ces Lettres, ce foir, avant de fortir du Bal-! Le Monfieur y confentit, ét les envoya chercher par fon Valet-de-chambre, qu'il chargeait de les lui lire, quand elles arrivaient, ét qui en était le depofitaire. Il le dit à la Dame. Le paquet arriva. La Dame prit les Lettres, avec lesquelles était fon portrait. Elle donna en échange un rendevous pour le lendemain, au nom de la Dame, pour laquelle elle était prise. Elle difparut enfuite, à la première occasion.

Elle f'en retournait avec une Amie intime. Elle lui conta tout, la douleur ét la mort dans l'âme. Son Amie la raffura, ét lui confeilla de f'amuser du Traître, pour fe diftraire. La Dame f'y refusait. Au-moins, (lui dit l'Amie), faut-il inftruire la Femme que vous avez un-peu compromise, ét qui eft très-innocente-! La Dame y confentit, ét elle fouffrit, que fon Amie écrivît, chés elle, avant de la quitter, une lettre bien circonftanciée, qu'on mît à la Petite-

poste. Ainsi le soir, la Dame bien instruite, attendit le Galant de piéd-ferme. Il ne manqua pas de se presenter. Il fut admis: Mais deux Amies, autant d'Hommes, le Mari ét le Père de la Dame étaient à portée d'entendre. —Penetré de vos bontés, Madame (dit-il en entrant)... —Regardez-moi bien, Monsieur! (lui repondit la Dame); est-ce à moi que vous avez parlé hier au Bal?... —Certainement, Madame! ét je reconnais cette toilette..... —Vous vous trompez: j'étais ici au-milieu de ma Famille, ét de mes Amies. On s'est moqué de vous: On s'en moque encore: Tenez, lisez-. Elle lui donna la lettre de l'Amie. L'Homme rougit, pâlit. —Mais, Madame (dit-il, en rendant la lettre) vous êtes belle... —Ne vous donnez ici aucune liberté, Monsieur! Vos lettres sont entre les mains de la Femme que vous avez trompée, insultée: C'est à elle-même que vous parliez: Vous l'avez servie; elle vous meprise; ét vous êtes à-jamais deshonoré, si vous dites un mot-. Elle fit le signal, ét ses deux Amies parurent. —Retirez-vous, Monsieur. J'ai eu ces deux Temoins de ma conduite, ét d'Autres encore, que vous ne verrez pas-. Le Monsieur se retira bien-confus!

On juge combien toutes les Jeunes-perſonnes furent contentes de cette avánture. Le Jeune-Comte dit, que ſ'il connaiſſait l'Homme.... —Il eſt mort-(interrompit la Narratrice). On dit enſuite beaucoup de mal des Galans, ét on loua les Hommes-honnêtes, fidèlement attachés à leur Epouse. —Pour cela, Mesdames, il faut bien des attentions de votre part (dis-je à mon tour). —Dites-les-nous ? (me demanda Silvie). Je le ferai; je me propose de les écrire *.

Tout le monde ſ'en-ala de bonneheure. Nous fimes la rencontre, mon Ami ét moi, d'un Enfant tout-nu, qu'on portait à l'Hoſpice, rue Notredame : L'Homme nous dit l'avoir trouvé ſur de la fougère, à l'entrée du Port-aux-fruits.

II-ÇLXI NUIT.

La Comedie-bourgeoise.

Nous devions nous reünir chés la Marquise: Elle avait goûté les deux Dames de la veille, qu'elle voulut mettre d'un divertiſſement. Depuis quelque-temps on étudiait ma piëce, *La Marchande-de-modes, ou le Loup-dans-la-bergerie*, ét les rôles étaient ſus: La Marquise feſait la *Marchande*; Silvie, *Felicité*; le jeune Comte de-M···, la *fauſſe Soſie*,

* Je l'ai fait dans les Parisiennes.

ou *Préfleuri*; la Jeune-Demerup, *Agnès*; son Aînée ; *Raimonde* ; Élise, *Amelie*; la jeune Marquise, la 1 *Petitemaîtresse*; la Jolie-Tante, la 2 ; la Bellemère Demerup, *Mad. De-Piegrièche*; la Femmedechambre, *Mad. De-Préfleuri*: Je m'étais reservé le personage de *l'Homme-singulier*, ét du 1 *Petitmaître-gascon*; M. Du-Hameauneuf, eut celui de *M. D'Onecour-de-Préfleuri*; le Marquis, *l'autre Petitmaître*; Rosalie, la Muette ét les Femmesdechambre des Dames, figuraient toutes parmi les *Filles-de-modes*, qui n'avaient rien à dire ; un Jockei pittoresque fesait le petit rôle de *Nicaise*, ét le *Valetdechambre* du Marquis s'aquitait de sa fonction, auprès de son Maître : Enfin, nous avions le Jeune-*Nègre* de la nouvelle Marquise.

J'étais fort empressé d'arriver, comme auteur des paroles, ét d'une partie de la musique, celle de mes rôles, que j'avais dictée à Silvie : cette Jeunepersone avait composé la sienne ; Mad. la Marquise de-même, ainsi qu'Élise ét la Jeune-Demerup, qui avait aussi noté celle du rôle de sa Sœur : La jeune Marquise avait fait sa musique ét celle des deux Petitesmaîtresses ; le Marquis la sienne, ét ce que son Valetdechambre disait seul ; car

Silvie avait composé ce qui était avec elle, ét la Jeune-Demerup ce qui était avec sa Sœur: le jeune Comte avait aussi dicté sa musique, ét Silvie l'avait écrite: Quant à Du-Hameauneuf, il avait arrangé son rôle ét celui de sa Tante.

L'ASPHYXIE.

J'alais directement chés la Marquise, avec un empressement d'Auteur ét d'Acteur, lorsque je me rappelai que j'avais affaire chés un Graveur-en-taille-douce. Je montai chés lui. Je le trouvai deja ouvrant la porte. Il était pâle, defait, se soutenant à-peine. IL venait de manquer de perir, par la vapeur de la braise de son poèle, dont on avait imprudemment fermé la soûpape. Nous descendimes dans une boutique d'Épicier; je lui mis un linge mouillé d'eau ét de vinaigre sur le front ét sur les tempes; on lui fit respirer de l'alkali-volatil; il rejeta une matière noirâtre, ét fut soulagé. On ne s' occupait que de lui. Une Femme du voisinage lui dit alors: —Vous étiez chés vous? —Oui. —Et votre Epouse? —Elle y est-! Nous volames au secours de cette Infortunée. Elle était étendue, sans vie; nous ne pumes la sauver... Quelqu'un dit un mot horrible: —Il l'a fait exprès! il la detestait-! Je né relevai pas ce mot... Mais j'ai su depuis, que le Mari aimait à

la fureur un Monſtre-de mechanceté....

J'arrivai fort-tard chés Mad. De-M···, mais on m'excusa, comme *Sofie* excuse *Émile*. On commença.

Nous jouames avec le plus grand ſuccès, *le Loup dans la Bergerie*: On verra quelque jour cette piëce, dans un petit Ouvrage, intitulé, *La Femme ſeparée*.

Obſervons, à cette occasion, qu'il devrait y avoir, dans la Capitale, un Theatre, denommé, LA COMEDIE-BOURGEOISE, auquel ſeraient devolues de droit, toutes les Piëces refusées: On les y jouerait, avec affiche, ſans que l'Auteur pût en empêcher, dès qu'une-fois il aurait eu presenté ſa Piëce à l'un des 3 grands Theatres, ét l'on paierait un prix, entre les grands Spectales, ét les Variétés: Comme les Auteurs ſeraient forcés de laiſſer jouer leurs Piëces presentées, il ſerait defendu de honnir; on improuverait decemment. Ce quatrième Theatre, nombreux en Sujets, qui n'auraient que de mediocres appointemens, ſerait la pepinière des 3 grands; auſſi jouerait-il une des meilleures Piëces, avec une refusée, quand celle-ci ſerait très-miserable, afin de former les Sujets à leurs rôles futurs. On excepterait les premières representations, où l'on donnerait toujours d'anciennes Piëces refusées avec la nouvelle,

L'INSCRIPTION.

En m'en révenant, je traversai l'Ile-Saintlouis: Il était 5 heures-du-matin: Le Soleil se levait majestueusement: la matinée annonçait un beau jour. J'aperçus 2 Amans, qui profitant du sommeil d'une Mère surveillante, se promenaient au charme du matin. Je les vis s'arrèter visavis du trumeau du second jardin: Ils y écrivirent, se regardèrent avec extase, ét s'éloignèrent. J'alai regarder au mur, ét je trouvai fraîchement écrit: *2 Mai matin, Adeline adorée.—78*......

—O date! (m'écriai-je), tu dureras peutêtre plûs longtemps que les sentimens decet Adorateur! Car je te regråverai tous les ans, afin que tu deposes contre lui, s'il est perfide-! Un angle obtus me derobait la vue des 2 Amans: Ils m'entendirent, ét revinrent à moi: —Oui; regravez-la! (me dit le Jeunehomme), ét couvrez-moi de honte, si jamais-... Je le regardai: Quel air aimable, de sincerité, de candeur!... Ét son Amante, comme elle était belle!... Je les ai rencontrés souvent depuis sur l'Ile! à chaque-fois, à l'endroit même, je renouvelais leur date, ét audessous, j'écrivais le mot *Amantes*.... O ma chère Ile, dans peu, tu seras mon unique consolation!..

II-CLXII NUIT.

Crise terrible!

Je n'étais pas encore le plùs malheureux des Hommes, ét une sombre tristesse s'était emparée de moi! J'alais chés Mad. De-M···, où j'avais goûté la veille le dernier de mes plaisirs. Je rençontrai un jeune Peintre de ma connaissance, qui travaillait à la chapelle de la Vierge, dans Saintsulpice. Je lui trouvai l'air hagard, concentré, inquiet, indecis, ét mechant. Mais je lui parlai peu; j'étais-pressé d'arriver. En-effet, la Marquise m'attendait avec impatience.

—Vous arrivez à-propos! (me ditelle); j'ai besoin de vos conseils, pour mon Fils, pour Silvie, ét pour moi-même? Le Comte l'adore, ét me tourmente? Silvie l'aime audelà de toute expression;.. mais aussi genereuse que sensible, elle ne lui laisse voir sa tendresse, que pour le supplier de renoncer à l'esperance de l'épouser. Tout-à-l'heure, elle lui assurait, qu'elle aimerait-mieux mourir, que d'y consentir. Il ne l'a pas crue: Il la presse; il se jète à mes genoux? Son rôle d'hièr l'a enflâmé: la musique de Silvie partait de l'âme; tout enchante dans l'Objet adoré! mon Fils a reçu l'amour par tous les sens..... Que vous dirai-je,

enfin? Silvie a resolu de tout employer, pour le calmer : Mais, dois-je y consentir?... Je vous consulte-? J'avais entendu ce mot, *tout employer*, ét je me trouvai aussi embarrassé que la Marquise. Du-Hameauneuf arrivait. Nous le consultames. —Que Silvie fasse! (s'écria-t-il); elle cede à la necessité... à-moins... qu'on ne les marie... —C'est l'impossible! (dit Mad. De-M***); ét Silvie ellemême ne le voudrait pas: Elle m'a declaré, qu'elle n'avait que deux moyens.... le devoûment, ou la mort; l'un ou-l'autre,..ou tous-deux. —En ce cas (reprit Du-Hameauneuf), qu'elle se devoue! —Mais l'honnêteté!... O Dieu! cette Enfant, ét mon Fils me rendaient si heureuse! —Je vous ai fait un funeste present! (dis-je concentré). —Ne vous le réprochez pas! (s'écria la Marquise) j'adore ma Silvie-! A ce mot, la Jeune-infortunée, qui nous entendait, vint se precipiter dans les bras de sa Tante: —Tu verras (lui dit-elle), si je suis ingrate!... Tu es ma deesse ét mon amie! A ces deux titres, je te dois tout-!... Elle nous quitta.

Que fit-elle?... Le jeune Comte la suivait par-tout: Elle se jeta dans ses bras, ét il fut heureux... le plûs heureux des

Mortels! Il posseda Celle qu'il adorait, sans la seduire! elle se donnait elle-même!

Silvie cacha son devoûment à sa Tante; elle craignit de souiller la pureté de cette Ame sublime... Elle avait entendu dire, elle avait lu, que le bonheur rassasie; elle compta là-dessus; mais elle fut sincère avec moi, dès le soir-même. Je ne sus que lui dire; je balbuciai quelques lieux-communs, ét je sortis attristé, avec Du-Hameauneuf, laissant avant souper, toute la brillante Compagnie de la veille.

UNE ATROCITÉ.

J'hesitais à m'ouvrir au Mari de la Muette: Le secret de Silvie me parut sacré. Je me tus donc. Nous marchions en silence, malgré l'effort que devait se faire mon Compagnon. Vis-à-vis la demeure d'une Jeunefille, sœur d'un Peintre, je vis de la lumière, ét j'entendis quelque bruit. Tandis que nous écoutions, le Peintre que j'avais deja rencontré, sortit précipitamment, avec un jeune Crocheteur. Ils fuyaient: Je les appelai: mais ils s'enfuirent encore plûs vîte. Je dis à Du-Hameauneuf: —Montons, ét sachons, s'il y aurait quelque mal à prévenir, ou à reparer? —Montons! montons-! (s'écria l'Honnête-homme). Nous arrivames au troisième, ét nous frappa-

mes. —Eſt-ce toi, Monſtre? (repondit une Voix faible). —Non, non! c'eſt un Homme honnête, qui veut vous ſervir: Ouvrez, je vous en prie-? On entr'ouvrit timidement: —Qu'ai-je encore à redouter? (dit la Jeuneperſone, en nous voyant deux): Je ſuis perdue, ét le gouffre ne m'épouvante plus! —Qu'avez-vous, ma chère Fille? (lui demandai-je); je me defie de Du-T····, qui ſort dechés vous, à-l'inſtant? —Hâ! c'eſt un monſtre! ... Il m'aimait, ou dumoins je le croyais! Je l'ai trop tendrement aimé!... Voyez mon état! (elle était enceinte). Le Scelerat (car quel autre nom lui donner)? devenu inconſtant, ne ſ'eſt pas contenté de m'abandonner; il a voulu m'avilir! On a frappé, ce ſoir, à ma porte. J'étais au lit; j'ai cru entendre ſa voix; j'ai ouvert. Nous avions eu querelle deux heures auparavant. Il ſ'eſt misauprès de moi, ſans rien dire. Ma ſituation, le desir de n'avoir aucun tort, m'ont fait revenir la premiëre... Une heure ſ'eſt écoulée. Alors j'entens ma porte ſ'ouvrir! (Du-T···· en a une cléf); on ſ'avance, ét je le vois, un flambeau à la main, entr'ouvrant mes rideaux!... J'ai fremi! j'avais un autre Homme à-côté de moi!.. Le Fourbe m'accâble de reproches: L'Homme ſe jète

à la ruelle, ét s'habille : Il sort; Du-T*** le suit... Mais lui-seul peut avoir ourdi la trame qui me perd, en me deshonorant-!

Nous n'en doutions pas, Du-Hameauneuf ét moi : mais nous ne dimes rien de ce que nous savions. Nous consolames la Jeuneperson de notre mieux, ét mon Ami lui dit d'excellentes choses! Il lui promit de s'interesser pour elle, ét l'assura, que son malheur alait commencer à son égard un nouvel ordre de choses. Il lui parla de sa Jolie-Tante, que la Jeune-D***. se trouva connaître. Nous la laissames beaucoup plûs calme. En chemin, Du-Hameauneuf se promit d'épouvanter l'infame Du-T***, ét de faire punir son vil Complice. [Elle a une Fille de Du-T***; je l'ai vue le jeudi 22 mai, fête-dieu 1788, avec sa Fille deja grande, ét qui m'a paru 14 à 15 ans.]

II-CLXIII NUIT.

SUITE DES ATROCITÉS.

Quelques Nuits s'écoulèrent, sans qu'il fut arrivé aucun changement dans notre situation; car mon sort était lié à celui de la Marquise, de Silvie, ét du jeune Comte); je les supprime, suivant mon usage. Je dirai seulement, que Du-Hameauneuf, après avoir fait trembler le

coupable Du-T····, ét fait retourner son Complice en Auvergne, mit la jeune ét malheureuse D··· sous la conduite de la Jolie-Tante, ét que Celle-ci, devenue son guide, lui fit-faire usage d'un talent, où elle excellait, mais que le manque d'ouvrage l'empêchait d'exercer.

Un-soir, j'alais chés la Marquise: J'étais inquiet: De noirs pressentimens m'agitaient. Je fis une funeste rencontre! c'était celle d'une Jeunefille, qui fuyait desesperée, en sortant d'une maison obscure de la rue de la-Pelleterie... Je l'abordai: —Qu'avez-vous, Mademoiselle? —Rien. —Rien! vous pleurez? —Hà! rien, que je puisse confier aux Hommes! —Je vous ferai parler à une Persone de votre sexe: elle vous consolera, vous protégera; c'est Mad. la Marquise de M··· —Dites-vous la verité? —Oui, Mademoiselle, je la dis. —Alons-y donc sur-le-champ... car je suis perdue, perdue à jamais-! Je la conduisis. Nous marchions rapidement; la Jeunefille courait.

Nous arrivames. Je trouvai la Marquise seule, un voile de melancolie sur le visage. Elle alait me parler, quand je lui annonçai la Jeunefille. Elle la demanda. Manon parut. Je ne l'avais pas encore examinée; elle était enceinte. En voyant une Dame aussi respectable que

la Marquise, elle vint tomber à ses genoux: —Je vous dois, Madame, un aveu, que j'ai refusé à ce Monsieur, que je ne connaissais pas... J'ai eu le malheur de me laisser seduire, par un *Caffard* (elle dit son état ét son nom, aulieu du mot *Caffard*): Il a tout employé, pour me tromper: Je me suis attachée; mais j'ai toujours vu qu'il n'aimait que son plaisir. Enfin, je suis devenue grosse. Je l'en ai averti. Ce soir, il m'a fait venir dans notre chambre. Je ne sais quèl air je lui aî trouvé; mais il cachait un mauvais dessein... Il ma durement reproché ma simplicité, qui me rendrait incapable de discrètion, ét il m'a dit, qu'il falait rester dans notre chambre, sans me montrer. J'y aî consenti: Je l'ai vu se troubler: Il est sorti un instant. J'ai regardé partout; j'ai trouvé un grand sac-de-cuir vide, fait en forme de valise, mais plûs long. Je ne sais quelle idée m'a prise, que c'était pour me mettre, quand je serais morte... Il est rentré, avec un gobelet plein. Il m'a dit de boire, que c'était pour empêcher... ét que je ne m'effrayasse pas d'un-peu de colique. Je ne suis pas fine; mais la peur me l'a rendue: —Peutêtre cela me fera-t-il suer? (ai-je-dit): je voudrais avoir du linge? —Non, non! —Je vous avouerai que je ne comptais pas rentrer chés nous,

quand j'en suis sortie ; j'ai eu l'imprudence d'écrire une lettre... Je m'en repens. Votre bonne manière de me recevoir me fait desirer de la ravoir ; ce que je ferai, en prenant du linge pour changer, ét un petit paquet de hardes... J'y vas bien-vîte, ét je suis de retour dans un quart-d'heure-. Je n'avais rien écrit : Je sortais desesperée ; j'ai trouvé ce Monsieur : ... Sans lui,... sans vous, Madame, j'étais perdue-! La Marquise attendrie, lui offrit l'asile de son Établissement ; ét la Jeunefille accepta, en exprimant la plùs vive reconnaissance. On l'y conduisit.

Mad. De-M**** me dit : —J'ai de tristes lumières ! Silvie.... Je les ai surpris ... Alors elle m'a tout dit, ét ses motifs. Mais je ne puis souffrir ... Il faut instruire mon Fils. Je vous èn charge. —Permettez-moi, auparavant, Madame, de sonder ses dispositions ? S'il est trop épris, je risque, en montrant à nu la terrible verité ! —Non ; il faut l'instruire, afin qu'il me parle, ét que je lui reponde. —Alons, Madame ! j'entrevois effectivement, que puisque vous serez là, pour apporter le remède à la blessure, je risque beaucoup-moins-!

J'alai trouver le Jeune-Comte. Il était auprès de Silvie. Leur mutuelle ten-

dreſſe les rendait ſi-heureux!... Je les conſiderai. Je n'eus pas le courage de parler. Je retournai vers la Marquise. Je lui dis ce que je penſais, ét que je manquais de resolution: que l'amour était une maladie, qui ſ'affaibliſſait, en ſ'inveterant. —Mais dois-je ſouffrir, ſous mes ieux... —Vous avez raison! Madame! (m'écriai-je); cette idée m'échappait-. Je retournai donc. Je dis au Comte, que je le priais de me donner un moment... Je l'emmenai dans une autre pièce, ét... je ne pus encore m'expliquer!... Une idée me vint, qu'avant de diſposer du ſecret de Silvie, il la falait conſulter. Je revins dire à la Marquise ce nouveau ſcrupule; elle l'approuva, ét conſentit à remettre au lendemain. Du-Hameauneuf était present à ce dernier entretien.

Nous partimes enſemble, ét en route, je lui racontai l'avanture de la Jeunefille, ét du *Caffard*.

II-CLXIV NUIT.

Les Robes coupées.

Nous marchions penſifs, Du-Hameauneuf ét moi: Nous venions d'avoir une petite diſcuſſion au-ſujet du Caffard: Le mari de la Muette voulait le faire-

punir

punir, ét j'opinais pour l'épouvanter efficacement. Je l'emportai. Dans la rue des-Noyers, vis-à-vis la maison du Commissaire, trois Jéunespersones aimables étaient gênées par la Foule, amassée pour voir trois Hommes, que la Garde venait d'amener. Du-Hameauneuf observa que des Clercs du voisinage se montraient les 3 Jeunespersones, dont Une était grande ét majestueuse: Il ne les perdit pas de vue : Un des Clercs tira des ciseaux ét il decoupa les robes blanches retroussées! Du-Haméauneuf avait un court bâton; il en dechargea un coup sur le bras du Decoupeur, qui s'enfuit, sans emporter le morceau, comme c'était son intention. Les Jeunesdames s'avancèrent à la lumière, ét furent desolées du ravage! La Plûs-jeune surtout versait des larmes, à-proportion de ce qu'elle aimait sa robe. Du-Hameauneuf presenta les 3 Dames chés le Commissaire, dit qu'il était le frappeur, ét que le Frappé s'était enfui. Il nomma ensuite tout-bas le Clerc à l'Officier public. Il fut puni, dès le lendemain, ét renvoyé à ses Parens, en Province.

SUITE DES ATROCITÉS.

M. Du-Hameauneuf me rappela ensuite ce que Mad. De M. nous avait dit la veille, au-sujet de Silvie ét du Comte;

Il me parla prudenment. —Il faut (dit-il), que la Marquise diffère absolument d'instruire son Fils: Et comme sa delicatesse s'oppose... qu'elle fasse environner Silvie—. Je trouvai ce conseil excellent, ét nous alames le donner ensemble. Nous passames devant la porte du D.r De-Preval, ét nous entrames pour le voir. Il avait chés lui une charmante Blonde, qui fondait en larmes: —Messieurs (nous dit-il), je vais vous parler de Mademoiselle, parceque vous pouvez lui être utiles: C'est une histoire horrible! Le Pere de Mademoiselle avait un Ennemi cruel, homme sans mœurs, qui est parvenu à le ruiner. Ce Père infortuné est mort de douleur, laissant trois Filles, dont vous voyez l'aînée, Elles ne connaissaient pas leur Ennemi, ne l'ayant jamais vu. Il a changé de nom, a offert le mariage à Mademoiselle, a montré la plûs vive tendresse, ét cela, pour achever une atrocité... Il lui a communiqué le vice de son sang.... Mais qu'elle prenne courage! je lui repons de sa santé, comme de la mienne—. Nous fumes indignés. Du-Hameauneuf surtout bondissait de fureur.

Nous parlames de cette Jeune-infortunée ét de ses Sœurs à la Marquise. Il ne leur falait que de la protection, pour la con-

tinuation du procès, ét contre le Monstre. Elle agit pour elles, dès le lendemain. A l'égard de Silvie, nous lui fimes goûter l'avis de Du-Hameauneuf: Elle avait reflechi; elle avait parlé à son Fils, ét elle avait elle-même senti que le coup était trop cruel!... Cette excellente Mère me remercia de ma retenue.

A notre retour, Du-Hameauneuf s'applaudit de notre succès: —Mon Ami, (me dit-il), une idée me vient! Il me semble, par ce que je vois depuis que nous alons ensemble, qu'on en ferait un livre interessant: Que j'aurais de contentement à y figurer avec vous? mais tel que je suis, ét non flaté! Je voudrais y être moi. L'histoire nous éternise: Mon plûs grand bonheur, après la vertu, c'est d'y être, en passant pour mort, afin d'entendre parler de moi. Nous tenons bien plûs aux Hommes futurs, que nous ne croÿons! Ils passent, mais comme les fleuves qui se rendent à la mer: Ils n'en ressortent pas individuellement (si l'on peut employer ce mot pour un amas d'eau), mais ils en reviennent, parceque la masse qu'ils alimentent, est sans cesse repompée par le Soleil. Il en est de-même de nos corps: Ce ne sont pas eux individuellement; mais les nouveaux ressortent de la masse où les nôtres seront dissous.

LE LAQUAIS TEMERAIRE.

Ici nous fumes interrompus, par un Homme en veste, en bonnet-de-nuit, qui sortait d'un hôtel, ét qui fuyait. Nous nous informames au Portier? Il ne savait rien: Mais il avait entendu beaucoup de bruit dans la maison. Nous nous retirames. A quelque distance, nous retrouvames le même Homme qui avait fui. Il nous aborda, pour nous demander, ce qu'on nous avait dit? —Rien (lui repondis-je): Mais sûrement vous avez fait quelqu'imprudence, puisque vous fuyiez? —Messieurs... je ne vous connais pas; mais vous me paraîssez de Bonnes-gens: Je ne veux pas que vous me preniez pour un Voleur... Voici la verité. Je suis tombé amoureux de Madame, dont je suis, où j'étais le Laquais: Je n'ai pu surmonter ce malheureux panchant, ét si glorieux!... Enfin, cette nuit, le Diable m'a poussé: Je suis entré dans la chambre de Madame; il y avait une veilleuse, ét je ne l'ai pas éteinte; j'ai tiré ses rideaux; je l'ai éveillée: Je lui ai dit, :: Madame, je meurs d'amour; ét mourir pour mourir, il vaut mieux que je vous le propose: Voici un pistolet pour vous tuer, si vous me refusez, ét moi après... Ma Maî-

tresse m'a regardé avec douceur, en me disant, —Mon cher Lafleur, ce que vous pensez pour moi, je le pense pour vous, depuis longtemps: Mais je suis susceptible ét delicate: Vous avez un vilain bonet, une chemise malpropre; alez faire une petite toilette-... Moi, j'écoutais ça, qu'il me semblait entendre melodier les Anges, tant sa voix était douce! J'ai eu la simplicité d'aler où Madame me disait, faire toilette. Mais dès que j'ai été sorti, elle a mis les verroux, ét puis elle s'est pendue à toutes ses sonnettes. J'ai bien vu qu'elle me trompait, ét que c'était fait de-moi. Je me suis sauvé. Mais je ne vivrai que jusqu'à demain. Je veux la revoir, ne fut-ce qu'à sa fenêtre, ét me tuer-. Nous fumes étrangement surpris de ce recit! Nous tâchames de calmer ce Malheureux, ét nous lui promimes de parler à sa Maîtresse. Nous revinmes sur nos pas: Nous frappames: Nous dimes au Portier que nous avions une chose importante à dire à sa Dame: Il nous conduisit. Tout le monde était en l'air. Nous demandames à parler à Madame à-l'écart, ét nous lui revelames ce que nous savions. —Persone de mes Gens n'est instruit de .avanture: Avertissez ce Malheureux que je ne dirai mot: Je lui ferai passer

ses gajes; je lui donnerai un certificat: qu'il ne tombe pas dans le desespoir-. Du-Hameauneuf fut prêt à se metre aux genoux de la Dame, ét je crois qu'il s'y mit; mais il se leva promptement, pour me suivre. Nous retrouvames le Malheureux, que j'enmenai coucher chés-moi, parcequ'il n'y avait pas de Femme: Je lui fis entendre que les bontés de la Comtesse devaient lui faire cherir sa vie. Il en convint, avec attendrissement. Le lendemain, il toucha ses gajes ét audelà: Il fut placé quelques jours après.

II-CLXV NUIT.

SUITE: AUTRE HORREUR.

En alant chés la Marquise, nous passames encore chés l'excellent D.r De-Preval, ce bienfaiteur de l'humanité souffrante: (car il a gueri, depuis 1771 ou 72, plûs de 60 mille Persones). Nous y trouvames une Femme altière, belle encore, mais n'ayant pas ce qui touche dans son sexe, la candeur, la douceur attrayante: C'était l'air d'un Homme hardi: Elle lardait son discours, de *par-bleu* grenadiers: Du-reste, c'était une Femme comme-il-faut. Elle nous dit (car elle voulait qu'on connût sa vengeance), qu'elle detestait les Hommes infidels à leurs Femmes; que jamais, quoiqu'elle n'aimât plus son Mari, elle ne

ſ'était abaiſſée à une intrigue d'amourette; qu'elle avait l'âme trop haute: Que ſon Mari, fin damoiseau, était devenu éperdu d'une Colombe gemiſſante, qui tout avec ſes grands principes, avait reſſenti un amour... platonique pour ſon Galant: Que voulant ſ'aſſurer de ce platoniſme pretendu, que la Dame ét l'Epoux infidèle, ſon Galant, fesaient ſonner fort-haut, elle avait osé... (une chose affreuse): Que ſûre de ſon état (continue la Narratrice), elle avait montré la plûs vive tendreſſe à ſon Mari.... qui.... —Enfin, j'ai triomphé: Je ſuis accourue auſſitôt chés le D.r: Je ne lui ai pas encore dit mon ſecret: Mais le voila: Je ſuis en ſanté; ét ma vertueuse, ma platonique Rivale, qui me trompait, qui trompe un honnête Mari, languit, ainſi que mon Perfide, ſans connaître ſon mal-. Nous fremimes d'horreur, le D.r ét moi; pour la première-fois, le Medecin regretta les ſoins donnés à l'humanité. Nous tâchames de connaître les Victimes, coupables il eſt vrai... Le D.r ſeul y parvint, parcequ'il menaça, ét il a depuis volé à leur ſecours..... Nous partimes.

La Marquise n'était plus heureuse: Mais, loin de haïr Silvie, cette Jeune-infortunée, qui la fesait ſouffrir, ne lui

en devenait que plûs chère. Nous l'affligeames encore, par notre recit, qui lui rappelait l'état de Silvie... ét nous nous en alames de bonne-heure.

LA FILLE ENFERMÉE.

A l'entrée de la petite rue des-Prêtres Saintgermain, nous trouvames deux Femmes, la Mère ét la Fille, qui s'en retournaient chés elles avec precipitation. Du-Hameauneuf connaissait la Mère, qui était de la rue de la Vieille-monnaie, près Saintjacques-Flamel. —Hé! d'où-venez-vous à pareille heure, Madame? Qu'avez-vous? (lui dit-il). —Je suis au-desespoir! ma Nièce, cette pauvre Orfeline si simple, que vous avez vue, a eu le malheur de se laisser seduire par..... (elle nomma): Et le Miserable pour cacher son crime, pour aneantir le temoignage de cette Enfant, qui a declaré le veritable Auteur de sa grossesse, l'a fait enfermer comme Folle!... Nous venons de chés lui; nous venons de lui declarer, que nous alons le denoncer au Public, ét à*** l'****. Il nous a retenues jusqu'à-present. Le mal, c'est que la pauvre Malheureuse est si simple, qu'on peut la faire passer pour imbecile, par ses reponses, quoiqu'elle ne manque pas de bon-sens avec nous. Mais si on la trouble, elle

n'y est plus-. Du-Hameauneuf, transporté de fureur, jura de faire punir le Scelerat. Je lui fis observer, que ce méme Scelerat avait une place, ét qu'il valait mieux reparer le mal, sans bruit. C'est ce qu'a fait M. Du-Hameauneuf.

11-ÇLXVI NUIT.

SUITE: NOUVELLE HORREUR.

Nous étions empressés de revoir le Docteur, pour savoir, s'il avait reparé le mal fait par l'Hommasse que nous avions vu chés lui, quelques nuits auparavant, car il y a ici un intervale. Il nous satisfit. Nous parlions devant une Jeune-dame fort triste, assise auprès du feu. —Madame (lui dit le D.r), voici d'Honnêtes-gens mes Amis, très-connus de la Marquise de-M****, ét que vous serez peutêtre bien-aise de connaître aussi-? Cette annonce fut suivie de notre éloge. La Dame permit alors au D.r de nous raconter son histoire.

—Madame est mariée: Son Mari a soupçonné une liaison trop intime entr'elle ét Un de ses Confrères, dont il est fort jaloux! il a fait la même chose, à son égard, que la Dame de l'autre jour à son Mari. Vous êtes au-fait. Mais ici, les suites sont heureuses, comme vous alez voir. Après que Madame a été incomo-

dée, le Mari, qui n'en a pas douté, a obſervé ſoigneusement ſon Confrère, ét l'a fait obſerver : Son étonnement n'a pas été mediocre, de le voir jouir d'une ſanté parfaite !... Il a fini alors, par où il aurait dû commencer ; il a tâché d'entendre une de leurs converſations. Il ſ'eſt convaincu que ſa Femme était vertueuse, ét que ſon Rival n'était pas un ſeducteur : Madame était la confidente d'une autre Inclination, qui tendait au mariage..... Alors, honteux, deseſperé, il m'a luimême amené Madame, en me priant de lui cacher le genre de ſa maladie. J'ai été fidèle au ſecret. Mais Madame a conſulté Quelqu'un, qui n'étant point prevenu, ne l'a pas flatée. Mes efforts pour la diſſuader, ont été inutiles, ét le Mari m'a permis de parler. —Madame eſt moins malheureuse qu'Une-autre ; puiſque ſon Mari eſt repentant-! (repondis-je). Nous ſortimes, après cette nouvelle anecdote des malheurs de l'Humanité, pour aler chés la Marquise.

Silvie ét le Comte ne ſe voyaient plus que difficilement en-particulier : Mais enfin, ils trompaient quelquefois la ſurveillance, ét dans la journée même, la Marquise les aurait ſurpris, ſi elle avait voulu. L'Un était le plûs amoureux des

Hommes: l'Autre avait une generosité, qui se ressentait de l'ancien relâchement de ses mœurs. A notre arrivée, Mad. De-M**** appela son Fils; nous nous enfermames tous-quatre, ét je dis au jeune Comte, que Silvie étant sa cousine; ét que lui, ne pouvant être son mari, par les raisons de decence que je detaillai, il devait la respecter. Il demeura concentré; puis tout-à-coup se relevant avec explosion: —Elle est ma cousine!...... Nous sommes égaux; elle sera ma femme! —Cela ne se peut absolument pas! (repris-je). Dispensez-moi de vous en multiplier les raisons, qui vous feraient fremir, ét vous rendraient malheureux! Il vous faut un autre choix... Et croyez, que s'il était possible de vous donner Silvie, votre Mère qui la cherit, qui voit en elle un Frère, son plûs tendre ami, un Frère dont la mort lui causa cette malancolie profonde, où elle était plongée, lorsque je l'ai connue! qui trouve, dans cette Jeunepersonne, l'âme la plûs sensible, la plûs naïve, malgré... des écarts d'ignorance... croyez que votre Mère vous la donnerait, si elle pouvait le faire, sans detruire à-jamais votre bonheur ét votre honneur à tous-deux!... —Mon honneur! —Oui: Sil-

vie doit rester fille. —Elle ne l'est plus, fille! (dit le Comte, en s'efforçant de sourire); dans quelques mois elle sera mère-. A ce mot inattendu, nous nous regardames, ét je me tus.

Mad. De-M···· nous dit en particulier, à Du-Hameauneuf ét à moi: —Que faire? l'instruirons-nous? —Faites opposer son Père, Madame, (repondis-je), ét gâgnons jusqu'àprès les couches: Bien des évenemens peuvent arriver d'ici-là-! Ce parti fut approuvé. Nous sortimes, ét nous nous en revinmes tristement.

II-CLXVII NUIT.

Un Malheur a moi: Sara.

Nous fumes plusieurs mois sans rien avoir à raconter à Mad. De-M····: J'étais alors dans un grand embarras! Je voulais empêcher un mariage, que desiraient ma Femme ét ma Sœur, ét je me trouvai comme forcé d'y consentir: Mais ce fut avec un serrement-de-cœur. Je signai, par le conseil de Du-Hameauneuf, qui me fit ce raisonnement: —Si vous ne consentez pas, vous repondez à votre Fille-aînée de son bonheur avec Un autre, ét vous empoisonnez votre vie: Si vous consentez, fût-elle malheureuse, elle n'aura rien à vous reprocher, ét vous pourrez venir à son secours-. Je cedai.

Mais écartant toute apparence d'approbation, je me renfermai chés moi, ét je ne voulus pas voir une joie, qui devait être suivie de tant de larmes!..... Du-Hameauneuf ét la Jeune-Sara, la même qui m'avait soigné pendant ma maladie, dans un temps où ma Femme dirigeait une Institution de Jeunespersonnes en province, Du-Hameuneuf ét la Jeune-Sara me voyaient sans-cesse: Mais je les remerciai; je ne voulais que la solitude. Je n'avais plus Personne!... Ma Femme avait enmené sa Fille-cadette, ét l'Aînée entrait dans une autre Famille, que je ne connaissais pas.... Mais tout en écartant les soins de mon Ami ét de ma Jeune-voisine, j'en étais touché.

Un-soir, me trouvant seul à la pointe orientale de l'Ile, j'aperçus devant moi une Jeunepersonne bien-faite: Je m'approchai: C'était Sara.... —Vous venez seul (me dit-elle), conter vos chagrins à des pierres insensibles: Je veux les partager!... J'ai frappé trois-fois à votre porte aujourdhui... bien-doucement, il est vrai.... sans que vous ayiez ouvert!... —Ma belle Sara! je suis sensible à votre attention! elle me flate; elle me console... Mais, ma belle Fille, alez, alez chés votre Mère! Il est tard; je ne m'en retourne pas... Cependant je vais vous re-

mener à votre porte. —D'où-vient ne pas vous promener avec moi? —J'irai chés Mad. De-M···· ce soir: Je trouverai de la consolation auprès d'elle-. Sara ceda. Je la remenai.

Je repris le même chemin: Arrivé chés Mad De-M····, je lui parlai de moi... Hâ! quelle genereuse Amie! Comme elle rafermit mon pauvre cœur! ét comme elle aurait tenu ses promesses!... Le jeune Comte entra: Silvie était auprès de sa Tante. Je ne sais à quel propos, Silvie rappela notre premiere rencontre. Je me tus. Elle ne continua pas. A ma sortie, après le souper, elle me joignit un moment: —D'où vient avez-vous desapprouvé que je parlasse de notre premiere rencontre? —Quoi, Mademoiselle! vous ne l'avez pas oubliée!... Si le Comte savait... —Hâ! je n'y pensais pas... vous avez raison.... Voila donc un moyen-... Elle me quitta, ét je sortis.

Je m'en revenais bien triste! ét pour me consoler, je me rapelais, que j'avais la protection de la Marquise. Il était 2 heures. Je traversais tout droit par l'Ile Saint-louis: Le goût des excursions nocturnes était passé. Il fesait le plus beau temps. J'apercus deux Femmes, à 50 pas, sur le Quai-dausin: Elles venaient à moi; je

les attendis. C'étaient Sara ét sa Mère. Elles me dirent qu'elles étaient inquiètes de moi; qu'étant venues aux jeux de la pointe de l'Ile, elles m'avaient attendu. Je les remerciai, je revins avec elles, ét après un moment d'entretien dans leur appartement, je montai chés-moi.

II-ÇLXVIII NUIT.

Mad. Dutag.

Je fis, pendant longtemps, la même chose que la nuit precedente! Du-Hameauneuf était indisposé depuis quelques jours. Je rencontrais sur l'Ile Sara ét sa Mère. A la seconde-fois, je leur avais montré une date sur la pierre, qui exprimait notre promenade, ét Sara en avait parue flatée. Ce soir, j'entrevis, du côté de la pointe, une Femme, qui marchait devant moi. C'était la tâille ét la grâce de Sara: Je me crus sûr que c'était elle. J'avançai, pour ne la pas laisser seule: Car je souffrais interieurement qu'elle s'exposât ainsi. Par un effet du hazard, son deshabiller était de la même indienne qu'un de Sara. Sans rien dire, je lui pris la main, qu'on me laissa, sans me regarder. —Qu'avez-vous? (dis-je alors) ma Jeune-voisine-? A ce mot, la Dame me regarde, ét retire sa main: Je la regarde aussi, ét je reconnais... Mad. Du-

tac, la Sœur de l'Amante du Malade-d'amour!... Je fus ſurpris de la voir ſeule, en deshabiller commun! Je me nommai; je la priai de me dire ſ'il était arrivé quelque derangement à ſa fortune? Elle baiſſa ſes beaux ieux (car elle était encore jolie), ét me raconta ſes malheurs. Elle était ruinée, depuis ſon veuvage, ét n'oſait plus ſe montrer dans ſa Famille; pas même à ſa Sœur, qui avait été ruinée comme elle, ſans faire de fautes. Ceci me fit comprendre que Mad. Dutac en avait fait. Je la conſolai: Je la priai d'être ſincère, ét je lui parlai de la Marquiſe. Elle m'ouvrit ſon cœur, où règnait encore un deplorable amour, pour un Homme qui la dominait, la ruinait, la maltraitait, l'aviliſſait, ſans qu'elle eût la force de le haïr. Il avait tout vendu ce quelle poſſedait; il la boudait ét la fuyait, quand elle ſe refuſait à des ſacrifices. Il était occupé à exiger le dernier, celui qui la mettait ſans reſſources, ſous pretexte d'une affaire importante, que l'argent exigé alait lui faire terminer: Après (quoi diſait-il) leur mariage ſe ferait. —Gardez-vous en-bien! (m'écriai-je). Cet Homme vous trompe! Où eſt-il à-preſent? —Dans cette maiſon (me dit-elle, en me mon-

trant un hôtel à louer, occupé, en attendant, par des Connaîssances de l'Intendant du Proprietaire)-. Je la priai de m'attendre un instant. Je frappai; on m'ouvrit, ét je demandai l'Homme que Mad. Dutac m'avait nommé. —Hâ hâ! (me dit le Portier), vous êtes un des Ponteurs: courez bien-vîte! car l'Intendant ét votre Ami perdent l'impossible-. En entrant, je me fis montrer l'Homme. Il jouait, ét perdait. Il se leva furieux. Je le precedai, pour prevenir l'Infortunée Dutac, qui me promit d'être ferme. L'Homme arriva. —Ma Chère! (lui dit-il), donne-moi le contrat: L'affaire va se terminer: C'est un coup d'or! —Non, non (lui dit Mad. Dutac)... Alez, alez, je ne serai plus votre dupe-! L'Homme ne pouvait se contenir. Je lui parlai. Il m'injuria. Je pris la main de la Veuve, ét je la conduisis chés la Marquise. Il nous suivit jusqu'à la porte de l'hôtel: Je le fis chasser par les Domestiques, qui le poursuivirent.

On éclaira l'infortunée Dutac sur son imprudence, ét on l'a fit consentir, pour se mettre à l'abri des entreprises de l'Escroq, à entrer pour quelque-temps dans la Communauté de la Marquise.

Cependant Silvie avançait dans sa grossesse, ét sa Tante se crut obligée de la

mettre dans un appartement particulier. On le preparait. Le Comte était plûs épris que jamais; l'état de Silvie la lui rendait sacrée, ét la nature appuyait l'amour. La Marquise venait de faire un choix pour lui. La Jeune-personne était belle ét riche: Ou n'attendait que le moment de la lui faire voir avec avantage. Ainsi tout était encore dans la crise; mais on avait esperance d'en sortir heurensement, à-l'aide de Silvie elle-même, sur laquelle on pouvait compter: car jamais il n'y eut d'ame aussi belle, si ce n'est celle de la Marquise.

II-CLXIX NUIT.

SUITE: Mort de DU-HAMEAUNEUF.

Un moment affreux se prepare!... J'avais été plusieurs nuits chés Mad. De-M****, sans avoir rien vu, rien appris. Ce soir, j'étais plus triste que de coutume, ét je ne me voyais dans le monde qu'un seul appui, la Marquise. J'alai chés Du-Hameauneuf, malade depuis quelque-temps, ét dont le danger (me dit-on), était augmenté la veille... Je reçus son dernier soupir....

Je courus éploré porter cette fatale nouvelle à la Marquise!.... J'arrive. Je vois tout le monde consterné... J'entre: Le jeune Comte est dans les bras de sa Mère, presqu'évanoui de douleur!... Mad.

De-M··· en larmes, me fait ſigne de me retirer. Je ſors. Je m'informe. On ne ſait rien; la Marquise ſeule eſt inſtruite. J'apprens aux Jeunesperſonnes la mort de notre Ami. On pouſſe un cri. La Marquise l'entend, ét me rappelle. Je parle. Le jeune Comte oublie ſa propre douleur, ét vient m'embraſſer... —Je n'ai plus qu'un Ami! —Je craignais de n'en plus avoir! (lui repondis-je). —A Qui me confierai-je?... —Silvie ét vous le ſavez mieux que Perſone... —Silvie eſt Saintbrieux! —Qui vous l'a dit-? (m'écriai-je). —Elle ne m'a dit que ce mot; ét je me la ſuis rappelée... Malgré les ſoins d'une Mère vertueuse, j'ai donné dans quelques écarts... Moi, moi, jai degradé l'Objet que j'adore!... je l'ai degradé, ét je dois m'en punir... Tout-à-l'heure, je vous en voulais... Je ne vous en veux plus... Je ſuis le ſeul coupable! —Vous m'en vouliez! —Oui... Silvie ne ſait pas ma decouverte... Elle va devenir mère ... Je ſerai ſon époux; il le faut... Je le jure à ma Mère, malgré mon amour, qui n'eut jamais d'égal... en douceur comme en amertume,... ſi je n'avais pas moi-même degradé ma Cousine, je me ſurmonterais;... ne fût-ce que pour marquer ma deference, ét mon devoûment à Mad.

De-M···· Mais je suis un facrilége; qui l'ai profanée :.. je dois reparer mon crime... —J'y confens! (dit une Mère nâvrée de douleur)! je me fesais trop de violence, en repouſſant ma Silvie de mon ſein!..... —O ma Mère!.. vous me rendez la vie!.. mais non-pas le bonheur!... Il eſt detruit! detruit à-jamais!... Je ne reſpirais que pour Silvie,.. ét pour ma Mère! Silvie a des vertus plûſque toute-autre Femme! mais.. le vice.. le crime .. l'horreur les ont ſouillées!... Je mourrai de douleur!... mais je mourrai ſon époux-.. La Marquise était au-deseſpoir. Du-Hameauneuf nous manquait : c'était, en ce moment, une perte irreparable pour nous-tous!... (Hà! où était-il? ét pourquoi ſa ſingularité, lui fesait-elle hasarder une demarche auſſi extraordinaire)?.. Cependant le jeune Comte me temoigna de l'amitié... Combien je gemis de l'erreur... Non, ce n'était-pas même une erreur, ce n'était qu'une faibleſſe, un oubli, une ... efferveſcence involontaire!....

En-ce-moment, on appela. C'était pour Silvie. Nous entrames auprès d'elle. —Vous me laiſſez! (nousdit-elle), ô Vous qui êtes la moitié de mon exiſtance!... Je ſouffre-! On fit entrer la Sagefemme, ét peu de temps après, on nous annonça la

naissance d'un Fils... A ce mot prononcé, je vis encore un rayon-de-bonheur. Le jeune Comte se jeta dans les bras de sa Mère, ét lui dit ce mot consolant: —Je vivrai, pour vous l'élever-! La Marquise transportée, courut à l'Enfant, à la Mère: — Vous serez heureux! vous le serez, Êtres cheris!... Silence! (dit elle à sa Niëce, en la caressant); vous avez dit un mot de trop, ét c'est votre Fils qui le repare! silence à-jamais!... Vous serez ma bru!... Sois heureuse, pauvre Enfant! —Oui, oui! (repondit Silvie). —Il faut les marier, Madame (dis-je alors): la ceremonie ne doit point avoir d'éclat; la parenté n'est pas connue... Mariez-les? —Il a raison-! (s'écria le jeune Comte). On travailla aux preparatifs.

II-ÇLXX NUIT.

L'Hôteldieu: Fin de Silvie.

Je ne m'étais retiré qu'au jour. Le soir, je courus où je desirais d'être; mais je fus retardé malgré moi. Au coin de la rue de la-Calandre, un carosse renversa un Homme, ét la roue, par une suite du fatal coup-de-fouet, que donnent toujours les Cochers, au premier cri, *Arête!* la roue lui passa sur le corps... Je le relevai. Nous le portames à deux à

l'Hôteldieu, dans la salle des Blessés. Il falait de prompts secours: mais l'heure du pansement venait de passer: On eut difficilement les Chirurgiens de garde, alors à souper, ét quand ils furent arrivés, jé ne les trouvai pas fort habiles! Je ne veux point me lamenter sur ce que je vis; sur l'abandon du Pauvre, dans la maison même du secours: Je conviens bonnement, qu'il est très-difficile qu'il en soit autrement, ét tout ce qui est difficile, ne se fait guére. Comme l'Homme était un Père-de-famille précieux, nous priames, qu'on engageât le Chirurgien-en-chef à revenir; ét il s'y prêta. Son habileté est consolante; car je ne calomnierai pas, comme le fait M. Bernardin, qui connaît aussi mal l'art sacré de guerir les Hommes, que la grande physique! Je fus penetré d'admiration! Il sauva le Blessé!... Malheureusement les Élèves sont de petits Bourreaux ignorans, égoïstes, sans humanité, pour la plûpart; il faut les surveiller. Je vis ensuite la salle des Vieillards, ou le Legat: Je m'y trouvai-mal, ét j'eus à-peine le temps de m'écrier: —Otez! ôtez-moi d'ici-! On me porta au grand air, ét je revins à moi-même. Je m'enfuis de cette maison de malheur, qu'on ne peut reellement ame-

liorer, quelque chose qu'on fasse. On sait qu'en Angleterre, en Italie, outre les Hospices publics, il existe des secours particuliers, beaucoup plûs efficaces *: simplifions nos hospices, qui ne seront que pour les Blessés en rue, les Malades sans famille, les infirmités extraordinaires, ét attribuons les trois-quarts du revenu des Hôpitaux, aux secours particuliers.

Je me rendis chés Mad. De-M···.

Silvie alait-mal. On precipita les préparatifs, ét elle fut mariée la nuit, à 4-heures. Ce mariage fut triste, non-seulement par le danger de la Nouvelle-épouse, mais par les reflexions de Ceux qui étaient instruits. Silvie me fit demander un entretien particulier, ét secret. Je fus introduit par Felicité-Demerup, qui demeura. —Je puis donc mourir à-present, ét sans regret! (me dit-elle): Je suis trop heureuse, ét je vous le dois! C'est vous, que je charge de tout dire à mon aimable Cousin, à mon chèr Mari, pour le consoler de ma perte... Je ne me cache pas de Felicité; c'est ma confidente, comme je suis la sienne... Adieu, mon second Père!... Ét songez que vous recevez les dernières volontés d'une Mourante-! Je demeurais immo-

* Il en existe même à Paris.

bile, au chevet, lorsque Felicité poussa un cri!... Silvie, sans changer de visage (il est vrai qu'elle était decolorée), Silvie rendit son âme innocente à son divin Auteur!...... On appela du secours... On vit la cause de sa mort; elle était inévitable.... J'alai auprès de la Marquise ét de son Fils: Ils avaient quitté Silvie, pour la laisser reposer. J'avais recomandé le silence. J'avouai que je venais de lui parler. J'ajoutai, qu'elle... dormait. Je priai Mad. De-M··· de se ressouvenir combien elle était fatiguée. Elle consentit à se mettre au lit. Je me retirai, en renouvelant la prière de ne rien dire, pour laisser encore une nuit à la Mère ét au Fils....

Quel accâblement j'éprouvai! Je n'avais plus mon Ami, pour m'aider à soutenir ce revers, à consoler une Femme respectable!... A l'entrée de l'Ile-Saintlouis, je vis un Jeunehomme accourir du côté du pont-rouge. En passant près de moi, il poussa un cri douloureux. J'étais trop affaissé, pour lui parler.

II-CLXXI NUIT.

SUITE : ON CONSERVE SON CORPS.

Je revins chés Mad. De-M··· dès les 9 à 10 heures du matin. Tout le monde reposait

reposait encore, à-l'exception de Rosalie, d'Élise ét de Felicité, qui étaient en pleurs auprès du corps de Silvie... Je la revis encore, cette Fille,... dont la destinée avait été si extraordinaire! je la revis! Elle était toujours belle; l'empreinte d'une belle âme restait encore sur son visage, après qu'elle ne l'animait plus!... Mais elle était froide, ses membres delicats étaient roidis, quoiqu'on l'eût tenue chaudement. Le Medecin ét le Chirurgien arrivèrent. Ils ne doutèrent pas de la mort. Par une sorte d'instinct, je demandai un Peintre celèbre, connu de MAD. De-M···: Je fis dessiner Silvie, sans rien omettre. Après son depart, au-moment où la Marquise voulut entrer, je me presentai, pour dire que Silvie reposait: On ala chercher un Sculpteur habile, qui modela ce beau corps. On l'embauma ensuite, avec les précautions les plûs conservatives. Enfin, il falut parler: C'était à 5 heures-du soir: la Marquise alarmée venait pour la sixième-fois chés sa Bru: Élise, Felicité, Rosalie, Sofie l'environnèrent, en ne s'exprimant que par des larmes. Je pleurais comme elles. Puis tout-d'un-coup affectant un air-de-fermeté: —Madame (lui dis-je), songez à la douleur de votre Fils! Vous-seule pouvez le consoler! —Que voulez-vous me dire!... Ma

Fille !... ma Silvie !... —Vous ne pouviez la conserver... Le Sort a seul tranché ses jours... Mais elle vous laisse Un-autre-elle-même dans son Fils !... Elle vous laisse son Époux à consoler ! —Ét vous m'avez empêché de la voir ! —Elle n'était plus, hièr, quand je vous ai dit mes dernières paroles ! —Hièr-!.... La Marquise flechit les genoux: Ses Protegées la soutinrent. —O mon Fils-! Felicité apporta l'Enfant, qui avait deja une Nourrice: —Voici votre Silvie ! ne l'abandonnez pas-! La Marquise baisa l'Enfant, ét il fit couler ses larmes.....

Le Comte entra auprès de nous. Notre douleur, la vue de son Fils, l'état de sa Mère le surprirent ! —Mon Fils! (lui dit la Marquise, en lui montrant l'Enfant) voila ta Silvie ! —C'est son Fils, aumoins.. Cependant que je la voye-! Nous voulumes en empêcher. Il nous renversa, Felicité, Sofie, Élise ét moi. Il entre: Il voit... Il fremit d'horreur, fait un cri ét tombe... On l'emporta... Nous fumes longtemps à le rappeler à la vie...... On lui montra l'Enfant: Je lui parlai de ses promesses à sa Mère. —Je les tiendrai, si je puis-. Je lui repetai ce que Silvie m'avait ordonné de lui dire. —C'est ce qui me la rend plûs chère! (s'écria-t-il): Elle fut le sujet d'un sacri-

lége; elle ne fut jamais un objet vil! — Non! non! (m'écriai-je): Perisse le Malheureux qui oserait le dire, ou le penser-! Mon transport plut au Comte: Il m'embrassa; il pleura. Ensuite il donna ses ordres assés tranquilement. Ils furent pour conserver le corps de sa Femme. Les précautions eussent été tardives, si je ne les avais prevues!... L'esprit-de-vin était preparé, le Peintre ét le Sculpteur travaillaient; c'est en multipliant les Objets veritablement aimés, non en les écartant, que l'on console de leur perte.

Je passai la nuit auprès du Fils ét de la Mère; je les connaissais si raisonables, que je me flatais de les conserver tous-deux. Ils consentirent même à prendre quelque repos, vers les 6 heures, ét j'alai chés moi.

LE MAUVAIS-DESSEIN.

Je m'avançais tristement, occupé de ma douleur, de celle de la Marquise, du desespoir du Comte, lorsqu'aubout du Pont-marie, je retrouvai le Jeunehomme de la veille, gesticulant avec fureur, ét parlant haut: —*Sans pitié! le cœur dur! l'âme atroce! Je le poignarderai-!* Ces terribles paroles me frappèrent! Je regardai le Jeunehomme: je lui parlai. — Vous êtes malheureux! (lui dis je, en lui presentant la main); je le suis aussi!

—Hâ! je ſuis au-deseſpoir! Un Oncle, un Barbare, riche, puiſſant, abuse de ma pauvreté, pour me retenir la portion de mon Père, dans une ſucceſſion commune; J'ai une Femme, des Enfans; il m'eſt-arrivé des malheurs: J'expose ma ſituation; je le ſupplie! mais il reſte inſenſible!... Je n'ose dire la penſée qui m'eſt venue!... —Je la ſais!... Vous avez eu l'horrible idée... Conduisez-moi chés lui ... Je veux qu'il vous rende juſtice-. Il me précéda. Arrivés chés l'Oncle, qui ne reçut ſon Neveu, qu'à-l'occasion d'un Etranger, ce fut moi qui portai la parole: —Monſieur: Voila votre Neveu: il eſt dans le besoin: il eſt au-deseſpoir? Ayez de l'humanité pour lui? —C'eſt un mauvais-ſujet! un depenſier! Il ſ'eſt-marié malgré moi! Je ne veux pas en-entendre parler! —Laiſſez-vous toucher à la pitié? —Non! —Vous le devez; vous avez ſon bien? —Qu'il me plaide, ét je le desherite. —Laiſſez-nous un moment (dis-je au Neveu)... Monſieur, ſans moi, en ce moment (dis-je tout-bas à l'Oncle), vous expireriez poignardé! —Je vais le denoncer!... une lettre-de-cachet ... —Je vous declare, que je ne deposerai pas contre lui! Sans-doute il ferait très-coupable; mais un-peu moins que vous-! Je lui racontai le trait de ce Cordonier,

neveu d'un Beneficier de la Cathedrale, qu'il assassina, pour sa dureté, après avoir servi sa messe. Il fut rompu, ét le Vieillard, non-blessé à-mort, entendit ses cris-!... Cet horrible tableau effraya l' Oncle avare; il fut juste.

II-ÇLXXII NUIT.

Silvie est peinte ét sculptée.

J'étais chés la Marquise à 11 heures du matin. C'était l'heure que j'avais donnée au Sculpteur ét au Peintre. Tous-deux étaient deja auprès du corps de Silvie. Le Comte, malgré nos efforts pour en empêcher, penetra auprès d'eux. Il fut flaté du triple moyen employé pour conserver le simulacre ét les traits de sa chère Silvie. Mais il me parut trop affecté. Sa Mère arriva, ét elle me le parut davantage encore. Nous tâchames de les environner de toutes les Jeunespersones qui pouvaient les distraire : Je pressai les Artistes, qui furent en état d'achever chés eux, après cette seance. Mais fis-je bien de conserver ce funeste aliment à la douleur du Comte ?... Il est des Affligés, dont on ne doit point écarter les restes des Objets cheris, qui attendrissent leur douleur: mais il en est d'autres, qui ont l'âme disposée à l'exaltation, ét que ce moyen peut tuer ! Il faudrait, pour Ceux

ci, ſuſpendre, effacer le ſentiment: Si j'avais fait diſparaître, par la ſepulture, le corps trop-parfait de Silvie, le Comte vivrait encore... Croirait-on qu'après la mort de ſon Épouse, il en devint jaloux! Il ne permit plus qu'elle fût vue par les Hommes: il fût jaloux du Peintre ét du Sculpteur; il ne leur permit pas de retoucher leur ouvrage, dès qu'une-fois ils nous l'eurent montré. Le Comte ſ'enferma; il ne quitta plus ſon appartement. Son âme, continuellement abreuvée de la vue d'un Objet adoré, ſentit continuellement, à l'aſpect de ſes traits inanimés, la mort ... la mort de Silvie!...

Je ne ſortis de chés Mad. De-M··· qu'à 5-heures-du-matin. J'ignorais ce qu'il falait-faire, ét je fis mal, en repetant 5 à 6 fois au Comte l'hiſtoire de la rencontre de Saintbrieux: ſa Mère lui dit autant de fois tout ce qu'elle avait vu d'admirable dans ſa chère Silvie; ét ce fut avec peine qu'il nous vit le quitter!

L'Exil d'un Fils.

A mon retour, j'étais plongé dans une triſteſſe profonde, que le Soleil-levant n'égaya pas. Pour relever mon âme affaiſſée, je me rendis à la pointe de l'Iſle. Parvenu visavis la porte d'un hôtel, j'entendis un bruit ſourd, des cris étouffés.

Au même inſtant, la porte ſ'ouvre, une chaise ſort: J'y vis 2 Hommes dans les bras l'Un de l'Autre: deux autres Hommes precedaient ét ſuivaient: Une Femme en larmes, au balcon, tendait les bras à la chaise qui ſ'éloignait; le Père appela ſon Fils par un cri terrible! Le Jeunehomme ouvrit la portiëre, ét parut au-desesſpoir! Le Père ſ'approcha: Son Fils lui baisa les mains: —Apprenez à être homme par l'adverſité-! La chaise ſ'éloigna. —Encore un Malheureux! (pensai-je). Il ſemble que les Humains ne-trouvent pas que la Nature, en nous donnant autant de biens que de maux, ait agi ſagement! ils tâchent d'augmenter la ſomme des peines, aux depens de celle des plaisirs, ét ils y reüſſiſſent-! Je reflechis enſuite à la cause de l'erreur des Stoïciens: c'eſt qu'ils confondaient l'état-de-nature, avec l'état-ſocial: Dans l'état-naturel, l'Homme n'a qu'une juſte proportion de maux ét de biens: Dans l'état de ſociété, la ſomme des biens peut augmenter pour les Uns, ét diminuer pour d'Autres. Cela n'eſt pas trop conſolant pour les Malheureux, mais c'eſt la verité. Quant au Père du Jeune-homme; c'était lui-même qui fesait punir ſon Fils. Reſte à ſavoir, ſi, en voulant former le

Jeunehomme au creuset de l'adverſité, il n'aliènerait pas ſon affection !

II-CLXXIII NUIT.

Le Saisissement.

Malgré ma douleur, le desir de ſervir le Jeunehome de la veille, me fit prendre des renſeignemens. C'était un Fils, que ſes Parens eux-mêmes fesaient rigoureusement punir, pour une imprudence excusable. Avaient-ils raison ou tort? Je n'ose prononcer. Mais une pareille peine, eſt une ſorte de tache: Et malheur aux Parens qui l'impriment à leur Fils!... J'alai prier la Marquise, malheureuse elle-même, de ſ'intereſſer pour lui. Je ſentais, que dans ſa crise accâblante, il falait, pour la diſtraire, lui presenter à executer des actes-de-bienfesance, qui la tiraſſent de ſes propres peines, en fixant ſon attention ſur celles des Autres. Mais, à mon arrivée, je fus temoin d'un évènement terrible!

On avait fait les funerailles: J'en tais les circonſtances. Le Comte était entré dans le cabinet où l'on conſervait Silvie: Là, il la contemplait immobile, d'un regard fixe. Soit que le mouvement des eſprits fût ſuſpendu par la douleur, ou ſeulement par la profondeur de la contemplation, il tomba dans un affaiſſement

absolu, sans respiration, sans connaissance!... Felicité, craignant un trop long sejour dans cet asile de la mort, ala voir ce qu'il fesait: Mais ne s'étant pas approchée, elle vint nous dire, qu'il était tranquile à considerer ... son Épouse..... Nous attendimes plûs d'une heure, malheureusement!... Felicité retourna, menant avec elle Rosalie. —Il est encore dans la même position! (nous direntelles). —Alons auprès de lui-! (dit Mad. De-M···, qui devorait sa propre douleur). E'le s'appuya sur Rosalie ét sur Felicité. Nous la suivimes tous, Élise, Sofie ét1rst. Parvenue auprès du Comte, elle l'examine. Il était sans mouvement, le regard fixe, l'œil terne... Elle le touche; il tombe!... La Marquise pousse un cri! J'accours... Le Comte n'était plus, ét le froid de la mort avait deja glacé tous ses membres! Sa Mère... decolorée par le saisissement, ne dit qu'un mot, —Je meurs-! Rosalie, Felicité, Sofie la soutiennent: Elise ét moi nous nous occupons du Jeune Comte; nous le portames dans son appartement; on appela des secours, qui furent inutils! ... Mais la Marquise! notre deesse tutelaire!... Elle ne sent que la perte qu'elle vient de faire, elle est mourante! Hâ! comme nous lui exprimames nos craintes,

notre amour, notre douleur! Nous la touchames; on la conserva... Mais son saisissement la replongea dans l'état où je l'avais trouvée 14 ans auparavant: il devint pis encore!.... Si ce malheur ne fut pas le plûs grand des miens, c'est que cette Nuit ne fut pas celle où je perdis la Marquise-de-M···.......

Cette Femme celeste, la bienfaitrice de l'Humanité, la mère de plûs de trente Infortunées, qui ne subsistaient que par elle, venait de recevoir un coup fatal... Son cœur était nâvré de la perte de Silvie; mais elle contraignait sa douleur, pour soulager celle du Comte; ét cet effort même l'avait épuisée... Elle s'abandonna elle-même, quand elle n'eut plus son Fils... Je ne songeai qu'à la distraire, s'il était possible, ét je ne la quittais, que pour m'occuper d'elle.

L'ENFANT ABANDONNÉ.

Le sort me favorisa. Au-milieu de la rue de-Joui, sous une porte-cochère, j'entendis vagir un Enfant. Je m'approchai. L'innocente Creature venait d'être abandonnée toute-nue: A l'écume qui lui sortait de la bouche, je vis qu'on l'avait cru mort, ét que le mouvement lui avait donné sa première respiration. J'aidai la-nature, en le tenant sur le côté; je re-

vins chés Mad. De-M····, ét je demandai des envelopes. Elise ét Felicité seules n'étaient pas au lit; elles restaient auprès de la Marquise, pour prevenir ses moindres mouvemens. Je voulus presenter l'Enfant à Mad. De-M····, comme je l'avais trouvé, afin de produire un effet. Je ne me trompai pas: Mon recit, l'état de l'Enfant l'occupèrent; elle le fit enveloper devant elle, ét s'inquiéta d'une Nourrice. C'était une Fille, ét elle annonçait une jolie figure. On la mit à-côté d'elle, ét moi, je sortis plein d'esperance!

II-CLXXIV NUIT.

La Femme qui veut se noyer.

Nous ne ranimions la Marquise, qu'en lui presentant des Malheureux. Mais comme ce n'étaient pas des rencontres nocturnes, ét que Mad. Demerup ét moi nous les alions chercher exprès, dans le jour, il faut taire ces actions sublimes, que la Marquise fesait machinalement, mais d'une manière, qui montre à quel point son âme était excellente! J'étais alors moi-même plus malheureux, que je ne pensais! Une fausse bonté m'avait égaré, en me fesant consentir au mariage de ma Fille-aînée. Ce soir, je sortis tard, ayant passé une partie de la journée chés la Marquise. Je pris le Pont-notre-

dame ét le bord de la rivière. Il était 11 heures-ét-demie: J'aperçois une Femme qui marchait precipitanment: Elle s'approche du fleuve, le mesure des ieux, ét se promène. Je m'étais caché derrière des sacs, ne sachant ce qu'elle alait faire. Je l'entendis sangloter. Elle se recria un instant après: Enfin ayant donné à la nature ce qu'elle demandait de larmes, de sanglots ét de cris, je la vis courir à l'eau, pour s'y precipiter. Je ne fus pas assés prompt, pour empêcher son élan; mais je la retins par les jupes. Elle tomba dans l'eau, qui lui ôtant la respiration, la fit évanouir. Je la retirai dans cet état. Au même instant, arrive un Vieillard, qui gemissait tout-haut, en cherchant avec precipitation. Il vient à nous, regarde la Jeune-femme, ét s'écrie: —Ma Fille! ma chère Fille-! Nous la rapelames à la vie. Elle se retrouva dans les bras de son Père!... Je les consolai tous-deux.... Le Ciel est juste! Beni soit la Celeste-bonté! au même instant, dans un autre endroit de cette rive, un autre Homme rendait le méme service.... Je m'arrête: Mais ce coup de la Providence m'a toujours vivement frappé....

Je menai les deux Infortunés chés la

Marquise. Je les lui presentai, en racontant leur malheur... (ét moi, j'ignorais le mien)!.... Mais c'eût été trop, menacé de perdre la Marquise, s'il m'était survenu d'autres peines connues! aurais-je pu les supporter.. Filles! Filles, qui vous mariez malgré vos Pères, par-là même, vous meritez le malheur!... L'Infortunée que je venais de sauver, avait pris un Mari malgré son Père, ét le Monstre l'en punissait cruellement! Il venait de la menacer de la tuer, en tirant sur elle une épée nue, qu'il lui avait appuyé sur le sein; on en voyait la marque ensanglantée! La Marquise mourante, sauva cette Infortunée, ét je ne sauvais pas Celle qui me touchait! Pleine de cœur ét de regret, elle eût preferé la mort, à m'instruire de son malheur! Je l'ignorai pendant quatre années? Je la savais ingrate, mais je ne la croyais pas la plûs malheureuse des Creatures!... Je m'en revins à 5 heures.

LES PASSE-TEMPS DU ** DE S**.

Je m'étais écarté, pour reconduire chés eux le Père ét la Fille: Agité de mille pensées differentes, ne voyant rien, je me trompai de rue, ét j'alai jusqu'au faubourg Sainthonoré, dans la même où j'avais autrefois trouvé Desirée. Je me reconnus, ét surpris de ma distraction,

j'éloignai les triſtes idées qui m'occupaient. Vis-à-vis la porte de la maison, j'entendis un bruit ſourd, des cris, des coups aux fenêtres, des carreaux brisés contre les volets exterieurs! Surpris, j'écoutais. Quelques rares Voisins de ce bout de rue ſolitaire, mirent la tête à la fenétre; mais ils ne diſtinguaient rien. J'alai ſous un balcon, où étaient un Monſieur ét une Dame, ét je leur demandai, ce que ſignifiait le bruit que j'entendais à telle maison? Je la leur deſignai. —Hâ! je m'en doutais! dit le Monſieur. Il rentra. Un demi-quart-d'heure après, il ſortit avec trois Domeſtiques, malgré la Jeune-dame, qui le voulait retenir. —Le bruit a redoublé, Monſieur! (lui dis-je): je connais cette maison-.. Et je racontai les deux traits que je ſavais. —On ſ'y tue; on ſ'y aſſaſſine-.. Le Monſieur me dit un ſeul mot. —Voyons-. Arrivé à la porte, il fit frapper à coups redoublés. Nous nous relayions pour frapper. A la fin le ** de S** vint ouvrir lui-même. Nous pouſſames tous la porte, qu'il entr'ouvrait ét nous l'environnames. —Qu'eſt-ce? qu'eſt-ce? vous me faites violence-? Mais dès qu'il eût reconnu le Monſieur, il devint poli, ét tacha de rire. —C'eſt un badinage! (lui dit-il): J'ai donné une fête à de Jeunes-paysans,

que j'ai invités à me venir voir; ils sont de ma terre de***: Ils ont un peu trop bu, ét ils se demènent, dans la grande chambre frotée, où je les ai fait mettre: Ils glissent, ils tombent. —Ce n'est pas tout! (dit le Monsieur): Mais cela est deja fort-mal!... Je ne sors pas d'ici, que je n'aie délivré ces Malheureux: Il faut ouvrir, ou je fais enfoncer les portes-. De-S·· ouvrit, en riant: Et nous trouvames des Jeunes-garsons, des Jeunes-filles, péle mêle; les uns en sang; les autres dans un état terrible, par les drogues mises dans leur vin. Des Filles avaient été ou trompées, ou violentées par Ceux qu'elles n'aimaient pas, ét qu'elles n'avaient pu reconnaître dans l'obscurité. Le Monsieur les emmena tous; on fut obligé d'en porter quelques-uns, surtout des Jeunes-filles... Je fremis du danger que j'avais couru, avec Desirée!... Ce trait est horrible, ét j'aurais devoré le Monstre, si j'avais été seul avec lui. Je vis le Monsieur tout reparer, froidement, sans faire un mot de reproches. —Vous ne dites rien? Monsieur? —Je ne pers jamais les paroles-.

II-ÇLXXV NUIT.

Suite. Prevision.

La situation de la respecctable Marquise, paraîssait devenir meilleure.

(Hélas! je la pleurais, ét mon cœur attendri, ne connaissait que la moitié de mes malheurs)! O le fatal present, que celui de la connaissance de l'avenir, si la nature l'avait fait aux Hommes! mais elle l'a refusé; elle ne nous a laissé qu'une utile prevoyance! L'Homme qui demánde à connaître l'avenir, est un Fou temeraire, qui demande qu'on le charge en une seulefois, du fardeau, qu'il ne peut porter qu'en cent, ou mille-! Ce Dernier ne serait pas écrâsé plûs sûrement ét plûs douloureusement que l'Autre!... Laissons au temps à nous derouler le rôle de nos peines ét de nos jouissances, à-mesure qu'il nous les apporte!

Tandis que j'étais accáblé de ma douleur presente, ét que j'ignorais l'autre moitié de mes maux, la Jeunesse ét la Beauté cherchaient à me consoler. C'est un baume!... On se rappelle cette jolie, cette interessante Sara, dont les soins m'avaient conservé la vie? Je l'avais negligée; elle n'avait pas besoin de mon secours. Lorsqu'elle connut ma situation nouvelle, ses attentions redoublèrent: Elle vint souvent. C'était l'été. Elle me pria de lui permettre de faire avec moi, le soir, le tour de l'Ile, ét j'y consentis. Rien de plûs pur que son atachement: Ce n'était pas l'amour, mais une tendresse de

Fille: C'était un devoûment parfait: elle exprimait ses sentimens avec une naïveté si touchante! ses caresses étaient si decentes ét si douces! qu'elles charmaient la douleur.....

Un-soir, je la menai chés la Marquise. —Ma Fille, dis-je en route à la jolie Sara, vous avez adouci mes peines cruelles; je crois que vous charmerez celles d'une Femme que j'adore, comme l'Image de la Divinité, à mon égard, ét celui des Malheureux: Donnez-lui vos soins aimables! J'en serai plûs reconnaîssant, que de tout ce que vous feriez pour moi! —Me voila prête! (repondit Sara): C'est pour vous obeïr que je veux être votre fille.... Hâ! que je voudrais l'être, ét porter votre nom!... Mais c'est l'impossible-!.. Et elle me baisa la main. J'étais surpris d'un pareil devoûment, dans une Fille de cet âge, ét d'une aussi jolie figure!... Nous arrivames.

Je presentai Sara, non comme une Infortunée (j'avais prevenu la Malade à son sujet), mais comme une Fille aimable ét caressante. En-effet, la Marquise fut contente de la jolie Sara, qui prit avec elle, dès qu'elle l'osa, ces manières charmantes, qui seduisaient. Hô! comme je m'applaudis de mon idée! ét comme j'aimai Sara!... Sûr du consentement de

ſa Mère, qui me la confiait tant que je voulais, ét qui ne la confiait qu'à moi-ſeul, je la laiſſai, en lui disant, que je lui enverrais un paquet de-linge ét de hardes.

LE JALOUX FEROCE.

Je paſſai par la rue de-Joui ét celle des-Nonaindhières. A 20 ou 30 pas dans celle-ci, je vis ſortir une Jeune-libraire, avec ſa Fille-de-boutique, qu'elle tenait ſous le bras. Je les abordai. —Permettez que je vous reconduise! —Hé! non! (me dit la Jeuneperſonne): Nous alons chercher un Medecin); vous en connaîſſez; obligez-nous, ét l'amenez chés ma Sœur! Elle eſt mourante-! Je courus. Cette Sœur était très-aimable, ét je lui ſavais des chagrins. J'alai chés un Homme ſage, vertueux, habile, ét nous revinmes enſemble. Nous trouvames la Jeunedáme très mal! Qu'était-ce!.. Un Homme l'aimait: Fidelle à ſon devoir, elle l'avait éconduit, ſans le maltraiter, parcequ'il avait quelque credit: Cet Homme, jaloux, furieux, barbare, n'avait trouvé d'autre moyen de faire ceſſer ſon tourment, que d'en faire perir la cause... Mais au-moyen des ſages loix de la police, la dose n'était pas ſuffisante, ét on ſauva la Jeunefemme. Ce malheur a eu d'heureuses ſuites; l'Homme atroce,

épouvanté, a cessé de la persecuter, ét il protége le Mari de la Jeunedame. Un pareil trait donne une terrible opinion de la nature humaine! Comme l'amour produit des effets differens, suivant les caractères!...

Je rentrai. Je ne voulus pas éveiller la Mère de Sara.

A mon reveil, j'entendis frapper à ma porte. J'ouvris. C'était cette Femme, qui, sans me parler, cherchait des ieux, avec inquiétude. Je lui dis où j'avais laissé sa Fille, ét comme elle avait pris, auprès de la Marquise malade. Je vis le moment où cette Mère alait se jeter à mes pieds. Elle me fit mille remercimens; mais avec tant de vivacité, dans son langaje, qu'on a vu, ÇXVIII NUIT, que j'en fus vraiment étonné.

—Vous ne savez pas notre position? (me dit-elle) : Je vous la dirai ce soir, en alant voir ma Fille, ou en revenant avec vous: Je vous laisse, sachant combien votre temps est precieux-! Jamais cette Femme ne m'avait parlé aussi bon français! Je la laissai aler.

II-ÇLXXVI NUIT.

SUITE: Une des CONTEMPORAINES.

A l'heure à laquelle je devais sortir, la Mère de Sara ne manqua pas de se presenter. Je lui donnai la main, ét

nous descendimes. Je voulais revoir l'interessante Poinville (c'est le nom de la Jeunedame de la NUIT precedente), afin d'en parler à la Marquise: Nous primes par le quai de la Tournelle. En arrivant sur le Pont, nous rencontrames une Voisine, vieille Femme infirme, conduite par sa Fille, jeunepersonne agreable, sans être-belle, ét amie de Sara. Nous les saluames, ét je leur promis de parler d'elles à la Marquise: Car elles étaient pauvres, quoique d'une Famille honnête... La Mère se soutenait à-peine: Elle se trouva-mal, ét nous fumes obligés de la remener. Cette Infortunée, depuis 3 jours, feignait de ne pouvoir manger, pour laisser de la nourriture à sa Fille!... Et c'était à ma porte!... Elle expira devant nous, sans pouvoir rien avaler... Nous enmenames la Fille, après avoir mis une Voisine auprès du corps de la Mère.

Nous montames chés MAD. Poinville: Elle alait mieux: Puis nous nous rendimes chés MAD De-M****.

Les soins de Sara n'avaient pas été sans effet. Cette Jeunepersonne avait le ton seduisant de Silvie, ce ton, qui est le charme le plûs sûr de ces Filles, qui captivent les Hommes ét les ruinent!... Si les Epouses le prenaient, elles feraient adorées, elles attacheraient comme elles.

C'est ce ton que les Matrones enseignaient à Rome aux Jeunes-épouses, dans les mystères, dont l'approche était interdite aux Hommes, sous peine de la vie. Les caresses de Sara étaient affectueuses, tendres, aisées, entières; elles reveillaient la sensibilité, par le plaisir, dans toutes les parties du corps. J'ai depuis consulté un Medecin habile, sur leur effet, au physique, ét j'ai senti combien il était efficace!... Je fus comblé de joie. Je ne presentai la Mère de Sara, qu'après avoir vu l'état de Mad. De-M···, ét en avoir obtenu la permission. La Mère était bien differente de la Fille! Elle était belle encore, peutètre plûs belle que Sara; mais elle n'avait pour elle qu'une mignardise provinciale, qui ne prenait qu'auprès de certains Hommes blasés: Aulieu que la Fille savait tous ces riens charmans qui peuvent seduire les Personnes delicates ét bien élevées.

Voyant la Marquise un-peu mieux, je crus devoir la distraire, en lui presentant la Jeune-infortunée qui venait de perdre sa Mère ... d'une manière si cruelle!.... Mad. De-M···· en fremit... —Hà! qu'il est des Êtres malheureux! (s'écria-t-elle).... Je rendis compte de la seconde suite des CONTEMPORAINES, auxquelles cette Dame avait eu

la bonté de s'interesser, parce-qu'elle connaîssait les motifs qui me les fesaient rediger. Nous avions, ce soir-là, un grand cercle autour de la Marquise, tout composé de nos Amies. C'étaient, Felicité, Sofie, Elise, la jolie Tante ét sa Nièce, Rosalie, enfin Sara ét sa Mère avec leur infortunée Voisine.

Je commençai par la 29, *La Bonne-Mère*, qui était une Dame de la connaissance de la Marquise. Elle fut charmée de ce que je la lui rappelais.

30 *La Surprise de l'amour*, trait plein de feu, était arrivé à un Homme de ma connaissance, mon Voisin, ét j'avais vu les lettres originales.

31 *La Bonne-Belle-Mère*, était un autre trait touchant ét vraiment exemplaire: J'en nommai l'Heroïne.

32 *Le Joli-Pied*. Le titre fit rire: Mais comme le fait était veritable, on fut content de l'instruction que ce titre amenait, ainsi que du moyen qu'il donnait aux Femmes de conserver le cœur de leur Maris.

33 *Le Crime dupe de lui-même*, était une avanture qui courait alors, ét qu'on fut charmé de connaître parfaitement.

34 *Le Mari-dieu*: Que je m'applaudis de cette Nouvelle! car elle fit à notre Deesse, à la Marquise, un plaisir infini!

Je me contentais d'analiser les autres ; Elle voulut que je lusse celle-ci toute-entiere.

J'en restai-là pour ne pas la fatiguer, ét après le souper je renmenai la Mère de Sara, qui était toute glorieuse de la faveur de sa Fille. Quant à l'infortunée Voisine, (qui doit fournir bientôt le sujet d'une *Contemporaine*), nous la conduisimes à un couvent de la Marquise.

L'AMANT-CORDONNIER.

Nous fimes une singuliere rencontre! c'était un Homme, éperdûment amoureux de la Dame que j'accompagnais. Il nous avait suivis jusqu'à la porte de l'hôtel, nous avait attendus, ét à notre sortie, nous avait precedés. Il revint à nous vis-à-vis la demeure de Mad. Poinville. Mad. Debee en eut une peur très-grande, ét elle voulait que nous entrassions chés la Malade. Je lui observai, qu'il n'y avait plus de lumière, ét que d'ailleurs, j'étais en état de resister. —Mais c'est qu'il m'aime !... à la rage! —Tant-mieux ! il ne vous fera pas de mal. —C'est mon Cordonnier ét celui de ma Fille. —C'est un Homme utile ; Ce n'est pas un crime d'aimer la Beauté-. A ce mot le pauvre Homme en larmes, vint me remercier, ét me demander, si j'étais l'Amant de la Dame-de-ses-pensées ? —Non, non,

Monſieur; je ne ſuis l'amant de Perſonne au-monde! Nous venons de voir la Fille de Madame, qui depuis hier, eſt dans l'hôtel d'où vous nous avez vu ſortir. —Hâ! Monſieur! que vous êtes bon!.. Voila comme il faut repondre, pour tranquiliser un pauvre Malheureux-! Le Cordonier était proprement habillé, pour ſon état: Je dis à Mad. Debee de lui donner ſon autre bras: elle ſ'y refusait. —Alons, alons, Madame un-peu d'indulgence! J'eſtime plûs cet honnête Artiſte (car les Cordonniers pour Femmes, ne ſont pas de ſimples artisans) qu'un Fat, un Oiſif, un Petitmaître: Il eſt bien moins dangereux! —Voila un digne Homme! (ſ'écria l'Artiſte). —N'eſt-ce pas, Monſieur, (lui dis-je) que vous ne voudriez pas deshonorer, Madame, par une intrigue criminelle! —O Monſieur! la deshonorer! moi qui l'honore tant! —Alons votre autre bras à Monſieur, Madame! c'eſt un honnête-homme-. L'Artiſte fut ſi tranſporté de plaisir, quand il ſentit ſur le ſien le bras nu de la belle Blonde, qu'il chancela. Je fus obligé de le ſoutenir.. Il marcha derrière nous, en disant. —Non! non! je ne puis.. je ne ſaurais... O Madame! vous êtes bien-plûs raisonnable que moi!. Oui, je mourrais... je mourrais, ſi vous m'aimiez... Je me borne à être à jamais votre

votre très-humble ferviteur... Mais ne me quittez pas! j'en mourrais-? Je le fis promettre à la Dame, ét nous arrivames à notre porte. Chacun rentra chés foi.

II-ÇLXXVII NUIT.

SUITE: ÉT DES CONTEMPORAINES.

Je fus quelques foirées, fans pouvoir conduire la Mère de Sara chés la Marquise. J'étais tranquilisé fur l'état de Mad. De-M····, ét je me flattais qu'elle ne me ferait pas enlevée: Je m'étais occupé de mes affaires, ét furtout d'un procès ridicule, qu'on m'avait intenté. C'eft à cette occasion, que j'ai connu trois fortes de perfones: Le Magiftrat, les Avocats, les Procureurs. Je trouvai dans le Magiftrat un Homme fage, prudent qui me montra toute l'indulgence, toute la bonté qu'on peut avoir pour un Homme non coupable, ét qui cependant a donné quelque pretexte d'accusation. Il me plaignit, en voyant les preuves de mon innocence: L'Avocat de ma Partie, tâchait de la fervir, ét je ne le trouvai pas mauvais: Mais le Procureur ... n'en disons rien, depeur d'un procès!... Cependant un mot des deux viles Moteurs de cette ridicule affaire! L'Un était un Journalifte de medecine, qui fesait le Docteur par écrit, ét qui avait été rejeté à fa li-

cence, comme incapable: Ce fut lui qui porta la *Nouvelle*, à la Persone que j'y avais nommée, non par-hazard, mais parceque l'Homme chargé de l'examen m'avait changé deux lettres dans un nom, outre une supprimée. On sent que trois lettres changées dans un nom-propre, en donnent un bien different du primitif, ét combien je devais être innocent!... Cette affaire me tracassa neanmoins horriblement pendant plusieurs jours, ét me fit passer bien des mauvaises nuits! Enfin, nous alames chés la Marquise, la Mère de Sara ét moi. Nous montames chés Mad. Poinville, qui était convalescente, ét nous arrivames à dix heures auprès de Mad De-M****.

Je lui rendis compte de tout ce qui m'était arrivé, de tout ce que j'avais fait, ét des services que m'avaient rendus deux Hommes recommandables. M. C·· De-B···, ét M. C··· De-C····. Sara était à-côté de la Marquise, qui me dit: Cette Enfant est bien aimable! Je remercie sa Mère... ét vous... de me l'avoir amenée... Voila mes vraies Amies (ajouta-t-elle), en montrant les autres Jeunes-dames, ét surtout Elise ét Felicité.... Je vous les dois, Monsieur Nicolas. Rappelez-moi notre premiëre entrevue-? Je la lui rappelai, telle qu'elle est raportée au-com-

mencement de ces NUITS. —Oui, c'eſt bien cela-! (dit-elle).

En ce moment, on annonça la Marquise ſa fille, ét le Marquis ſon gendre. Ils me parlèrent aſſés froidement. Mais je n'y fis pas attention: Ils ſortirent, après une viſite d'une demi-heure. La Femme-de-chambre me dit: —Ils ont trouvé-mauvais que vous euſſiez preſenté Sara-. Je ne repondis rien. Je connaîſſais mes motifs. Je repris la ſuite des CONTEMPORAINES.

35 *La Famme-deeſſe*, eſt inferieure au *Mari-dieu*, ét ſi les details n'étaient pas vrais, ce ferait une faible *Nouvelle*: Mais tout ce qu'on y raconte eſt arrivé, quant au fond, ét ce moyen eſt efficace, pour être heureux en menage.

36 *L'Epreuve*, eſt encore un fait veritable: J'ai connu la jolie Charlotte ét ſa Sœur: Quand les traits d'une *Nouvelle* ſont purement hiſtoriques, ils ſont toujours precieux: M. Marmontel, MM. Ladimerie, Imbert, madem. de-Morville, ét d'Autres ont travaillé d'imagination; on eſt en droit de leur demander un ouvrage de litterature plûs parfait: on n'a rien à demander à l'Hiſtorien, qu'un ſtyle ſimple.

37 *La Jolie-Laideron*. Cette *Nouvelle* exprime une grande verité! C'eſt que la

Femme aimable ét non belle, eſt plûs ardenment aimée, que la Belle. Il eſt bon que les Femmes ſachent cette verité conſolante, les Belles pour être moins avantageuſes; les Laiderons pour ne pas ſe desoler.

38 *La Belle-Laide, ou la Delâbrée*: Celle-ci exprime une autre verité non moins utile: Ne pas outrer les modes! Et que les Femmes prennent confiance dans les conſeils que leur donne l'Auteur; il ne parle que d'après des exemples vrais.

39 *Le Modèle*: Ce fait, arrivé en 1780, à l'inſtant de la composition de la *Nouvelle*, n'eſt pas, dans ſon enſemble, auſſi moral que les autres; il ne l'eſt que par ſes details.

40 Il n'en eſt pas de-même des *Crises d'une Jolie-Fille*, qui ſont la *Lucile* corrigée ét reimprimée: elles renferment des leçons pour les Parens ét pour les Filles.

41 *Le Mariage rompu*, eſt un trait celèbre, qui ſ'eſt renouvelé ſous les ieux de l'Auteur.

42 *La Jolie-Voisine*, eſt l'hiſtoire de la jeune Charpentier, dont il eſt queſtion dans la II-CLXXV NUIT. La Marquise me pria de la lire entière.

43 *La Mère qui fait un Amant pour ſa Fille*, intereſſa beaucoup! Je la lus en entier, ét finis par cette *Nouvelle*.

A notre retour, Mad. Debee me dit:

—Cet Homme qui m'aime, m'empêcha, l'autre nuit, de vous dire ce que je vous avais promis, de notre position à ma Fille ét à moi-... (Elle m'en fit l'exposition): Qu'il suffise de savoir, qu'un Homme puissant, qui avait obligé la Mère, à son arrivée en France, avait abusé de ses propres bienfaits à l'égard de la Fille.

L'OPPRESSION.

Elle achevait à-peine ce recit, que nous fumes environnés par quatre Hommes, qui nous fermaient l'entrée du pont Marie. On se saisit de ma Compagne, qu'on fit monter dans une voiture, tandis que deux des 4 Hommes me retenaient. Au même instant, j'entens accourir. C'était le Cordonnier, qui nous avait suivis, sans se montrer. Il se jète aux chevaux, ét coupe, avec son tranchet, toutes les courroies. C'était le moyen le plûs sûr de delivrer notre Dame, dont les cris perçans effrayaient les Ravisseurs. Les deux Hommes me lâchèrent, ét dès que je fûs libre, je mis en état mes deux pistolets. Ils firent imperieusement la loi, ét les Ravisseurs nous laissèrent, à-l'exception d'Un, que le Cordonnier eut le courage d'arrêter. Nous l'emmenames: Ce fut lui qui nous revela, que le projet était d'enlever la Mère, au-defaut de Sara, ét

qu'on employait ce moyen violent, sans danger, par le pouvoir du Personage, pour ravoir la Jeune-demoiselle: On ignorait où elle était, ét l'Homme-riche, qui avait voulu *la* traiter en *Fille*, était disposé à lui faire les plûs grands sacrifices! Nous dimes à cet Homme, que Sara était en-sûreté, auprès d'une Dame puissante, proche parente d'un President, ét d'autres Gens-en-place, ét que nous ne le relâchions, qu'afin de faire-parvenir ces nouvelles à Celui qui l'avait employé. Ce Malheureux nous quitta precipitamment dès que nous n'eumes plus la main sur lui: Ét depuis ce moment, l'Homme-en-place n'a plus rien entrepris, pour ravoir Sara malgré elle; ses procedés sont devenus honnêtes, mais sans succès. Le Cordonnier avait bien fait sa cour cette nuit! la Dame lui parlait en souriant.

II-CLXXVIII NUIT.

SUITES: AUTRE FEMME; étlrst.

Nous nous hâtames, le lendemain, de porter à Mad. De-M··· la nouvelle de l'entreprise sur Sara, ét nous eumes en route une autre rencontre, dont nous ne pumes connaître les Personages: c'était une Jeunefemme, brutalement traitée par un vilain Homme. Indignés, nous nous écriames! ét aussitôt l'Homme ét la Jeu-

nefemme disparurent dans la rue de la-Mortellerie. Le Cordonnier, qui les avait poursuivis de-près, nous dit que la Jeunefemme avait une belle figure, ét que l'Homme était noir ét laid: (le cœur me batit). Il ajouta, qu'au-moment où il était prêt à les joindre, l'Homme avait-poussé la Femme dans une espèce de porte de cave. J'étais tremblant, sans savoir pourquoi: Je ne me trouvai remis, qu'à notre arrivée chés la Marquise.

Sara parut très-effrayée, en apprenant l'entreprise hardie de l'Homme-riche! Mad. De-M··· s'informa, ét Mad. Debee ne lui cacha rien: Ce fut ce qui mit en sureté la Mère ét la Fille. Cet évènement me fit même plaisir, en ce qu'il affecta la Marquise, ét qu'il opera une diversion puissante. Comme je me felicitai de lui avoir donné la jeune Sara!... Mais je lui cherchais encore d'autres sujets de distraction, que je savais créer.

Depuis la mort du Comte, j'avais eu lieu de m'apercevoir combien la Marquise était d'un caractère different de celui de son infortuné Fils, ét que les restes de Silvie rendaient sa douleur plûs-tendre: Je fis secrettement achever la statue en stuc; ét le portrait. A-l'instant où je venais d'arriver, on annonça les deux Artistes: J'alai les recevoir. On

disposa la Statue ét le Portrait en regard, la premiëre dans une niche preparée, au-devant de laquelle était un rideau: Le Tableau avait pareillement un voile de tafetas-rose. Lorsque tout fut placé, je profitai d'un moment d'attendrissement, où je vis la Marquise, pour lui montrer ces deux chéfd'œuvres. Elle versa des larmes, ét se pancha dans les bras de Sara, qui la soutenait, en lui disant: —La voila! O ma Silvie! je veux te trouver des torts! Tu m'as ôté mon Fils ét mon Amie! je ne m'en consolerai jamais! — Elle vous a rendu votre Fils! (lui dit Élise). —Mais qui me la rendra elle-même-? Toutes les aimables Persones qui l'environnaient lui montrent Sara. J'admirai ce noble desinteressement! C'est que la Marquise était aimée pour elle-même, ét chacun immolait ses interêts.

L'Interieur des Coquettes.

Pour faire une nouvelle diversion, je racontai un trait redigé depuis quelques jours. Une belle Orfèvre avait fixé mon attention par sa coquetterie: Je me rappelai un projet de Du-Hameauneuf, pour connaître l'interieur des Femmes, ét je le mis en usage. Un-soir, j'écrivis une lettre fort-vive, fort tendre, très-offrante! ét je la portai moi-même, deguisé en commissionnaire. Je remis ma lettre: on

la lut devant moi. Comme je savais le contenu, je suivais des ieux ligne par ligne, ét je voyais toutes les impressions. Lorsque la Dame eut fini, je demandai la reponse? —Aucune, mon Ami-! Ét l'on riait. —Un mot, Madame, pour montrer que je suis venu-? Alors la Dame prit l'envelope, ét elle écrivit au crayon: *No tiaf emêm-ios sec snioſſimmoc-al-.* —Porte cela-(me dit-elle). Je ne fus pas embarrassé. On avait un achat à faire chés Mad. De-M***; j'en fis charger un Jeunehomme sûr; j'écrivis le moment de l'achat à la Dame, ét j'observai. Elle eut soin d'être seule; elle était mise d'un goût provoquant: elle fut charmante, ét le Jeunehomme, quoique non-prevenu, très-poli! J'entrevoyais des agaceries, une attente... Enfin, le Jeunehomme paya, ét sortit, au grand étonnement de la belle Orfèvre! Je le joignis. —Hâ! quelle-Coquette! Elle m'a presque fait des propositions! C'est ce qui m'en aurait éloigné: elle est jolie, mais elle n'est pas dangereuse-. C'était tout ce que j'avais prétendu. Une troisième lettre instruisit la Bijoutière de l'attrappe, ét cette fausse avanture a peutêtre preservé ses mœurs.

Après ce recit, voyant la Marquise disposée à m'écouter, je repris l'analise de-

taillée des CONTEMPORAINES, à la 44. *Le Mari père*: Je lus cette *Nouvelle* en entier, ainsi que la 45, *l'Épouse mère*; mais je ne fis qu'une courte analise de la 46, *La Femme vertueuse malgré elle*; de la 47, *La Vertu inutile*; ainsi que de la 48, *Le Beaufrère amoureux*; de la 49, *La Faiblesse punie par elle-même, ét les Trois-Dupes*: Je lus toute-entière, la 50, *La Fille de mon Hôtesse, ou la Mère-soupçonneuse*, avanture arrivée à la Sœur aînée de Sara; la 51, *La Maîtresse infirme*; ainsi que la 52, *La Dedaigneuse*.

La Marquise prenait-plaisir à ces lectures: Mais son pauvre cœur était blessé cruellement, ét nous nous apercevions que Sara renouvelait sa douleur, que cette Jeunefille avait dabord charmée.

PRESSENTIMENS.

Je remenai Mad. Debee, qui était fort surprise que je susse l'histoire de sa Fille-aînée! Elle me fesait des questions; mais j'étais rêveur, distrait: Je songeais à ce que j'avais vu, en alant. Sans dessein, j'alongeai notre retour, en prenant par le port-au-bléd; car il fesait un clair-de-lune superbe. A peu de distance de la Grève, on jetait des cris, qui sortaient d'un premier étage. Je prêtai l'oreille. Je crus entendre des menaces horribles! —Je vais te plonger mon épée dans le

corps, ét me tuer ensuite-!... Une voix de Femme demandait grâce. Ma Compagne, qui était vive, quoique blonde, ne put se contenir; —Miserable! hô! le Miserable!... A la Garde-! La Sentinelle accourut. Elle montra la maison, d'où partait le bruit: Mais nous n'entendimes plus rien. Nous primes par le pont Notredame: J'étais ému, dechiré, comme si l'on m'avait arraché l'âme.

II-ÇLXXIX NUIT.

SUITE DE LA FILLE-SAUVÉE.

Un voile épais me couvrait les ieux: de longtemps il ne devait être levé! Il falait auparavant que j'eusse perdu Celle qui me donnait ma force, mon énergie, mon pouvoir, mon existance, afin que je ne pusse faire punir le Monstre qui empoisonne ma vie!... Hâ! si j'avais su plûtôt le malheur des Miens!.......

Je sortis à 9 heures, seul: la Mère de Sara était legèrement indisposée. Au-bout du Pont-au-change, dans une boutique d'Horloger, il me sembla que je reconnaissais, dans la Maîtresse, une Femme que j'avais vue quelque-part. Je l'examinais avec attention, lorsqu'une Jeuneperson de 14 ans, très-jolie, vint se mettre à-côté d'elle, suivie de deux Autres plûs-jeunes. En les considerant, je

me rappelai enfin, que la Mère était une des premiëres Protegées que j'eusse presentées à la Marquise. Je l'avais perdue de vue, depuis longtemps! mais Mad. De-M··· ne l'avait pas negligée: Elle l'avait établie l'année suivante, au-moyen d'une dot convenable, ét cette Femme, depuis ce moment, était heureuse, autant que vertueuse. Elle avait deux Garsons ét trois Filles; son Mari fesait bien ses affaires. Je sus tout-cela par un Voisin, marchand-tabletier. Mais il faut, avant de parler des Enfans, raconter l'histoire de la Jeunefille trouvée à l'ANCIEN PALAIS-ROYAL, dans la VIII NUIT.

Après avoir écouté ce que me disait le Tabletier (le même dont les Filles ont fourni la *155 Contemporaine*) j'alai chés la Marquise, à laquelle je rappelai l'Horlogère. —Je ne l'ai pas oubliée (me repondit-elle). —Madame (repris-je), savez-vous son histoire? —Je ne pouvais l'apprendre que de vous. —Jusqu'à ce moment, je n'avais pas cru qu'il fut utile d'en parler: mais aujourdhui... —Vous avez raison (reprit Mad. De-M···), c'est me reporter audelà de mes malheurs—. Je le sentais aussi; car c'est une partie de l'art de consoler, que de savoir ramener des souvenirs consolans.

» La petite Lise, aujourdhui mère-de

famille honnête, fut mise, à l'àge de 12 à 13 ans, en apprentiſſage de modes au Palais, chés une Marchande, de bonnes-mœurs. Dans la même boutique était une Ouvriëre, grande fille aſſés jolie, qui ſe nommait Lise auſſi. Cette Grande-fille prit en amitié la petite Lise, ét lui montrait volontiers. Un-jour, cette Ouvriëre, qui aimait à être propre, fit l'inventaire de ce qu'elle avait de vieux; elle en donna une partie à Lisette, ét l'envoya au Sainteſprit, vendre ce qu'il y avait de plûs conſiderable, afin de ſe donner quelque-chose de neuf, avec ce qu'elle en retirerait. Lisette ſ'aquitta de la commiſſion; mais elle eut la faibleſſe, ou l'enfantillage de ſ'approprier un vieux mantelet, ét dit, en rapportant l'argent, qu'elle avait tout vendu. La grande Lise gronda la Petite, d'avoir donné à trop bon-marché. Celle-ci fit plûs d'un menſonge, ét cela paſſa. Mais chés ſes Parens, Lisette avait proposé le mantelet à ſa Grand'mère, en le confondant avec les autres presens de Madem. Lise, la priant de lui donner pour avoir une autre dentelle, ét pour le doubler? Ce que fit la Bonnefemme. Mais la Mère de Lisette eut des inquiétudes! ét cette Femme, plûs honnête que reflechie, en paſſant devant la boutique où ſa Fille apprenait, y entra, ét deman-

da tout-haut, Si l'on avait donné à vendre un manteletà Lisette? Tout fut decouvert par-là... La Marchande ne put garder la Petite, à-cause de l'exemple: Sa Mère desolée, la menaça de son Père. Lisette, bien-honteuse, bien-confondue, s'échappa, ét vagua jusqu'au soir, n'osa rentrer, trouva une petite Camarade, devenue très-suspecte, depuis quelquetemps, ét cette Fille laconduisit à l'ancien Palais-royal, où je la trouvai. Vos bontés, Madame, l'ont tirée de l'abîme du vice, où un écart de jeunesse, l'imprudence de sa Mère, ét la honte sans précaution, alaient la plonger pour jamais: Vous l'avez conservée à la Société, à l'honnèteté, au bonheur. La preuve qu'elle n'avait pas une âme viciée, c'est qu'elle est aujourdhui bonne épouse ét bonne mère: c'est l'enfant de votre generosité ».

Mad. De-M··· soûrit legèrement (ce qui qui ne lui était pas encorre arrivé): Toutes ses Protegées vinrent l'entourer; les Unes lui baisaient les mains; les Autres se mettaient à ses genoux: On lui procura un moment d'attendrissement delicieux! Nous lui rendions la tranquilité, sans un nouveau malheur!

LA FEMME SUR L'ESCALIER.

Nous nous en alions très-contens, la Mère de Sara ét moi: ét cependant nous

primes, comme malgrê nous, par le port-au-bléd. Aubout d'une petite rue, arrivait, en courant, une Femme-du-peuple, qui criait: —C'est indigne, de faire coucher une Jeunefemme enceinte sur l'escalier! Elle est gelée! c'est un homicide, comme s'il la tuait-! Nous priames cette Femme de nous instruire? —Une Jeunefemme, ma principale-locataire, que son vilain Homme maltraite, ét qu'il a mise à la porte toute-nue! elle tremble sur l'escalier. Je vas demander à mon Homme, qui est garde-port, s'il veut que je la mette coucher dans son cabinet-? Je suis compâtissant: je ne sais par quelle fatalité je ne fus pas tenté de voir cette Infortunée, pour lui offrir la protection de la Marquise! Je resistai aux sollicitations de ma Compagne, par reverence pour les droits d'un Mari: Je savais combien certaines Femmes sont insupportables! ét je ne prenais pas à la lettre le discours d'une Femme-du-commun; ces sortes de Gens outrent tout. J'en suis bien puni! Cet évènement cruel ne m'est jamais sorti de la tête.

II-CLXXX NUIT.

La Fille inrespectueuse.

Je repris encore par le port-au-bléd, pour aler chés la Marquise: ce quartier semblait m'attirer. Comme je des-

cendais le nouveau trotoir, j'aperçus un grand tumulte, aux environs de la rue de-Longpont : j'y courus, comme tout le monde. Je vis une grande Belle-femme évanouie; ét un grand Bel-homme, qui me parut son père, recevant dans la gorge un coup de canne à dard caché. Ils étaient deux contre lui. Je m'informai : C'était le Gendre, mari de la Belle-femme, secondé par un Frère à lui. On ajouta, que le grand Homme père, s'étant plaint amèrement d'un manque de salut, de la part de sa Fille, le Gendre avait eu la felonie de repondre par des injures intolerables : que le Père l'ayant reprimé, comme il convenait à la dignité paternelle outragée, le Frère du Gendre avait tiré son dard contre l'Offensé... Je me retirai, en gemissant des funestes effets de l'insubordination des Enfans, dans notre siècle ! Ma Voisine pensa comme moi.

A quelques pas de-là, nous fimes rencontre d'un Ivrogne, de la connaissance de Mad. Debee : Cét Homme voulait nous faire entrer au cabaret. Nous nous esquivames. —C'est un Homme riche ! (me dit ma Voisine), qui a une Femme très-galante, ét il boit pour s'en consoler. Il rentre gai, dès qu'il est gris, ét ne demande qu'à se coucher : mais tous les matins, il est d'une tristesse mortelle.

A notre arrivée chés Mad. De-M···, nous trouvames toute la maison en alarmes! Le Marquis, en rentrant, venait d'avoir une attaque d'apoplexie. C'était un coup funeste pour son Epouse! M. De-M··· était un honnête-homme ét un excellent mari! On le soulagea par la saignée, ét il defendit qu'on parlât de son accident à une Convalescente. Nous cherchames tous les moyens de la distraire, ét on me pressa de reprendre mes *Nouvelles*, parcequ'elles l'interessaient.

53 *Le Père-Valet* : Je la lus toute-entière, m'apercevant que la Marquise y donnait une attention attendrissante: elle eut la bonté de dire, que c'était une trait aussi touchant qu'instructif ét moral.

54 *La Beauté-du-jour, ou la Fille-à-l'enchère* : Je n'en fis que l'analise ; mais je lus en-entier *les Conseils d'1 Père à sa Fille*, à-cause de leur singularité.

55 *Les Progrés de la Vertu*, en entier.

56 J'analisai *les Progrés du Libertinage*.

57 Ainsi que *l'Eunuq, ou le Naturel des Femmes*. ¶ Ce sujet a été traité d'une manière charmante, dans l'*Abeillard supposé*, interessant ouvrage de Mad. la Comtesse de Beauharnais.

58 Je lus *le Demi-mariage* tout-à-fait. On ne soupa qu'à 2 heures, parce-que

la Marquise ne dormant pas, nous voulions lui deguiser la nuit.

L'IVROGNE REMONTRANT.

Nous ſortimes à 3 heures: nous retrouvames notre Ivrogne à ſa porte. —Imaginez-vous (nous dit-il), que ma Femme ét ma Servante m'ont chaſſé de chés elles, car ce n'eſt pas chés-moi, puiſque je n'y ſuis pas le maître. Je veux pourtant rentrer—. Il ouvrit la porte de l'alée, avec ſon paſſe-partout. —Mais accompagnez-moi, je vous prie, pour aſſiſter au ſermon que je vais faire à Mad. ma Femme. Je ne me ſouciais pas de monter, mais la Mère de Sara était curieuse. Nous ſuivimes l'Ivrogne. Il ouvrit la première porte, ét fit tant de bruit, que la Dame ét la Chambrière furent obligées de lui ouvrir la ſeconde. Je ne ſais trop ce qui ſerait arrivé! mais l'Epouse, qui était une fort-belle Femme, ſe calma, en nous voyant. Elle ne dit qu'un mot. —En quel état vous êtes! —Madame, c'eſt pour me diſtraire du chagrin que me donnent vos galanteries! Surtout, ſurtout la dernière!.. Je vous le dis, devant Madame, que je connais... ét devant Monſieur... que je ne connais pas... mais Madame le connaît, elle, puiſqu'elle eſt avec lui; or... les Amis de nos Amis, ſont nos A-

mis... Pour revenir donc à ce qui vous regarde... je vous dirai, dabord, Que tant que vous avez eu ce Conseiller, homme sage, discret, j'ai pris patience: C'était un bon Magistrat; il vous aimait, ét l'on doit quelques complaisances aux Gens utiles; il faut les dedomager des peines qu'ils prennent; surtout!... quand ils ont du pouvoir!... Vous avez eu ensuite cet Homme-de-bureau... Il vous a gâtée, en vous rendant depensière: Mais enfin, c'était un Homme-honnête... Vous avez eu ensuite cet... (ici la Dame lui mit la main sur la bouche)... Hô! Celui-là me fit bien de la peine! Mais enfin, il se cachait, ét ne vous affichait pas... Mais aujourdhui! aujourdhui... Madame, qu'avez-vous? Un Freluquet; un Chevalier-d'industrie, qui vous gruge ét qui me ruine; un Escroq-... A ce dernier mot, nous entendimes, non sans quelqu'effroi, Quelqu'un sauter du lit: Nous l'entendimes s'agiter; enfin nous vimes sortir un Homme, l'épée nue à la main, en s'écriant: —Escroq! Chevalier-d'industrie! Escroq-! Je me mis devant tout le monde, mes deux pistolets à la main, ét je declarai au Spadassin, que s'il ne rengaînait-... Il ne nous savait-pas-là, je pense, car il fut très-étonné! Dormait-il à nótre arrivée? Il le faut bien. La

Dame était bien honteuse! L'Ivrogne se mit à sermoner le Galant de sa Femme, sur l'indecence de son procedé. —Deviez-vous vous montrer! (lui disait-il). Vous deshonorez une Femme; vous êtes un Homme sans cœur, sans âme, sans reconnaissance! un miserable! Sortez de chés moi! ét jamais n'y remettez les pieds!.. Alons, ma Bonne-amie, detache toi de ce vilain Homme, de ce Faquin! Tu vois bien qu'il ne merite pas les bontés que tu as pour lui-. Je ne pouvais revenir de mon étonnement! Je regardais Mad. Debee, qui me dit: —C'est un Homme comme ça-. Pour la Femme, elle poussa le Galant dehors, par les épaules; la Mère de Sara la seconda, ét lui donna un coup-de-pied ét quelques coups-de-poing, que mes pistolets l'empêchèrent de rendre. Le Mari ét la Femme se reconcilièrent. Mais j'avais un grand mepris pour cette Femme! Et cependant j'ai depuis appris, que cette scène singulière, l'avait corrigée. Il faut avouer que je ne m'y serais pas attendu!

II-CLXXXI NUIT.

Les Nouveaux-Boulevards.

Plusieurs mois ce sont écoulés; Je ne vais plus chés la Marquise: Son Mari est mort: Sa Fille... ét son Gendre... je dirai-je?... n'ont pas respecté les sui-

tes de la douleur, dans une âme aussi sensible!... On nous éloigna tous.... Les vapeurs accablèrent Celle que nous en eussions preservée.... Je dois trop à la Mère, pour parler mal de la Fille... Je ne puis cependant m'empêcher de maudire le luxe, qui rend inhumain, barbare, denaturé...

Sara revint chés sa Mère. J'étais dans une douleur profonde! Je ne voyais avec plaisir, que Sara, qui avait été aimée de la celeste Marquise.... O Femme adorée, je me prosterne devant ton Image; devant ce qui m'est resté de toi! je n'oublierai jamais, que c'est par toi-seule que j'ai quelque temps existé...

Il était un endroit charmant, avant qu'un mur odieux en eût ôté le charme: c'étaient les Nouveaux-Boulevards, depuis le jardin du Roi, jusqu'au clos-payen, et même jusqu'au faubourg Saintjaques. Ce fut là qu'après mon aneantissement, me conduisit Sara, le second soir, au moment où je quittais mon ouvrage: Car je travaillais pour m'empêcher de mourir de douleur... c'est à Sara que j'ai dû la vie: Ses tendres soins, ses attentions de-...ates, ses caresses, avaient un charme, ...nt je ne pouvais me defendre. Elle ... disait quelquefois: Si je ne suis pas

heureuse ét tranquile, ce n'eſt pas votre faute ! Vous avez tóut fait pour cela ! vous aviez reüſſi : Le mauvais-ſort a ſeul tout derangé. Je n'ai plus de Père ! Je vous prens pour le mien : Soyez tout pour moi : Je ferai tout pour vous-! C'eſt ainſi que ſ'exprimait Sara, en conduiſant aux Nouveaux-Boulevards un Infortuné, qui avait tout perdû !... Hô ! comme les Infortunés ont l'âme ouverte, ſenſible !... Je cherchais, en vacillant, un appui pour reposer ma tête, ét Sara m'offrait un lit de lis ét de rose !... Nous parvinmes ſeuls, au clos-payen, en causant. Sara jeta un coup-d'œil ſur la coline à-gauche : C'était au mois de juin : Les fleurettes des champs étaient épanouies : Le ſoleil venait de ſe coucher ; ét la nature n'était plus éclairée, que par un tendre crepuſcule ! Nous gravimes le côteau : Sara me ſoutenait : —Elle me dit à mi-côte : —Mon Papa ! reſpirez donc cette douce odeur des fleurettes, qui parfume le zefir du ſoir-! Je m'arrètai : Je ſentis un odeur mielleuse ét ſuave : Mes poumons ſe dilatèrent : Le parfum entré, par ma reſpiration, dans ma poitrine, embauma mon ſang ! Sara dilatait mon cœur, ét je recevais à flots dans mes veines, le delicieux parfum des fleu-

rettes. Je me ſentis plûs leger. Sara était plûs gaie, plûs tendre.... Je crois que je le fus auſſi ...

Hélas ! à-mesure que nous avançons dans la carrière de la vie, nous fesons de triſtes remarques ! Ce fut la dernière ſoirée delicieuse que j'ai eue ? Encore n'étais-je pas tout entier à la jouiſſance ; de-temps-en temps un cruel reſſouvenir dardant ſon aiguillon, piquait mon cœur, ét lui portait une ſenſation douloureuse !..

Il était dix heures-ét-demie, quand nous quittames le côteau. En revenant par les Boulevards Saintmarcel, nous entendimes chanter quelques Jeunesgens des deux ſexes devant une porte. Ils riaient ét chantaient. Sara était gaie naturellement. L'Un des Jeuneshommes ayant chanté un couplet de la romance de *Gabrielle De-Vergi* (*), Sara ſe cacha dans un ſillon de ſeigle, ét repondit par le ſecond. Sa voix brillante causa un profond ſilence, ét une vive admiration. On l'écouta. Mais dès qu'elle eut ceſſé, ſe doutant qu'on alait nous chercher, elle ſe gliſſa comme une Perdrix le long du ſillon, à une grande diſtance : Je la ſuivais à peine. On chercha en effet. Enſuite on rechanta. Sara revint, ét dit encore le

* Elle eſt dans la 90 CONTEMPORAINE.

couplet ſuivant; puis elle ſe retira en arrière, dans le ſeigle, ét ſe coucha dans un ſillon. Je l'imitai. On vint juſqu'au près de nous, ſans nous voir. On ſ'en retourna. On chanta le cinquième couplet, ét Sara le ſixième: Puis elle courut dans une luzerne, où nous nous couchames. On nous chercha partout excepté où nous étions. Sara, en ſortant, m'avait chargé de ſa guittare; parcequ'elle avait un air que j'aimais beaucoup: C'était celui de Malbrough, qui ne fesait que de commencer: Je ne l'avais même encore entendu nulle-part. Dès qu'on eut achevé la Romance de Gabrielle, Sara ſ'approcha par derrière, entra par une porte reſtée ouverte, ét ſans qu'on l'aperçût, vint à la fenêtre, où elle commença l'air, en ſ'accompagnant. Pour-le-coup, tout le monde fit un cri, ét reellement on eut peur!... Cependant on ſe remit auſſitôt, pour ne rien perdre du charme de ſa voix, ét elle continua l'air ſur des paroles, qui depuis ont été mises dans un Journal. Lorſqu'elle eut achevé, on voulut ſe precipiter dans la maison. On me trouva ſur la porte. J'arrêtai un moment, mais comme un Etranger, qui n'eſt au-fait de rien. Cependant Sara, ſuivant qu'elle m'en avait prevenu, ſ'échappait

chappait par le jardin, qui n'avait que des murs de terre. J'alai la rejoindre pendant qu'on la cherchait au premier. Nous primes le long des chantiers de bois-quarrés, qui existaient alors, ét nous fumes hors d'atteinte.

Je l'avoûrai, pendant une heure environ, j'avais oublié toutes mes peines. Hâ! quel Homme n'eût pas aimé, n'eût pas adoré Sara!... Elle me devint plûs chère que jamais. Les égards que me marquait sa Mère, ses attentions obligeantes, tout m'attachait à la Fille, qui m'avait prevenu!... Helas!...

—Desormais (pensai-je avec douleur), je me coucherai la nuit, comme les autres Hommes; on ne me verra plus rapporter ce que j'ai vu pendant que tout le monde repose, à l'exception de quelques Mechans ét de quelques Infortunés!

II-ÇLXXXII NUIT.

L'Incendie de l'Opera.

Nous sommes au mois de juillet. La Marquise est obsedée; toute sa petite Societé dispersée. Elle languit dans une espèce d'aneantissement, auquel sa constitution trop irritable la rendait su-..te, ét dont nous avions, ses Filles ét ..oi, seuls le secret de la tirer. Mais je ..ssais tous les soirs devant sa porte, ét .. pleurais, en me rappelant les temps de

mon pouvoir. Ce même soir, je rencontrai une pauvre Femme, chargée de plusieurs Enfans, qu'un cabriolet venait de renverser; ét j'eus le desespoir de l'impuissance !... Heureusement qu'un Jeunehomme riche se trouva là, ét qu'il la fit reporter chés elle! Quant à Sara, cette Fille si tendre, qui voulait me consoler, elle venait de m'abandonner de la manière la plûs étonnante, ét j'alais la voir, pour m'en bien assurer, à une maison-de-campagne à la Haute-borne. Je passai par la rue Saintonge, ét je me trouvai sensible, parceque j'étais malheureux. Je pris ensuite la rue Saintsebastien .. Quelle fut ma surprise, lorsque je fus à la chaussée des jardins, de voir un feu clair ét terrible, qui s'élevait de la Capitale! Il avait plu : le chemin était parsemé de marres-d'eau, ét le feu, qui me paraissait à plûs d'une lieue, m'éclairait assés pour me les faire éviter! Je n'ai jamais vu de plûs parfaite image du Vesuve ou de l'Etna. —Que de Malheureux gemissent en ce moment-!... Cette idée affaiblit toutes les autres. Je n'appris qu'à mon retour, que c'était l'incendie de l'Opera...

Arrivé à la maison, je trouvai Sara auprès de sa Mère, à laquelle je remis une lettre, que j'avais reçue pour elle dans la journée. Je m'aperçus alors que la

Marquise me donnait toute ma valeur, ét qu'en la perdant, j'avais tout perdu! Sara m'avait fait quelqu'illusion; non pas une illusion d'amour, mais de consolation! Je m'en voyais privé: Un Homme fort-laid, fort-noir, était pour elle ce que j'avais été! Je regrettai la consolation, ét je tâchai d'oublier Sara.

Je revins dans la Ville. Je courus à l'Opera. Mais en chemin, je fis une reflexion dechirante! —Si je trouve des Infortunés, qui aient besoin de secours, il faudra, comme les cœurs durs, les regarder, sans rien pouvoir-!... Je poussai un cri de douleur, en me rappelant la Marquise.. Et cependant! je n'étais pas encore souverainement malheureux! Elle existait encore cette Femme celeste, ét je devais la revoir.... L'Opera seul brûlait, au-moyen de secours multipliés ét bien entendus: Mais il brûla complettement, ét le quartier-cerveau de la Capitale, fut privé d'une de ses principales facultés!... Deux Danseurs ét une Danseuse perirent, suffoqués par la fumée des escaliers. Le spectacle de feu était horrible de près: Quelle puissance a la nature, par ce terrible élement! Comme un Volcan enflâmé doit être épouvantable!..

J'avais vu auparavant trois Incendies

terribles: Celui de la Foire-Saintgermain, en 1762; celui du premier Opera, en 1763, ét celui de la Foire Saintovide, en 1776. Le premier fut épouvantable: Mais il eſt certain, que ſi l'on ſ'était entendu, ſ'il y avait eu des Pompiers ſur la place même, commeaujourdhui, l'incendie n'aurait pas eu lieu. Ce feu me donna la première idée d'un volcan, auquel il reſſemblait: S'il n'avait pas été dans un fond, il aurait éclairé tout Paris. Le premier feu de l'Opera fut plûs concentré, parceque l'édifice était moins conſiderable, plûs dominé. Quant à celui de la Foire Saintovide, il n'était effrayant, que par l'extrême conbuſtibilité des baraques: pour être terrible, il aurait falu qu'il eût attrapé Nicolet ét Audinot, dont les baraques boiseuses formaient deux chantiers, diſposés le plûs favorablement poſſible pour brûler.

Ce que j'ai dit des Pompiers, ne ſignifie pas que leur établiſſement ſoit admirable! Helas! il prouve l'imperfection des établiſſemens humains! On entretient dans Paris, environ 50 Corps de-garde-pompiers: Il ſuit de cet établiſſement, qu'aubout d'un certain nombre d'années, les Pompiers auront à-peuprès conſumé, ce qui l'aurait été par le

feu. On me dira, que des Hommes ont vêcu. Pitoyable raisonnement! Les Hommes que nourrissent le luxe, ou les depenses de precaution, qui lui ressemblent essenciellement, ne sont pas utilement nourris. Ils feraient autre chose d'utile, qui les nourrirait, avec avantage pour l'Etat : Il faudrait donc changer un-peu le systême de cet établissement; mettre pour Pompiers les meilleurs Soldats Invalides, ét en outre les occuper utilement, à un travail d'exercice, qui les tînt alertes.

J'entendis, ce même soir, deux Hommes, qui marchaient devant moi, parler sur le feu, sur l'électricité. L'Un d'eux dit une belle verité! Tout ce qui est matière s'enflâmeraït, parcequ'il est impregné de feu, s'il n'était en même temps impregné d'eau: La machine électrique ne produit des étincelles, que parcequ'on parvient à chasser toute l'humidité du corps froté : Ce n'est pas *charger* qu'on doit dire, c'est chasser. Or, mon Ami, l'eau diminue sur la terre, par la concrétion continuelle des coquillages, qui ne rendent plus celle qu'ils absorbent. Une fois donc que toute l'eau sera épuisée, il y aura des corps, qui n'en recevant plus, en seront absolument privés : Alors ils

s'enflâmeront d'eux-mêmes ; chasseront en vapeurs toute l'eau des corps qui en contiennent encore ; ceux-ci brûleront, ét rendront la conflagration du Globe generale ; toute l'eau sera en vapeurs. Je les perdis ensuite de vue. J'avais cependant une observation à leur faire : c'est que l'air se combine, ét diminue comme l'eau : Or, sans air, point de conflagration.... Revenons à l'incendie : Mais à quoi attribuer cet accident terrible ! On ne le croirait pas ! C'est au jeu ! Deux des Valets-de-theatre jouaient ensemble, ét telle fut la cause de cet accident horrible ! Notre siècle est affligé de deux grands maux ! Le persiflage chés les conditions élevées, ét le baguenaudage chés les inferieures. J'ai souvent été blessé de voir, dans le sanctuaire même du travail, les Ouvriers jouer, luter, se renverser, pendant des heures entières ! Rien de plûs dangereux, que de profaner l'asile du laboratoire ! Il doit être sacré ! l'on ne doit rien s'y permettre qui distraye. Mais d'où vient cet esprit, si prejudiciable ? Du principe, que le rire est le seul plaisir de l'Espèce-humaine ; tandisqu'il en est le moindre ; du principe sot, que la Comedie badine est preferable au Drame serieux ;

de la maxime peu reflechie, qu'il faut rire, pour se delâsser; de l'éducation joueuse, que des Ennemis de la nature-humaine donnent aux Enfans: Jusques-là, que par une sacrilége invention, on a vu des Instituteurs, annoncés dans les papiers publics, comme enseignant à lire, à écrire, ét les premiers principes de la morale, en jouant!... Malheureux! on verra, dans la Generation qui s'élève, les funestes effets de votre detestable invention! L'Homme serieux seul est homme: L'Homme que vous formez en-jouant, sera joli comme un jeune Minet; il deviendra un-jour, ce qu'est le vieux Chat.

LA DEVOTE ACARIATRE.

Après avoir vu l'effrayant incendie, je m'éloignai un-peu. Aux environs du Palais-royal, je vis tous les Domestiques d'une grande maison, qui rentraient precipitanment. J'en connaissais Un, qui me pria d'entrer. —Voulez-vous entendre (me dit-il) la mercuriale que nous alons recevoir de Madame? Au premier bruit du feu, nous y sommes accourus. Madame s'est informée, ét ayant appris, que c'était l'Opera, elle nous a fait dire de ne porter secours, qu'aux maisons voisines. Ayant ensuite appris, que le feu était concentré, elle nous a fait rappeler. On ne revenait pas: Elle s'est mise dans

la plûs grande colère : : : Je les chasserai tous ! Quoi ! ils secourent la maison du Diable ! Le Temple de la lubricité !... Ce sont des Profanes, que je ne veux plus qui m'approchent... Nous alons paraître : Venez-. J'alai avec le Domestique, ét je me tins à-l'écart. Tous y étaient, depuis l'Intendant, jusqu'au dernier Marmiton, ét tous riaient sous cap. Je vis une petite Femme maigre, l'œil vif, sortir de son cabinet, ét dès la porte, s'écrier. —Comment ! malgré ma defense, porter secours au Demon ! qu'ils brûlent, brûlent, brûlent, tous les Suppots de Satan ! qu'ils brûlent comme lui ! Je ne voudrais pas qu'il fût échappé un seul des Acteurs ét des Spectateurs ! —Madame ! (dit l'Intendant), Persone de vos Gens n'a porté secours : Il n'en était pas besoin : Tout était arrangé-. La première phrase l'avait calmée un-peu : Mais les deux autres lui rendirent son alteration. —Hâ ! je le crois, qu'il n'en était pas besoin ! Tous les secours sont pour ces lieux maudits ! Je gaje qu'il n'y aura rien de brûlé, ét qu'ils joueront demain ! —Tout est consumé, Madame, ét les pierres même se calcinent. —Hâ ! Dieu soit beni !... Vous ne me trompez pas ! . —Non, certainement, Madame ! —Alons, tous à genoux ! ét remercions

Dieu, de ce bonheur inexprimable-! Je me mis à genoux comme les Autres; Mais je ne remerciai pas Dieu d'avoir brûlé l'Opera.

II-ÇLXXXIII NUIT.

Le charme des Ressouvenirs.

—Que de regrets nous laiſſent les Amis qui ne ſont plus! Non, je n'oserai desormais livrer mon cœur à l'amitié! c'eſt multiplier les ſurfaces qui reçoivent le plaisir; mais c'eſt augmenter les points où peut frapper le malheur!... —Une plûs grande ſenſibilité, des facultés d'une perception plûs fine, feraient-elles donc un mal? —Je l'ignore! mais je ferais bien tenté de croire, que la vie individuelle eſt aumoins indifferente, ét que ſi l'on nous conſultait, pour naître, nous craindrions peutêtre plûs de commencer, que de finir-!

Telle fut la converſation, très-ſerieuse, que j'entendis tenir devant moi, un des ſoirs de mon neant, lorſque privé de la vue de la Marquise, des conſolations de Sara, éloigné de tout ce qui m'était chèr, je travaillais triſtement le jour, ét ſortais le ſoir ſans but. Les deux Perſones qui parlaient, étaient homme ét femme: Elles deſcendirent par le quai Daufin: L'Homme ſ'arrêtait ſouvent à

regarder ſur la pierre, montrant quelque-chose à ſa Compagne. Je m'arrêtais après lui; je voyais de l'écriture; mais l'obſcurité m'empêchait de lire: Je fis une marque à chaque endroit. L'Homme dit à la Femme: —Nous reviendrons le matin, au lever du Soleil, reſpirer ici l'air vierge de la journée; alors je vous montrerai des choses que je puis ſeul expliquer, ét qui vous étonneront! Letour de cette Ile eſt devenu delicieux pour moi! Tous les jours y ſont inſcrits ſur la pierre: un mot, une lettre, exprime la ſituation de mon âme: Voila 3 ans que cela dure: Lorſque je me promène ſeul, mes ieux tombent ſur ces marques, qui retracent mes craintes, mes joies, la rencontre de mes Amis; ét comme tous les jours y ſont, que le mot ou l'évènement de la journée ſ'y trouve, je ſuis delicieusement affecté, même par le reſſouvenir d'une peine! Je vis quatre-fois, dans un ſeul inſtant, au moment actuel, ét les 3 années precedentes: Il y a 3 ans, à pareil inſtant, à pareil jour, j'étais ainſi! 2 ans, ainſi! l'an-paſſé, ainſi!... Ét au-aujourdhui, ai-je gâgné, ai-je perdu en bonheur?... J'exprime ma ſituation par le mot propre: je compare le tableau: Ét cette comparaison me fait vivre dans

le temps paſſé, comme dans le moment-present! elle empêche, renouvelée, la perte des années écoulées, ét qu'aubout d'un temps, je ne me ſois étranger à moi-même-. Ici, l'Homme ſe retourna, ét m'aperçut tout-près de lui. Il était avec Eliſe! Elle me reconnut, ét pouſſa un cri-de-joie, ſuivi de quelques larmes données à la Marquiſe.

Dès qu'elle m'eut nommé, l'Homme qui était avec elle, me prodigua les marques de la conſideration. —Vous venez d'exprimer de belles choses, Monſieur! (lui dis-je): la dernière ſurtout me frappe: Je ſuis plûs âgé que vous, ét j'ai la preuve, que ce que nous avons fait il y a longtemps, ſemble ceſſer de nous appartenir: Nous le voyons ét nous le jugeons comme arrivé à Un-autre, ét auſſi desintereſſement..... Il m'eſt venu, à ce ſujet, une idée frappante; c'eſt que ſi la metempſicose était vraie, non celle de Pithagore, mais la renaiſſance plûs vraiſemblable de quelques Modernes, la continuation du moi individuel, pour les Metempſicosés, ſerait parfaitement inutile, ét ne ferait que ſurcharger la memoire d'idées trop nombreuses. Nous ne nous intereſſerions guère plûs à Ciceron, Virgile, Auguſte, ou Cesar, que nous aurions été, que nous nous y intereſſons

aujourdhui: Leur gloire, effet de leur conſtitution, de leurs organes ét des circirconſtances, ne nous appartiendrait pas plûs qu'elle ne nous appartient. C'eſt en me fondant ſur mes actions depuis longtemps paſſées, que j'ai entrevu cette verité. Je ne traite pas la queſtion de l'impoſſibilité de l'identité, après la diſſolution des organes; c'eſt une diſcuſſion vaine: mais je voudrais en faire ſortir une belle verité, pour nos loix criminelles; c'eſt que les condamnations ne devraient pas être trop longues; au bout de dix ans, ſans crime nouveau, c'eſt un Innocent qu'on punit: Cette verité ſerait même utilement inculquée aux Coupables; elle ramènerait à la vertu des Êtres avilis, qui reſtent vicieux, parcequ'ils ſe mepriſent-.

On m'écoutait dans un profond ſilence. Lorſque j'eus ceſſé de parler, l'Homme vint ſe jeter à mon cou: —Je reconnais l'Ami de cette Femme ſpirituelle ét vertueuse! (ſ'écria-t-il en montrant Élise): Que je ſuis charmé de vous avoir rencontré! ne fût-ce que pour cette belle verité, que vous venez de laiſſer échapper! Hé! que dirons-nous des Nobles, qui ſe targuent des vertus de leurs Ayeux?

HEUREUX ÉVÈNEMENT!

Nous quittames l'Ile-Saintlouis, ét o us alames enſemble à la porte de Mad.

De-M····. A l'entrée de la rue des Francs-Bourgeois, un carroſſe nous obligea de nous ranger. La portière ſ'ouvre auſſitôt, ét le Président, proche parent de la Marquise, qui nous avait entrevus Élise ét moi, nous reconnut : il l'appela : —Je viens de gronder ma Jeune-Cousine (nous dit-il), d'avoir privé ſa Mère d'une honnête Société, qui l'amusait : Je veux qu'on la lui rende : Ainſi, Monſieur ét Mademoiselle, ſi vous aimez la Marquise-de-M···, tâchez de vous raſſembler, ét ſurtout qu'on lui rende ſon Spectateur-nocturne! —Le voila-! (dit Élise transportée). Je m'approchai. Le President me prit la main, ét me dit : —Je vous eſtime beaucoup! C'eſt moi, qui demain-ſoir, vous remènerai chés la Marquise, qui ne ceſſe de vous demander ?... Hâ! j'ai tancé ſa Fille!... Mais dès ce ſoir, alez, ét faites dire à la Marquise, par ſa Femme-de-chambre fidelle, que vous la verrez demain-.

Nous courumes à la porte de l'hôtel : Je fis le ſignal, ét la triſte Femme-de-chambre y repondit par un cri-de-joie! Mais elle ne put m'ouvrir : Elle vint par la grande porte, ét je lui fis-part de la rencontre du President. —Venez? venez? (nous dit-elle); ils n'y ſont pas-?.... Nous entrames.

La Marquise accâblée, était comme assoupie. Le son de ma voix la reveilla... —Quî est-ce? (dit-elle)..... C'est lui.... Oui,... c'est lui-... J'étais touché aux larmes! Je me misà ses genoux. Je lui presentai son Élise, qu'elle embrassa.. Je lui parlai haut, ét d'un ton inspiré. Elle tressaillait; ét je sentis qu'en quelques visites, elle serait mieux. Nous sortimes; parcequ'il était à-propos que le President nous introduisît, avant que le jeune Marquis ét la jeune Marquise nous vìssent à l'hôtel.

II-CLXXXIV NUIT.

La Petite-fille du parvis.

Maudit-soit Celui qui n'ose parler de lui-même, parcequ'il n'a que des vices ét des platitudes, recouvertes d'orgueil! Maudit-soit Celui qui redoute le sourire niais des Sots, ét qui n'ose hasarder un mot ridiculisé par leurs plats calembourds, ét leurs insipides applications! Maudit-soit Celui qui n'ose avouer ses defauts, ét qui veut pedantesquement passer pour un Être parfait!... J'en ai avoué plùs d'un, ét j'en confesserai de bien plùs graves dans un autre Ouvrage! D'où-vient ne parlerais-je-pas de moi? Connais-je Quelqu'un aussi-bien que je me connais? Si je veux anatomiser le cœur-humain, n'est-ce-pas le mien que je dois

prendre? J'ai des defauts: Hé-bien? ils sont à la nature autant qu'à moi! Je les ai toujours combatus; mais quand ils ont été vainqueurs, je ne m'en suis pas desesperé; je les ai guettés, pour leur rendre la pareille. J'ai aussi des vertus; oui, j'en ai autant que Persone que je connaisse! Mais j'ai eu toutes les folies, tous les travers de l'Esprit-humain. Toutes les idées ineptes de nos Seigneurs, qui font des parcs, des jardins-anglais, qui rasent des Villages, pour arrondir des enclos, qu'ils entourent de murailles, afin de mieux assurer leur propriété, je les ai eues dans mon enfance: Et je n'ai pas été mediocrement surpris de retrouver toutes les folies de ma tête dans celles des autres Hommes: Avec cette difference qu'ils les executaient, et que je n'ai pu executer les miennes, faute d'argent: J'avais bien l'âme d'un grand Seigneur, moi Fils très-pauvre d'un-Laboureur! Car dans ma première effervescence, entre quatorze ét quinze ans, je me donnais des terres, des Maîtresses; je bâtissais en Espagne des chateaux de volupté: Tout cela est resté sans execution, parceque j'étais pauvre. Aussi combien de fois ne me suis-je pas prosterné en esprit devant l'Être-suprême, pour le remercier de m'avoir fait naître pauvre! Car sûrement

j'aurais fait beaucoup de mal ét de bien, ſi j'euſſe été riche; mais plûs de mal dabord.

Tout le bien que j'ai vu faire, ou mediter, ou exposer; toutes les reformes de l'adminiſtration publique me ſont paſſées par la tête, dès ma jeuneſſe; ét je me ſuis quelquefois demandé. —Eſt-ce-qu'ils m'auraient entendu-?... Mais il y a entre le bien ét le mal que j'ai roulé tous-deux dans ma tête, comme deux pelotes-de-neige, cette heureuse difference, que j'ai quelquefois trouvé, pour le bien, Quelqu'un qui m'a fecondé: Le bien ſ'eſt fait, ét je n'ai eu que le desagrement de ne pouvoir le porter auſſi loin que je voulais.

Que ſuit-il delà? C'eſt que tous les Hommes ont à-peu-près les mêmes idées; qu'ils ſont tous ou mechans ou bons, ſuivant une très-legère impulſion, ét les circonſtances; que l'éducation fait les Hommes; mais que l'éducation doit être donnée indirectement, ſi l'on veut qu'elle ſoit efficace: Un Emule profite plûs que le Fils de la maison des leçons qu'on donne à Celui-ci: Il faut que les Hommes paraîſſent élevés par la nature: Mon reſpectable Père avait 14 Enfans: Tous ſes diſcours reſpiraient l'honnêteté, la probité; mais il ne m'a jamais adreſſé direc-

tement ses leçons que trois-fois, ét avec une douceur, que je me rappelle avec transport! c'est ce qui me fit aimer l'honnêteté. Mes deux Frères aînés les ecclesiastiques, m'adressèrent toujours directement leurs leçons; elles me revoltèrent; je les hais encore, ces leçons, à 53 ans, sinon pour le fond, qui était bon, aumoins pour la forme. Je me suis toujours promis de me sacrifier moi-même, de me decouvrir en entier, de me couvrir même de honte, pour l'utilité de mes Concitoyens: Je desire, qu'en voyant mes fautes, mes écarts, ét leurs causes, on entrevoye par-là, quelle est la veritable éducation à donner aux Hommes-enfans. J.-J.-R. a senti cette belle verité, qui est la base de son *Emile*, qu'il faut que l'Homme paraîsse élevé par la nature: Et quoique plûs jeune, je l'avais sentie avant lui, très-fortement: Je tressaillis de joie, en la retrouvant dans sonLivre de l'Education: Mais ensuite, je fus si mecontent des details, des moyens, que je fus deux ans à l'achever. Ce n'est pas de tous les details, que j'étais mecontent; je retrouvais souvent le Grand-homme: Mais je jugeai, que le livre devait produire un mauvais effet general, à Paris, effet que ne racheteraient pas certaines reformes utiles. Les Fem-

mes de Paris ne doivent pas, la plûpart, nourrir leurs Enfans; ét l'Emile a été funeste à cette Ville, par cela-même. Les Grandes-dames ne doivent pas nourrir leurs Enfans: je le demontrerai physiquement ét moralement, ét il ne faut que le sens-commun pour me suivre: Si les Grands veulent bientôt aneantir leur noble race, l'Emile leur en donne le moyen le plûs assuré. Qui doit nourrir ses Enfans? Dans l'état de nature, dans une Republique égale, toutes les Mères, ou très-peu d'exceptées; car parmi les Femmes, comme parmi les Animaux, il est quelques Individus-femelles qui ne peuvent nourrir. Dans l'état de grande civilisation aucontraire, comme est àpresent celui de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, ét quelques-autres, les exceptions en faveur des Mères riches, ou Marchandes, qui peuvent nourrir, est très-rare: Voila ce que J.-J. aurait dû savoir, s'il l'avait éxaminé. En-effet, des Femmes comme nos Duchesses, la plûpart de nos Marquises ét de nos Comtesses; comme nos Presidentes ét nos Financières, nourriront-elles avec leur lait échauffé, leurs passions éxaltées, leurs alimens âcres? avec leur genre-de-vie dissipé, échauffant? Hâ! qu'elles s'en gardent bien!

qu'elles confient leurs Enfans à une bonne Paysanne, bien fraîche, bien saine, qui reparera par son lait substancieux, ét sa tranquilité d'âme, le vice de la conception! seulement, qu'on la paye bien, cette Nourricé: qu'une loi sacrée la rende à jamais venerable, pour son Nourrisson! qu'on lie ainsi deux Familles, une de la haute-noblesse, ét une de la simple agriculture: Car ce sont les Femmes de la campagne, qu'il faut choisir-.....

J'en étais là de ces reflexions, que je fesais tout haut, lorsque je me trouvai au parvis-Notredame. J'y étais venu par un singulier detour! J'avais pris par l'Ile-Saintlouis; j'avais passé le Pont-rouge, où j'avais donné ce liard, peage honteux pour la Capitale, ét reste de la barbarie; j'avais suivi cette route, guidé par deux petites Filles, l'une très-jolie, ét ne paraissant guère que 14 ans; l'Autre plûs jeune encore, ét fort-laide. En passant par la rue d'Enfer-la-cité, elles furent insultées par des Porteurs-d'eau, qui les traitèrent de Petites... le mot commence par *Ga*. Leur manière de repondre me convainquit que les Porteurs-d'eau n'avaient pas tort: La Grande articula, qu'il falait des *P*. comme des *G*. Arrivés tous-trois au Parvis, je parlai enfin à la Grande. Je louai sa figure;

je lui montrai de la considération. J'avais entendu, par leur entretien, qu'elles alaient chés un Homme: Je les interrogeai là dessus, mais elles me repondirent, de-quoi je me mêlais? Je me contentai de les voir entrer. Il était huit-heures, le 4 decembre. Elles restèrent environ une heure. A leur sortie, je les suivis... Je n'ose dire, quel était l'emploi de ces petites Filles! Si jeunes, deja corrompues, alant de porte-en-porte, ét chés qui?... Elles sortirent à dix heures, ét regâgnèrent leur demeure. Elles étaient de l'Ile-Saintlouis, où les Jolies-filles semblent un-peu plûs communes qu'ailleurs, ét elles étaient, l'une Fille d'une Couturière, l'autre une petite Apprentisse. Je tâchai d'entendre ce qu'elles diraient. Elles s'assirent, en alleguant, que la Gouvernante du M. * leur avait fait defaire des manches. J'éprouvai une forte de satisfaction, de ce que la Mère n'était pas coupable: Mais je n'en fus que plûs étonné de la corruption de la Fille. J'hesitai sur ce que j'avais à faire.

J'alai consulter la Marquise, à laquelle je devais être presenté, ainsi que toute sa petite Societé, par le President. Tout le monde était arrivé. Ce fut devant nous que le President traita la Jeune-marquise, sa petitenièce, très-durement, ét qu'il

signifia sevèrement au Mari, de prendre une autre hôtel; parceque Mad. De-M··· avait besoin du sien tout-entier. Le Marquis voulut repliquer: Mais le President, homme ferme, lui fut intimer ses volontés, avec tant de force ét de raison, qu'il fut obligé de se soumettre. Mad. De-M···, que notre presence tirait de ses vapeurs, sentit alors les torts de sa Fille à son égard: Mais elle les lui pardonna, ét declara, qu'elle ne voulait pas qu'elle alât demeurer ailleurs. Le President partagea donc l'hôtel, ét marqua les portes qui devaient être condamnées, pour empêcher la communication. Il rendit la clef de la petite porte à la Femme-de-chambre de la Marquise, ét il declara au Gendre ét à la Fille, qu'il les surveillerait, comme on doit surveiller de mauvais Enfans.

Lorsque le jeune Marquis ét son Epouse se furent retirés, je dis à Mad. De-M···, devant le President, ce que je venais de voir. Je goûtai encore une-fois la douce satisfaction de pouvoir du bien. Je fus autorisé à m'emparer de la jolie petite Fille, ét à dedommager la Mère du service qu'elle en pouvait retirer.

J'executai ma commission, dès la même nuit: sur un ordre signé du President,

j'alai prendre la petite Fille chés sa Mère, que j'instruisis en-particulier. Cette Femme n'était pas encore deshabillée; elle fit lever sa Fille, ét sans lui dire un seul mot, nous sortimes tous-trois, à 1 heure. Nous tournames chés Mad. De-M····, à quî je presentai la Mère ét la Fille: La genereuse Dame les interrogea, surtout la Petite; ét nous nous assurames de tout ce que j'avais conjecturé: Une Gouvernante de ***, était la première corruptrice: L'Homme chés lequel avaient resté les deux Petites, était un des Employés de l'Hôteldieu..... Nous conduisimes l'Enfant, sa Mère ét moi, à la pension de la Marquise, où l'usage était qu'il y eût toujours une Sœur-veilleuse. En nous en revenant, la Mère m'exprima toute sa reconnaissance: Cette pauvre Femme pleurait d'attendrissement, de douleur ét de joie. Que d'infames Corrupteurs se virent frustrés!

II-CLXXXV NUIT.

IV.e Histoire du Docteur.

Enfin je me retrouvais du pouvoir, ét j'existais de-nouveau, par la celeste Marquise! En me rendant chés elle, je songeai à recueillir des faits: Je marchais orgueilleusement, comme un Homme-d'importance!... Je m'en aperçus, ét je

ſouris de ma fatuité. A cette occasion, je me rappelai, qu'en 1758, jeune, amoureux, ayant de beaux ieux, des lèvres apetiſſantes (je repète les complimens qu'on me fesait, ét je ne les repète pas tous! il faut laiſſer un petit coin à la modeſtie); il m'arriva d'avoir un habit de luſtrine, des bas-de-ſoie blancs, ét d'aler ainſi voir une Jeune-beauté. Hé-bien? en route, je me ſurpris à être fièr, dedaigneux; je craignais d'être touché par un Homme-du-peuple: Je crois même que je dis, ou je le penſai, —Mondieu! pourquoi un Homme comme moi n'a-t-il pas carroſſe-? Cela était tout-naturel, ét ma fatuité paraiſſait infuse. En ce moment, un carroſſe paſſe; je me range; mais une legère inflexion de la main du Cocher fait poser aux Chevaux quatre larges piéds dans le ruiſſeau: Je fus couvert de la tête aux piéds, d'une eau épaiſſe, auſſi noire que de l'encre! Adieu les beaux bas blancs, le bel habit de luſtrine! tout fut ſali, juſqu'à mes belles manchettes brodées, avant que j'euſſe paru devant ma Maîtreſſe! Les Laquais ſe moquèrent de moi: Je m'eſſuyai le visage, ét je me rendis comme un mulâtre; ma friſure même était gâtée... Je fus dabord fâché: mais bientôt m'apercevant, qu'aulieu d'ê-

tre impertinent ét fièr, j'étais devenu modeste, ét même honteux, je remerciai de la leçon le malin Cocher, ét jusqu'à ses Chevaux, qui l'avaient si bien secondé!.... Je m'acheminai par les petites rues, j'entrai bonnement chés ma Belle, ét aulieu que j'aurais fait le fat, le petit-maître, le precieux, je fus tendre. Elle rit comme une folle; elle m'appropria: mais mon bel habit était taché; il n'eut plus l'air que de hazard; je ne le remis plus que modestement, avec mes bas teints en noir. On n'imaginerait pas combien cette école me rend indulgent pour les Faquins que je rencontre dans les rues! Enverité, je ne leur en veux pas! Mais pour moi, je me suïs toujours depuis gardé de me bien mettre; parceque j'en ai senti la consequence: C'est un mauvais proverbe, que celui, *l'Habit ne fait pas le Moine!* Il le fait, certes! il le fait, au moral, comme au physique, au simple, comme au figuré! Qu'un Homme prenne une robe de Procureur, d'Avocat, de Greffier, de Magistrat, aussitôt il a l'esprit de corps: Une soutane rend tel Homme zelé partisan des immunités du Clergé, qu'il frondait la veille, en les traitant d'abus contraires à la religion: Un capuchon monacalise Celui qui le met, fût-

fût-ce en badinant, fût-ce en masque?

Je ne pensais pas seulement ces choses, je les disais à un Homme de ma connaissance, qui m'avait acosté: Il alait chés le D.r De-Preval, ét j'y alais avec lui: —J'ai fait une reflexion, qui est analogue à la vôtre (me dit-il), ét la voici: Je me promenais un-jour aux environs de Gentilli, où les Jesuites avaient une maison-de-campagne. Je considerais ces Hommes, ét je me disais en moi-même, — Quel regime admirable! quel esprit-de-corps! Ils n'ont pas besoin de se deviner; tous le même habit! en voyant cet habit, un Père dit, :: Voila un Homme qui a les mêmes interêts, les mêmes sentimens que moi; qui va me seconder en tout, j'en suis sûr... Ensuite comme une idée en amène une autre, je pensai: :: Il y a-là tel Homme, qui a le secret du General, qui est l'Homme de la Société: Il n'est peutêtre pas en place, mais il a tout pouvoir: S'il va voir un Grand, un Ministre-même, il pense: :: Je m'incline, ét j'ai plûs de pouvoir que toi! Je veux bien te demander; mais il faut que tu m'accordes!.... Quelle jouissance!... Ét celle qu'avaient, ét le General, ét les Gros-bonnets? Un Roi n'était rien pour eux; ils tenaient dans leurs mains, sinon sa vie, dumoins ses resolutions: ils le determi-

naiént; ils fesaient par lui le destin de l'Europe!... Souvent c'était un Frère, qui avait le secret; ét ce Frère insolent, sous un air humble, foulait aux piéds, dans ses superbes pensées, ses Superieurs, la Ville, la Province entiëre, où il ne paraissait qu'un atôme! On cherche pourquoi les Jesuites ont cessé; le voila-. Nous arrivames chés le Docteur.

J'y trouvai un Jeunehomme d'environ 15 ans, si beau, que je le pris pour une Joliefille deguisée... O Parens! prenez-garde à quî vous confiez vos Enfans!..... Celui-ci... Son Precepteur, exjesuite... Il était malade cruellement... Je ne puis entrer dans aucun detail, ét j'en ai peut-être trop dit!...

A mon arrivée chés Mad. De-M···, pendant qu'on l'avertissait, je redigeai tout ce que j'avais pensé, entendu, observé: Je lui en fis la lecture, dès qu'on m'eut introduit. —Je renais! (me dit-elle) en me retrouvant avec vous!... Mais croyez que ma Fille ét mon Gendre n'avaient que de bonnes intentions! Ils se trompaient, mais ils n'étaient pas mechans. ... Nous la confirmames dans ces idées. Elle me demanda des nouvelles de Sara? Je remis à lui en donner, parceque je ne la voyais plus! —Comment! vous ne la voyez plus? —Non, Madame: mais

je vous donnerai de ses nouvelles, à la première-fois-.

Je sortis de-bonne-heure; parceque je sentis qu'il ne falait plus que la Marquise veillât si tard. A mon retour, je passai sur le port-au-bléd; ét j'entendis encore un grand bruit, dans la maison dont j'ai parlé... Hélas! j'ignorais qui l'habitait*!

II-CLXXXVI NUIT.

SUJETS DES CONTEMPORAINES.

Pendant le temps que je n'avais pas vu la Marquise, j'avais été temoin de bien des Avantures, dont la plûpart étaient effrayantes, ét que j'avais mises en *Nouvelles*. La 59 *Le Libertin-fixé, ou la Magie-des-Femmes*, n'était pas moins terrible que les autres, dans la realité: mais je lui avais donné une teinte plûs douce. En voici le vrai sujet: » *Un-soir, que je sortais pour mes courses nocturnes, je rencontrai un Jeunehomme furieux! Il alait se batre avec un Marquis, auquel on venait d'accorder sa Cousine, dont il était éperdûment amoureux, sans l'avoir jamais temoigné: Aucontraire, il brusquait sa Mère, qui le gâtait, ét qu'au-fond il aimait: Il avait dabord negligé sa Cousine, ét par un sot orgueil, il ne voulait pas revenir; il passait devant elle, sans la saluer;*

* Voyez la FEMME-SEPARÉE.

belle Cousine, aussi vertueuse que charmante, elle était sensible pour lui. Cependant son Cousin alait se batre par jalousie... Je le suivis ; je connus son dessein, ét j'avertis les Parens. Nous nous trouvames sur le champ de bataille, ét nous arrêtames un combat sans objet. Car le Mauvais-sujet, ému par l'adieu feroce de son Père ét de son Ayeul, tomba enfin aux genoux de sa Mère, pour lui avouer l'amour qu'il avait pour sa Cousine. Ce qu'il y eut de plûs heureux, c'est qu'une-fois adouci par la touchante Helène, il devint un Fils exemplaire ».

60 *La Fille vengée* : C'est une autre de ces Avantures-nocturnes, arrivées pendant mon éloignement de la Marquise. « *Conduit par le hazard, dans une maison où règnait la douleur, j'y trouvai une Fille-seduite. Je lui donnai le conseil de feindre, ét moi, sans trop me montrer, je feignis aussi de la rechercher. Cette adresse fit revenir le Seducteur : Je marquai une violente jalousie, ét ma pretendue passion redonna du prix à sa Maîtresse. Il la demanda en mariage : On profita de ses offres, en fesant valoir ma concurrence ; il obtint avec peine, ét il épousa. Mais le soir même des épousailles, la Nouvelle-ma-*

riée disparut, d'après mon conseil, avec son Enfant: Elle ala dans une maison religieuse, ét ce ne fut qu'après un temps d'épreuve considerable, qu'elle consentit à revenir avec son Mari ».

61 *Les deux Filles des deux Veufs*, sont encore un trait dont j'ai été le temoin: C'est-à-dire, que j'ai vu les deux Vieillards dans le bassin, ét qu'à cette occasion, l'on m'a raconté tout le reste.

62 *La Malediction.* Combien de Pères maudissent leurs Enfans! Ét presque toujours les effets en sont funestes. J'ai delivré, en-partie, la Bellesœur des emportemens de son feroce Beaufrère. Je n'appuyai pas sur cette histoire, qui me parut fatiguer la Marquise.

63 *L'Avanturière épousée.* Hô! pour celle-ci, je l'ai vue presque toute-entière. *Je passais, à onze heures-ét-demie, dans la place Maubert, au bout de la rue Galande: Une Jolie-femme descendait de voiture, avec un Fat: Un Homme vêtu comme un Maître-tâilleur, s'approche, ét s'écrie, —C'est ma Femme! Hé! Messieurs! c'est ma Femme, que ce Miserable a derangée-!* Ce fut à cette occasion, que j'appris tout le reste de l'avanture. ¶ Combien de Gens se sont plaints sourdement, clandestine-

ment des *Contemporaines*, à-cause de leur verité? Mais ils n'osaient se montrer au grand-jour, parcequ'ils auraient decouvert leur turpitude, que j'avais deguisée. Cet Ouvrage, que certaines Gens veulent faire croire trop volumineux, est l'effroi du vice: c'est le motif qui me l'a fait entreprendre, Madame. Hé! combien de fois, sans vous, n'aurais-je pas succombé sous l'intrigue de la cabale? Je n'alais pas une-fois chés mon Censeur, que je n'entendîsse parler d'une plainte nouvelle! On les lui communiquait, ét il y repondait lui-même, parceque je lui decouvrais tout. On a vu des Gens se calomnier, pour me causer une affaire, en s'attribuant ce qui ne leur était pas arrivé. Je ne saurais dire combien on a employé de moyens! Et vous les savez, Madame! mais non-pas tous!... —Mon Ami! cet Ouvrage, en-depit des Sots, ét de cette Clique de vils Colporteurs, dont on vous a parlé, ira plûs sûrement à la Posterité, que d'autres, regardés comme plûs parfaits, mais qui ne sont que des contes; aulieu que vous n'avez fait que des histoires. Elise prit la parole: —Il doit se repeter-! (a-t-on dit). Oui, ses Detracteurs; des Hommes sans ressort, sans imagination: Pour lui, c'est

comme la nature; il rapporte les mêmes faits, arrivés à d'autres Personages, sans se repeter; comme la Nature fait tous les jours des Hommes ét des Femmes, sans qu'ils se ressemblent. On a vu des Insectes, des Vers-luisans de la litterature, dire, qu'il ne connaissait pas le monde, parcequ'il n'écrit pas comme eux; parcequ'il ne va pas étudier nos mœurs aux FRANÇAIS, nos Paysans, à la COMEDIE-ARIETTE, ét l'histoire à l'OPERA! —C'est le cas (repris-je), de leur appliquer la fable du *Porcellus* de Phèdre, qui fut meconnu des Atheniens, ét de tirer, comme le Paysan, auquel je ressemble de plûs d'une manière, la verité de mon sein, en leur disant: : : Voyez, Messieurs, quels juges vous êtes? J'ai été longtemps sans comprendre ce reproche, repeté sur parole: Enfin, lorsque j'ai eu vu le monde, aumoins aussi-bien qu'eux, j'ai senti ce qu'ils voulaient dire, ét que rien n'était plûs miserable! J'ai vu que de moi-même, machinalement (car il ne faut pas se vanter d'une adresse qu'on n'a pas), j'avais étudié les Hommes les uns par les autres, avec un avantage infini: c'est que je fesais mes anatomies sur des Hommes transparens; aulieu que Celui qui étu-

die l'Espèce-humaine à la Ville, à la Cour surtout, rencontre tous les obstacles possibles, sur des Êtres opaques, bien vêtus, bien fourrés, bien masqués, ayant par-dessus tout un domino, qui dissimule jusqu'à leur tâille. J'ai donc pris une autre methode-..... (Ici, je m'aperçus qu'il était l'heure de me retirer ; car la Femmedechambre toussa. Je partis).

A mon retour, je vis un trait qui me fournit le sujet de la 64 *Contemporaine*, laissée en-arrière. J'entendis beaucoup de bruit, à l'entrée de la rue Perdue: J'entrai chés un riche Maquignon, qui avait une très-jolie Fille. Cet Homme cherchait un Galant, qui s'était échappé par le grenier-à-foin. Le Rival accompagnait le Père, ét je les secondai. Ils avaient une lanterne, qui les éclairait mal, ét ils tremblaient de mettre le feu. Je regardais de sens-froid. —Il ne peut être sorti! la porte était fermée-. Après avoir regardé partout, ils descendirent dans l'écurie. J'aperçus le Galant suspendu, par les mains, au plancher, à-l'aide d'une corde. Il s'était glissé du grenier-à foin, par le trou de la mangeoire, ét il se tenait suspendu, un piéd sur le râtelier, afin de rentrer dans le grenier, dès qu'on viendrait à l'écurie. Je ne dis

mot, ét le Galant remonta sans bruit par son trou. Le Père ét le Rival étaient desolés! Ils alèrent ét revinrent cinq à six-fois. Enfin, ils convinrent entr'eux, que le Galant avait un pacte, ét que le Diable l'emportait. On se retira: mais je me promis bien d'épouvanter la Fille, en lui disant, que son Amant ne devait plus compter sur une finesse que je savais, ét en fesant valoir ma discretion.

II-ÇLXXXVII NUIT.

Suite: Rendevous nocturne.

Il était de-bonne-heure, quand je me rendis chés la Marquise: J'avais resolu de faire insensiblement avancer l'heure du souper ét du coucher de cette Femme respectable, de-manière que je sortîsse toujours à minuit. Elle me pria, dès qu'elle me vit, de continuer le raisonnement que je fesais la veille.

—J'étudiai donc (repris-je) les Paysans, les Ouvriers: Ensuite, quand j'eus interêt de connaître un Homme en-place, je tâchai de voir adroitement auquel de mes caractères connus le sien se rapportait. Je suivais, après cela, très-facilement la serie de ses actions. Et pour m'en assurer complètement, dans un moment de familiarité, je basardais de lui peindre son caractère. Je ne m'attendais

pas à ſes reponſes ; je les liſais ſur ſon visage. J'en ai connu Un, entr'autres, qui avait pris de ma penetration la plûs haute idée ! Il ſe trompait ; la ſeule chose que j'euſſe decouverte, c'eſt que ſon caractère étant le même que celui du Vacher de mon Village, Jean-Vezinier, raisonneur, niaiseur, ayant de la penetration, peu d'activité, voulant ſe donner de l'importance, ét negligeant les vrais moyens presens ſous ſa main, pour en aler chercher de bizarres : par l'identité de caractère, de tournure-d'eſprit, à la politeſſe près, dont un Parisien, bien-élevé, ne peut depouiller les objets, il arrivait que je jugeais parfaitement l'Homme apprêté, par le Paysan groſſier. J'avais un point-de-comparaison, ayant vu les deux Eſpèces : Je denuais facilement l'art, la politeſſe, ét l'Homme reſtait, aux legères differences près, qui ſont toujours dans la nature. Voyez, d'après cela, Madame, ſi je ne connais pas mieux le monde, que vos Auteurs poudrés, friſés en aîle-de pigeon, avec le toupet heriſſé ? —Je ſavais cela ! (me dit la Marquise) ; mais j'aime qu'un Homme auquel Perſone ne rend juſtice, ſe la rende courageusement à lui-même ! car il faut un grand courage pour cela ! —Je

le sais, Madame: ét ce n'est toujours qu'extrêmement convaincu de la bonté d'un Ouvrage, exalté, irrité, que je prens sur moi de repousser les Ennemis de la saine morale, en me louant moi-même. Je sais combien, par là, je préte le flanc aux plùs vils Insectes de la litterature ! mais au moment où cette idée m'intimide, un noble sentiment-d'élevation me rafermit, en me montrant ce que je vaux... Mais j'ai un recit à vous faire, Madame-. Je racontai l'avanture de la Nuit precedente, destinée à être mise en Nouvelle. Je dis ensuite, que j'avais intimidé la Jeunefille: Ce que la Marquise approuva. La Petite-persone avait été fort étomée de ma decouverte ! Elle voulut dabord nier qu'elle s'interessât au Jeunehomme: Mais je lui rappelai, que je l'avais vue un-soir avec lui, dans la place-aux-veaux, ét un reste de modestie l'empécha de repliquer.

Je fis ensuite l'analise de 6 Nouvelles:

65 *La Religieuse par force*: histoire arrivée à Aucerre, ét dont j'ai connu les Personages; l'Heroïne était charmante.

66 *La Fille devouée.* Ce trait est pris dans une grande Maison: mais je ne l'ai mõtré sans deguisement qu'à la Marquise;

67 *La 2 Sœur jalouse*, est arrivée entre deux Sœurs du faubourg Saintmarceau;

68 *La 2 Sœur jalouse*: Celle-ci eut pour heroïne une Fille du *Marché-palu.*

69 *La 3 Sœur jalouse*, appartient à la même Famille que la *Fille-devouée.*

70 *Le Loup dans la Bergerie*, que l'on connaît deja, ét que je lûs en Nouvelle.

Mad. De-M··· me parla encore de Sara. Je dis, qu'elle paraissait triste, depuis quelque-temps; que je ne lui avais pas encore nommé Mad. la Marquise, ét que je le ferais, à la premiëre occasion. Je partis à minuit, selon mon nouveau plan.

Arrivé chés moi, un pressentiment secret me fit passer dans la maison voisine, par une porte-de-communication Je vis de la lumière chés Sara. Je me rappelai ce que je venais de promettre à la Marquise. Je me presentai. Sara ouvrit, au premier grattement.... Elle rougit en me voyant, ét balbucia: Elle aurait pu me dire, que je venais un-peu tard: Mais elle n'y songea pas. Je lui parlai de Mad. De-M····; de son retablissement, qu'elle ignorait. Elle rougit: Elle me retint, par des explications: Elle n'osa se plaindre: Elle avait tant de torts! Je lui donnai beaucoup de details, qu'elle écoutait avidement. Cependant, j'avais cru plusieurs fois entendre grater. A la fin, je me levai: Sara

voulait encore me retenir : La Marquise retablie ranimait ſon ambition. Mais je ſortis. En ouvrant ſubitement la porte, j'y vis un Homme, qui nous écoutait... C'était... je le reconnus, c'était l'Homme impudent qui avait rendu Sara ingrate... Je le vis fuir : Ce fut un moment delicieux !... J'appelai la Domeſtique de Sara, pour m'eclairer ; je criai qu'on fermât les portes ; qu'un Voleur était-là... Sara ſouriait malgré elle. Ce que je venais de lui dire, relevait des eſperances, qui lui rendaient Moreſquin indifferent... Elle fit même changer l'entretien, pour me dire, qu'elle avait un rume continuel, ét une digeſtion difficile. Je repondis, que j'avais un ſpecifique pour le rume, ét la digeſtion laborieuse ; qui était de tenir la nuit mes deux mains croisées ſur l'eſtomac ét l'abdomen : Que tous les rumes, avec la chaleur aux pieds, cedaient à ce moyen; ét qu'il facilitait conſiderablement la digeſtion. Sara, en m'écoutant, ſ'appuya ſur mon épaule : Elle redevenait ſeduisante, ſi j'avais été ſeduƈtible.

II-ÇLXXXVIII NUIT.

Les Spectacles.

Qu'eſt-ce que le Speƈtacle? C'eſt un plaisir de l'âme, pour admirer, fremir, ſ'attendrir, ou rire, ét toujours

pour étre remué: On admire à l'Opera; on fremit à la Tragedie; on s'attendrit au Drame; on rit à la Comédie, ét quelquefois on fait toutes ces choses à un seul Spectacle.

A cinq heures, j'alai aux FRANÇAIS, nouvellement fixés à leur Theatre actúel. La Marquise était alors retablie. Lekain n'honorait plus la scène par son talent sublime; Larive le remplaçait. Je devais rendre compte à MAD. De-M**** de ce que je verrais aux differens spectacles, ét de l'effet de la salle.

LA FEMME-RARE.

Au coin de la rue de la-Calandre, que j'avais prise pour une affaire, je vis une Jolie-femme, ou plutôt une Belle-brune qui sortait d'un Cabaret, ét qui, de la porte, disait à un Homme, qui m'avait l'air d'un Peintre ou d'un Graveur : —Mon Ami, je t'en prie, ne passe pas neuf heures-! Elle marcha ensuite devant moi. —Madame! (lui dis-je), vous venez de parler avec une douceur, qui doit toucher votre Mari? —Ha! MONSIEUR! si vous avez le malheur d'etre buveur, dites-moi, si la rigueur ét les mauvaises-manières auraient pu vous corriger? —Non, MADAME: Et si l'on m'avait parlé comme vous venez de le faire, je serais meilleur que je ne suis! —Monsieur est donc

ivrogne ! —Hélas !... —Que je plains votre Femme ! et vous davantage encore ! —Moi davantage encore ! mais, j'en ai le plaisir ! —Triste plaisir ! que celui de de la deraison, du mal-de-tête !... Mon Mari me touche de compassion !... Mais c'est une fureur ! elle l'emporte. —Que ne donneriez-vous, si je le corrigeais ? —Mais, sans lui faire de mal ? —Non, je ne lui en ferai pas ; au-contraire ? —Aucontraire !... hâ ! Monsieur !... Mais que ne vous corrigez-vous vous-même ? —Je le suis. —Vous l'êtes ! —Au point, que je ne m'enivrerais pas, que je n'entrerais pas au cabaret, dans la vue d'y boire, pour tout l'or du monde. —Ha ! Monsieur ! qui vous a corrigé ? —Une Jolie-femme,... comme... vous. —C'est un compliment ? Mais votre recette ? —Nos conditions ? —Vous ne la vendez pas ? —Je tire parti de tout. —Vous voulez rire ? —Non ! je parle serieusement. —Vous corrigerez mon Mari ? —Vous aime-t-il ? —Après le vin, plûs que tout au monde. —Je le corrigerai. L'aimez-vous ? —Je l'aimais : Je l'ai pris par inclination : Mais l'ivrognerie est un vice si repoussant ! —Vous ne l'aimez plus ? —Je n'ai plus que de la compassion pour lui : C'est ce qui m'a empêché de le quitter, comme ma Fa-

mille ét la sienne me le conseillent. —Que voudriez-vous faire? —Mais, me placer, s'il est possible: Je sais coifer, travailler en modes; en un mot, je suis bonne à tout. —Ne vous a-t-on pas quelquefois tentée par des propositions?... —Jamais aucun Homme ne m'a encore parlé; on m'a bien regardée dans les rues, mais on ne m'a rien dit. —Je voudrais savoir au-juste, si vous accepteriez... les presens d'un Galant, par exemple. —Bon! je suis mariée! ét c'est pour la vie—. (Je l'avoùerai, je ne pouvois croire qu'une aussi Jolie-femme fût innocente, naïve, autant qu'elle le paraissait! je cherchais à m'en assurer; mais je craignais d'aler trop loin, ét d'entâmer son integrité). —Vous ne feriez donc pas femme, à... vous donner à un Honnête-homme, bien secrettement, moyennant une somme regulièrement payée... —Cela ne serait pas bien! je serais une Femme malhonnête; je n'y suis pas disposée, ét mon Père, ma Mère... en mourraient de chagrin... Si c'est-là votre moyen, Monsieur... —Femme respectable! non! non! il falait vous connaître: Je crois avoir penetré jusqu'au fond de votre âme. Je vous prouverai, dès ce soir, que je puis vous donner une puissante Protectrice... Nous verrons après, à corriger votre Mari.

Voici votre demeure sans-doute. Je repasserai, en venant des *Français*-. Elle me dit son étage, ét je m'éloignai.

LEKAIN, LARIVE.

Lekain! sublime acteur, grand-homme, qui élevais l'âme de la Jeunesse, je te rens un hommage merité! Que ne doit-on pas à l'Artiste sublime, qui nous met sous les ieux, avec la plûs belle énergie, le Heros antique, l'Empereur, le Roi, le grand General! qui les retrace avec toute la noblesse, que leur devait la nature, d'après leurs belles actions, ou toute la verité, que demandaient leurs crimes! O Lekain! je t'appelais le grand *Charmeur!* car tu évoquais les Ombres des Heros, tu leur prêtais ton corps, tes organes, ét tu les animais de ton geste! Beni-sois-tu! pour les plaisirs delicieux, autant qu'élevés, que tu as donnés à la Nation!... Quand tu realisais *Neron* ou *Mahomet*, *Orosmane* ou *Zamore*, *Horace*, ou *Bayard*, *Oreste*, ou *Ninias*, *Gengiskan* ou *Tancrède*, le Spectateur, dominé par ta magie, te livrait son âme, pour l'agiter, la masser, l'enchanter, la ravir, par le charme de ton art divin, plùs vrai que la verité même!... Je ne te louerai pas, ô Lekain! je desespère d'atteindre jusqu'à toi! Tu étais aussi grand que les Heros que tu rea-

lisais ; ét pour donner une idée juste de ton talent, de ton âme, il faudrait être Corneille, Racine, Crebillon, Voltaire, Rousseau, ou les Heros eux-mêmes !

Lekain reünissait la majesté, la noblesse, ét le vrai naturel tragique ; naturel ideal, si l'on veut, mais qui a la plûs belle vraisemblance : Il avait le ton, la dignité, la magie, ou l'illusion qui realise. Il vous saisissait d'admiration ; puis menageant sa voix ét tous ses moyens, il chatouillait l'âme, même en la dechirant.

M. De-Larive a succedé à Lekain : Si Quelqu'un, dans tous les Acteurs de l'Europe, pouvait succeder au sublime Lekain, c'était le beau Larive : Il reünit à une superbe figure, un organe souple, net, sonore, harmonieux, la sagesse du jeu, la force, dans l'occasion, mais cette force n'a pas encore atteint le naturel de Lekain, modèle parfait, ét l'étalon (qu'on me passe le terme), de tout vrai talent, pour le tragique. Si Larive a des defauts, peutêtre sont-ils moins une imperfection dans ce bel Artiste, que le tort du Public lui-même. Un jour, que l'on jouait le *Comte-d'Essex*, vers le milieu du 2 Acte, une Ame-de-bois lui cria du fond du parterre, —Plûs de feu-! Je ne pus me contenir : On était au parterre debout, ce parterre à-jamais regret-

table, dernier azile du republicisme litteraire! on pouvait dire ce qu'on pensait: —Bourreau! (m'écriai-je à mon tour) vous alez lui faire gâter son jeu-! En-effet, rien de plûs beau dans la nature, depuis Lekain, que le naturel de Larive! Ce n'est pas Lekain; mais Lekain n'est plus!... Voila ce que je disà la Marquise.

SUITE DE LA FEMME RARE.

A ma sortie du spectacle, je montai chés la Femme du Peintre (car c'en étair un que son Mari). Je la trouvai seule encore: neuf heures étaient bien passées, ét il n'arrivait pas. Ecrivez (lui dis-je). Elle prit une plume, ét je dictai. —*Au-desespoir de votre inconduite, Monsieur, je vous quitte, ét j'entre dans une Communauté, sous la protection d'une Dame-respectable, Mad. la Marquise De-M····. J'ai tout employé pour vous corriger d'un defaut odieux, qui vous abrutit, aneantit votre talent, ét nous plonge dans la misère. Adieu, mon Ami-.* Lorsqu'elle eut achevé d'écrire, je lui dis: —Venez Madame, chés vos Parens; Ils nous accompagneront à l'hôtel de la Marquise. Je travaillerai ensuite à corriger votre Mari-. —Ce que vous venez de dire me rassure, Monsieur-. Elle prit ses habits, reduits à un petit volume, les mit dans un coffre, appela

un Voisin, m.[d] fruitier, ét les fit porter chés son Père.

Les Parens furent très étonnés! Ils ignoraient la manière dont j'avais fait la connaissance de leur Fille, qu'ils interrogèrent, ét qui leur dit naïvement la verité Ils nous accompagnèrent, ét je les presentai à Mad De-M····, que je previns en particulier. Elle accorda genereusement l'asile, consola le Père ét la Mère, ét les renvoya contens. Pour la Jeunefemme, elle fut enchantée de la vie qu'on menait dans la maison. Je parlerai dans la suite de son Mari.

II-CLXXXIX NUIT.

Suite de Sara.

Je n'alai pas chés le Peintre, qu'il falait inquièter. Depuis que Sara savait que je revoyais la Marquise, elle avait rompu avec l'Homme noir, ét me fesait de nouvelles avances: Mais leur charme était detruit: Je voyais à-nu ses motifs interessés: Je n'avais pas encore parlé d'elle à Mad. De-M****, avec une certaine étendue: Le soir où nous en sommes, j'alai de bonne-heure, à l'hotel, ét devant toute la petite Societé, je racontai quelle avait été la conduite de Sara, depuis 6 mois. J'y ajoûtai sa nouvelle conduite depuis 3 jours, ét j'y adaptai les reflexions qu'on a vues, sur le moyen

que j'avais de connaître les Hommes: Sara était aussi facile à connaître que les Paysans. La Marquise desira neanmoins de la revoir: —Je serais charmée (dit-elle), de connaître par moi-même un pareil caractère-. Il n'était alors que neuf heures: Je sortis secrettement, ét j'arrivai chés Sara en un quart-d'heure. Je la trouvai à table avec sa Mère, le Pensionnaire, ét un Voisin, nouvellement veuf, qui la recherchait en mariage, à mon insu. Je lui dis en particulier, que la Marquise desirait de la revoir. Elle fit un signe à sa Mère, ét ces deux Personnes furent en un instant d'accord. J'enmenai Sara, qui, avant de partir, donna le congé à son Pretendu. Je fus surpris de cette precipitation, de ce peu d'attachement, ét il acheva de me faire connaître Sara!

En chemin, elle me raconta tout ce qui s'était passé, relativement à ce mariage, que sa Mère avait voulu faire; parceque ce Voisin avait quelque fortune. —Je lui demandai, si elle lui avait temoigné de l'attachement? —Il le falait bien! je l'épousais-. Je souris: Mais elle n'en vit rien. Nous arrivames.

Je la presentai. Elle courut vivement à la Marquise, qui ne put se defendre de quelque retour. Sara se crut rëinstalée.

Elle prit un air de favorite, ét fut charmante! Je regrettai sincèrement que ce ne fût pas une verité. Cependant Mad. De-M*** l'observait. Il y avait des instans où elle pensait comme moi, que c'était bien domage! mais dans d'autres, la fausseté de cette Fille était visible. Sa conduite avec moi; le ton que lui avait communiqué l'Homme qu'elle avait aimé; ce qu'elle venait de faire à son Pretendu, tout cela contribuait à ôter à ses ieux de leur douceur, de leur candeur naturelle; ses efforts pour les rendre hardis ét durs les avaient deja changés: Tout le monde, malgré les caresses vraiment touchantes qu'elle fit à ses anciennes Compagnes, lut dans son âme par ses ieux. Elle ne s'en aperçut pas. Cependant, en sortant (car elle occupa la seance, ét je ne lus rien), on me dit,—Nous ne l'aimons plus: Mais il falait la voir, pour connaître à quel point elle est changée-!

L'Homme cousu.

Sara, en revenant, était ravie. Elle me fesait des caresses, me disait des choses plûs agreables que jamais, dont je souriais interieurement. Tandis que nous avancions, des cris horribles, mais étouffés vinrent frapper nos oreilles! Nous écoutames. Enfin nous decouvrimes qu'ils partaient d'une maison de la rue

des-Barres, où nous étions alors. Je cherchai le secret de l'alée, je le trouvai, ét nous montames au quatrième. Arrivés à la porte; je frappai. Une Femme en petit corset, les bras retroussés audessus du coude, vint m'ouvrir. Je lui demandai, Quî on assassinait chés elle? Sans me rien dire, elle me prit par le bras, ét me fit entrer. Sara me suivait en tremblant. La Femme me montra un je ne sais quoi, cousu dans un des draps du lit, puis un bâton, comme ceux des Crocheteurs, gros ét court. Elle nous fit ensuite repasser dans la chambre d'entrée, ét nous dit : —Mon Mari est un Ivrogne incorrigible. Nos affaires periclitent: J'ai six Enfans: Au-desespoir, je tente un moyen, qu'on m'a suggeré: Je le cous dans son drap, quand il est revenu bien ivre, ét je lui en donne, je lui en donne!... C'est la seconde fois: La première, il n'a pas su d'où cela lui venait, tant il était ivre, ét il vient d'être plûs de deux mois tranquile. S'il pouvait l'être autant! ce serait une bonne affaire-! Je representai à la Femme, que ce moyen était dangereux! —Donnez-m'en un autre-? Je lui promis que j'y aviserais, ét nous sortimes, après avoir vu decoudre le Mari: Il paraît qu'il s'i-

magina que j'avais donné les coups-de-bâton; car il trembla, en me voyant. Je remis Sara chés elle, ét je me hâtai d'aler me reposer.

II-ÇXÇ NUIT.

Molé: (Grandval).

La Marquise voulait avoir mon sentiment sur tous les Acteurs, ét sur toutes les pièces. Je suivis le nouveau Theatre français, en Scrutateur [A].

Suite de la Femme rare.

En sortant des *Français*, j'alai voir le Peintre. Je le trouvai chéslui fort triste. —Votre Femme vous a quitté, monsieur, (lui dis-je) à ce que j'ai su: Quel motif en avait-elle? —Monsieur, ne l'accusez pas! gardez-vous en bien!... elle a raison! C'est une Honnête-femme! une Femme parfaite!.. C'est moi, qui suis un miserable!... plein de vices... Je la chagrinais!... Et je l'adorais! Et j'y paraissais insensible!.. C'en est fait! me voila corrigé.. plus de vin! plus de jeu!... Je vais m'occuper à me rendre digne d'elle!... Quel sort je lui fesais!.. Une Fille bien élevée, par des Parens

[A] Ces lettres renvoient à la fin des Nuits, où on les retrouvera, pour indiquer l'article des Acteurs omis ici, afin de le rediger plus à loisir.

sages,

ſages, honnêtes; qui n'avait jamais eu que des bons exemples, ſe trouver chés moi journellement environnée de Bandits, de Voleurs, d'Ivrognes, d'Hommes ſansfrein, dont il falait qu'elle esſuyât les diſcours, ét qu'elle repouſſât les attaques! Je n'osais les reprimer, moi; ils m'auraient fait enrager, traité de jaloux, ridiculisé! il falait que je les applaudîſſe, ét que ma jeune, ma charmante, ma chaſte Compagne me crût leur complice.... Hâ! qu'elle reſte où elle eſt, ſi elle ſ'y trouve bien! je ne ſuis pas digne de la poſſeder!... Je vais travailler cependant!... Ma Femme ne recevra pas l'aumône; je paierai exactement ſa penſion; je l'ai deja fait dire à ſes Parens.... Hô! j'ai de l'honneur-.. Je le laiſſai, bien resolu de ſuivre ſa conduite, ét de l'approfondir. Aureſte, mon ſecret, pour guerir un Ivrogne, eſt celui des Eſpagnols: Il faudrait un ordre ſuprême, qui condamnât tout Homme ivre, à boire autant de pintes d'eau, 24 heures après, qu'il a bu de verres de vin; ét de plûs cent-écus d'amende à payer par le M.d-de-vin, de chés lequel l'Homme ſera ſorti étant ivre.

Je rendis compte à Mad. De-M··· des diſpositions du Mari de la Jeune-brune; puis je redigeai l'article du ſpectacle ét des

deux Actrices, que je lus après souper. Je n'avais pas amené Sara.

LA JOLIE BELLEMÈRE.

En sortant de chés la Marquise, à minuit-moins-un-quart, j'entendis deux Jeunes-dames, qui revenaient seules, dire, —Mondieu! pas une voiture sur la place! —Mesdames, je vais vous en procurer: Vous êtes jeunes, vous êtes belles; tout Homme doit être votre chevalier... —Mais, Maman, acceptons! (dit Celle qui me parut la plûs âgée; elle avait aumoins 20 ans)! —Oui; ma Fille! Monsieur sort de cet hôtel. —Mesdames, êtes-vous la mère ét la fille? —Certainement! je suis la mère! (repondit la Plûs-jeune, charmante brune, d'environ 17 ans). —Cela est merveilleux! (repris-je, en rouvrant la porte): Entrez, Mesdames; on va vous donner une voiture: Mais auparavant, il faut saluer Mad. la Marquise De-M···, ét lui expliquer le phenomène que vous m'annoncez-? (on sent que je saisissais avidement toutes les occasions de dissiper ma Deesse; car la Marquise était pour moi une bienfesante Divinité). Elles entrèrent timidement. Je donnai la main à la Maman, ét je presentai les deux Dames, en expliquant mes motifs. —Quoi! Madame est la maman? (dit la Marquise, en

riant). —Bien reellement, Madame la Marquise, bien reellement! J'ai épousé ſon Père, qui a ſoixante ans; ét elle a épousé mon Neveu, qui en a 25: Elle eſt ma fille ét ma nièce; ét je ſuis la plûs jeune de 3 ans. —Etes-vous bien contente de votre mariage, la Jolie-maman? —Mais oui, très contente! Et mon principal motif, outre l'extrême bonté de mon Mari à mon égard; c'eſt de m'être trouvée tout d'un-coup, une grande Bellefille comme ça, qui me doit le reſpect; ét que j'aime! que j'aime! c'eſt ma poupée, Madame la Marquise-! Et-puis elle eſt ma nièce, ét j'aime bien mon Neveu! ne pouvant pas l'épouser, je l'ai donné à ma Fille. Ils ſont bien unis! Ce ſont deux Tourtereaux. Et moi, je vais voir leur petit menage, ét je leur dis: —Courage mes Enfans! Alons, donnez-moi bien de la ſatiſfaction-? Ce petit caquet amusa beaucoup la Marquise, qui fit conduire les deux Dames dans ſon carroſſe. Elles étaient ſeules, par une étourderie du Neveu: il avait pris à-la-lettre une plaisanterie, de ſa Tante, qui le croyant inſtruit, lui avait dit en iant un autre endroit que le veritable. Le Neveu avait enmené le vieux Mari, et les deux Dames, ne voulant pas être reconduites par les Hommes de la

Compagnie, qu'elles quittaient, s'étaient échappées seules. La Marquise me chargea de suivre la conduite de la Bellemère-tante, que je reconduisis en carrosse.

Arrivé chés moi, je me trouvai attendu par Sara, qui me gronda de ce que je ne l'avais pas menée. Je lui promis de reparer ma faute le lendemain.

II-CXCI NUIT.

NOUVELLE-CONNAISSANCE.

On ne saurait toujours aler au spectacle: On ne trouve pas toujours des avantures: J'avais entendu parler d'une Jeune-persone pleine d'esprit, semillante, qui, disait-on, avait encore plûs de merite, que ne lui en prêtait la renommée. Je ne-pouvais plus compter sur Sara: Je resolus de tenter une nouvelle aquisition pour la Marquise. J'écrivis une lettre honnête à la jeune ét spirituelle Personne, ét à ma sortie du soir, je m'acheminai du côté de chés elle. C'était fort loin! Suivant mon usage, en ces occasions, j'étais mon commissionnaire à moi-même, sous mon grand habit de Spectateur-nocturne, c'est à dire, avec mon manteau-bleu, mon large-feûtre, équivalant au parapluie de Robinson, ét mes souliers élevés, garnis en fer, *crepide* que je dechaussais quand je voulais marcher sans bruit. Après que j'eus frappé, une Jeune-persone se pre-

senta. Je lui remis ma lettre. Je sentis que ce n'était pas la Demoiselle que je voulais voir : Elle avait un air de simplicité, de candeur, de timidité. Tandis que je l'examinais, ét en repondant à quelques interrogations necessaires, j'aperçus audessus d'un corridor, un joli petit Être, vif, semillant, qui me donna l'idée d'une Femme-écureuil. Je presumai que c'était Celle à qui j'écrivais. Je me retirai doublement satisfait ; mais cependant resolu d'approfondir son caractère, avant de la presenter à laMarquise.

SUITE DU MAL SANS REMÈDE.

C'était l'hiver de 1782 : Il fesait froid : La terre était couverte de neige glacée : Je traversais la Grève deserte. Je trouvai, à la place du funeste poteau, un Vieillard cassé, à genoux, presque prosterné. Je crus qu'il se trouvait-mal : J'alai pour le secourir. —Laissez ! laissez-moi! (me dit-il) : plûs le terme approche, ét plûs je tremble ! Voila 45 ans, que je viens ici toutes les nuits demander pardon à Marie, que j'ai fait pendre. —Pendre ! —Pendre injustement !.... Je vous reconnais: Il y a 15 ans que je ous ai vu, que vous m'avez parlé !... e sais à-present quî vous êtes... Renlez un-jour l'honneur à Marie, sans l'ôter

aux miens, qui ne sont pas coupables-!...
Il s'appuya sur moi, en me disant: —Si l'on me rendait justice, on me briserait ici les os.... ét vous me traîneriez dans la boue, aulieu de me soutenir... » J'ai 85 ans: Je n'en avais que 40, lorsqu'une Jeunefille de province, appelée Marie-Madelène, de Famille honnête, respectable même, Jeunefille sagement élevée, me fut adressée par une de ses Tantes, pour être servante chés moi. Marie-Madelène, était jolie, active, entendue; elle fesait la cuisine, tenait les livres, était propre, charmante, en-un-mot. Ses qualités me la firent autant remarquer, que sa beauté: J'avais un Fils: Je songeai, que cette Fille serait un tresor pour lui: je la lui destinai. J'en parlai à Marie-Madelène, qui me repondit modestement. Ce Fils était un-peu querelleur; il avait servi: Quelques-mois après que je lui eus dis mes vues, ét dans le temps qu'il était amoureux de Marie-Madelène, il vint chés nous un Seigneur, pour acheter. Il remarqua la Jolie-fille, qui servait à la boutique, à-côté de ma Femme, ét son Valetdechambre, qui lui aidait à placer les étofes, en parut tout-épris. Etait-ce une ruse, pour la donner à son Maître; était-ce pour son compte, qu'il

était amoureux? Je l'ignore : Ce qui me surprend encore, c'est que dans un moment où ils passaient, Marie-Madelaine ét lui, dans une sorte de petit corridor étroit, le Valetdechambre lui mit la main sur la gorge. Mon Fils le vit, malheureusement! Il donna un soufflet au Valetdechambre, auquel son Maître ordonna de se batre. Mon Fils-aîné fut tué... Celui qui me restait étant trop jeune, pour le marier à la Jeune-fille, j'eus le malheur de ne pouvoir surmonter mon criminel panchant : car c'était par amour, je crois, que je l'avais destinée à mon Fils. Je la pris un-jour en particulier, ét je lui fis mes propositions, qu'elle rejeta. Une autre fois, je les redoublai, d'une manière tellement avantageuse, à l'honneur près, que je fus surpris qu'une Fille pauvre ne les acceptât pas. Mais c'est qu'on ne saurait croire, combien les Filles d'honnête Laboureur, qui a connu l'aisance, sont bien ét solidement élevées! A une troisième attaque, je mis, d'un côté, tous les avantages que j'avais offerts, capables d'assurer l'établissement de Marie-Madelène; de l'autre, la menace affreuse de la perdre. Je lui certifiai que j'y étais resolu, ét que sa Famille serait deshonorée. Elle fremit!

ét, chose étonnante! elle me dit: — Vous pouvez me perdre! mais ne deshonorez pas ma Famille! Faites-moi perir à la Grève; je deguiserai mon nom, ét rien ne me le fera dire—. Hélas! ce fut ce malheureux mot, que je trouvai hardi, qui me fit pousser ma detestable idée! Je crus que je la determinerais; ét me rapelant la liberté que le Valetdechambre avait prise, je pensai que Marie-Madelène n'était pas si vertueuse qu'elle le paraissait. Je ne pouvais vivre sans elle, c'estadire, sans la posseder. Ma tête fermenta: Je la pressai; elle resista: J'employai la violence; elle ne me menagea pas: Furieux, je la denonçai: J'esperais qu'elle se defendrait: Mais (jugez de mon desespoir)! elle sedeclara coupable! Elle s'était couverte de hâillons dans la prison: elle parut à ses Juges une Malheureuse sans principes... Elle fut condamnée.... Après sa mort, son Confesseur me remit lui-même de sa part ce billet, écrit ét cacheté par elle:

» *J'ai aimé votre Fils plûsque moi-même: Depuis sa mort, j'aurais servi son Père avec plaisir: Mais ses propositions, leur nature, ét celle de ses menaces m'ayant forcée à le haïr, à ne plus envisager de repos, j'ai resolu de sacrifier ma vie à l'honneur de son Fils mort,*

que je vais rejoindre avec ce merite, ét à la conservation de l'honneur du Fils qui lui reste. Dieu vous pardonne, chèr ét cruel Ennemi ! Je ne suis plus au monde ; mais votre Fils ét moi, nous prions Dieu pour vous. Ne perdez pas votre pauvre âme ! faites penitence !.... C'est votre sang qui vous en prie !... M. P.-s. *Et ne vous denoncez pas ! je vous le defens ! j'en ai aquis le droit.*

» Elle n'avait signé que par une-seule *M.* A cette lecture, mon coupable cœur fut changé ! Marie me defendait de me denoncer moi-même : je ne l'ai pas fait... J'ai pleuré tous les jours de ma vie ! mes nuits sont terribles ! Que dirai-je à Dieu ? Que dirai-je à Marie ? Que dirai-je à mon Fils ? Hêlas ! j'invoque cette pauvre ét malheureuse Fille ! c'est elle qui m'obtiendra ma grâce, s'il est possible que je l'obtienne »-!

Je fremissais, en écoutant le Vieillard. Je ne lui repondis rien : mais je m'indignai que la moindre accusation de vol domestique, par un Maître, fît condamner à-mort une pauvre Fille, un pauvre Garson ! Cette loi est mal-vue, outre qu'elle est trop sevère ; ce qui en detruit l'efficacité. J'alai prendre Sara.

Nous devions aler ensemble chés Mad.

De-M···, qui l'avait demandée. Je la presentai ; je fis mes recits, après avoir donné par écrit l'adresse de la Bellemère ét de la Bellefille.

Nous revinmes à minuit. Sara s'aperçut qu'elle n'avait plus ma confiance ét mon estime au même degré ; elle redoubla ses cajoleries. A notre arrivée, nous trouvames une Jeune-ét-jolie-fille, nouvellement dans la maison, en travail-d'enfant : c'était une Ouvrière très-adroite très-laborieuse, ét très-retirée, qui avait soigneusement caché son état. Les Voisines, ét la Mère de Sara elle-même lui fesaient des reproches : ma Compagne ét moi nous la consolames : Sara me toucha, par la bonté de son cœur : —Hêlas ! (dit-elle) ils n'ont pas encore eu dequoi se marier ! Pourquoi faut-il qu'on paye le mariage-! Elle promit, pour elle ét pour moi, que nous tiendrions son Enfant. Ce qui causa un mouvement-de-joie à la Jeune-infortunée.

II-CXCII NUIT.

LE NATUREL DES FILLES DE PARIS.

Il avait été decidé que le batême se ferait le soir, avant ma premiëre sortie. Sara était charmante ! Quel dommage ! ... Deux Jeunespersones, d'environ 12 à 13 ans, qui demeuraient visavis, ét pour

lesquelles Manon travaillait ; voulaient aussi être mareines, avec deux Jeunesgens de leur âge. J'applaudis à cette idée, qui multipliait les Protecteurs de l'Enfant. Les Parens de cette Jeunesse me chargèrent de tout diriger : Ainsi nous alames trois Pareins ét trois Mareines à l'église, ét nous repondimes tous-six pour l'Enfant. Cette ceremonie fut doublement interessante ! La belle Sara, première mareine, était reverée des deux-autres, ét les quatre aimables Jeunsgens nous traitaient de Papa ét de Maman : Il falait voir comme Sara était bien ! comme elle prit un air grave, sous son grand bonnet, qui lui alait à ravir. J'étais heureux ! un moment d'illusion me rendait le bonheur !... L'Enfant avait six Protecteurs ! En pouvait-il trop avoir, dans l'état d'abandon où le laissaient des loix, faites pour maintenir les mœurs, ét qui ne servent qu'à faciliter la dureté, la barbarie, la degradation non-meritée !...... A notre retour, nous trouvames une petite colation, commandée par les Parens des petites Demoiselles. Je ne sais pourquoi ces deux Jeunespersones m'avaient pris en affection ? elles se disputèrent à qui serait auprès de moi. Comme on en riait, j'en ris aussi : L'on me mit entre les deux. Il n'est sorte de prevenances

qu'elles n'eussent pour moi, ét la Cadète ala jusqu'à me dire tout-bas, que Sara étair bienheureuse que je l'aimasse! Surpris de ce langage, ét ne voulant pas donner à la Jeunepersone le scandale d'une intrigue, je repondis, que je n'aimais pas Sara. —Hô! que j'en suis bien-aise!... Sa Sœur-aînée, qui l'entendit, me fit une declaration encore plûs claire: Elle me dit, qu'elle avait entendu parler de moi, ét qu'elle avait toujours desiré que je fusse son amant. —Hé! pourquoi, Mademoiselle? —Hô! c'est que vous avez eu bien des avantures!... Et-puis, vous alez chés une Marquise... Sara est belle, c'est une grande fille,... très-recherchée... ét elle vous aime... Si vous me preferiez...! —Je ne vois rien-là qui soit personellement pour moi-... A cet instant, mon piéd toucha le sien, par hazard: —Hô! tant que vous voudrez! (me dit-elle). Et elle posa son joli piéd sur le mien. Je ne concevais rien à cette maniére-d'être. Je m'informai, à ces deux Enfans, de leurs lectures, des discours qu'elles entendaient? J'appris que leurs lectures étaient des comedies, des operas-comiques ét les Contes de Lafontaine, qu'on laissait sous leurs mains, sans trop s'en embarrasser; que les Hommes qui venaient à la maison, leur debitaient la galanterie co-

mune, qui règne depuisle ſiècle de Louis XIV; qu'ils apportaient de petits vers des pièces-fugitives, ét l'*Almanach des Muses.* Je vis que ces deux Jeunesfilles étaient dans un mondecreé par leur imagination, d'après ces lectures, ét qu'un *tendre engagement* leur paraiſſait un état naturel. Mais comme elles avaient l'âme très-pure, ainſi que toutes les Filles de maison honnête à Paris, elles avaient l'heroïſme de me preferer, à-cause de quelque-chose de ſingulier, qu'elles entendaient journellement dire de moi, ét de mes courſes nocturnes, ainſi que de quelques ſervices, que j'avais rendus par Mad. De-M···. Je voulus voir juſqu'où ces deux aimables Enfans (car elles étaient charmantes), étendaient leurs idées. Je paſſai dans une autre pièce: Elles m'y ſuivirent. Je les interrogeai adroitement? Elles repondirent à mes queſtions, moitié comme des Enfans, moitié comme des Perſones raisonables: Elles voulaient m'aimer toutes-deux, ſans jalousie; parceque ce n'était que la partie raisonnante, ét non la partie ſenſible de l'âme, qui était affectée: Elles convinrent, devant moi, que je les aimerais toutes-deux, ét qu'elles feraient mes amoureuses. C'était une belle occasion de les inſtruire, ét de leur dire, ce qu'on

doit toujours taire aux Filles isolées des Hommes. Je leur declarai donc, que mes droits feraient très-étendus, ét je les leur detaillai. Elles se soumirent à tout. J'avais une longue barbe, c'estadire, de plusieurs jours; (on sait pourquoi je la conserve). Les deux Jeunespersones, pour me temoigner leur devoûment, me sautèrent au cou. —Enverité! (dit l'Aînée) sa barbe ne me cause aucune peine! —Eh a-t-il? (repondit la Cadète); je ne la vois, ni ne la sens-?

Je partis, en m'arrachant aux singulières caresses de ces deux Enfans, dont je dois parler encore, ét je courus rejouir Mad. De-M···, par le recit de ce trait,... dirai-je bizarre? Non. J'exposai ensuite mon sentiment, ét je montrai combien ces deux Enfans avaient le cœur femme, c'estadire, le plûs excellent, dans son genre. Je repassai tous les traits approchans, que j'avais vus à Paris, ét j'en conclus, qu'avec un-peu d'attention ét de prudence, la Fille prise à la Capitale, dans une condition aisée, était le chéfd'œuvre de la nature, ét la meilleure femme de l'Univers. Mais j'observai aussi, que ces deux aimables Enfans étaient, vu leur position ét le genre-de-vie de leurs Parens, sur le bord d'un précipice. Je fus engagé, par l'excellente Marquise, à les sur-

veiller, ét à promettre d'éclairer leurs Parens. —J'attendais, Madame, que vous me l'ordonnassiez ; non pour me determiner ; je l'étais ; mais pour m'autoriser d'un nom comme le vôtre-.

LE FAT QUI FAIT LE MORALISTE.

Il est une Providence, qui prepare les évènemens, ét qui les rend instructifs. Je m'en revins, en longeant par le Marais. Vers la rue de la-Perle, j'entendis quelque bruit dans une grande maison. Je m'arrêtai. Un équipage brillant sortait de la cour: J'y reconnus un de ces Versluisans de la Société, qu'on nomme Petits-maîtres. Il n'était qu'à vingt pas, quand un Laquais accourut precipitamment de l'hôtel, ét le fit revenir. Le Fat m'aperçut ; (c'était un des *Roués* de la rue d'-Anjou) (qu'on me passe cette infame expression, que je vais accoupler à une aussi condamnable ; c'est qu'elle est seule assés *virulente*, pour peindre le Comte de-S··, dont j'ai quelques traits à rapporter encore : Si je l'avais connu, la ÇXVIII NUIT, comme à-present, j'aurais tremblé !)…. —Hé! voici l'Ami-Spectateur ! (me cria-t-il, si l'on peut crier, avec une voix éteinte ét sifflée) : Entrez ! entrez, l'Ami Quaker !.. Ne craignez rien ! vous alez avoir du pathetique-! J'entrai hardimēt, je ne sais pourquoi. Je suivis le Fat. Il

penetra rapidement jusqu'à l'apartement de la Maîtresse : Je me la rappelle encore ; c'était une Jeune-ét-belle-dame. Elle lui redemanda quelque-chose, qu'il refusa. Il s'en-alait : Entre les deux portes, elle tombe aux genoux du Petitmaître : —Rendez-les-moi ! (dit-elle en sanglotant) ; je ne saurais vivre sans elles !.... mais gardez le portrait !... ou rendez-moi le tout-!... Le Petitmaître la releva ; dit qu'il ne lui rendrait pas les lettres ; que ce n'était pas la servir ; qu'il la consolerait de son mieux ; qu'il l'engageait à prendre sur elle-même. L'Infortunée convint qu'il avait raison, ét deux Femmes la reportèrent mourante jusqu'à sa bergère. —Attention ! Spectateur-! (me dit le Verluisant). Il debita ensuite quelques phrases très-joliês ; il osa recommander à la Dame, la force sur elle-même ; je crus voir un Papillon-pedagogue ! Il se rengorgea, ét partit. Je montai dans sa voiture, à-condition qu'il me jeterait chés moi. Il me raconta l'avanture, que j'écrivis, à mon arrivée.... Une Femme du premier merite, par l'esprit ét les grâces, me l'a depuis confirmée.

II-CXCIII NUIT.

SUITE DES 2 TRAITS *PENDANS*.

On ne doit pas differer ce qui est pressé. Le lendemain j'alai, dans le jour,

chés les Parens de mes 2 jeunes Amoureuses ; je pris leur Mère en particulier, ét je l'instruisis. Elle m'écouta très-attentivement. Mon cher Spectateur! (me dit-elle), vous alez être, si vous le voulez, un homme essenciel, pour mes Filles! Laissez-vous aimer, je vous en prie! Repondez-leur par écrit, comme vous savez écrire : Dirigez les, sans les voir que très-rarement! C'est une Mère tendre qui vous en prie-! —Madame, (lui repondis-je) la priëre est nouvelle! Mais enfin, elle n'est pas imprudente, avec moi... Vos Filles seraient perdues, si j'étais tout-autre, ou même, si je n'étais pas obligé de conserver honnête l'Ami de Mad. la Marquise de-M****!... Vous ne risquez donc rien, ni moi nonplûs, ét je ferai tout ce qui conviendra-.

Je courus porter ce nouveau trait, aussi extraordinaire que le premier, à la Femme celeste, dont le temps, ét les infirmités, plûs cruelles encore, semblaient respecter la beauté noble ét touchante. Elle eut la bonté de m'approuver ét de m'encourager... Si mes Concitoyens savaient tout ce que j'ai souffert en ma vie, ils fremiraient! ét feraient surpris de ce que j'existe! Mais est-on malheureux, quand on a une Femme celeste.... pour *ami!* Les Femmes seules,

connaîssent ét font sentir cette amitié delicieuse, devouée, comme le fut celle de la divine Parangon; ou celle de cet Homme, qui sans-doute était un Ange revetu d'un corps, le genereux, l'admirable Loiseau ; ou comme l'est celle de cette autre Femme belle, spirituelle, philosofe ét sensible, (reünion si rare) ! qui daigne repandre quelques rayons d'esperances ét de consolation sur le triste ét nebuleux decembre de ma vie!... Je lus ensuite à Mad. De-M··· le recit du Chevalier de-···. Le voici :

La Femme cruellement delaissée.

Il n'est pas de bonheur dans une intrigue criminelle : Mais une Femme de Paris est quelquefois coupable si peu volontairement, si noblement, si aimablement, qu'elle excite bien plûs la tendre compassion, que le mepris, ou même la severité!.... Le Marquis-de-···, un Beau, un-peu fat, ét cependant ayant quelque sensibilité, avait charmé la plûs aimable petite Femme du Marais. Le Marquis voyait d'autres Femmes de haut parage, qui ne parlaient qu'avec dedain, de la petite Comtesse. Elles la jalousaient cependant plûs qu'elles ne la dedaignaient. Elles formèrent entr'elles le complot d'enlever le Marquis à sa *courroulante* Tourterelle (c'est ainsi qu'elles

la nommaient par derision). Elles choisirent dans leurs Connaissances, une belle grande Femme sans principes, comme elles, ét lui dirent, qu'il falait qu'elle rendît infidèle le Marquis : Cette grande Femme, n'avait pas de sensibilité, mais elle était belle. Dès qu'il fut decidé qu'elle attaquerait le Marquis, elle le fit avec cette aisance, que donne la certitude qu'on se joue, ét qu'on est regardé : Ses agaceries étaient vives, mais gaies, mignardes, assaisonnées d'une ombre de persiflage, qui les rendait plûs seduisantes, pour un Homme blâsé sur la veritable tendresse. Bref, elle reüssit ; ét le Marquis fut enchanté, si ce n'est par le sentiment, aumoins par la vanité. On s'assura bien de la victoire. On ne sait si la grande Dame, qui se prêtait à la mistification, ne poussa pas le jeu de la feinte jusqu'à la realité ; on le dit. Lorsqu'on tint le Marquis, les quatre ou cinq Femmes associées, lui firent valoir son haut bonheur, ét lui demandèrent un sacrifice éclatant ? Les lettres dabord ; puis le portrait. Ensuite, elles exigèrent, que le Marquis écrivît un billet, par lequel il marquât à la plûs tendre des Femmes, qu'il lui conseillait de se detacher, parcequ'il ne l'aimait plus. Il employait enoutre quelques expressions très-

impudentes, pour lui recommander un changement de mœurs, ét elles le forcèrent à la tutoyer. Cela fait, elles s'emparèrent de la lettre, y mirent chacune une apostille, en signant seulement leur titre, Duchesse, Comtesse, Marquise, avec un nombre d'étoiles, ét quelques lettres, qui differenciaient les signatures. Chacune des Dames, dans cette cruelle apostille, traitait inhumainement une Femme beaucoup plûs estimable qu'elles. Ce fut le Chevalier de-***, jeunehomme aimable, s'il n'avait pas été perdu par cette Société, qui fut chargé de porter le fatal billet. Il ne le fit pas, assure-t-on, par cruauté; mais il commençait à aimer la Jeunedame, ét il esperait la consoler... Que fesait-elle cependant, cette tendre Victime? Elle s'occupait bonnement de son Perfide, affligée seulement de ne l'avoir pas vu depuis 3 jours. Le Chevalier arrive: Il la trouve à broder, l'air angelique, portant dans ses traits la serenité de l'innocence: Car jusqu'à ce moment, elle avait aimé, sans faire cette lourdechûte que reprouvent les loix. Le Chevalier s'était quelquefois presenté chés la Comtesse: On savait qu'il était lié avec le Marquis; il fut bien reçu. Il en demanda des nouvelles. On repondit qu'il y avait 3 jours qu'on ne l'avait vu.

Le Chevalier ſoupira. —Lui ſerait-il arrivé quelque chose (s'écrie malgré elle, ét preſqu'en pâliſſant, la jeune Comteſſe). —Non ... mais... —Parlez.. —Il ne merite pas..... —Hô! je connais ſon cœur! Il eſt droit... —Il ne faut pas vous abuser (dit le Chevalier); il eſt infidèle; il ne vous aime plus. —Monſieur... Je ne dis pas qu'il m'aime... —Ne tergiverſons pas: Vous valez trop, Madame, pour être trompée. Il aime Mad. la ***. j'en ſuis ſûr... —Cela... me ſurprend!... mais enfin... Monſieur, le Marquis eſt bien le maître.... —Vous diſſimulez avec moi!... Hebien! voici une lettre de ſa part... Il m'en a chargé... devant ſa nouvelle Conquête-... La Comteſſe hesitait à la prendre: Mais enfin la curiosité l'emporta... Elle ouvrit la lettre, lut ét pâlit. Le Chevalier ignorait les apoſtilles des cinq ou ſix Dames, qui avaient mis chacune une phrase d'une lettre de la ſenſible Comteſſe, comme épigraphe. Elle ſupporta tout, juſqu'à ce dernier trait: Mais en voyant comme elle était indignement livrée, elle perdit preſque connaiſſance... Elle ſe contraignit cependant, ét dit au Chevalier, —Hébien, Monſieur, il faut ſ'y resoudre!... Vous êtes ſon ami; voici les lettres qu'il me redemande... voila ſon portrait... Je ne

le reverrai plus-. Le Chevalier parla beaucoup! mais il ne fit qu'aggraver la douleur d'une Amante au-desespoir... Enfin, il partit. Son éloignement avec le portrait ét les lettres, renouvela, au plûs haut degré, une inconcevable douleur... Elle fit courir après le Chevalier.... En le revoyant, elle embrassa ses genoux... On sait le reste. Jeunes-victimes du vices, lisez ét tremblez...

Mad. De-M··· entreprit la cure difficile du cœur de la jeune Comtesse, ét elle a reüssi... Mais combien de peines!...

Cette atrocité connue de plusieurs Personnes, a fourni le trait le plûs terrible des *Liaisons dangereuses*: On voit ici en quoi l'Auteur s'est écarté de la verité.

La Femme vivante-dissequée.

Il est des horreurs, que commettent des Êtres feroces, ét qui ne sont pas croyables, comme celle-ci:... Je m'étais écarté du côté des Boulevards, en quittant l'hôtel. Une pauvre Femme, vieille, laide, mal-vêtue, courait par la rue Poissonnière. Elle arrive, s'écrie, —Defendez-moi-! ét tombe à mes pieds.... Je la relevai. Elle était en faiblesse.... J'appelai. Personne. Je la portai comme je pus, jusqu'à ce qu'il passât un Homme qui m'aida. Nous la fimes recevoir dans

un Hofpice de Malades, entretenu par la Marquise. Là, elle nous dit, qu'elle avait été diffequée. Je la crus folle.... Je ne faurai que demain fon hiftoire.

II-ÇXÇIV NUIT.

SUITE: GRAND-EMBARRAS!

Muni de traits capables d'effrayer, j'alai le foir chés mes deux Amantes, ét je racontai le trait horrible du Marquis: Je convins des torts de la jeune Comteffe, de f'être livrée à un criminel panchant: Enfuite, je parlai de l'action cruelle du même Homme, chés lequel j'avais été conduit la CXVIII NUIT, ét que m'avait nommé la Femme diffequée. Mais je ne remplis pas mon but: Les deux Jeunes-perfones eurent horreur de ces Hommes-là, ét ne f'en attachèrent à moi que davantage. J'étais reellement dans une fingulière position! Je fentais bien que ce n'était pas un goût naturel; mais un attachement d'exaltation, causé par ma fingularité, les louanges données à mon ancienne figure, étlerefte: mais j'étais un-peu embarraffé de l'ardeur des careffes... Après un entretien d'une heure, pendant lequel je fus très févère, je partis pour aler chés la Jeune-perfone à laquelle j'avais écrit, la II-ÇXÇI NUIT.

NOIRCEURS PLAISANTES.

Je fus reçu de m.lle Saintvent, d'une manière qui ressemblait à celle de mes deux Amoureuses-metaphysiques: Elle mit, dans son accueil, de la sensibilité, de l'attendrissement: Sa petite mine avait un air-de-verité, de-candeur, dont je fus enchanté! Je fesais bien quelques retours sur moi-même, aux louanges outrées qu'elle me donnait; mais ensuite, je me tranquilisais, en me disant, —Quel interêt cette petite Mignature a-t-elle à me tromper? Elle se trompe; mais sûrement, elle pense ce qu'elle dit: Jouissons de sa bonne-opinion: C'est un plaisir si doux ét si legitime-!... Et-puis, j'ai toujours été si voluptueusement sensible à la bonne opinion des Femmes, des Jeunesfilles surtout, auxquelles je suppose toujours un cœur pur! Cette seance fut delicieuse! ét en m'en alant, je me disais: —Hâ! voici une Amie, pour la Marquise, pour ma Deesse, à laquelle je rapporte tout-! Et je marchais en bondissant de joie, aussi *legèrement* que dans les années fleuries, de ma jeunesse.... Cette douce erreur ne dura pas longtemps!...

Arrivé chés Madame De-M****, je lui fis part de tout ce que je venais de voir ét de sentir. Je lui vantai m.lle

Saintvent,

Saintvent, avec un enthousiasme, qu'elle partagea. Ensuite je lui racontai le trait horrible.

SUITE DE LA FEMME DISSEQUÉE.

Le C-de-S**, (le même dont il est question dans les ÇXVIII, ÇXIX, ét II-ÇLVII NUITS), a trouvé hier, ou avant hier, dans la Place-Victoire, une Pauvre-femme, qui demandait *honteusement* l'aumône: Il la remarqua: Elle était maigre, presque-mourante: Il lui donna. —Vous êtes bien malheureuse! —Hô-oui, Monsieur! —Que faites-vous sur terre? —Vous avez raison: mais je n'ai pas la force de mourir! —Pourriez-vous être concierge, dans une petite maison-de-campagne? —Oui, oui, mon bon Monsieur-! Il l'y a conduite. Mais à quel dessein!... Lorsqu'elle se fut reposée, on la fit entrer dans une grande pièce, où était une table d'anatomie: on la saisit: Le Comte ét sa Compagnie disaient: —Que fait cette Malheureuse sur la terre? Elle n'y est bonne à rien: Il faut qu'elle nous serve à penetrer tous les mystères de la structure humaine-! On la liait, en parlant ainsi. Elle criait horriblement Tout le monde sortit, afin d'éloigner chacun ses Domestiques, par des ordres donnés, pendant le temps que les cris de la Dissequée pourraient être

entendus. L'Infortunée, ſe voyant ſeule, tâcha de defaire un lien : Elle en vint à-bout, ét la main degagée mit en liberté le reſte du corps : Elle prit ſes haillons ſous ſon bras, ouvrit la fenêtre au rès-de-chauſſée ſur le jardin, ſortit, ét ſe mit à courir comme une Jeunefille. Elle arriva au mur ſur la campagne; elle le franchit, courut encore, ét ne ſ'arréta, pour ſ'habiller, que lorſqu'elle ſe crut en ſûreté. Elle revint à Paris, ét c'eſt la dernière nuit que je l'ai rencontrée : Elle eſt à l'Hoſpice : Elle aſſure qu'elle a vu trois corps dans la pièce, un qui n'avait que les os; un-autre ouvert, ét conſervé dans un grand bocal, ét un tout-frais d'Homme.

Ce recit fit horreur! La Marquise envoya ſur-le-champ chercher la Femme, pour la voir. Toutes ſes reponſes confirmèrent ce que j'avais dit. Elle ajouta ſeulement, qu'elle avait beaucoup ſouffert! On avait examiné toutes les parties exterieures de ſon corps, en annonçant les interieures; on ſondait tous les viſcères, le cœur, le foie, la rate, les reins : —Parce, (diſait le Demonſtrateur), qu'il falait bien voir l'effet ét le jeu de la vie, dans les organes exterieurs, avant d'en montrer les ſecrets reſſorts.

LA JEUNE-FEMME QUI CHERCHE.

A mon retour, aux environs de la rue Comtesse-d'Artois, je trouvai une jeune ét jolie Femme, qui s'en revenait, en soupirant : —Mondieu ! mondieu: qu'est-il devenu-? —Qu'avez-vous, Madame? —Helas! je viens de chercher mon Mari par-tout! Il est sorti à six heures, pour aler rendre une caisse; car nous sommes Layetiers; il en a chargé un Crocheteur, ét il n'est pas revenu ! Je me suis informée par-tout... On ne connaît pas le Crocheteur... Voici dix-fois que je reviens à la maison, ét que je ressorts-! J'aidai à cette Femme à chercher, en alant avec elle. Nous revinmes enfin à sa demeure, rue Grenetat, ét je l'engageai à prendre quelque repos, afin de recommencer ses recherches au-jour.

II-ÇXÇV NUIT.

MES DATES DE L'ILE-SAINTLOUIS.

Quand on est dans le malheur, on a l'âme ouverte ét sensible: on appuie sur les situations, on voudrait pouvoir les fixer? D'où-vient cela? Est-ce qu'on aime à souffrir? Non, sans-doute... Pendant que j'étais privé de la vue de la Marquise, ét de la société de Du-Hameauneuf, j'étais bien malheureux ! Aulieu de chercher à me distraire, je fixais la douleur; je craignais d'en voir échapper

l'inſtant; je le gravais ſur la pierre! Loin de ſuivre mes courſes ordinaires, j'étais accâblé, ſans énergie: mes ſorties ſe bornaient à l'Ile-Saintlouis, dont je fesais triſtement le tour. Je me rappelai ce que m'avait dit l'Homme de la I I-CXNUIT, ſur ſes dates, ét je me ſentis machinalement porté à faire comme lui. Toutes les fois que je m'étais arrêté ſur le parapet, à reflechir une idée douloureuse, ma main traçait la date, ét l'idée qui venait de m' affecter. Je m'éloignais enſuite, envelopé dans l'obſcurité de la nuit, dont le ſilence ét la ſolitude avaient une horreur qui me plaisait. Ce ſoir, je ſortis de-bonne-heure, pour aler ſur l'Ile. Comme je deſcendais, on me remit une lettre. Je ne voulus pas remonter pour la lire. Arrivé ſur le quai d'Orleans, mes ieux ſe portèrent ſur la 1.re date que j'euſſe écrite, à pareil jour en 1779: *59.bris malum.* Je ne ſaurais exprimer le ſentiment d'attendriſſement que j'éprouvai, en me reportant à l'année precedente, en me rappelant ma ſituation, au même inſtant, à la même place, ét la peine qui m'avait fait écrire le mot *malum*, relatif à Mad. De-M···: Une foule d'idées ſe presentèrent: je reſtais immobile, occupé à reünir le moment actuel à celui de l'année precedente, pour n'en faire qu'un-

ſeul : Je m'attendris, mes larmes coulèrent; ét cet attendriſſement était delicieux! Je baisai la pierre.... Quelle en était la cause? Je crois, que par l'éloignement du temps, nous ſommes moins nous-mêmes, que notre meilleur Ami; nous voyons ainſi cet Autre-nous d'il y a unan, avec interêt ét complaisance, comme ſi nous étions là, par la date qui le represente, avec notre meilleur Ami..... Ce fut après ce petit attendriſſement que j'ouvris ma lettre. On m'y apprenait, *Que Madem. Saintvent était fauſſe à mon égard; que ſes diſcours, ſes careſſes ét ſes lettres étaient un perſiſflage amèr!...* Je n'en crus rien; car je me demandais toujours, Par quel motif? Je relus: *Je lui ai dit qu'il était J.-J.-R. ét il le croit!* Non, je ne le croyais pas, legère ét ſemillante Saintvent! (m'écriai-je); mais j'étais enchanté que vous me le dîſſiez, ét que vous daignaſſiez me l'écrire!... Penſez vous dailleurs, que je vouluſſe être Un-autre que moi-mème? Ma-foi, non! je m'eſtime aſſés pour cela. Et cette idée d'attachement à mon individualité eſt naturelle; je ne connais Perſone qui voulût être le Roi, en ceſſant d'être ſoi-même-.... Je vis enſuite, que Madem. Saintvent critiquait (m'écrivait-

on) ce qu'elle avait loué. Ici, je doutai un-peu. Quelque-temps avant que je la connusse, elle m'avait loué : on me l'avait dit alors, ét j'avais du le croire. Tout-cela m'occupait, ét m'affligeait : J'écrivis sur la pierre : *Saintvent accusée de fausseté, invraisemblablement...* En revenant, je retrouvai, à la lueur du reverbère, *Desperium! Diva Mul. nob. adempta 15 7.bris-1.* Plùs loin : *Silvia mort.a 29 Aug.-1.* Plûs loin : *Nouvelles de la Marq. mal.29 7.bre-1.* Cette date est vis-à-vis la rue de-Bretonvilliers. J'avançais ainsi, retrouvant sur la pierre, toutes les affections de mon âme pendant le malheur. Enfin, vis-à-vis le second jardin, je trouvai : *Marches. recup. hod. 22 9.bris-1 sacra.* Je poussai un cri-de-joie, à la vue de cette date, qui était pour moi une veritable renaissance... Hô! si j'avais vu écrite sur la pierre la nuit de notre premier entretien, moi dans la rue, elle à son balcon! quels transports, en relisant cette date! Je resolus de tout écrire desormais sur l'Ile, parceque c'était me fournir un veritable aliment de sensibilité.

J'alai voir mes Jeunes-amantes : mais je fis mal ; je venais de m'électriser trop fortement, ét malgré moi, la sensibilité

me ſortait de tous les pores. Elles furent enchantées : Je m'en aperçus, ét je courus chés la Jolie-Layetière.

SUITE DU MARI PERDU.

Je la trouvai accablée de douleur. Elle n'avait pas retrouvé un Mari qu'elle cheriſſait. Il faut avoir vu cette Jolie-Layetiere, pour ſavoir comme elle était intereſſante !... Je la conduiſis chés la Marquise, bien ſûr, qu'elle y prendrait, ét que j'avais trouvé un Être capable de l'attacher. Je vis enſuite le Crocheteur. Je le forçai de me fournir des indications: Il me les donna; mais en tremblant; il avait été payé pour ſe taire.... Je fis des recherches toute la nuit : mes deux piſtolets forçaient le Crocheteur à m'obeïr... Ce n'eſt pas qu'il fût complice; il ne ſavait rien; mais il connaiſſait la maison où il avait porté la caiſſe.... J'étais loin de Paris à 2 heures. J'entendis du bruit. Nous nous mimes à-l'écart. Le Crocheteur me dit : —Voila ma caiſſe-. Nous la ſuivimes. Elle revint à Paris; elle arriva dans une maison de la rue Neuve-Sainteuſtache; on l'entra. Je penetrai auſſi; ét le Crocheteur ſ'échappa. Je m'aperçus qu'il n'y avait que le Portier dans la maison. Je me montrai. Je lui mis un piſtolet à deux doigts de la tête, ét je lui dis, Tu es mort, ſi tu n'ouvres

cette caisse*. Il l'ouvrit, ét j'aperçus écrit: *Squelette du Layetier.* Je fremis.... Je sortis sur-le-champ; je courus chés la Marquise : Elle était au lit : je laissai le recit à la Femme-de-chambre, qui s'était relevée pour me recevoir. On a caché cette horreur à la Jeune-femme.

II-CXCVI NUIT.
SAINVAL : (DUMESNIL).

On se rappelle, que la Marquise m'a chargé de lui rendre compte des Spectacles, où elle n'alait plus, où elle ne voulait plus aler, depuis son veuvage, la mort de son Fils, ét celle de sa Nièce. J'alai voir *Athalie*, que je n'avais pas revue depuis *Dumesnil.*

Naturellement je n'aime pas la tragedie : mais lorsque Dumesnil ét Lekain m'enchantaient par leur talent sublime, hors de moi, sentant mon âme dans leurs mains, je m'abandonnais, ét je disais : —Artistes puissans! disposez, disposez de moi! Genies, Fées, plutôt que des Hommes ét des Femmes! je sens la force ineffable de votre divin talent: C'est Orfée se fesant suivre par les Ours ét les

* Ce fait est anterieur à l'année 1782; mais il ne fut raconté à la Marquise qu'à cette époque : ainsi point d'allusions : dailleurs, il appartient à un Homme cruel, ét connu par son atrocité.

Lions; c'eſt Amphion bâtiſſant les murs de Thèbes; c'eſt Apollon createur, donnant l'être aux beaux-arts! Rien n'étonne plus de ces antiques merveilles! Lekain ét Dumeſnil les ont realisées!....

On lève la toile: Le ſite, le temple, l'idée de la pièce, tout m'imposait, tout augmentait le charme: Je vois paraître Brisard, ét Vanhove... Nouveau Joad, je vais briser quelques idoles; je vais apprecier le talent que j'ai bien ſenti, ét laiſſer aux Jeunes-Parisiens leur puerile admiration [B].

En ſortant du Spectacle, je courus chés la Marquise, lui rendre compte de mes ſenſations, ét rediger ce que j'avais osé penſer. J'eus la ſatiſfaction de voir que la Marquise goûtait beaucoup la Jolie-Layetière: Je l'avais presumé: cette Jeune-femme était faite comme les Grâces; mais ſon charme le plûs provoquant, était ſa marche degagée, la perfection de ſa jambe ét de ſon piéd; on ne pouvait la voir ſans admiration. Nous apprîmes, cette ſoirée-ci, qu'elle n'avait été mariée que ſix mois; qu'elle avait prié ſon Mari de la laiſſer fille quelque-temps, ét qu'il lui avait accordé ſa demande; enſorte qu'elle l'était encore. Auſſi avait-elle toute l'innocence d'une Fille honnête.

LA JOLIE SŒUR ét SON PETIT FRÈRE.

A ma sortie, environ minuit moins-un-quart, j'eus la repetition de la scène fameuse de la Pierre-au-lait. J'avais fait une petite excursion dans les rues solitaires, qui sont entre la rue Saintdenis, ét celle des-Petits-carreaux, collaterales de la rue de-Cleri: Là, j'entendis un bruit sourd; un Petit-garson pleurait, en criant un-peu: On le fesait taire, en le menaçant. Par intervales, la voix d'une Jeune-fille perçait, comme si elle se fût defendue: mais comme une Innocente outragée, qui ne sent pas à quel degré on l'offense, elle n'employait que des expressions bonnes ét niaises: —Mondieu! laissez-moi donc!... Voulez-vous finir?.... Hé-bén-donc!...: Houlah-!... Enfin, un cri aigü me fit accourir bruyamment. On sait que je portais des pistolets: C'est un secret, pour faire fuir les Loups ét les Mechans. Tous les Scelerats, au nombre de quatre, se mirent à fuir, en venant à moi. Je leur fis une peur horrible, en tirant le second pistolet pardessus leur tête! Deux tombèrent: Je me jetai sur eux. Le Petit-garson accourut: —Tenez-les, tenez-les, MONSIEUR! c'est des Libertins, qui ont arrêté ma Sœur, ét qui m'ont donné de bons coups, à moi, dès que je disais un mot-! Je frappais avec mon petit bâ-

ton de crocheteur, dans le dessein de les âbatre ét de les retenir. Mais ils se relevèrent, ét se mirent à fuir. Je les aurais bien ratrappés, si je n'avais craint de laisser-là les deux Enfans. La Fille atteignait sa 15 ou 16.e année, ét le Petit-garson en avait environ 13. La Sœur était charmante! Elle me dit très-naïvement, —Encore ils me bataient, en me fesant des sotises-! Je l'interrogeai. Le crime n'avait pas été consommé... Elle dit, qu' elle avait reconnu deux Semestres de son quartier. Je demandai aux deux Enfans, Pourquoi ils étaient si tard dans les rues? Ils s'étaient un-peu égarés, ét il y avait plûs d'une grande heure que les Libertins les retenaient, à leur faire des outrages; parceque dès qu'il passait Quelqu'un, ils se mettaient tous-quatre à chanter, pour éloigner le monde... Je remenai ces 2 Enfans chés eux, faubourg Saintmartin.

II-CXCVII NUIT.

CAILLEAU, CLERVAL, MICHU, SUIN.

C'est aux ITALIENS que je vais aujourdhui: On donnait *Rose-ét-Colas*, ét *le Deserteur ariette*. [C].

Après avoir exposé mon sentiment à la Marquise, je répondis à un mot, qu'elle me dit de Sara ét de Madem. Saintvent. Je promis de les lui amener le lendemain. La Seconde connaissait la Pre-

mière par la lecture de la *Dernière Avanture d'un Homme-de-45-ans*, ét elle avait temoigné pour Sara le plûs grand mepris! Or cette soirée-même, j'avais été convaincu de la petite duplicité de Madem. Saintvent: Je n'étais pas fâché d'en tirer une vengeance amicale.

J'alai voir les Enfans du faubourg Saintmartin. Il n'était que dix heures: Je trouvai les Parens debout; mais la Jeunefille était au lit, avec un-peu de fiëvre; les coups qu'elle avait reçus étaient douloureux. On avait fait arrêter les deux Semestres, ét on me pria d'aler le lendemain les reconnaître à l'Abbaye. Je m'y engageai. Mais pour mieux savoir quelle était la conduite à tenir, je demandai leur demeure. On me l'indiqua: Je m'y rendis.

LA FILLE qui OUVRE pour UN-AUTRE.

Je montai dans une maison du même faubourg, près la porte, ét je frappai à l'étage indiqué. Une Jeune-Brune très-jolie vint m'ouvrir, sans lumiëre. Elle me toucha! —Est-ce vous, Malheureux! —Non, Mademoiselle-. Elle fit un cri, ét courut chercher un flambeau. Elle parut très-effrayée, en voyant un Inconnu, aumoins singulier!... Je dis en souriant, le nom des Gens que je demandais. —Ce n'est pas ici, Monsieur; c'est

à-côté-. Je fus frappé de cette jolie Figure. La Jeunefille m'éclairait, tandisque je heurtais. Un Homme m'ouvrit : —Vous êtes le père de Jerôme Lesclabasse, un Semestre, qui a fait hièr une horrible action! —O Monsieur! ayez pitié d'un pauvre Père... d'une pauvre Mère-!... La Jolie-fille, qui m'avait éclairé, entra; elle pleurait : —Si vous vous intéressez à ce Mauvais-sujet (lui dis-je) il est doublement coupable, Mademoiselle. —Hélas! Monsieur! c'est mon Frère, qu'on a tantôt arrêté avec lui! Ils sont camarades, ét... —En ce cas, dis-je au Père, nousirons demain les voir ensemble: Je suis leur seul accusateur : si vous voulez vous engager à faire d'eux tout ce que je vous dirai, je puis les sauver-. On me promit ce que je voulus; le Père ét la Mère me suppliaient; la Jeunefille en fit autant : elle s'interessait au Camarade de son Frère. Je dis, que j'étais étonné que d'aussi Honnêtes-gens eussent élevé d'insignes Libertins! La Jeunefille repondit : —Cela me surprend bien, de la part de Lesclabasse ét de mon Frère! Ils ne parlaient qu'avec estime de Victorine... Il y a quelque-chose là-dessous! —Hé! c'est ce libertin de Michu, qui les aura mis dans le mauvais-chemin! Etpuis, ils avaient bu!... —J'ai tant dit à

Lesclabasse, que le vin mène au vice! (s'écria douloureusement la Mère). —Hô oui, c'est Michu (ajouta la Jeunefille): Un-soir, on frappa, comme Monsieur a fait: je courus ouvrir: C'était Michu: Il me regarda, comme s'il avait eu deux chandelles dans les ieux! Il entrait, il entrait, en me poussant. Mais il fut bien sot, quand il vit ma Mère étma Tante!.. Ha! si Lesclabasse eût été abandonné à lui-même, il ne serait pas coupable! Il n'a jamais eu de mauvais-sentimens, ét il a bien pleuré, avant d'être arrêté-... Je sortis, determiné par une Fille sensible ét belle, à sauver des Vauriens, que l'interêt d'une autre Belle m'avait fait denoncer.

II-CXCVIII NUIT.

SUITE du THEATRE, ét des VAURIENS

Je renvoie l'article de Madem. Sainval cadète, au moment de l'impression, pour l'amalgamer avec celui de Madem. De-Garsins [D].

J'avais été, dans la journée, chés les Parens du coupable Lesclabasse, ét nous nous étions rendus à la prison, avec la Jeune-Brune. Les Parens de Victorine étaient bien irrités! Mais ils avaient un Fils-aîné, qui aimait à l'adoration la Jeune-Brune, Sofie-Zamblin, qui lui avait prefere Lesclabasse. Je vis un moyen de tout concilier par-là. Nous en-

trames; on fit paraître les Coupables devant moi, afin-que je les reconnusse. Et rien n'était plùs facile ! ils portaient encore les marques des coups que je leur avais donnés. Ils pâlirent, à ma vue. Interpelë de declarer, si je croyais que ce fussent les Coupables, je fis une reponse vraie: —Les Hommes que je vois, ressemblent aux Hommes qui violentaient une Jeunefille, que j'ai delivrée; mais je n'ai pas la certitude absolue, que ce n'étaient pas d'Autres qu'eux-. J'escobardais un-peu, mais j'étais justifié, à mon sens, par la maxime de J.-J.-R. *La verité, dans certains cas, n'est pas ce qui est, mais ce qu'il faut qui soit*... Nous sortimes: Les Parens m'environnèrent: —O Monsieur! qu'avez-vous dit? —Ce sont eux; mais il a falu les sauver, à-cause de votre Bru future, ét de l'Offensée elle-même: cependant n'oubliez pas nos conventions-! On me promit encore d'y être fidèle. Il fut convenu, qu'on enverrait les Coupables aux Iles, ét que Sofie-Zamblin recevrait les soins du Frère aîné de Victorine. Je quittai ces Bonnes-gens, pour aler aux *Français*.

Après le spectacle, j'alai rendre-compte à Mad. De-M··· de toute ma conduite. —C'est en ce moment, mieux que

mais (me dit cette Femme respectable) que je reconnais combien vous êtes prudent, ét digne de ma confiance-!... Toute la petite Société m'exprima son approbation de la manière la plûs flateuse; mais Elise ét Felicité encherirent sur les Autres. Cet embarras m'avait empêché d'amener Sara ét Saintvent, comme je l'avais promis. Je remis au lendemain la lecture de ce qui regardait les Actrices, que je devais apprecier.

HOMME BLESSÉ D'UN COUP-D'ÉPÉE.

J'alai jusqu'à l'Estrapade. En regâgnant vers Saintegeneviéve, j'entendis soupirer. Je m'approchai. Entre deux pierres-de-tâille, je trouvai un Homme étendu par terre ét sanglant. J'appelai à-l'aide! Un Relieur des environs, éveillé par mes cris, vint à moi. Nous emportames le Blessé chés cet honnête-homme, qui courut chercher un Chirurgien: On visita les plaies: elles ne se trouvèrent pas mortelles. Le Blessé avoua qu'il s'était batû. Nous fumes tranquilisés par-là. Le Relieur avait une jolie Fille de 16 ans, qui temoigna beaucoup d'interét au Moribond. J'ai su depuis, qu'elle l'avait soigné tendrement, ét que par reconnaissance, par estime, par amour, il l'avait épousée, quoique

Celle pour laquelle il s'était batu, fût encore fille, ét l'attendît. L'âme d'un Malade s'ouvre facilement à la tendresse; il semble qu'elle áit l'innocence ét la naïveté de l'Enfance, avec la sensibilité de trente ans.

II-ÇXÇIX NUIT.

SUITE de SARA ét de SAINTVENT.

A cinq heures, j'avais prevenu Sara que je la conduirais chés la Marquise. Elle me repondit en souriant: —Qui m'aurait dit que je n'irais plus que par recomandation-? Ce reproche amena une explication entre nous, ét je lui representai toute sa conduite, avec le Mulâtre, pendant la maladie de la Marquise: Je lui revelai ce qu'il m'avait dit à son sujet. Elle pleura; elle sentit, qu'une Fille ainsi traitée, avec justice, ne pouvant plus être l'Amie d'une Femme respectable. Quant à Madem. Saintvent, j'avais écrit.

Nous sortimes Sara ét moi, sans la Mère, qui était indisposée, ét nous alames prendre Madem. Saintvent, à laquelle je ne dis pas que la belle Blonde qui m'accompagnait fût Sara; elle l'aurait trouvée laide ét bête: Aulieu que ne s'en doutant pas, elle la trouva charmante, spirituelle. Sara, bien accueillie, sur-

tout par un Objet neuf, en devint plûs aimable: Aussi Madem. Saintvent fut-elle enchantée. J'observe ici, que je ne lui donnais jamais le nom de Sara dans la conversation. Nous alames chés Mad. De-M····, deja parfaitement instruite des torts de ces deux Filles. Elles étaient intimes, en arrivant.

Sara fut reçue avec froideur: Elle n'en fut pas surprise; je l'avais prevenue. Cependant la Marquise était si bonne, qu'elle lui donna quelques marques de bonté. Pour Madem. Saintvent, c'était une Etrangere; on la traita comme il convenait à son air distingué, à sa presentation par moi, étlereste. La conversation tomba sur notre courte relation. Saintvent dit, qu'elle m'avait écrit. La Marquise demanda, si on pouvait lire ses lettres? La petite Personne y consentit: Elles furent lues, ét elle assura, que c'étaient bien ses sentimens. Alors, je donnai secrètement à la Marquise, la lettre instructive de l'Homme, avec quî Saintvent me ridiculisait. Mad. De-M···· la lut bas, ét sourit. Je lui dis ensuite en particulier, ce que Saintvent m'avait dit de Sara, qu'elle ne connaissait pas encore, ét je lui fis remarquer, comme elles étaient amies. —Elles sont dignes

l'une de l'autre (me repondit la Marquise); mais je prefererais Sara, ét pour le caractère, ét pour la beauté-. Telle était la petite vengeance que je voulais prendre de ces deux Fripones; car si elles avaient voulu, elles auraient valu quelque-chose. J'oubliais de dire, que la Marquise m'avait envoyé sa voiture pour les amener, ét que je les reconduisis avant minuit. Je remis chés elle Madem. Saintvent, qui ne pouvait quitter Sara, ét je priai Celle-ci de permettre que je descendîsse, pour m'en aler à piéd. J'ai su le soir même, qu'elle resta plûs d'une heure avec sa nouvelle Amie; ce qui fit bien pester le Cocher !... Cette liaison acheva ma vengeance, trop douce peut-être! on ne saurait trop punir la fausseté !..

La jolie Sœur, ét le petit ours de Frère.

La triste avanture, dont j'avais été temoin dans les derrières des Fillesdieu, me fit retourner dans cé quartier. A l'entrée de la rue de-Bourbon, je trouvai un petit Garson de 16 ans, ét une Jeunefille, sa sœur, d'environ 18, arrêtés avec un paquet auprès d'une borne. La Jeunefille disait à son Frère: —Mondieu, alons donc, George! Regarde donc comme il est tard! —Je ne veux pas moi! je suis las. —Mais, si on nous

attaquait! —Qu'on t'attaque! qu'eſt-qu'ça m'fait. —Tu es bien... va... Si je voulais t'faire gronder... Mais non. —Je m' moque bén qu'on m'gronde-! Je m'approchais inſenſiblement. Je vis la plûs charmante Fille; un air doux, de beaux ieux, de belles couleurs, une forme parfaite: Le petit Garſon, aucontraire, avait l'air d'un Ours; de groſſes joues rouges, de petits ieux verts enfoncés, l'air brutal. Cependant il avait des traits de ſa Sœur. —Où demeurez-vous, Mademoiselle? je vais porter votre pàquet. —Ici près, Monſieur, rue Beauregard. —Hâ! oui, va! (dit le Petit-poliçon en ſ'éloignant); laiſſe-lui prendre l'pàquet! tu voiras comme il va courir avec-! La Jeunefille en eut peur; mais je la raſſurai. Elle avait le ſien dans ſon tablier, ét je la priai de me donner le bras. —Il y a deux heures (me dit-elle), que nous ſommes par les rues! nous venons de la porte Saintmartin, chercher ces deux paquets d'indiennes ét de mouſſelines; il ſ'eſt arrêté à toutes les bornes, pour me faire endêver. Mais je ne diraî rien chés nous; on le corrigerait, ét il... me le rendrait bien!... Outre que je n'aime pas à faire battre; j'aimerais mieux l'être moi même-. J'approuvai la Jeunefille

de ses bons sentimens, ét nous avancions, lorsque le Poliçon, qui nous suivait, se mit à crier, —Au Voleur! au Voleur-! Une Escouade qui passait, l'écouta: —C'est ç't Homme-là, qu'voila, qui emporte mon paquet, ét qui enmène ma Sœur de force-! Le Guet courut à nous, ét nous arrêta: Je m'expliquai: La Jeunefille confirma ce que je disais. Mais le Petit-ours soutenait son accusation, ét il eut l'audace d'avancer, que sa Sœur disait comme moi, parce qu'elle n'osait me dedire. J'étais surpris de cet excès d'effronterie ét de laideur, d'un côté; du charme de figure, et de douceur de l'autre! Nous arrivames à la porte. Les Parens ouvrirent ét grondèrent. Leur Fils courut m'accuser à eux: Il osa, le petit Malheureux, se prevaloir de la douceur de sa Sœur, pour lui soutenir, à elle-même, que c'était, qu'elle ne voulait pas me faire de peine-! Elle me defendit courageusement. Mais l'indignation me saisit. Je me jetai sur le petit Miserable; je requis la Garde de l'arrêter, ét de nous mener chés un Commissaire. Les Parens me firent enfin des excuses. Alors, je racontai de sens-froid tout ce que je venais de voir: On vit la verité. J'exigeai que le petit Monstre fût châtié devant moi. Le Père ét la Mère y consen-

tirent. Il fut lié: Le Père ne le menagea pas, ét l'aimable Sœur ala pleurer à-l'écart. —Si vous aimez votre Frère, il faut sentir que cette correction est necessaire! (lui dis-je). —Hé-mondieu! je le vois bien! Il a passé aujourdhui tout ce qu'il a jamais fait-! Ces mots achevèrent de persuader la Garde de mon innocence, ét elle seretira.

III-Ç NUIT.

SUITE: L'HEUREUX CHANGEMENT.

Le lendemain, à l'heure où je cessais mon travail, j'entendis Sara frapper à ma porte. —Hâ! (me dit-elle, en entrant), l'aimable Fille que celle d'hier-soir! Elle m'a fait mille amitiés! —Cultivez-la (lui repondis-je); ét si elle vous parle de moi, qu'elle nomme Sara, il ne faut pas vous decouvrir. —Non! non!... Elle m'a deja parlé d'une Fille, hâ! bien meprisable, qui vous avait trompé: Mais elle ne l'a pas nommée: Je crois que c'est Virginie. —Non, c'était vous. —Moi? —Vous. —Hâ-ciel! —Faites-la s'expliquer? —Elle espère que vous m'y menerez ce soir. —Je le veux bien: Mad. De-M****. dit que vous êtes dignes l'une de l'autre. —Hâ! tant mieux!... Irai-je chés Mad. la Marquise? —Vous en êtes la maîtresse: Mais il faut tâcher

deregâgner son estime! —Comment faire? —Vous n'avez qu'un moyen; c'est l'aveu naïf de vos torts, qu'elle connaît, avec la ferme resolution de vous corriger de votre fausseté! —Mondieu! je ne suis pas fausse! Je pense presque toujours ce que je dis! —Vous êtes sans caractère. —C'est cela-. (Elle ne me comprenait pas; elle entendait sans entêtement)-. Je lui dis que je viendrais la prendre, ét je sortis pour aler chés un Libraire.

J'y trouvai le Mamonet, ét un Homme-de-lettres celebre. Mamonet sortait mecontent. Je ne sus que le lendemain la scène humiliante qu'il venait d'essuyer.

J'avais envoyé un Comissionaire demander le carrosse de la Marquise; je le trouvai à la porte: J'y conduisis Sara, qui ala prendre Madem. Saintvent, qu'elle devait ensuite mener chés Mad. De-M····. Pour moi, comme je n'alais pas au spectacle, je me proposai de chercher un évenement nouveau.

Au coin de la rue de la Truanderie (vieux ét detestable mot; car il semble que nos sales Ancêtres se plussent aux sales expressions), je trouvai l'Epouse du Mamonet, cette Brune autrefois jolie, ét qui, malgré ses malheurs l'était encore. Elle avait avec elle deux Jeunesfilles,

Une de 16 ans, l'Autre de 10, qui malheureusement ressemblaient un-peu trop à leur Père. Je reconnus Mad. Mamonet avec étonnement. Je la saluai. Elle m'apprit, qu'abandonnée par M. Mamonet, elle avait trouvé le moyen de se suffire à elle-même, par une ressource honnête, qu'elle m'expliqua. Je montai chés elle. La maison était composée de la Mère, de deux Filles, ét d'un petit Chien-renard. Je n'aime pas les Chiens; mais quand j'eus vu celui-là, je fus touché : C'était l'Anubis de la petite Famille : On l'adorait. Ét il faut voir, comment en veritable Dieu-chien, il repandait ses bienfaits sur ses Adoratrices! c'étaient la paix, la concorde, l'affection mutuelle, dont il était le lien. Anubis, en preferant sa grande Maîtresse, lui attirait l'attention, les caresses, les hommages de ses deux Filles : La Mère s'occupait tout le jour : Le matin, de ses études : Dans la journée, de son enseignement : Le soir de sa cuisine : Après souper, de son Chien : C'était le seul amusement, la seule recreation de trois Personnes; elles n'en connaissaient pas d'autre. Anubis savait conserver sa dignité. Assis sur sa Maîtresse, le buste élevé, il distribuait également ses faveurs

aux

aux deux Filles. Mais il grondait, si elles impatientaient leur Mère. Lui seul les reprimait, ét la Mère lui-laissait toute l'autorité corrective. J'avouerai, que je fus émerveillé de ce tableau de tranquilité, de cette subordination parfaite, dirigée par le Chien, ét d'entendre dire gravement à la Mère, quand il grondait : —Voyez-vous bien, Mameselle, que vous avez mal fait-! Et de voir la Fille, même l'Aînée, s'humilier religieusement ! Je fus tout-attendri : —Quelle différence ! (m'écriai-je) : Quand Mamonet dirigeait sa maison, ce n'était que trouble, angoisses, querelles; il batait sa Femme, il amenait dans ses foyers *Lupas & Scorta* (Mad. Mamonet apprenait le latin à 39 ans) : Aujourdhui qu'un Chien gros comme deux-fois le poing la gouverne, ce Fetiche, ce Dieu-lare, si bien nommé Anubis, la maintient en paix ! Ma-foi, on en dira ce qu'on voudra; mais les anciens Romains, ét les Nègres d'aujourdhui n'étaient ét ne sont pas si bêtes-! Qu'importe par quel moyen la Divinité se manifeste ét gouverne-!... Ce sentiment n'était pas juste; mais ce fut un élan, que me causa, malgré moi, ce que je voyais... Je quittai les trois Anubicoles, en leur recommandant de conti-

nuer, comme elles étaient, s'il était possible, toute leur vie.

J'alai porter ce trait à la Marquise. Ét en chemin, je pensais: —Quelle innocence, dans cette Femme, qui n'a pas toujours mené une vie regulière? Avait-elle des vices? Non: elle n'eut que des malheurs ét de la faiblesse... Angelique! Angelique! (c'est son nom), vous auriez été un chefd'œuvre, avec de la fortune, ou-bien avec un Mari-homme, aulieu d'un Mari-singe ét vicieux-!...

A mon entrée chés MAD. De-M****, j'aperçus un petit trio, à l'écart: C'était Sara, Saintvent, ét la provoquante Victoire (la Layetiére). La Marquise était occupée, en ce moment. Dès qu'on m'aperçut, on vint à moi: Victoire me dit: —Voila deux tendres Amies... Elles s'aiment, hô! comme j'aime votre Elise, votre Felicité, votre Rosalie... Je repondis par un inclination, ét je m'éloignai. Un instant après, Victoire se trouva près de moi. —Elles ne s'aiment pas (lui dis-je), elles se trompent, à quî mieux. Examinez-les ma Belle-. Je ne voulais pas que Victoire, devenue la favorite, ét dont parconsequent la conservation morale ét phisique nous importait infiniment à tous, fût la dupe de deux Fripones.

On eſt ſurpris, que la Marquise ſ'attache à une Nouvelle-venue, ét que ſes anciennes Amies paraiſſent le voir ſans jalousie. Rien de plûs naturel, cependant: La Marquise était comme notre Souveraine; ſon amitié pour nous ne ſ'affaibliſſait pas: Une Favorite n'était à nos ieux, qu'un moyen de la rendre plús heureuse; ét cette Favorite nous devenait chère à tous. Voila le myſtère.

On n'imaginerait pas à quel point le recit du petit Anubis amusa la Marquise! Je le fis pendant le ſouper! Sara ét Saint-vent applaudirent: Mais Victoire ét les Autres en ſentirent le charme. Je racontai enſuite le trait du paquet porté.

Le carroſſe remena les deux nouvelles Amies, ét moi, j'alai voir les Parens du Petit-ours. Je les trouvai triſtes! Ce malheureux Enfant était incorrigible. Ils me conſultèrent, ét je leur conſeillai de le mettre hors de chés eux, de lui donner un état, où l'on ſoit forcé d'être poli, ſous un Maître honnête-homme ét ferme. Je leur citai Bâlin. Ils goûtèrent cet avis: Bâlin eſt un homme fort, terrible, laconique, inexorable. J'ai ſu depuis qu'il avait dompté le Monſtre: Mais avec des peines infinies, dont tout autre Homme aurait été incapable.

III-ÇI NUIT.

Tuileries: Parties fines.

Il eſt des Gens qui, voiſins des promenades publiques, y ont des entrées par leurs jardins. J'avais entendu parler, dans une maiſon des environs de la place Vendôme ét de l'Aſſomption, du projet de ſ'amuser dans les Tuileries, par un beau clair-de-lune, certaine nuit, qu'on fixa. Je m'y rendis vers les dix heures, ét j'alai me cacher dans l'immenſe tas-de-chaises amoncelées aubout de la grande-alée. A minuit, j'entendis arriver la Compagnie. On courut; on ſe divertit. Mais comme la Société ne laiſſait pas que d'être nombreuse, ét composée de Perſones de tous les âges, inſenſiblement Chacun ſ'apparia. Je n'avais-garde de me montrer! mon manteau m'aurait fait remarquer. Mais comme j'avais raconté le trait de la Fille cachée dans le tas-de chaises, Quelqu'un y penſa. Un Militaire de 32 ans, y amena une Jeune-dame de 18; un Abbé coquet, une Veuve de 22; enfin une Jeune-perſone très-tendre, y vint avec ſon Amant. Ces 3 Couples ne ſ'étaient pas accordés, pour le choix de l'endroit: Le Premier, bien-caché, entendit le Second, ét ſe tut; le Second entendit le Troisième, ét ne dit mot; de-

ſorte-que ce Dernier n'entendit Perſone: mais moi, j'avais entendu tout le monde. Les 2 premiers Couples ne furent que curieux; le Troisiëme ſ'occupa de ſon objet. Je ſuivis la marche adroite de la corruption, d'après un Jeunehomme bien-vicieux, qui veut ſeduire une Jeuneperſone deſtinée à Un-autre. Il employa tout: ſa tendreſſe, ſon malheur d'être un Cadet, le caractère du Futur, homme meprisable; il attaqua les principes de la morale ét de la religion; mais en écolier; je m'aperçus qu'il lui repetait ce qu'il avait lu ſans-doute le matin dans *Therèse-philosofe*; enfin, il fit valoir une forte raison, pour une Fille de 15-ans, c'eſt qu'elle le preserverait par-là du desespoir. Il ſ'exprimait vivement: La Jeuneperſone resiſta: Il voulut profiter de l'occasion: Elle ſ'écria! On accourut: Il ſe cacha, ét la Jeuneperſone ſ'échappa, en ſe gliſſant entre les arbres; elle ala rejoindre la Compagnie.

Cette avanture fit rire le ſecond des deux Couples, qui ne ſe gêna plus. Mais la Compagnie, inquiète, crut que quelque Voleur, ou quelqu'Inſolent ſ'était caché dans le tas de chaises: Les ordres pour lè ſiége furent donnés, ſans que nous les entendiſſions, les deux Couples-ét-

demi ni moi: Les-Domestiques arrivèrent avec des flambeaux; on entoura les chaises; les Maîtres, ét jusqu'aux Femmes les demolirent. On trouva dabord l'Abbé, accolé à la tendre Veuve; ét on rit: puis le galant Officier; ét le Mari ne rit pas! puis le Jeune-Cadet seul; ce qui donna de l'inquiétude à toutes les Mères! Enfin, l'on parvint à moi, ét j'eus l'honneur d'effrayer! Cependant on se remit assés vîte, en disant, —Voilà un singulier Couple-! La plaisanterie n'empêchait pas certaines Gens de nous regarder noir le Jeunehomme ét moi. Je dis bonnement la verité, pour tout ce qui me regardait. En ce moment Quelqu'un s'écria: —Hé! c'est le Spectateur-nocturne de la Marquise de-M····-! A ce mot les idées changèrent sur mon compte: On me demanda le fond des trois avantures? Je dis celle du Jeune-Cadet, mais sans nommer la Demoiselle; je donnai même à entendre, que c'était une Femmedechambre, qui s'était évadée: On plaisanta beaucoup! Je ne sais trop si j'obligeai le Temeraire; il me fit la grimace. L'Officier ét sa Jeune-dame, ainsi que la Veuve, augurèrent bien de ma discretion: En-effet, je les menageai tous-quatre également: Je ne suis pas

ſûr que le Mari ait été bien convaincu ; mais en-particulier, je l'aſſurai que ſa Femme avait resiſté. C'était ce qu'elle aurait dû faire... Je conclus, en l'engageant à prevenir le mal. Le ſiége des chaises interrompit l'amusement. Je tâchai de m'évader, ét j'y reüſſis plûs heureusement que je n'aurais dû m'y attendte, ſi je n'avais pas été reconnu.

Il était 3 heures ; je n'alai pas chés la Marquise, ét je remis les details.

III-ÇII NUIT.

SUITE : CONTEMPORAINES.

J'étais empreſſé le lendemain de revoir la Marquise, pour la tranquiliser à mon ſujet, ét je courus à ſon hôtel, dès les 9 heures, conduisant avec moi, dans un carroſſe-de-place, Saintvent ét Sara, dont la fauſſeté m'avait paru divertiſſante : Je racontai mon avanture de la veille, ét je rendis-compte de la ſuite des Avantures que j'avais recueillies. C'étaient autant de faits, qui recreaient la Marquiſe.

71 *Les 7 Maris, ou la Nouvelle-Sara :* Ce titre fit croire à la belle Blonde, qu'il alait être queſtion d'elle, dans cette hiſtoire, ſi extraordinaire, qu'elle eſt unique ; puiſqu'il ſ'agit de la riche ét jolie Veuve d'un Officier-de-marine, cru mort, qu'on remarie ſix-fois, ſans qu'aucun des

Epoux la possède. La jalousie d'un Tièrs, qui sait la verité, survient toujours à-propos, pour rompre le dernier mariage.

72 *La Coquette, ou le Pouvoir de la Parure:* L'Heroïne de Celle-ci est la Femme très-jolie, très-journalière ét très-coquette, d'un Homme faible : je l'ai parfaitement connue, ét mon dessein, par cette Nouvelle, qui était pour elle un veridique miroir, était de la corriger ainsi que toutes ses Pareilles, qui sont nombreuses à Paris.

73 *La Maîtresse en attendant mariage :* Cette Historiette est un joli trait de bonhommie paternelle, de la part d'un Homme très-sensé ; car il ne s'en est pas repenti, puisque son but principal est atteint ; il a conservé les mœurs de son Fils. *La Fille-en-cage* est une espiéglerie, arrivée un-peu differemment : Le fond est, que le Jeunehomme, devenu éperdûment amoureux d'une jolie Fille-de-modes, avait seduit le cœur de sa jeune Maîtresse, au-point de la determiner à venir demeurer à l'hôtel ; il avait eu l'adresse de la cacher dans un debarras, où elle vivait heureuse, nourrie par son Amant, qui la promenait le soir dans le jardin, ét même sur les Boulevards. Ce fut ce qui le fit decouvrir par son Gou-

verneur, qui dissimula, pour tirer-parti de l'avanture. Le trait est charmant dans mon recit à la Marquise! ét je l'ai mediocrement rendu, en voulant le deguiser au Public. C'est un malheur!

74 *La Capricieuse*, est un trait reel, arrivé en Normandie, ét que je tiens du D.r Guilbert-de-Preval: Ce qu'il y a de singulier, c'est que le même fait s'est repeté à Anvers, par deux Sœurs de la Mère de Sara; mais le denoûment fut contraire. Il faut voir cette Nouvelle.

75 *Les Six-Ages de la Fille*: Le 1.r est *La Quinzenaire*: C'est un trait recent, arrivé sous mes ieux, à la Nièce du Mari de la Coquette. 76 *La Vingtenaire*: Je connais cette aimable Persone, aussi belle qu'estimable. 77 *La Trentenaire*: J'étais son conseil. 78 *La Quarantenaire*: De-même. 79 *La Cinquantenaire*: Elle est sortie de chés moi, pour aler à l'autel, contre mon avis... 80 *La Soixantenaire*: Quant à Celle ci, le trait est arrivé deux-fois, à ma connaissance; mon Père m'a conté le premier, qui est de son temps, dans les dernières années de Louis-XIV.

Cette seance fut très-longue, parceque j'exposai les faits de toutes ces Nouvelles. J'ai toujours regardé l'Ouvrage des

CONTEMPORAINES, comme étant de la plûs grande utilité pour les Gens-mariés, par une morale utile, experimentée, ét propre à tout le monde, par la ſcrupuleuse verité des faits: Lors-même que je les ai deguisés, j'ai pris d'autres circonſtances veritables, pour les voiler, aux ieux des Ennemis de mes Heroïnes. Des Hommes opposés à toute vertu, n'aiment pas un Ouvrage qui, protegé par de ſages Magiſtrats, était l'effroi du vice: Ils ignoraient cette approbation! ſ'ils l'euſſent connue, les Lâches! ils auraient loué, ou fuſſent demeurés dans un craintif ſilence!... Je ne les nommerai plus.

LE LUTIN NOCTURNE.

Le carroſſe de la Marquise remena S.-vent ét Sara: je m'en-alai ſeul. Il ne m'était encore arrivé aucune avanture, dans ma propre demeure, ſi ce n'eſt les accidens ordinaires de la vie. J'étais rentré, quand j'entendis beaucoup de bruit, dans une petite chambre, que Sara occupait dans ſon enfance. Au-moment où je me mettais au lit, je vis arriver les deux Dames, Sara ét ſa Mère, preſquenues, ét très-effrayées:—Entendez-vous! entendez-vous! (me dit la Mère).—J'entens du bruit, Madame (repondis-je). —Ç'eſt ta Sœur-! (dit-elle à Sara). (J'ai

ſu depuis la terrible avanture de cette pauvre Enfant, adorée de ſon jeune Epoux, calomniée, reduite à ſe cacher, ét ſurpriſe dans cette chambre par un Monſtre, qui lui ravit l'honneur; elle en mourut!) Je voulus monter: —Hâ-ciel! n'y alez pas-! Je l'avouerai, je ſoupçonnai les deux Dames, de faire-faire ce bruit, par quelque raiſon particuliëre. Je m'élançai vers le cabinet: Sara me ſuivit: ſa Mère ne l'oſait. Je demandai tout-bas la cléf: j'ouvris precipitamment. J'avais entendu, ét je ne vis rien! La ſuperſtitieuse Anverſaise tremblait reellement; Sara n'était qu'étonnée. Après avoir viſité tous les recoins, ſans rien decouvrir, je redeſcendis. Je ne fus pas plûtôt au-bas de l'eſcalier, que nous entendimes une groſſe ét terrible voix crier: —Je ſuis Antonius-Leeman! je ſuis mort: Si ma Femme ne donne pas ma Fille en mariage à M. Law, qui l'aime, je vous tourmenterai toutes les nuits! Entendez-vous Elizabeth-? (c'était le nom de ſa Femme). —Peſte! (m'écriai-je); ce Monſieur a été chés Nicolet, ét il a entendu le-ſot Bailli dans ſon arbre! —C'eſt *ma* Mari, mon Voiſin! j'ai-reconnu ſa voix! (me dit la Mère). —Je n'en doute nullement, ſi vous voulez donner votre Fille à Law?

—Non! non! —Malheureuse-! (s'écria de-nouveau Antonius). Sara sourit: —Je sais ce que c'est! (dit-èlle); mais cela est bien singulier-! Nous remontames tous ensemble. Je n'avais pas fermé: j'entrai sans bruit. Rien. —Ose parler, Fourbe-? (m'écriai-je). Point de reponse. Les deux Femmes pâlirent; une sueur froide coulait du front de la Mère: je fus obligé de la soutenir. Sara s'efforçait d'ètre philosofe. Nous ne refumes pas à-moitié de l'escalier, que la voix s'écria: —Si tu ne donnes ma Fille à Law, je t'étoufferai-! Ma-foi! la Mère s'évanouit tout-de-bon, ét elle serait-tombée, si je ne l'avais retenue: Nous glissames neanmoins tous-trois; mais doucement. Je portai Mad. Debee chés elle, ét je voulus remonter, pour me reposer: Mais la Mère ét la Fille me declarèrent, qu'elles mourraient de frayeur, si je les quittais. J'appelai la Fille dont nous avions tenu l'Enfant, Sara ét moi, ét je me retirai. Je voulais decouvrir le Lutin: j'avais gardé la cléf. Je montai sans lumière, ét ayant ouvert, je reçus un coup-de-bâton qui me renversa. Je tirai cependant la porte, ét je la refermai. Je descendis, fort-piqué contre le pretendu Antonius, ét je revins avec ma lumière.

J'ouvris avec precaution; je regardai derriëre la porte, ét je ne vis rien. A mon retour, chés moi, on fit sur ma tête un baccanal effroyable! mais il m'endormit.

III-ÇIII NUIT.

SUITE DU LUTIN : CONTEMPORAINES.

J'étais depité de n'avoir pu decouvrir le pretendu Revenant, ét honteux d'avoir reçu de ce Drôle-là un coup-de-bâton! Dès que je fus levé, c'est-à-dire, après mon travail du matin, je montai dans la petite chambre: j'y trouvai le bâton qui m'avait frappé: J'observai qu'il y avait de la crote à une chaise, ét au rebord de l'unique fenêtre très-élevée. J'y montai; je vis de là boue sur les tuiles: Je presumai qu'on était venu-là par les toîts, au-moyen d'une fenêtre, située au haut de l'escalier d'un corps-de-logis, qui était au fond d'une cour solitaire. Tout-cela bien observé, je descendis chés mes Voisines. Je trouvai la Mère très-determinée au mariage de sa Fille avec Law: Sara s'y opposait encore, mais faiblement! Je leur fis-part de mes decouvertes. Aussitôt la Mère changea, ét de poltrone, elle devint audacieuse. Je lui promis, si elle voulait se mettre en embuscade le soir, avec quelques Voisines, de lui faire voir le Lutin, qu'il serait aisé de prendre. Elle fut ravie, ét se promit

de le bien châtier ! Je lui recommandai le ſecret.

A la fin du jour, on ſe mit en ſentinelle. Le Cordonier vit arriver Law, qui ſe gliſſait dans la ſeconde cour. Il monta, en ſe courbant, ét parvint, en prenant les toîts, à la petite chambre. Nous le laiſſames ; j'alai même chés la Marquiſe, à mon ordinaire, ét je menai Sara.

Je repris la Suite des CONTEMPORAINES, à la 81 Nouvelle, *La Morte-vivante :* C'était la ſingulière hiſtoire d'une Femme univerſellement jalouse : c'eſt-à-dire, qu'elle l'était de l'eſtime, autant que de l'amour, de l'amitié de ſes Enfans, étlrſt. Les details que j'en donnai, ſurtout ceux de cette Morte pretendue avec ſes Enfans, amusèrent la Marquise, ét ſa petite Société. 82 *Le Mort vivant*, eſt un homme curieux de ſavoir, quelle reputation il aurait après ſa mort ? Il a feint de mourir : il va dans les endroits publics, le visage couvert d'une pellicule legère, outre qu'il évite ſes Connaiſſances, ét jète ſon nom dans les entretiens. On lui dit ce qu'on penſe. Il revient enſuite chés lui, ét il éprouve ſa Seconde-femme ét ſes grands Enfans du prem.-lit.

83 *Le Mariage-enfantin*, eſt la conduite tenue à Aucerre, par une Dame Jeudi, envers ſa Fille ét ſon Gendre. J'ai

vu, en 1771, à Paris, rue Sainthonoré, un autre *Amour-enfantin*.

84 *La Fille sensée, ou le Fat éconduit*, est un charmant sujet de comedie! Quant à *la Fille qui se donne à-l'essai*, c'est un trait que j'ai vû en 1763.

85 *La Fille-confiante*, vaut par certains details, qui representent tantôt un Père sage, une Fille soumise; tantôt un Fat, qui veut faire le philosophe.

86-87 *La Fille voilée*, ét *le Voile ét le Masque*, sont deux singulières Nouvelles, dont la première date de 1763, ét la dernière est ûn-peu plûs ancienne.

88. *L'Actrice vertueuse*, a été reconnue de tout le monde, par les details.

89 *La Fanfarone de vertu*, est remplie des traits saillans ét comiques.

90 *Le Bigame*, est un de ces traits qui attestent les inconveniens du mariage, lorsque l'Épouse est acariâtre, ét qu'elle neglige sa parure ét la propreté.

91 *Le Second-Bigame*, est une des scelerattesses du Dissequeur: *Le Faux-Mari* est une infamie nocturne, qui appartient encore au Dissequeur.

92 *La Fille volée*, le fut reellement à son Père, honnête charron, par un D.

93 *La Fille-à-la-mode*, est une Beauté celèbre, dont les scandaleuses avantures ont fait tant de bruit, qu'elle se tient,

aujourdhui, dans une retraite modeſte.

94 *Les Qui-pro-quo nocturnes*, ſont vrais, malgré leur extrême complication, effet du hazard: mais il manque quelque chose à leur vraiſemblance; c'eſt un veritable imbroglio nocturne, qui eût été beaucoup-mieux placé dans les NUITS, que dans les *Contemporaines*.

95 *La Fille-à-bien-garder*, eſt une de ces Nouvelles, qui doivent rendre la Collection précieuse aux Habitans-des-campagnes; comme un grand nombre d'autres ſont de la plûs haute importance pour les Gens des Villes, qu'elles premuniſſent.

96 *Le Bourru vaincu par l'amour*, renferme une excellente leçon pour les Femmes, qui ont un Mari bruſque.

97 *La Nouvelle-Eloïse ét le Nouvel-Abeillard*: C'eſt la vengeance nocturne priſe par un Apothiquaire, d'un Etudiant-en-medecine, galant de ſa Femme: Ce trait n'a pas eu de celebrité, parce-que toutes les Parties ont eu le plûs grand interêt de le taire.

98 *La Femme-mari*, eſt un trait arrivé en Flandres, il y a quelque-temps.

99 *L'Epreuve malheureuse, ou le Noüvel-Alexis*, eſt le triſte resultat de l'humeur defiante, atrabilaire d'un Inſenſé, auquel on avait donné une Epouse charmante, qu'il ne meritait pas.

100 *Le Menage-Parisien :* Le fond en eſt-il vrai? —Oui, malheureuſemēt, ét au centuple! Mais c'eſt avec douleur, que j'ai entendu repeter, qu'un Honnête-homme, trompé par quelques lettres du nom, ſ'était donné, dans ce Conte, un rôle qui ne lui convient guère, ét que je ne lui deſtinais pas! *Gnôſti ſeaûton!*

101 *La Femme-tresor:* Ce trait a été donné à l'Auteur, par M. Favart le père. Le ſujet eſt *la Reſſource honnête*, employée ſecrettement par une Epouse.

102 *Les Maîtreſſes tirées au ſort, ou la Loterie de mariage:* Cette Nouvelle represente un usage familier en Baſſe-bourgogne, parmi les Villageois, usage que les Porteurs-d'eau de la rue Geoffroi-l'ânier realisent à Paris: Au commencement de l'hiver, ils tirent leurs Maîtreſſes au ſort, ét Chacun frequente Celle qui lui eſt échue: Les Officiers en garnison tirent quelquefois au ſort, par un autre motif, les Femmes-galantes d'une Ville. *La Loterie* eſt un projet, pour marier les Jolies-filles ſans dot.

103 *La Femme aveugle, ét le Mari ſourd :* Charmante Nouvelle, dont je n'ai pas le merite; il appartient complètement aux Perſonages. Je la lus en entier, ainſi que le petit Conte de *Sentendbien*, que je dois à ma Mère, ét qui eſt d'une naï-

veté également originale ét touchante.

La ſeance avait été lougue : Je me hâtai de me rendre à la maison. Le Lutin avait commencé ſon baccanal ; mais on l'écoutait ſans frayeur : Ce qui diminua le plaisir du denoûment. Dès que je fus arrivé, on prit mes conſeils, pour ce qu'il était à-propos de faire. Je dis à mon Compère (le Père de notrè Filleul), de ſuivre la route du Lutin, ét de ſe tenir à couvert derrière la cheminée, avec une groſſe ſeringue, ét un ſeau d'eau. Nous montames enſuite, Sara, ſa Mère ét moi. Nous ouvrimes la porte, avec de la lumière. Le Lutin ſ'était retiré ſur le toît. J'ouvris la fenêtre, ét je m'avançai avec precaution. Ce mouvement le fit retirer. Ce fut alors que joua la groſſe ſeringue : Law fut inondé. Il n'osait avancer, ni reculer, parce que je tirai un coup-de-piſtolet par la fenêtre : ce qui l'effraya ſi fort, qu'il prefera de gâgner la cheminée, ét de ſe faire connaître. —Quoi ! c'eſt vous ! Monſieur Law ! (ſ'écria notre jeune Compère) !... Hâ ! Monſieur Law ! ça n'eſt pas bien, de faire des frayeurs comme ça-! Law, bien honteux, pria de le laiſſer deſcendre : Mais nous ét'ons à l'attendre au piéd de l'eſcalier, les deux Femmes armées de chaqu'une un manche-à-balai, ét moi

d'une vieille épée; notre Commère avait une broche, ét deux autres Voisines des couperets. Noûs étions colés contre le mur, dans l'obſçurité : mais trois ou 4 Enfans avaient des lumières ſous un pot, qu'ils devaient montrer au premier cri. Law vint pour paſſer bien doucement. Nous nous écriames tous enſemble, ét les Dames frappèrent. Au même inſtant, les Enfans montrèrent leurs lumières. La Mère de Sara était furieuse à-proportion de ſa peur, ét elle frappait encore en-voyant. Law demanda misericorde à genoux, ét ſ'enfuit.

III-ÇIV NUIT.

BELLECOUR-h.-ét-f. (DUFRESNE) : DOLIGNI ; (GUEANT).

J'alai aux *Français*, où je vis les *Dehors-trompeurs*, joués par Doligni, Bellecour ét Molé; avec la *Pupille*, par la 1.re ét le 2.d [E].

J'alai rendre compte à la Marquise de cette representation.

LE SICISBÉE : BAL.

A mon retour, je m'éloignai dans les derrières de la Place-Vendôme, ét je me trouvai à la porte d'un hôtel, qui ſ'ouvrit. J'en vis ſortir un Jeunehomme, donnant la main à une Dame, qui me parut étrangère : En-effet, elle était italienne, belle ét très-jeune. Le Mari,

qui les avait accompagnés jusqu'à la porte, paraissait un Homme de 40 ans. —Je vous rejoindrai au bal (lui dit-il), dès que j'aurai terminé quelques affaires, ét fini mes lettres-. Je suivis la Dame ét le Jeunehomme, qui étaient montés en voiture. Ils entrèrent dans une maison, dont les appartemens me parurent très-éclairés. Il n'était pas possible de penetrer là. Je revins à la porte de l'hôtel, d'où la Dame était sortie : les Domestiques étaient debout. —Dites-moi, je vous prie, (dis-je à l'Un deux), comment il se fait, qu'un Italien, tel qu'est votre Maître, confie une Femme aussi jeune, aussi charmante que la sienne, à un jeune ét joli Français? —Le voici, Bonhomme: C'est un Sicisbée. En Italie, quand un Mari veut être sûr de sa Femme, sans la renfermer, il lui donne un Sicisbée, qui l'accompagne partout, qui est jaloux d'elle, ét dont l'honneur consiste, comme celui du Chien de Jardinier, à ne pas manger de prunes, ét à s'opposer à ce que d'Autres en mangent. —Fort bien! je savais cela: Mais votre Sicisbée est un Français. —Qu'importe? Il est l'Homme du Mari qui lui a donné sa confiance-. Tandis que nous parlions, le Mari descendit, ét monta en voiture. Je m'approchai : —Mon-

ſieur (lui dis-je), voulez-vous me permettre de vous accompagner au bal? —Quî êtes vous? La demânde eſt ſingoulière! —Je ſuis le Spectateur-nocturne. —Hé! quel eſt cet Animaux-là? —Monſieur, c'eſt un Animal très-clairvoyant, qui devine tout ce qui ſe paſſe. —En ce cas, tou es ϙun Animal bien nouisible, car je ſerais au deſeſpoir de tout ſavoir! —Ce que vous dites-là eſt excellent!... Mais, je ſuis prudent ét ſage: croyez que je ne vous revelerai que les choses utiles. —Cet Inconnou eſt-il Caglioſtro? —Non.... Connaiſſez-vous Madame la Marquise De-M****? —Oui, c'eſt oune Femme reſpectable! chés laquelle je dîne quelquefois. —Ne vous a-t-elle jamais parlé de ſon Hibou! —Oui! oui! beaucoup! —C'eſt moi! —Hâ! c'eſt oune autre chose! —Je vous prie de me procurer un deguisement; de me dire quel ſera le vôtre, celui de Madame ét de ſon Ecuyer? —Hâ, oui! de ſon Siciſbée. —Precisement. —Je le veux... Vous prendrez mon domino, ét moi celui-ci, Inconnou. —Comme il vous plaîra, Monſieur. Nous partimes.

Arrivés au bal, j'y entrai, habillé comme devait l'être le Patron, ét je cherchai une Femme en Marmote, avec un Vielleur. J'aperçus bientôt un Couple

ſous ce coſtume. Je m'en approchai : J'en fus accueilli avec conſideration, fêté, choyé : l'on ne me quittait plus. Je fus un-peu ſurpris de cette conduite ! —Voila un Mari de 40 ans, bien aimé de ſa Femme ! (penſai-je), tandis qu'elle a un joli Marquis pour Siciſbée-! Je m'éloignai : Je rejoignis l'Italien, qui avait ſuivi deux Nymphes fort bien-faites, qu'il avait enfin perdues de vue. Je lui rendis-compte de mon agreable avanture, ét je le priai de changer d'habit avec moi, pour jouir d'un bonheur qui lui convenait davantage. Il y conſentit. Sous ce nouvel habit, parfaitement inconnu, je me rapprochai de la Belle au Siciſbée. Quî était-ce? Le voici. Je m'avançais d'un air diſtrait, ſans paraître rien écouter, ét ce fut alors que j'entendis la pretendue Belle-dame dire à ſon pretendu Siciſbée. —Le revoila: A ton rôle ! Il faut qu'il croye, ma Maîtreſſe folle de lui, ét toi, hô! un petit Caton!... Mais où eſt Madame?... Hâ! la revoila auſſi.. S'il ſ'en doutait-!... Effectivement la Jeune-dame rentrait, avec ſon Siciſbée: C'étaient les deux Nymphes; le jeune Marquis ſ'était mis en Femme; comme il était bienfait, qu'il avait le pied petit, c'était à ſ'y meprendre. Inſtruit, j'abordai les deux Nymphes pretendues :

Elles alaient me fuir je les fixai par un mot : —Marquis (dis-je à la ſeconde Nymphe) ; j'ai votre ſecret : La Femme-de-chambre aurait bien joué ſon rôle, ſans l'indiſcretion qu'elle vient de commettre : obſervez-vous mieux, ét ne quittez plus le bal-. Les deux Nymphes bien ſurpriſes, demeurèrent auprès de moi, ét cherchèrent à me penetrer. Mais je n'avais pas beſoin de deguiser ma voix, je ne leur avais jamais parlé. Je leur montrai le Mari, qui avait changé de deguisement avec moi, ét qui les avait pourſuivies auparavant. Leur ſurpriſe augmenta. Je repetai, que j'avais leur ſecret ; que je ſavais que M. le Sicisbée était un fripon; mais que j'étais trop prudent pour les trahir : Que cependant il était neceſſaire, que M. le Marquis ſe retirât, vu que j'avertirais l'Epoux de la conduite du Sicisbée, ét de la connivence de la Femme-de-chambre. On ne me quittait pas : Le jeune Marquis donna même des ordres pour me ſuivre. Mais j'alai prendre le Mari, qui était auprès de la Femme-de-chambre, ét je l'amenai à-côté des deux Nymphes, en lui revelant que l'Une était ſa Femme, ét l'Autre ſon Sicisbée, qui ſ'était diverti de ſes pourſuites. Ce fut ma ſeule indiſcretion.

Et elle intimida suffisamment le Marquis, pour qu'il abandonnât le dessein de me connaître. Je remis mon deguisement dans le carrosse du Mari, ét je m'échappai.

III-ÇV NUIT.

SUTIE : NUIT AU LUXEMBOURG.

A 8 heures, j'étais chés la Marquise. Je ne lui deguisai rien de l'avanture du Seigneur italien, auquel elle s'interessait (car c'est par ses ordres que j'avais agi). Elle fit un usage prudent de ma decouverte. Elle m'apprit, qu'il devait y avoir une partie au Luxembourg; que la Jeunedame y serait avec son Sicisbée, à-moins que le Mari n'en empêchât, ét qu'elle desirerait savoir ce qui se passerait. Elle ajouta: —Cet Italien est un Homme sage, qui a cru faire-merveille de transplanter à Paris un usage de Milanais: Mais ici l'on corrompt tout: Je l'ai laissé faire, comptant sur vous pour l'éclairer-. On soupa de bonne-heure, ét je partis.

J'arrivai au Luxembourg, avant qu'on fermât les portes, ét j'alai me mettre à-l'écart: La Compagnie devait arriver par une des entrées qui donnent sur le jardin. Ce n'était pas un bal, comme la-veille, mais un divertissement plûs piquant encore; c'était une nuit d'Arcadie: Toute

la

la Société était en Bergers ét en Bergères : On feignait de garder les troupeaux au clair de la lune ; on courait, on s'égarait, on s'asseyait sur le gazon en troupes, ou deux à deux... Mais j'anticipe. On n'arriva qu'après souper, c'est-à-dire vers les une heure. Je vis entrer la Compagnie, par une grille, en face du bassin : On la laissa ouverte, ce jardin particulier étant lui-même très-agreable : On se repandit dans la campagne, dans les forêts ; le Luxembourg reünit les deux genres. Je pliai mon manteau, que je mis dans un coin, ét je suivis en habit.

Jamais je n'ai rien vu de si pittoresque, de si delicat. Ce n'était pas une partie de libertinage ; tout était decent, ét representait l'innocence de l'âge-d'or. J'aperçus la jeune Italienne, avec son Sicisbée ; le Mari donnait la main à une belle Dame : J'observai surtout le Sicisbée... Hô ! c'était un Amant, mais de l'espèce la plûs ardente. Je le contrariai un-peu : Il se defia: Je m'en éloignai facilement dans ce vaste jardin ; mais mon apparition l'empêcha de s'écarter de l'innocence de l'âge-d'or.

Il m'arriva une avanture à moi-même. Deux Jeunes-persones me prirent (le dirai-je) ? pour ... un Marechal-de-France, auquel, apparemment, je ressemblais un-peu. —Vous êtes en Berger, Monsieur

le Marechal? (me dit l'Aînée).... Rien qui vous distingue! c'est bien-! Je souris. La Jeune-personne me prit une main; sa Sœur, âgée de 13 ans, me prit l'autre, ét nous marchames, nous courumes. J'étais ému: Je ne sais quel charme éliséen était repandu sur tout le jardin! La lumière de la lune, les ombres, la liberté, la beauté des Femmes, surtout celle de mes deux Compagnes, donnaient à cette partie, l'air d'un rêve; elle était aussi delicieuse que les songes heureux.

Je fus rencontré par le Sicisbée: ét comme les deux Jeunes-personnes se tuaient de m'appeler, Monsieur le Marechal, sans me nommer, le Marquis fut persuadé, que j'étais un grand Seigneur, amoureux de sa Belle. Il s'approcha de mon oreille: —Melibée (me dit-il), vous devez être content de votre lot; vous n'êtes pas Melibée, en ce moment, vous êtes Anacreon, que les Grâces mènent par la main. —Oui; mais, je ne les conduirai pas dans un precipice, pour prix de leur confiance: *Ha! Corydon! Corydon, quæ te dementia cepit!* Le poignard est sous les fleurs! *Anguis latet in herbâ!* —On voit bien que Melibée est ami de Virgile! (me dit le Marquis); il emploie ses expressions. —*Alexis! Corydon* vous aime! mais respectez sa *Galatée!* Conservez-la lui fidèle; ét je

vous reserve un prix qui vous satiffera-!
Mes deux jeunes Grâces nous écoutaient, tout en admirant la belle Italienne, qui me dit: —Monsieur le Marechal, vous m'enchantez! Je veux meriter votre estime, ét je la meriterai. —Hier! hier! —C'était vous! — C'était moi! —Hâ! mon sort est entre vos mains!... —Je l'ai remis dans celles de la Prudence. Voyez la Marquise de-M···; elle fait tout. —La Marquise de-M···! —Elle-même... Il faut la voir, dès demain, ét lui parler à cœur ouvert. —Je le ferai, Monsieur le Marechal-. Je fus sûr alors, qu'il n'y avait plus rien à craindre. Je m'éloignai. Comme je m'applaudis du heureux hazard, de la rencontre des deux Jeunes-persones! Aussi leur temoignai-je la plûs tendre amitié. Je leur fis des complimens, ét elles me dirent, que je n'avais jamais eu tant d'esprit...

Nous étions tout-aubout du jardin, dans l'endroit le plûs solitaire. C'est-là qu'étaient reünis quelques Grouppes de Bergers. L'Un d'eux prit sa flûte, ét il en joua presqu'aussi bien que le Chevalier de-Saintmarq de la rue Bethisi. Toutes les Bergères étaient-enchantées!. Un-[illegible]re avait sa musette, ét l'on dansa [illegible]e ronde. J'étais de tout-cela, tenant [illegible]s deux Grâces. Dans un moment, je louais leur legèreté, un Homme

vint leur frapper sur l'épaule ; elles lui dirent, —Laissez-nous-! sans le regarder. Je levai les ieux sur cet Homme ! je lui ressemblais... Je vis que c'était le Marechal. Lui, de son côté, crut que les 2 Jeunes personnes le boudaient, ét il se retira en riant. Cependant, pour ne pas me decrediter, ét manquer l'effet que je m'étais promis, de l'erreur de la belle Italienne, je m'éclipsai adroitement ; je sortis par le jardin grillé, je traversai l'hôtel, le Portier m'ouvrit, ét je me trouvai dehors à 4 heures du matin.

Je courus chés la Marquise. Je me fis ouvrir, ét j'écrivis dans la chambre d'Elise le recit de ma nuit, afin-que Mad. De-M··· sût ce qu'elle aurait à dire, si la Jeune-dame au Sicisbée se presentait.

III-ÇVI NUIT.

LA FILLE ENSEVELIE VIVANTE.

J'alais chés la Marquise, lorsque passant devant l'Hôteldieu, j'entendis quelque bruit. J'entrai dans la sale des-Morts, ét j'y trouvai une Fille-cuisinière en larmes, qui ranimait une Compagne cherie de son enfance, deposée parmi les Morts. Elle voulait la faire emporter, ét l'on s'y opposait. Mais je m'unis à la Fil[le] ét on ne l'empêcha plus d'arracher s[on] Amie à l'horreur de son sort. Si Que[l]qu'un dit, que les Hôpitaux, tels qu'[ils] sont parmi nous, sont reellement util[es]

il trompe le Gouvernement : Si Quelqu' un dit, qu'ils font bien administrés, il est un fripon, ou un tigre ; Si Quelqu' un dit, que les revenus de l'Hôteldieu, bien repartis aux Pauvres, quels qu'ils fussent, qui reclameraient du seconrs, ne feraient pas plûs utiles que l'Hôteldieu, c'est un mauvais Citoyen : Si Quelqu'un dit, que les Hôpitaux ne sont pas une des causes de l'ivrognerie, de l'inconduite, étleresle, il est un menteur infame. Je sais cela mieux que Persone, moi, moi, le Hibou, qui vis avec les Ouvriers, qui les connais jusqu'au fond de l'âme, ét qui sais que tous les Gens qui en parlent, même les Medecins, ne les connaissent pas assés, parcequ'ils ne les ont pas assés vus. Il y a 20 ans que j'ai imprimé, dans le *Pornografe*, que les Hôpitaux étaient un mal: Je le savais dès-lors ; je le sais mieux aujourdhui : J'aurais eu cent-millions, que je n'aurais pas souscrit un sou pour les nouveaux Hôpitaux; la Marquise n'a pas souscrit, non-plûs; nous aurions agi contre notre conscience. Un certain Medecin a dit, que les Hôpitaux serviront à former des Medecins. Hâ! voila le mot : *Faciaus experientiam in animâ vili!* Preez des Criminels, ét non pas les Paures! vous pourrez adoucir le sort des

'Coupables, dont on a quelquefois interêt d'étouffer la voix....

Je courus chés la Marquise lui recomander l'Infortunée, qu'on va sauver.... Il faut donner l'histoire de cette Jeunefille, telle que son Amie me la raconta le lendemain, lorsque j'alai lui annoncer la protection de Mad. De-M···. —Monsr, (me dit-elle), mon Amie a été à l'Hôtel-dieu à mon insu; j'aurais sacrifié tout ce que je possède pour en empêcher...... C'est la plûs jolie Fille, ou Femme de ce quartier; car elle est mariée; ét la plûs malheureuse! Son Père, qui est un riche marchand-de-chevaux de la rue**, lui a fait épouser, malgré elle, un Homme qu'elle n'aimait pas: elle en aimait Un-autre. Le soir même du mariage, elle s'échappa, ét vint me trouver, parceque j'avais été cuisiniëre chés eux: Elle me dit de la sauver, de lui donner de mes habits, ét de la mettre en service, comme ma Sœur, dans un autre quartier, ou qu'elle se detruirait. Je l'aimais trop pour m'y refuser. Je la plaçai donc à la Barriëre-du-Trône. On fut si content d'elle, qu'on m'en fit bien des complimens, ét de sa sagesse; car étant jolie, elle fut souvent attaquée! C'est ce qui a causé sa maladie, ayant été si fatiguée, en se defendant contre le Fils-aîné de la maison, qui l'a violentée, après lui avoir inutilement offert le ma-

rage, qu'elle en a eue une revolution: Ne pouvant me venir voir, elle a été se refugier à l'Hôteldieu, dont la puanteur l'avait suffoquée-.... Qu'on juge de mon étonnement, quand je reconnus dans la Malade, la Fille de Maquignon, 286 NUIT? Mad. De-M··· l'a prise sous sa protection.

Cette Femme celeste avait vu la Jeunedame, dans la journée, ét tout alait à-merveille, pour l'honneur du Mari.

Je repris la Suite des CONTEMPORAINES, au moment où Saintvent ét Sara entrèrent; car MAD. De-M···· était si bonne, qu'elle les avait envoyé chercher.

104-105 *La Sympathie-paternelle*, ét *la Fille reconnue:* C'est un trait arrivé sous les ieux d'Edme-Rapenot le libraire: Il est infiniment touchant, ét la Marquise attendrie me dit, qu'il lui fesait cherir davantage ses Protegées. L'Heroïne était fille de cet Orfèvre, qui se sauva du Petit-châtelet, avec M. Taaf.

106 *La Femme seduite par son Mari.* C'est l'histoire deguisée du Marquis de-Ch***, ét de la Fille d'une Femme trop connue, pour qu'on puisse la designer.

107 *La Femme-tardive*, exprime la conduite imprudente de plusieurs belles Femmes, qui, sages dans leur printemps, s'avisent de cesser de l'être dans leur été. Celle-ci était l'épouse d'un Home de robe.

109 *La Mère grosse pour sa Fille*, est

une hiſtoriette intereſſante, ét digne d'être citée aux Mères, qui n'ont que trop frequemment occasion de ſuivre une conduite folle, ét tout-opposée;... comme l'a fait une Dame De-Lumeriton: J'ai voulu donner un autre exemple aux Mères.

110 *La Fille de 3 couleurs*: Qui ſ'imaginerait, que je ſuis le temoin oculaire de ce trait invraiſemblable, dont l'Heroïne était une Amie de la belle Virginie!

Les Contemporaines-communes, ou *du-commun*, commencent ici. 111 *La Jolie-Courtière*: J'ai connu la Mère de l'Heroïne par Virginie, amie de la Dernière: J'ai entendu raconter l'hiſtoire, devant la Fille ét la Mère, ſans contradiction de leur part. Je n'ai publié la Nouvelle, que de l'avis de Mad. De-M··· ét du President, qui tous-deux m'ont aſſuré qu'elle pouvait être utile aux Citadins.

112 *La Jolie-Vielleuse*, Nouvelle où ſe trouve le recit de la mort de Marguerite, ét qui renferme une hiſtoire très-intereſſante ét vraie, un-peu deguisée.

113 J'ai connu la *Jolie-Ravaudeuse*, jeune ét jolie Perſone, amie de la Femme d'un Avocat, l'heroïne de la 30 Nouvelle, ét je l'ai vue mourir.

114 *La Belle-Bijoutière*, demeurait dans la rue Sainthonoré, près celle d'Orleans: C'eſt la Mère de l'Heroïne de l'*Amour enfantin*, du *Nouvel-Abeillard*,

115 *La Jolie-Fourreuse*, eſt cette aimable Brune, de la rue Daufine, qui avait de ſi beaux ieux, ét un ſi joli ſourire.

116 *La Jolie-Coîfeuse* : C'eſt la ſeduisante Desirée, de la rue du-Plâtre S.-j.

117 *La Belle-Chapeliëre*, était au coin des rues de l'Arbre-ſec ét de Saintgermain; ét la plûs jolie, la plûs ſeyante figure qu'on puiſſe voir. ¶ Ces premiëres Contemporaines-du-commun, ſe trouvent dans le *XVIII Volume*, ét ne ſont pas, à-beaucoup-près, les plûs intereſſantes ! les *XII Vol.* ſuivans ſont ce qu'il y a de plûs ſaillant ét de plûs pittoreſque dans cette immenſe Collection d'Avantures. Je ramenai en carroſſe Saintvent ét Sara.

III-ÇVII NUIT.

SUITE DU MAMONET.

Une affaire me conduisit chés un Libraire vers les 5 heures. J'y trouvai un eſtimable Vieillard, celèbre par ſes Ouvrages legers, toujours applaudis; ſ'ils n'ont pas le merite de rendre la nature, ils ont celui de l'embellir, par ces magiques ét charmans tableaux, que les Gens-du-monde aiment à voir ſubſtituer à la realité. Je ſaluai cet Homme veneré, que Saintvent n'avait pas encore indiſposé contre moi; puis j'alai parler d'affaires. Comme je finiſſais, j'entendis un recit qui m'intereſſait : C'était un Jeunehomme, qui repetait, en riant, une ſcène de

Mamonet, à l'Auteur de *la Chercheuse-d'esprit*, ét de *l'Anglais-à-Bordeaux*: —Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer-? Rien. —Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer-? Mot. —Monsieur, je suis Mamonet: est-ce que vous ne me reconnaissez pas? —Si, Monsieur, je vous reconnais; je sais que je vous ai prêté de l'argent, que vous ne m'avez pas rendu, que je vous ai tiré de prison, ét que six mois après, vous avez écrit contre moi-! Mamonet fut si confus, (ajouta le Jeunehomme), qu'il fit une profonde reverence, ét se retira. Un des Temoins de la scène, qui n'aimait pas Mamonet, fit son portrait. —C'est un petit Etre, aussi laid que vicieux! A son premier sejour à Paris, il était commissionnaire, ét rinçait les verres au Café du Luxembourg: il en fut chassé pour une bassesse, ét renvoyé de Paris. Il courut avec des Baladins, auxquels il servit de Singe: il a été montré pour tel à Lion, ét on lui attribua même une pièce. Revenu à Paris, il fit une Epître obscène, qu'il vendit manuscrite: M. De-Sartine, l'en punit par 3 mois de Bicêtre. Je ne vous citeraï pas une infinité d'autres traits, comme son mariage, ses crapuleuses amours avec une Fille-tapissière, qu'il obligeait sa Femme à servir, à laquelle il fit dedier une plate Brochure, ét qui fut mise à Saintmartin,

en-même-temps qu'il ala au Châtelet pour la troisieme-fois: Je ne dirai rien de la terrible ét punissable avanture de l'Hôtesse de Lion; de celle plus criminelle encore de la Petite-fille de la Montagne Saintegeneviéve, avanture qui le força de quitter la Capitale: Mais je parlerais de l'abandon denaturé de ses 3 Enfans, dont Une... Je fremis d'horreur!... Je parlerais de son libertinage actuel ét crapuleux, de son mauvais-cœur, de sa noire ingratitude, si je ne sentais un insurmontable degoût à m'occuper d'un pareil Objet.

J'alai ensuite aux FRANÇAIS: On y donnait *la Partie-de-chasse*, et *la Feinte par-amour* [F].

DATES EFFACÉES.

En alant chés la Marquise, je traversai l'Ile, ét j'y trouvai deux Femmes avec une lanterne. Surpris, je m'approchai d'elles, sans bruit. C'était Saintvent ét Sara. Mon étonnement redoubla. —En voici une! (dirent-elles). Et elles firent effacer par un Cocher-de-place. Lorsqu'elles furent avancées, je regardai: C'étaient mes dates qu'elles detruisaient! —Hâ! Barbares! que faites-vous! pensai-je! vous m'ôtez la consolation que je me preparais, si des jours terribles reviennent, avant que j'aie cessé de vivre! (Je voulais parler de la perte de la Marquise). —En voici une où il est question de moi!

(s'écria Sara): il écrit tout! Oui! voici mon nom! tenez, lisez: —*31 Maii, Sara non redita.* —Je ne sais ce que cela veut dire; mais voila mon nom-! Et elles effacèrent. Je retablissais à mesure qu' elles avançaient. Elles vinrent à une date, *1 Mart. Sacra.* Elles pensèrent que ce mot *Sacra* était encore *Sara*: ét elles effacèrent. *2 Ap. Sacra*, elles effacèrent, ét ainsi de-suite aux 12 mois, le *3 mai*, le *4 juin*, le *5 juillet*, le *6 auguste*, le *7 7.bre*, le *8 8.bre*, le *9 9.bre*, le *10 x.bre*, le *11 janvier*, ét le *12 fevrier*: Ces jours étaient nommés *Sacrés*, parcequ'ils étaient pour moi les calendes des Anciens. Tout ce qui reveille la sensibilité, est precieux: la sensibilité fut la source des superstitions; je me suis amusé à en faire l'épreuve sur moi-même: Je pouvais m'en jouer, dans un siècle éclairé comme le nôtre; mais je ne m'en serais pas joué il y a 200 ans; je me serais rendu supersticieux. Le but de mes dates, est de vivre au jour marqué 1 an, 2 ans, 3 ans, 4 ans auparavant, en même-temps qu'au jour present: c'est de sentir, jour par jour, avec ce que j'éprouve naturellement au moment actuel, ce que j'éprouvais, il y a un an, 2 ans; de doubler, tripler ainsi ma sensibilité, de la rendre douce, active, ét capable de me faire travailler. Une pro:

menade autour de l'Ile, eſt une jouiſſance innocente, mais delicieuse! O combien j'étais affligé de voir les deux Fripones effacer mes ſenſations! Cependant je ne dis mot: Elles achevèrent, ét je les joignis, au moment où elles remontaient en fiacre, pour les mener chés la Marquise, à laquelle je dis tout ce que j'avais fait ét vu dans la ſoirée.

A mon retour, je trouvai une Femme éplorée, qui cherchait ſes Enfans. Elle ne les trouva pas, ét ne voulut rien me dire.

III-ÇVIII NUIT.

La Belle-Œuvre.

La Femme qui cherchait ſes Enfans m'avait donné de l'inquiétude! Le ſoir, de bonne-heure, j'alai m'informer de ce qu'elle était. On me repondit, que c'était une Inconnue, à laquelle la tete paraiſſait avoir tourné. Ce fut un motif de plûs, pour la rechercher. J'entrai chés elle: Je lui demandai, ſi elle avait trouvé ſon Fils? —Mon Fils! dites mes Enfans! Hâ! j'ai tout perdu! Ils m'ont ôté mon Mari! ét d'Autres m'ôtent mes Enfans! que je ne reverrai jamais!..... Je ne ſuis plus mère... Qu'en ont-ils fait?... Mes Enfans étaient là... On eſt venu: On m'a fait ſouper avec eux: J'ai dormi, ét je ne les ai plus revus! L'Aîné a 6 ans; la Fille 5; le Cadet 4; la 2.de Fille 1 an. Ils ſont jolis ét blonds: Je les

cherche tous les soirs... Hâ! si je les trouvais-! Je fus touché de la douleur de cette Infortunée, qui me paraissait avoir l'esprit aliéné. Mais je ne pus obtenir d'elle aucun éclaircissement. Le hasard me le donna.

En la quittant, je vis un carrosse, dont on ouvrait la portière. Un Homme avança le corps en dehors, ét dit: —C'est-là? —Oui! (repondit une Dame). On dit qu'elle devient folle: Comment la consoler? —Il faut en prendre soin, Madame: On ne lui rendra pas des Enfans, auxquels elle ne transmettrait que la honte ét la misère: leur interét est sacré-. J'écoutais: L'Homme descendit de voiture, au méme instant où la Femme sortait avec sa lanterne. —Où alez-vous, ma Bonne? —Chercher mes pauvres Enfans. —Vous ne les trouverez pas! Ils sont placés; ils sont bien. On aura soin de vous; prenez cette bourse. —Moi! moi! (elle rejeta violemment la bourse à Celui qui la donnait),... que je vende mes Enfans! Et elle voulut le frapper. Il remonta dans la voiture, ét s'éloigna.

J'avais suivi le carrosse, ét je sus la demeure du Monsieur ét de la Dame. J'alai porter cette nouvelle à la Marquise; ensuite je fis l'analyse de quelques-unes de mes dernières Contemporaines.

118 *La Jolie-Bonnetière*: Cette A-

vanture appartient à la Seconde de quatre jolies Sœurs du faubourg Saintgermain, ét elle est arrivée en 1765. Je l'ai vue.

119. *La Jolie Mercière:* Celle-ci est plûs recente, ét Mad. De-M··· a contribué au bien-être de l'Heroïne.

120. *La Fille-de-Savetier:* C'est un trait celèbre, qui s'est renouvelé. Je n'ai pas connu Celle-ci, dont la bonne Sellier, m'a conte l'histoire: son Père était au coin de la petite rue Jacinthe.

121 *La Fille-de-Benitier*, n'est pas moins celèbre que la precedente: elle n'est pas fort ancienne; mais ici, elle a une cause particulière; aulieu que dans les siècles devots, elle était commune.

122 *La Jolie-Pelletière*, est de la rue Sainthonoré, près l'Oratoire.

123 *La Jolie-Plumassière*, demeurait sur le pont Saintmichel. ¶ Toutes ces Nouvelles sont également interessantes, par l'historique, ét curieuses, par la verité des mœurs, dans chaque condition.

A la prière de Mad. De-M···, je retournai chés la Femme de la rue des-Boulangers: mais je ne pus entrer.

III-CIX NUIT.

SUITE DE LA BELLE-ŒUVRE.

A ma sortie du soir, je courus, pour consoler la malheureuse Mère. J'appris qu'on l'avait trouvée morte le matin, aux piéds de son lit. J'alai chés les

Persones que j'avais vues la veille lui offrir de l'argent, ét je demandai à parler au Maître, dont j'avais su le nom, par un Perruquier. —Monsieur (lui dis-je), la Mère des Enfans, dont vous prenez soin, est morte la nuit dernière. —Comment la connaissez-vous? Quî êtes-vous? —Je suis le Spectateur-nocturne, également curieux ét discret: Je suis curieux, pour rapporter tout ce que je decouvre à Mad. la Marq. de-M···; ét je suis discret, parceque jamais je ne parle mal-à-propos. Je sais que vous avez les Enfans de la pauvre Femme: je sais qu'elle était dans une sorte d'aliénation-d'esprit: mais j'ignore vos motifs, ét vous êtes le maître de me les taire? —Non je ne vous la taîrai pas: Je vois qu'il vous est facile de les decouvrir, puisque vous connaissiez la Mère. Cette Infortunée, qui sort d'une Famille honnête, avait un Mari, qui est mort en pays étranger, sous le glaive des loix... Nous apprimes l'arrivée de la Mère ici, avec ses nombreux Enfans, encore jeunes, ét nous songeames à les soustraire à la honte; nous nous en emparames; on leur a persuadé que leur Père ét leur Mère n'étaient que leurs nourriciers, ét on leur a fait meconnaitre jusqu'à leur nom, en place duquel ils portent le mien, qui est sans tache. Ne vous informez pas, il y aurait de l'indiscretion: Dites à Mad. la Marquise de-M···, dont j'honore les

vertus, que les Enfans n'ont besoin de rien-. Je quittai cet Homme estimable, en lui promettant de me conformer à ce qu'il desirait, ét j'alai tranquiliser Mad. De-M··· sur le sort des Orfelins.

Je m'étais plaint amèrement, à la Marquise, de Sara ét de Saintvent, qui fesaient effacer mes dates: Ces deux Jeunespersones avaient paru à l'hôtel, dans lajournée, ét Mad. De-M··· leur avait temoigné son mecontentement! —Hâ! mondieu, il se plaint! (s'était écriée Sara); hé! c'est par amitié pour lui! Ça le chagrine; car il s'attendrit, en les voyant; ét voila pourquoi nous les avons fait effacer. —Je crois qu'il y en avait quelques-unes, où sa douleur vous avait pour objet-? Elles en convinrent; ét Mad. De-M···, leur pardonna, pourvu qu'elles les retablissent. En traversant l'Ile, j'aperçus les deux Filles, qui gravaient: je lus, ét je fus indigné de la profanation! J'en parlai, après avoir rendu compte de la belle-œuvre. La Marquise sourit, en me disant: —C'est par mes ordres qu'agissent ces deux Jeunespersones: Mais je ris, d'avoir un-peu fait comme le Consul *Mummius*, après le sac de Corinthe!... Cependant, je suis flatée de leur obeïssance-! Je n'avais que des graces à rendre. Je repris mes Nouvelles:

124 *La Belle-Boulangère*: C'est l'hi-

ſtoire d'une Jolie-femme de cet état, qui demeurait preſque visavis Sainthonoré: C'était une charmante petite Perſone!

125 *La Belle-Pâtiſſière:* J'ai été voisin de cette Belle-perſone, ét le recit eſt à-la-lettre, ſans que l'imagination y ait aucune part: Sofie Grandjean était connue de tout ſon quartier: Elle avait une jolie Femmedechambre appelée Terèse, qui lui causa de grands chagrins!

126 *La Belle-Bouchère:* Je ne ſais pourquoi j'ai preferé cette hiſtoire, qui m'a été racontée, à d'autres que j'avais vues: Si j'avais differé, j'aurais traité un charmant ſujet, tant par les grâces de l'Heroïne, que par ſes mœurs, l'excellence de ſon caractère ét la beauté de ſes Enfans. Elle a deux Sœurs charmantes comme elle: mais Celle-ci eſt la ſeule, qui ait refusé la fortune ét l'illuſtration. Le Gentilhomme qui la recherchait, avait ouï-dire, que dans la Famille de la jolie Thècle, les Epouses corrigeaient la laideur du ſang des Maris, ét il voulait donner ce precieux avantage à ſes Enfans, aulieu d'un grand eſtoc maternel: Il avait des vues honnétes, ét on ne le crut pas! Il a été regretté des Parens.

127 *Les IV Belles-Chaircuitières:* De ces quatre Jolies-femmes, la Premiëre ét la plûs belle eſt l'amie d'une Perſone qui m'eſt bien chère! la Seconde eſt

ſpirituelle, excellente Epouse, ét bonne mère ; elle eſt dans un état different du ſien : La Troisiëme eſt auſſi malheureuse qu'aimable : ſi la Marquise vivait !... La Quatriëme, ſœur de Celle-ci, eſt encore un bijou, pour la delicateſſe ét la beauté.

128 *Les IV Jolies-Rôtiſſeuses* : Les deux Premiëres ſont très-heureuses ! je les connais particuliërement, ét j'en fais le plûs grand cas ! Il vient d'arriver de grands malheurs aux deux Autres !

129 *La Jolie-Reſtauratrice* : Il eſt difficile d'être vertueuse, dans certains états ! mais une Jeune-fille qui ſait y conſerver ſes mœurs, en a plûs de merite. Quant à la petite Boulangère, elle eut le ſort des Coquettes trop avides.

130 *La Belle-Marchande-de-vin* : J'ai connu l'Heroïne, ét je n'ai pas rendu les details auſſi agreables qu'ils le feront dans MONSIEUR-NICOLAS ; la raison en eſt, que dans les Contemporaines, je ſuis obligé très-ſouvent d'outrer la cataſtrofe, afin de tendre plûs visiblement au but moral.

131 *La Petite-Ecaillère* : Quel trait charmant, comme je l'ai vu ! Mais j'avouerai qu'il m'a falu beaucoup deguiser ! le Heros ét l'Heroïne ne m'ayant permis de les hiſtorier, qu'à des conditions.

132 *La Petite-Regratiëre* : Elle était aubas du pont Saintmichel, en 1757 : Elle était charmante, ét l'a étélongtemps !

Un Horloger l'épousa, en 1773, par reconnaissance d'un veritable attachement.

133 *La Jolie-Fruitiëre*: Est-il bon de se penetrer du neant de la beauté? —Non, dans la jeunesse, si ce n'est en certaines circonstances: Oui, dans l'âge-mûr, lorsqu'on est entraîné par une passion indiscrette....... La Jolie-Fruitiëre était une Nymfe seduisante, à 18 ans; c'est aujourdhui une grosse femme, qui a l'air d'un Homme deguisé: son Mari, pour conserver le charme qui le subjugua, contemple, chaque soir, avant d'éteindre la lumiëre, un portrait en-piéd, fait pendant les derniers 15 jours qui precedèrent son mariage: Il se rappèle ainsi l'ancienne forme, ét croit la retrouver, dans l'obscurité. Utile leçon!

134 *Les IX Filles de-modes*: Elles ont raconté à l'Auteur, les avantures qu'il rapporte: (coin de la rue des B.s-enfans).

135 Je connais encore la 1 *Jolie-Couturiëre*; c'est aujourdhui, comme la Fruitiëre, une très-grosse femme; mais elle a deux Garsons, qui sont de fort-jolis hommes: sa Fille est aimable, sans être belle: son nom est connu de tout Paris.

136 *Les 2 Jolies-Couturiëres*: Les Heroïnes de cette Nouvelle ont été chères à l'Auteur, qui les a vues souvent: Elles sont d'heureuses Mères-de-famille.

137 *La Jolie-Agreministe*: Je ren-

contrai cette Jeune-infortunée, le ſoir, dans la rue Tiquetone, ét j'alai avec elle dans celle du Bout-du-monde: étlrſt.

138 *La Jolie-Dentelière :* Jamais évènement étranger ne m'a frappé, comme l'hiſtoire des 2 Sœurs, heroïnes de cette intereſſante Nouvelle! Un Homme très-eſtimable, qui les connaît parfaitement, m'en a donné les details ſinguliers.

139 *La Jolie-Gazière :* Voici une de ces avantures qui revoltent, mais qui ſont inſtructives, pour les Parens de Province: Cette Nouvelle a une grande relation avec la 163, bien plûs touchante.

140 *La Belle-Epicière*. Intereſſante hiſtoire! ét ce qu'il y a de mieux, c'eſt que l'Heroïne eſt encore heureuse. En-general, il y a plûs de naturel ét de vraiment touchant, dans les *XIII Volumes du-commun*, que dans les *XVII* 1.rs.

141 *La Belle-Limonadière :* J'ai vu cette Mère ſage entre ſes deux Filles, ét j'ai partagé ſa douleur, à la mort de la plûs jeune! Mourir jeune, belle, aimée, heureuse, c'eſt mourir quatre-fois!

142 *La Petite-Laitière.* Hô! pour Celle-ci, elle me fit bien rire! Je crois voir encore le Tartufe, monté ſur ſes longues jambes... ét le Jolie-Laitière, les yeux modeſtement baiſſés, l'écouter timidement!......

143 *La Jolie-Crêmière*, eſt un recit,

très-sûr, que je tiens d'un Mousquetaire.

144 *La Jolie-Confiseuse*: Hâ! qu'elle était aimable! J'ai connu son Mari garson; il fut mon camarade à Aucerre: il était ardent ét fort.

145 *La Belle-Parfumeuse*: Un-soir, je fus temoin de la principale de ses avantures: Tout passe! cette Belle n'est plus.

146 *Les Perruquières*: Que Palisse était aimable, interessante!... L'Autre infortunée Perruquière a donné le jour à 6 Filles très-jolies.

147 *La Jolie-Boursière*, qui se nommait Madem. Dauvergne, sortit un-soir, deguisée en Vielleuse, pour aler à un bal bourgeois, avec son Mari: elle était si jolie, sous ce costume, qu'elle tournait toutes les têtes: Un Homme riche osa lui proposer la fortune: elle ne repondit pas un mot; mais elle emmena son Époux surlechamp, se deshabilla, enferma l'habit de Vielleuse, ét ne l'a jamais remis. (Elle l'a donné à sa Fille, en 1788).

La Femmedechambre, que ces Nouvelles amusaient, avait differé le signal; je sortis à 3 heures. En m'en retournant, je recontrai l'Heroïne de la 150 Contemporaine.

Table de la XI.me Partie, *Tome VI.*

// J'apprens en ce moment, qu'un Officier-de-marine, me reproche l'Anglomanie, apropos d'un trait de la 138 *Contemporaine*, (la JOLIE-HERBORISTE), ét que le Redacteur de l'Année-litteraine a inseré sa Lettre : Que ces Messieurs lisent les 3 Parties actuelles des NUITS, ils y verront, que j'aime mon Roi, mon Pays, ét que je regarde tout Anglomane comme un Traître.

Les *Parties IX*, *X* ét *XI* ayant une *Estampe* de-plûs, *seront* à 6 liv. Le *Portrait* sera aux *III d.res*

FIN de la XI Partie, Tome VI.



LES

NUITS

DE PARIS,

OU

LE SPECTATEUR-NOCTURNE.

Nox & Amor, Vinumq; nihil moderabile suadent;
Illa pudore vacat, Liber, Amorque metu.
Ovid. I Amor. vv. 59-60.



AVEC FIGURES.

12
Douzième Partie.

On met le PORTRAIT de l'Auteur à cette dernière Livraison, parceque plusieurs Persones l'ont demandé.

Sujet de la FIGURE de la XII.me Partie.

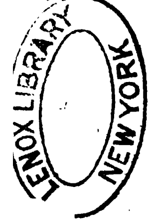
Le Spectateur-nocturne, au Theatre-français, voyant jouer *le Misanthrope*, au moment où *Acaste* lit la Lettre de la *Coquette*:
» *Pour l'Homme aux rubans verts...*».

Observations sur un Ouvrage mscrt de l'Auteur.

Les frais qu'entraîneront l'impression ét les Estampes absolument necessaires à l'importante ét philosofique Production intitulée, MONSIEUR-NICOLAS, OU LES RESSORTS DU CŒUR-HUMAIN DEVOILÉS, la crainte d'une contrefaçon ruineuse, mettent l'Auteur, qui seul peut l'imprimer à ses frais, dans la necessité de ne le faire, que de la manière suivante: —*L'Ouvrage aura VIII Vol. de 24 feuilles in-12 chacun: 50 Portraits, ét autant d'Estampes de situation, aumoins: Ce qui portera les frais, sans le manuscrit, d'après un calcul exact, à la somme de 50-mille livres, en menageant beaucoup: L'économe, laborieux ét frugal Auteur ne voit pas d'autre possibilité de mettre au jour ce philosofique Ouvrage, que par 300 actions, à 200 livres chacune, divisées en 4 billets-à-ordre de 50 livres chacun de six en six mois, pendant 2 ans; ét à dater de la premiëre écheance, six mois après le dernier billet échu, on delivrera l'édition brochée, tirée à 3 mille; ce qui donnera 10 Exemplaires pour chaque action de 200 livres: Or les Exemplaires ayant 192 feuilles d'impression aumoins, seront à 36 liv. d'où il suit que les Actionnaires auront un avantage considerable, chaqu'un ne leur revenant qu'à 20 liv. En cas de seconde édition, les actions ne seront plus que de 120 livres. On s'adresserait, pour les actions, à l'Auteur, qui donnera l'adresse de son Libraire ¶. Rue des-Bernardins, n.° 10.*

Trenk se plaint avec vehemence des Contrefacteurs! Il a raison! mais ce n'est pas assés que de se plaindre, il faut se faire justice de ces Infames, Brigands, quels qu'ils soient. *Merc.* 28 *jun* 1788.

Ces III dernières Parties sont aussi à 6 liv.



¶ Dix Persones peuvent ne prendre qu'une-seule action.

LES
NUITS DE PARIS,
OU LE
SPECTATEUR-NOCTURNE.

III-ÇX NUIT.
PREVILLE; DUGAZON [G]:
Mad. PREVILLE; (Mad. GRANDVAL).

J'avais été aux *Français*, où l'on avait donné *le Misanthrope* ét *les Folies-amoureuses*: J'entretins la Marquise, en ſoupant, du merite comparé des quatre Acteurs que je nomme, ét elle trouva mes obſervations d'une grande verité!

LE DESIR DE LA PATERNITÉ.

Le plûs grand bien de la vie, c'eſt d'être père: Comment ſe trouve-t-il des Infortunés qui ſ'en privent volontairement?... Ils ne ſont que meprisables dans leur jeuneſſe; ils ne ſentent pas encore leur ſupplice, qui les attend dans la ſolitaire vieilleſſe!... Mais qu'elle eſt horrible, cette privation, quand elle eſt imposée!... O ſaints ét venerables Paſteurs du ſecond-ordre, le Spectateur-nocturne ne ceſſera de reclamer pour vous les droits naturels du mariage! Qui mieux que vous éleverait ſes Enfans? Qui don-

nerait à l'État de meilleurs Citoyens? Ét l'on se prive de cette excellente pepinière de Bons-sujets, d'Hommes instruits, pour le sacerdoce, la medecine, le barreau, les beaux-arts, les sciences? Ét l'on met, par une inhumanité sacrilége, votre vertu sans-cesse aux prises avec la Nature!... *Æneas-Silvius*, depuis pape, a dit, *Pour grande raison le mariage fut aux Prêtres ôté; pour plûs grande raison il faudrait le leur rendre.* Mon Curé me fit un-jour reproche, d'avoir inseré ce vœu patriotique dans le meilleur de mes Ouvrages. Je lui repondis: —Vous augmentez mes regrets; car vous seriez un excellent père! ét comme époux, le modèle de votre Paroïsse: votre conduite vaudrait mieux que tous vos sermons-! J'en ai dit autant à mon Frère-aîné, curé de Courgis, homme vertueux au plûs haut degré, comme le sait tout notre Canton?... Mais d'où-vient cette idée, que la paternité est le premier des biens? De la nature ét de la raison.

Un Prisonier celèbre s'était échappé. On le reprit, ét il fut traité d'une manière qui fait fremir... La dire, serait le nommer. Cependant il était content; il avait des mouvemens-de-joie. On en fut surpris! —Hô! c'est que je ne suis pas ici tout-entier-! On le crut fou. Il s'é-

chappa une seconde-fois, ét fut repris: mais il avait revu la Femme qui l'avait favorisé, à sa premiëre fuite; elle venait de lui montrer leur Fils, ét lui avait accordé de nouvelles faveurs: Il avait une provision de bonheur........ Quel est le Monstre qui n'adore pas les Femmes? Qu'on me le designe, afin que je le livre au mepris public!... Quel Etre, si ce n'est Dieu lui-même, aurait pu accorder un si grand bienfait au Malheureux L*-**! Il prit patience. Enfin sous le règne de Louis-le-pacificateur, titre glorieux que la Posterité confirmera, le Prisonier recouvra sa liberté. Je passais au moment où il sortait de sa prison: Il se rendit chés la Femme qui lui avait donné des Enfans. Il frappe: On l'attendait sans-doute; on ouvrit aussitôt: Il fut reçu par la Femme, par un Fils de 20 ans, ét par deux Jumelles de 15, également jolies. Un fleuve de bonheur inonda son âme! Et moi, j'en fus temoin! En me voyant avec lui, on m'avait pris pour son Camarade; on m'avait fait entrer: Je fus aussi heureux que lui. On me demanda, Quî j'étais? Je me fis connaître, en offrant le credit de MAD. De-M.... On me fit accueil. —Homme qui as souffert! (dis-je avec enthousiasme), observe que pendant ton absence, la Nature t'a mis

en reserve toute ta part de bonheur? Elle te la rend à-la-fois: savoure-la, ét benis la Divinité-! Le Delivré m'embrassa, sans me repondre: Et moi, plein de son bonheur, comme lui-même, je retournai chés moi, en bondissant de joie.

III-CXI NUIT.

CONTAT, OLIVIER, VANHOVE-fille.

—Voila trois Actrices dont vous êtes le zelé partisan! (me dit la Marquise! —C'est que j'aime un excellent naturel, uni aux grâces [H].

LA SŒUR SUPPOSÉE.

A mon retour, aux environs de la rue Saintmarc-richelieu (car j'avais fait le tour par le Boulevard), je trouvai un Homme, qui sortait d'une maison très-solitaire; on ne voyait que deux portes dans la rue. Je crus le reconnaître, ét j'avançai. En-effet, c'était un de mes Amis, que je n'avais pas vu depuis dix ans. Il se nomme De-Martigues; il est gentilhomme ét philosophe. Nous fumes enchantés de nous revoir! —Je ne me serais pas attendu à vous rencontrer! (me dit il), sortant à l'heure qu'il est! cependant j'ai beaucoup songé à vous dans la journée; il semblait que j'en eusse un pressentiment. Vous pouvez m'être très-utile! —L'utilité ne nuit pas à l'amitié, elle la fortifie.... —Je suis le plûs

heureux des Hommes; mais je ſuis le plùs embarraſſé, par la ſingularité de ma position. Vous avez connu les D.lles B** ? —Certainement! ét je les eſtimais fort! —Mais ce que vous ne ſavez pas, c'eſt qu'elles étaient 3 Sœurs, aulieu de 2. —Non, je ne le ſavais pas. —Voici l'hiſtoire, ét la cause de mon embarras: Vous ſavez comme je leur étais attaché, malgré leur malheur? Je ne les abandonnai pas à leur affliction. Elles me parlèrent alors d'une Sœur au berceau, à laquelle ces bonnes Sœurs voulaient cacher leur malheureuse cataſtrofe! Elles me prièrent de la changer de Nourrice, afin d'effacer les traces qui euſſent pu la faire reconnaître. Je courus au Village, ét je retirai l'Enfant, que je tranſportai ailleurs, ainſi qu'une petite Sœur que j'avais. Ma Sœur vint à mourir, ét la nouvelle Nourrice, qui ne connaiſſait les 2 Enfans que par moi, me fit avertir pour donner les noms. Je donnai celui de la petite B**; deſorte-qu'aujourdhui, cette Jeuneperſone paſſe pour ma Sœur. Mais elle eſt inſtruite de la verité: Ses 2 Aînées ne ſont plus; nous nous aimons tendrement; je voudrais l'épouser: Comment faire? —Rectifier l'acte de ſepulture, ét reſtituer le veritable état à votre pretendue Sœur. —Mais alors, je

lui imprime une tache! —Le cas est embarrassant!... Mais enfin, il n'est pas impossible de surmonter les difficultés. Je consulterai Mad. la Marquise de-M····: Demain-soir, venez avec moi-. Il fut charmé de mon offre, ét je lui fixai mon heure: Il m'accompagna jusque chés moi, pour connaître ma porte.

III-CXII NUIT.
SUITE: LES VARIÉTÉS.

Le lendemain, Martigues était à ma porte à cinq heures. —Venez (me dit-il), venez avec nous: Ma Pupile est dans la voiture: Je veux que vous la connaissiez: Nous nous consulterons tous-trois-. Je descendis, ét je vis une Fille charmante, très-tendre pour son Bienfaiteur. —Ma-foi (leur dis-je), après un moment de reflexion, j'ai la plûs grande confiance dans les Curés: Ce sont les Hommes que j'estime le plûs au monde; je les venère à l'égal d'une Femme chaste ét sensible, d'un Juge impartial, d'un Ministre amoureux de la Nation qu'il gouverne: Et c'est, je pense, après un bon Roi, ce qu'il y a de plûs respectable au monde. Nous nous confierons à lui, ét j'espère qu'il nous tirera d'embarras. —Un Prêtre! —Monsieur! un Curé n'est pas un homme ordinaire! c'est un dieu bienfesant; c'est un

père tendre : Son cœur est le depôt sacré de tous les secrets de ses Paroissiens... Il est si vrai, que ce n'est plus un homme, mais un Curé, que fût-il mechant, comme Être-humain, il vous servirait encore, come Pasteur-. Je persuadai Martigues, èt nous alames chés son Curé, qui remplit toutes nos esperances : il donna rendevous au lendemain, pour concerter les mesures. En sortant, j'appris à Martigues une anecdote peu favorable à ce Curé. —Et vous croyez... —Nous avons parlé au Curé, non pas à l'Homme ; Il va faire pour vous tout ce que ferait le Père le plûs tendre, l'Homme le plûs honnête, le Prêtre le plûs saint. Son titre de Curé est un caractère puissant, qui le domine. Ne craignez rien-!

LA CHUTE PAR AMOUR.

Martigues me dit ensuite : —Vous êtes derangé : Nous avons des billets d'Auteur, pour les *Variétés* ; venez-y avec nous : On donne une Pièce nouvelle, d'un Homme estimé : Nous la soutiendrons contre la Cabale-. Je n'avais pas encore vu ce spectacle, celèbre par *Jeannot*, èt par les *Pointus* ; j'acceptai avec plaisir. Nous nous plaçames. On donna dabord le *Fou-raisonnable*, qui m'attendrit. La Pièce nouvelle succeda : J'y vis jouer Sinclair, acteur qui a du me-

rite; c'est le Granger des *Variétés;* Madem. Laforêt, cette Fille estimable, dont je savais une anecdote qui l'honore; une Soubrette intelligente, dont le nom m'échappe, ét Bordier, acteur original, auquel j'ai predit son talent, un-soir, que j'assistais à une repetition des *Fourberies-du-Petit-Arlequin*, sur le theatre d'Audinot. La Pièce alait. Tout-à-coup, une rumeur s'elève; on tousse, on siffle même. Nous étions surpris! nous regardons, ét nous reconnaissons l'Auteur, en petit habit gris, qui cherchait à faire tomber sa pièce. Surpris de cette conduite, nous ne savions que penser! Il aborde Martigues, son ami: —Hé! que faites-vous donc! il faut siffler! il faut huer! Quoi! Cloé! la celeste Cloé n'a pas été écoutée sur un theatre qu'elle honorait par son ouvrage, ét je serais applaudi!... Non! non! sifflez-moi-!... Je fus reellement touché. Mais je ne pus me resoudre à siffler des idées honnêtes: Peut-on honnir la vertu?

J'alai rendre compte à la Marquise de ce trait singulier, ét elle en rit; c'était la première fois, depuis longtemps! que je la voyais rire. —J'aime cet Homme (dit-elle); il a de la delicatesse. —Je ne suis pas votre amant, Madame (repris-je), vous le savez! mais si vous aviez fait une

comedie, ét qu'elle n'eût pas été écoutée, je voudrais tomber, pour mettre ma pièce audessous de la vôtre. J'avais amené Martigues ét sa pretendue Sœur. Je les avais presentés comme des Êtres interessans: Nous parlames librement devant le petit Comité, composé d'Elise, des Demerup, de Rosalie, ét de la jolie Layetiëre, nouvelle favorite; parceque tous ces Gens-là étaient sûrs. Mad. De-M··· fut très-interessée, par leur recit, ét elle promit d'agir de son côté. On a reüssi: Le mariage est fait; mais c'est au Pasteur qu'on a dû le succès.

L'EAU-GRASSE PAR LA FENÊTRE.

Je m'en revins seul, parceque je quittai les deux Amans à l'entrée de la rue Pavée. Je passai par la rue Geofroi-l'ânier. En y entrant, je me rappelais, que 25 ans auparavant, j'étais venu dans cette rue, avec la jolie Madelon-Destroches, pour y chercher un Procureur: Elle m'avait trouvé chés ma Sœur Margot, ét comme elle n'osait pas aler seule chés un Homme-de-pratique, elle m'avait prié de l'accompagner: j'étais tout-glorieux, d'être avec une si jolie Personne, ét je me souvenais de l'air de proprieté que je tâchais de prendre: au milieu de cette agreable reminiscence, il me tomba sur la tête, de l'eau-grasse, des caroțes,

des panais, étlereste.... Je fus reellement effrayé. Je me plaignis très-haut: Je dis qu'à Paris, l'on ne devait rien jeter par les fenêtres, sans avertir, parcequ'il y avait toujours du monde dans les rues. J'entendis pleurer; c'était un organe de Jeunefille. Je tâchai d'entrer, ét j'y parvins. C'était la Mère, qui souffletait une Fille de 15 ans, la même, qui avait jeté l'eau par la fenêtre. Je demandai grâce pour elle, ét je promis de ne pas me plaindre; ce qui calma la Mère. On m'appropria, ét la Jolie-étourdie avait tant d'amabilité, de regret, de douceur, que je m'applaudis de l'accident. Je m'informai. C'étaient des Gens-aisés: Le Père ét la Mère, nés en province, s'étaient trouvés ét mariés à Paris; leur Fille y était née, ainsi que 3 autres Enfans. Je me promis de la faire-connaître à Mad. De-M***, pour qu'elle contribuât au bonheur de Julite-Zombert. Cette Jeunefille, devenue heureuse, m'a depuis rendu le plûs important service!

CXII-CXIII NUIT.

Mesd. Favart, Laruette, Trial, Beaupré, Nainville, Trial.

La vive Favart a longtemps règné seule sur le Theátre italien: L'ariette alors, ét le vaudeville n'y étaient que soufferts: mais ces deux Intrus ont eu bientôt le

haut-bout, ét, à la honte de la Nation-française, ce goût futile, meprisable, insensé, en a chassé la bonne Comedie! Qu'est-ce que la comedie-ariette? C'est un Monstre enfanté par la Folie, ét goûté, protegé, par le Blasement, les Vapeurs, la Frivolité, l'Insensibilité des Ames-de-bois, sur lesquelles le sentiment reste sans prise-. Je debutai par-là, en arrivant des Italiens. On crut que j'alais dechirer les Acteurs ét les pièces: C'était le plûs loin de ma pensée! je n'en voulais qu'au Public [1]!

LE PUBLIC.

» Il est singulier, le Public d'aujourdhui!.. Ma-foi, ét le Public de tout les temps!.. Il fait le sort des Rois, des Generaux, des Auteurs, de tous les Artistes: Il juge presque toujours bien; mais il a quelquefois des erreurs generales, à quelques petites reclamations près: Enfin son aveuglement est par fois si complet, qu'il en est incroyable, ét j'ai remarqué trois ou quatre de ses sotises, que la Posterité ne croira pas. On sait, que M. De-Voltaire, dès qu'il trouve chés les Anciens, ou dans un Pays lointain, une coutume fole, il coupe le nœud-gordien sans façon, en la niant: C'est fort bien! c'est peut-être un moyen de rendre les Hommes meilleurs, que de regarder leurs atrocités

comme des chimères : Mais je crois qu'il ne faut pas nier de-même leurs sotises ; ils sont naturellement si avantageux, qu' ils se croiraient incapables d'en faire : Par exemple, là, dans cent ans, quî croira aux Pantins ? Voltaire II en niera l'existance, j'en suis sûr ! Et cependant, nous voila tous certains aujourdhui, que c'est la verité. Croira-t-on la folie de Ramponeau? Hé! mondieu-non ? cela est trop bête. Vivent de grandes folies, comme l'astrologie, la pierre-philosophale ! Pour detruire la première, de vrais Savans ont étudié l'astronomie ét la physique : Pour detruire la seconde, de vrais Savans ont perfectionné l'étude de la physique ét de la chimie. Mesmer paraît, la folie gâgne, ét le bon Allemand est tout-étonné de l'importance qu' on donne à une chose toute-simple ; on le rend charlatan malgré lui : La folie du Somnambulisme a porté le Mesmerisme jusqu'à la demence ét à la fourberie. Paraît Cagliostro : mais il manque de cette adresse generale qui subjugue ; le Public ne se passionne pas ; *l'Enfant de la Natoure* n'a pour Sectateurs que des Particuliers énervés, ou à têtes exaltées. On juge les Hommes par leurs opinions, ét l'étendue de leur judiciaire : Jugeons ici le Public, d'après les faits, ét disons-lui : —Vous

avez pantiné! Vous avez ramponé! Vous avez cru à l'astrologie! Vous avez cherché la pierre-philosofale! Vous avez couru comme un écervelé aux baquets de Mesmer! Vous alez encore vous pendre aux cordes d'un arbre magnetisé! Vous avez cru Cagliostro petitfils du Cheik de la Mèque, ét fils d'un Grandmaître de Malthe! Vous avez cru, qu'il avait trouvé des Sages dans les Pyramides d'Egypte! Voila votre caractère bien établi: Vous êtes une girouette, un Insensé, une Bête credule, un Fou, quelquefois plaisant, quelquefois furieux: Je vous en demande mille pardons. Mais n'est-ce pas la verité?... A-present, venons aux faits, pour le theatre, Monseigneur!

Monseigneur le Public! Depuis Corneille, Molière ét Racine, jusqu'à nos jours, quelle a été votre conduite? Presque toujours celle d'un Fou. Vous rejètez Corneille; on gagnait plûs, à ce que disait une Comedienne de son temps, avec de miserables Rapsodies, qu'avec ses chéfsd'œuvres! La *Phèdre* de l'élegant ét profond Racine, est comparée par vous à celle de Pradon! *Athalie* est obligée de se cacher! *Le Misanthrope* ne se sauve de vos sifflets, qu'en se cachant derrière *Sganarelle!* Vous forcez ce Philosofe estimable, dont le talent était sublime,

à vous donner *L'Ecole-des-Maris*, *l'Ecole-des-Femmes*, un *George-Dandin*, *Pourceaugnac*, *le Cocu imaginaire!* ce ſont vos crimes, ét non les ſiens! le digne Homme n'aurait pas fait ces pièces, ſ'il n'avait été forcé de flater votre corruption!... Mais un mot du ſpectacle. Demain, Monſeigneur, j'aurai l'honneur de vous tenir encore le miroir.

J'avais été aux *Italiens*: on avait donné *Le Roi-ét-le-Fermier*, *Zemire ét-Azor*. Il faut en convenir, ſi jamais l'ariette a pu ſe mêler au dramatique, c'eſt dans les deux pièces que je venais de voir. La première a un charme doux ét toujours nouveau, bien audeſſus des tours, des foſſés, du balcon grillé de *Richard-cœur-de-lion!* J'y vis briller trois talens, qui ne ſont pas remplacés, Mandeville ou Mad. Trial, Beaupré, ou Mad. Nainville, ét Madem. Deschamps. Quelle decence-de-jeu, quelle beauté d'organe dans la Première! Quelle aimable naïveté dans la Seconde! Avec quelle verité la Troisième fesait le rôle de bonne Fermière, point chiche, mais au ſuprême degré menagère! M. Sedaine a un talent bien eſtimable! Mais comme il était ſecondé par Cailleau, ce Lekain de l'ariette, ét par ce Clerval, qui ne vieillit pas!

On donna enſuite *Zemire-ét-Azor*.

Voila un ſujet où la musique eſt un auſſi petit defaut qu'il eſt poſſible; car elle en eſt toujours un, même à l'Opera. C'eſt là que je vis Laruette, cette Nymphe ſemblable à l'Eco, qui n'avait que la voix, ét à laquelle ſa voix donnait un corps ét des charmes! O comme elle m'attendrit, dans la belle ſcène du tableau magique!... Oui, je lui pardonnai de chanter, comme je le pardonne à Renaud; Laruette, Renaud, Mandeville, ſont à leur ſexe, ce que les Roſſignols ét les Serins ſont aux Oiseaux... Marmontel, je te remercie de cette ſcène delicieuse! c'eſt preſque la ſeule Comedie-ariette que je te pardonne!

Je n'entrai pas dans de plûs grands details; ces pièces étaient connues.

Les TERREURS nocturnes des ENFANS.

En m'en revenant, je marchais occupé de la Belle-ét-la-Bête, lorſqu'au coin de la place-Baudoyer, je fus frappé des cris d'une petite Fille, qui me parut au troisième, à l'entrée du marché Saint-jean. Comment faire! Je m'approchai de la porte, ét je tâchai d'éveiller le Rôtiſſeur, qui occupait la boutique. Le Chien me repondit, mais tout le reſte dormait. Heureusement je trouvai le ſecret de l'alée! on les ſupprime aujourdhui, mais en ce temps-là, il y en a-

vait beaucoup! Je montai: Je frappai à la porte de la petite Fille, qui me parut très-effrayée, ét je lui dis d'ouvrir. —Frappez-fort, pour la faire sauver-? (me repondit-elle). Je frappai très-fort. Enfin l'Enfant m'ouvrit, ét en-même-temps se jeta dans mes bras, en me priant de la bien defendre. Il y avait du feu couvert. J'alumai une lampe, ét je lui demandai ce qu'elle avait? —Cherchons partout-! (me dit-elle innocemment). Nous cherchames. —Hà! elle s'est ensauvée!—Qui? —La vilaine Bête. —Quelle Bête? —Qui mange le monde. —Quel conte me faites-vous là? (C'était une Fille de douze ans). —Hô! elle était là, là... Elle m'a decouvert les piéds... Et puis elle montait, montait sur le lit, à me faire craquer les genoux-! Je ne savais que penser. Je cherchai, je visitai. Je ne vis rien. Je voulus m'en-aler. La Petitefille me retint. —D'où vient vós Parens vous laissent-ils seule? —Ils sont à la Halle, et ils disent, qu'il faut que je m'accoutume-. Tandis que je parlais, la Mère rentra. Il était trois heures. Elle parut fort-surprise! ét gronda sa Fille, qui se mit à pleurer. Mais comme elle me parut l'aimer, je lui fis des representations, qu'elle reçut bien, ét je me retirai.

III-ÇXIV NUIT.

Effet de la Peur.

J'alai le soir à l'Opera: On donnait *Armide* du Chevalier Cluck: Je voulais voir comment Madem. Rosalie-Levasseur rendrait cette pièce, d'après les observations de J.-J.-Roússeau, ét celles que je lui avais envoyées. En chemin, près la rue de la Lingerie, je trouvai des Enfans des deuxsexes qui jouaient à cache-cache dans les alées. Une des Petitesfilles d'environ 13 ans, en vit arriver Une-autre, qui ne jouait pas, ét qui venait de faire une commission: cette Dernière était jolie, delicate, ét paraissait malade comme le sont les Jeunesfilles, au moment où la nature veut les rendre femmes. Celle de 13 ans resolut de lui faire-peur, ét communiqua son dessein à deux des Enfans qui jouaient, cachés dans l'alée où la Malade rentrait: Ainsi, au moment où je passais, tous-troisfirent un cri épouvantable, qui effraya si fort la Jeunefille que je venais de voir, qu'elle tomba. Les deux Enfans s'enfuirent. J'entrai: Je trouvai la petite Fille se roidissant, ét ayant des convulsions; elle écumait de la bouche, ét sa figure était devenue hideuse. Je la secourus de mon mieux. Je la portai chés ses Parens, qui furent au desespoir: Je n'imprime cet article, qu'a-

fin de rendre public ce cruel effet des frayeurs causées, surtout aux Persones du-sexe. La Jeunefille est restée sujète à un mal terrible, dont elle est morte; ét jamais auparavant, elle n'en avait eu le moindre simptôme..... Hô! quel Être respectable, qu'une Jeunefille que la nature achève! Il n'est rien d'aussi precieux, d'aussi touchant! Quels menagemens on lui doit! Parens, Domestiques, Amis, prevenez-la, protégez-la! c'est la vertu par la pureté du cœur, la douceur, la naïveté des sentimens; c'est un tresor pour sa Patrie, à laquelle elle va donner ét former des Citoyens! C'est une jeune Divinité, pour le bonheur, dont elle va devenir dispensatrice!

L'OPERA [J].

L'Opera est exilé à la porte Saintmartin. Quelle idée barbare d'avoir été le placer dans cet endroit isolé, dans un canton perdu, à-demi-policé, le bout du piéd de la Capitale! Il est un quartier qui en est le cerveau; c'est la rue Sainthonoré; c'est-là que doit être le centre des amusemens ét des chefsd'œuvres des beaux-arts. On ne m'accusera pas, j'espère, d'être le partisan de la corruption, que j'attaque, que je poursuis, depuis 20 ans. Et si l'on en doutait, on en serait convaincu, par la fureur avec laquelle je suis denigré:

Les Corrompus de la Capitale n'ont pas osé s'adresser aux Auteurs des Journaux redigés par des Gens éclairés; ils font decocher leurs traits, par ces Etres vils, obscurs, redacteurs stupides de quelques feuilles de Provinces.... Je disais que le quartier nommé du Palais-royal, est comme le cerveau de la Capitale; que c'est-là que devraient-être placés tous les spectacles; que c'est-là que devrait être le centre du goût, la quintessence de la politesse, de l'urbanité; que les Spectacles dispersés, comme ils le sont, dans tous les quartiers, étendent la frivolité, le goût de la dissipation: Que je sens cette verité; que je me la suis prouvée à moi-même, avant de l'écrire; que cette verité, que j'avais annoncée dès 1770, est d'une execution instante; que toutes les autres considerations doivent ceder à celle-là. Mais je dis bienplûs, ét il faut oser le dire, c'est que je suis peutêtre le seul Homme, ét sûrement le seul Ecrivain, qui voie les choses sous leur veritable point-de-vue: Tous nos spirituels Auteurs, tous nos galans Artistes, une-fois lancés dans le beau-monde, ne connaissent plus que lui: Moi, ét moi-seul, le lendemain d'un dîner avec un Duc-ét-pair, d'un souper avec une jolie Marquise, une Comtesse pleine d'esprit

ét de talens, je me retrouve en gros habit, en gros ſouliers, au-milieu des Ouvriers de la plus commune eſpèce; non pas en fesant le-joli-cœur, le petitmaître, en pindarisant, mais travaillant avec eux, comme eux, lisant au fond de leur âme, ét par-conſequent voyant les causes ét les effets. Auſſi, combien de fois n'ai-je pas été ſurpris des bevues en tout genre dont j'ai été le triſte temoin! Adminiſtrateurs publics, l'Humanité vous en conjure, ôtez, ôtez du milieu des quartiers de travail, ét les Filles-publiques, ét les Spectacles: concentrez tout-cela au quartier du luxe, des colifichets, ét vous aurez alors les avantages, vrais ou faux, de votre luxe, ſans perdre les mœurs, ſans corrompre toute une Ville immenſe, qui équivaut à une Nation! Voila des verités utiles, ét non pas cette ſerie de fadaises, dont on ſurchage vos Journaux!.

J'entrai à l'Opera: On donnait *Armide*, du Chevalier Gluek: Je vis jouer Madem. Rosalie-Levaſſeur, ét Legros: Je fus ému juſqu'à la frayeur, du terrible cœur, *Un ſeul... un ſeul Guerrier!* Tout ce qu'ont fait Lulli ét Rameau ne vaut pas ce cœur-là. Mais Madem. Rosalie manqua la belle ſcène; elle la joua ſi mal, que je crus devoir lui donner des avis par une petite Juvenale, intitulée

*Armide**. Legros chanta delicieusement le commencement du Vme acte:

Armide!... vous alez m'inquieter!...

Après l'Opera, j'écrivis ma Juvenale, au Café du coin de la rue Saintmerri: Je courus ensuite rue Payenne, faire-part à la Marquise de mes remarques, ét lire le morceau que j'avais composé.

SUITE DES TERREURS.

A mon retour, je voulus avoir des nouvelles de la Jeunefille de la place-Baudoyer. Au moment où j'arrivais, sa Mère sortait, pour aler à la Hâlle, où elle vendait, afin d'y recevoir les marées ét le poisson. J'attendis environ un quart-d'heure, après quoi je commençai d'entendre la Petitefille. Je m'aperçus que les Voisins y étaient acoutumés, ét qu'ils n'y fesaient pas d'atention: Mais me souvenant que j'avais été precisement comme cette Petite-fille, dans mon enfance, je fus touché de compassion: Car je me rapelle combien j'ai souffert! Je voyais la nuit des Diables me faire la grimace, me montrer des dents aigües; ouvrir une grande gueule, pour m'engloutir. J'appelais alors, ét un mot de ma Mère me rassurait. Je montai, comme la veille; je frappai, ét la Petite-fille m'ayant reconnu,

* Dans la DECOUVERTE Australe, t. IV p. 411.

elle fut rassurée. Je ne voulais pas qu'elle ouvrît, ét je lui parlais, pour la fortifier contre ses terreurs-paniques, lorsqu'un Voisin brutal vint m'appliquer un coup-de-bâton. Je sentis en même-temps que son Chien mordait mon manteau. Je priai la Petite-fille de m'ouvrir, ét elle accourut. Heureusement elle avait de la lumière! D'un coup-de-pistolet, je tuai le Chien, ét de l'autre je contins cet odieux Brutal. J'étais furieux, je l'avoue. Je le forçai de se retirer. Je m'attendais à être assailli par tout le Voisinage, ét je me resolvais à n'ouvrir qu'au Commissaire. Mais je n'entendis Personne, ét je causai avec l'Enfant. Ce qu'elle me dit, m'interessa d'autant plûs, que ses frayeurs avaient les mêmes causes que la mienne. C'étaient des contes de-Revenans, de-Bêtes à peau du Diable, étlereste. Elle m'en raconta un bien singulier, que je placerai dans la Nuit, où il se trouvera redigé pour la Marquise. Je m'en-alai au jour, avant que la Mère fût arrivée. Cette Enfant était pleine d'esprit, ét j'entrevoyais la possibilité de la guerir par le raisonnement. Je n'en parlerais pas aussi longtemps, si par un enchainement d'évènemens singuliers, elle n'était aujourdhui un objet d'admiration publique.

III-CXV NUIT.

SUITE DU PUBLIC.

J'étais chés la Marquise à 9 heures: On m'environna, parcequ'on avait entendu parler de la mort du Chien: Je racontai l'histoire, ét remis encore celle que la Petite-fille m'avait dite, pour me rendre à l'invitation de la Marquise: —Votre Harangue au Public n'est pas finie: continuez-nous-la-? Je me recueillis un moment, pour recapituler mes idées, ét je me trouvai comme inspiré:

»—Monseigneur! Avanhier, je vous disais humblement, que vous aviez deshonoré Molière, honni Corneille, vilipandé Racine, qui est mort des chagrins que vous ét votre Chef d'alors lui avez causés. Il n'est pas grâcieux de travailler pour vous! Permettez-moi de vous faire à-present d'autres petites representations? Vous avez eu pendant longtemps des Auteurs mediocres, Voltaire excepté: Il vous a falu vous contenter des Campistron, des Montfleuri, des Lamothe, des Dancour: Crebillon paraît: Il est dur, mais énergique; ét il l'aurait été bien davantage sans vous; car son Iphianasse, ét tout le plat amour, qui gâte son *Electre*, est l'effet de votre sotise, Monseigneur! S'il eût donné une tragedie sans amour!... une Tragedie, vous

entendez bien? vous l'auriez honni. On dit, que c'est Racine qui vous avait gâté: Mais n'est-ce pas vous, qui aviez gâté Racine? Il est de grands Auteurs qui font leur siècle, tel fut Corneille; mais il est de grands Auteurs que leur siècle fait ét deforme, tel fut Racine. Molière lute sanscesse contre vous ét contre son siècle; mais il trebûche à chaque pas, ét votre sotise, Monseigneur! est à tout moment la *victrice*, ou la *vainqueuse*.

» Voltaire paraît, il paraît, avec l'éclat brillant d'une Comète victorieuse, qui va tout entraîner avec elle, ét changer l'ordre des choses: Il vous étonne, ét votre Sotise, Monseigneur! muette d'admiration, reste la gueule beante! Mais bientôt, elle reprend le dessus: Votre libertinage de 1718, force Voltaire à faire la Pucelle! S'il produit la Henriade, on vous voit lui opposer le Lutrin, comparer les deux Poèmes vers par vers, ét donner la preference au Chantre du Chantre de la Saintechapelle! Cette decision est bien digne de vos Pantins, Monseigneur! Voltaire effrayé, dailleurs né à Paris, vous sacrifie ses lumières, son goût exquis; il embellit votre Sotise ne pouvant la detruire: Il fait *Zaïre*, ét tandis que vous pleurez, il ose creer *Merope*, qui vous saisit d'admiration!

Il revient à vous par *Semiramis*; il s'élève plûs haut que jamais dans *Mahomet!* Il se montre lui-même dans *Alzire*: Il vous flate, avec son *Tancrède*. Ses pièces inferieurs, grandes encore, sont l'effet de l'affaiblissement de l'âge.

» Ne vous a-t-on pas vu, Monseigneur! plât ét mechant, rire des plates ét mechantes critiques de l'*Esprit-des-loix!* Ne vous a-t-on pas vu puerilement denoncer au Fanatisme les *Lettres-persanes*: Convenez, Monseigneur! que vous vous êtes-là furieusement deshonoré? Vous avez loué sans mesure, sans restriction *le Temple-de-Gnide*; c'était un enfantillage, écrit pour vous servir de hochet, tandis que vous laisseriez passer *l'Esprit-des-loix*: Tel autrefois Molière, donna *Sganarelle* pour protecteur au *Misanthrope*...

» Voici Rousseau: Non pas ce Poète mediocre, qualifié de grand par une Sequelle, qui a pris votre nom, sans que vous ayiez reclamé, Monseigneur! mais ce Philosophe sublime ét sensible, malheureux comme l'Autre, ét plûs noblement. Vous l'accueillez dabord par des applaudissemens, parcequ'il vous invite à suivre la nature: Mais une partie de votre illustre Corps, qui se plaît à outrer tout, l'accuse de nous prêcher de

marcher à-quatre-pates: Un de vos Poètes l'amène en plein theatre, se traînant ainsi, ét tirant une laitue de sa poche pour son dîner. Convenez, Monseigneur, que vous avez été très-sot d'en rire! outre que cela était faux, disconvenable; outre, qu'on employait l'exageration, c'est qu'elle était dirigée contre une verité respectable. J.-J.-Rousseau fait l'Emile: Hâ! Monseigneur! comment vous êtes-vous conduit! Comme un Enfant, qui bat sa Bonne ét la caresse; comme un Japonais, qui adore son Idole, ét la traîne dans la boue! Oui, Monseigneur! vous avez reüni à l'égard de ce Grand-homme, toute la sotise de l'Enfance, ét de l'état de barbarie. Et cependant, Monseigneur, vous êtes au XVIIIe siècle!

» Au premier jour, Monseigneur! Je vais tâcher, en sortant d'ici, de vous trouver de nouveaux torts; ét cela ne sera pas difficile ».

Les GUITTARES ét les BASSES dansantes.

Je m'en revins par un long detour. Au coin d'une grande rue, que je ne nommerai pas, je vis beaucoup de monde devant une porte de Luthier, demenagé, dans la journée. —C'est-là (disait-on), que dansaient naguère les Violons, les Basses, les Guittares-! Le nouveau

Locataire, qui voulait jouir vîte de son emplacement, y fesait travailler la nuit, aux lumières. On venait de decouvrir, dans l'épaisseur d'un mur, une espèce de tuyau-de-cheminée, presqu'horisontal, qui venait de la maison voisine, ét tout-propre à passer une Personne: On pretend que ce tuyau avait été fait autrefois par un Jeune-propriétaire, amoureux d'une Jolie-Marchande, qui occupait la boutique, bien auparavant le Luthier; ét que de-concert avec la Dame, il s'introduisait parlà, durant le sommeil du Mari. Quoi qu'il en soit, plûs de 30 ans après, un Habitant de la maison, par laquelle était l'entrée du tuyau, la devina par-hazard, car elle était condannée, ét il voulut savoir où elle aboutissait. Il se trouva ainsi, par un beau dimanche d'été, qu'il n'y avait persone, dans la boutique du Luthier, en deplaçant le fond d'une armoire en niche, qui était dans une sorte d'alcove. Il reflechit sur sa decouverte; il trouva plaisant de s'en amuser: Il passa quelques fils de soie très-fins à quelques instrumens, les attacha ensuite à un plûs fort, qu'il adapta au tuyau, ét se retira. La nuit même, il vint jouer de la guittare, ét de la basse. Le Luthier accourut en chemise, ét vit

danſer ſes violons, ét preſque tous ſes inſtrumens. —O prodige! ô merveille-! Rien de plûs ſimple, que cette exclamation, de quelque manière qu'on l'entende... Tout eſt dans l'ordre aujourdhui.

III-ÇXVI NUIT.

RESURRECTION DE....

En alant chés la Marquise, je fis la rencontre la plûs extraordinaire! Je vis ſortir d'une maison de la rue des Deux-ponts, un Homme, envelopé dans un manteau comme le mien, qui ſe mit à me ſuivre. Je m'arrêtai dans une alée. Le Sycofante ſe decouvrit un-peu le visage, ét je reconnus... On ne le croirait pas... Mais le trait était digne de l'Homme! Hé! comment l'aurais-je blâmé? j'ai quelquefois desiré d'en faire autant! Mais le plaisir que j'aurais eu, aurait-il égalé les difficultés?.. Quoi qu'il en ſoit, nous arrivames chés la Marquise, Du-Hamauneuf ét moi. Je ne peindrai pas la ſurprise où l'on fut! Car on était trop éclairé, pour avoir de l'effroi. Après une explication detaillée, je repris mes humbles remontrances au Public:

SUITE DU PUBLIC.

» Monſeigneur! Comment en avez-vous agi avec Voltaire? Certainement rien de plûs glorieux pour vous, que d'être

le contemporain de cet illustre Membre ! Mais comment vous êtes-vous conduit ? comme une Mère injuste, jalouse de sa Fille : Comme un Roi petit, jaloux de de son General ! Vous sentiez son merite ; vous le sentez vivement ; ét cependant par une malice inouïe, vous vous plaisez à entendre les sarcasmes d'Hommes meprisables ; vous accueillez leurs brocards injurieux ? Serait-ce, Monseigeur ! que votre vaste Collectif ne se trouverait pas en totalité autant d'esprit que Voltaire seul ? Oui, oui, c'est cela : Vous le lisez, ét penetré de votre inferiorité profonde, vous daignez ressembler à ces Poliçons, qui coupent les branches d'un arbre, ét quelquefois l'abatent, pour en manger les fruits. M. votre Fils-aîné, le Public-naissant, se moquera de vous bientôt, ét Voltaire sera vengé !

Mais, Monseigneur ! qui peut apprecier vos torts, à-l'égard de Buffon ! Ils sont plûs grands, parcequ'ils ont été plûs funestes. Montesquieu, Voltaire, Rousseau n'ont point plié ; vous leur avez cassé quelques branches ; des Poliçons gravissent encore à leur cime ; mais l'arbre est droit : Ici vous l'avez plié : Vous avez forcé l'Historien de la nature, à mentir, dans son *Discours sur la na-*

ture des Animaux ! vous l'avez empêché de dire la grande ét belle verité, dans les *Epoques de la nature !* Hertschel, en un pas, a été plûs loin que lui; Hertschel a vu le Soleil marcher, avancer dans l'espace; ét Sauri, l'Abbé Sauri, ét l'aveugle Bonnet ont eu raison de dire, que les Soleils étaient des Centres, tournans autour d'un Centre commun: Voila ce qu'on peut appeler la plûs belle demonstration de la Divinité. Pourquoi ne la devez-vous pas à Buffon?... C'est que vous ne l'avez pas voulu.

Tandis que nous en sommes sur cette matiëre, Monseigneur! un mot de votre chèr BERNARDIN: Là, convenez que vous meritez une denomination bien humiliante, pour avoir épuisé quatre éditions d'un livre, dont l'Auteur, parcequ'il ne sait rien en physique, voulait vous replonger dans la barbarie! Vous avez tout fait, pour rabaisser, de leur vivant, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Buffon, jusqu'à vous; Bernardin seul a votre approbation complette, non par les bonnes choses qu'il dit, mais par une forte dose d'ignorance ét d'absurdités physiques: Votre lourde masse, Monseigneur! a été charmée d'abaisser, en l'extollant, tous les vrais Philosofes, dont vous étiez

jaloux. J'ai vu un Poète ſubjugué, ſe proſterner, admirateur des chimères de l'*Étudiant de la Nature* ſur la vegetation des pots de ſa fenêtre! Vous auriez dû, Monſeigneur! honnir l'ignorance ét la barbarie! Mais, à votre grande honte, on vous a vu, non pas tenir la balance égale, mais donner la preference à un Reſtaurateur du ſyſtème erroné de Ptolomée, ſur nos Grands-hommes! Soutenez votre ouvrage, Monſeigneur! ét bravez le XVIII.e ſiècle! Cependant, il faut l'avouer, au-moment où les Aſtronomes ſe taiſaient, un Solitaire des Pyrenées a fait entendre la verité, dans le Journal de la Capitale. Comme vous liſez ſans lire, Monſeigneur! je ſerais peu ſurpris que vous n'en ſuſſiez pas un mot: Je vais remettre cette Lettre ſous vos gros ieux.

» *Je l'ai dit, c'eſt à l'obſervation de la nature que j'ai dû mes premières conſolations, dans les peines qui avaient abatu mon âme: Jai continué à me livrer à cette étude, ſoit par goût, ſoit par reconnaiſſance: elle charme toujours mes loiſirs.* ¶ *J'avais trouvé, dans les Journaux, de grands éloges d'un Livre nouveau, qui me paraiſſait reünir tout ce qui pouvait exciter ma curioſité & ſatiſfaire mon goût de phi-*

losofie. Ce Livre eſt intitulé Études de la Nature : *je me le ſuis procuré ; je l'ai lu avec empreſſement. J'y ai trouvé une imagination brillante, une âme ſenſible, un eſprit obſervateur ét hardi, un talent d'écrire très-rare, ét, ce qui touche encore davantage, un ſentiment de vertu ét d'humanité qui fait eſtimer l'Homme, autant que le reſte fait eſtimer l'Ecrivain. Mais ce que j'aime par-deſſus tout, dans un Ouvrage philoſofique, c'eſt ce qui fortifie ma raison ét aggrandit ma penſée ; ce ſont des verités ; ét je n'en ai guères rencontré dans ces* Études de la Nature ! ¶ *L'Auteur ſe montre bien mecontent des Hommes ét de la Societé! il paraît cependant fait pour en être bien traité. Dans ſon Livre, les idées du Philoſofe ſont trop ſouvent teintes de l'humeur du Miſanthrope. Il a étudié la Nature ; mais on voit qu'il a encore plûs étudié J.-J.-Rouſſeau. Il adopte preſqu'en tout ſes preventions ét ſes paradoxes ; mais ſi c'eſt quelquefois avec le ſtyle énergique ét paſſionné du Citoyen de Genève, ce n'eſt pas avec cette dialectique profonde qui enchevêtre ſi artificieusement l'erreur avec la verité, que le meilleur eſprit a ſouvent bien de la peine à de-*

mêler l'une de l'autre! Les erreurs ſemées dans les Études de la Nature *ne ſont ni ſi envelopées, ni ſi ſpecieuses. L'Auteur met trop ſouvent les phantômes de ſon imagination, à la place des procedés de la Nature; il a trop peu étudié les ſciences, dont il attaque les principes: il accuse les Academies ét les Savans, de vouloir tout expliquer par des ſyſtèmes, dans le temps où les Academies ét les Savans repouſſant partout les ſyſtèmes, obſervent ét analysent les phenomènes avec le plûs de methode ét de ſcrupule! Lui-même pretend à chaque inſtant deviner la Nature, ét expliquer ſes operations par des ſuppositions cent-fois plus gratuites, que toutes celles qu'il combat! ¶ Des Hommes de mauvaise-humeur contre leur ſiècle ét leurs Contemporains, accusent ſans-ceſſe nos grands Écrivains de gâter les Ouvrages d'imagination par la philosofie, ét les Ouvrages de philosofie par l'imagination: Ces triſtes Cenſeurs ne ſavent pas, que le melange de l'imagination ét de la philoosfie fait le charme des plus beaux Ouvrages de l'Antiquité: ils ne ſont dignes de lire ni Plutarque ét Platon, ni Ciceron ét Senèque, ni Monteſquieu ét Buffon. ¶ Pour moi, j'aime les Ouvrages où les*

talens de l'esprit parent la verité, sans la deguiser; où l'Auteur mêlant la morale à la physique, sait attacher mon imagination, en éclairant mon esprit, ét m'interesser aux objets de la Nature, en me montrant les rapports qui les lient à la perfection ét au bonheur de l'Homme. Mais je veux, avant tout, que l'Observateur soit fidèle, ét que la physique soit exacte; ét c'est malheureusement ce qui manque aux Études de la Nature! *J'y trouve trop souvent des chimères morales entées sur des chimères physiques.* ¶ *L'aversion de l'Auteur pour ce qu'il appele les* Docteurs, *c'est-à-dire, les Savans, s'étend jusques sur les Geomètres ét les Physiciens: il est plus commode, il est vrai, de les censurer, que d'étudier leurs demonstrations ét leurs expériences.* ¶ *Il paraít qu'il a peine à croire au mouvement de la Terre autour du Soleil. Il aimerait mieux faire tourner le Soleil. Il ne veut pas même que la Terre tourne sur elle-même, ét il oppose à ce mouvement de rotation, l'ancienne objection que, dans cette hypothèse, les corps lancés de la Terre ne devraient pas avoir le même mouvement apparent, que si la Terre était immobile. Je n'entrerai pas, à ce sujet, dans des details de science,*

aussi superflus que deplacés dans vos Feuilles; mais je prierai l'estimable Auteur des Études de la Nature, *de lire les Mémoires de l'Academie dès Sciences de 1771: il y trouvera une reponse à cette même objection, ét une reponse à la portée de tous les Lecteurs: elle n'est fondée sur aucun systême, mais seulement sur les loix du mouvement les plûs simples ét les plûs incontestables. ¶ Il croit que le rayon de la Terre n'est pas plûs long à l'équateur, que vers les pôles; il paraît ignorer que la mesure des degrés du meridien a prouvé l'applatissement de la Terre, qui est devenu un fait deduit geometriquement de l'observation. Il cite un grand Astronome qui était d'une opinion contraire; mais on a reconnu il y a longtemps, que cette opinion n'était fondée que sur une inadvertance échappée à ce grand Astronome. Qu'il interroge M. Bailly ét M. De-la-Lande, qui nous ont si bien fait connaître ét l'histoire ét l'état actuel de l'Astronomie! ¶ Il pretend qu'en supposant la Terre fluide ét tournant sur son axe, elle aurait dû prendre la forme d'un plateau. Qu'il consulte M. De-Buffon ou M. le Marquis de-Condorcet; ils lui diront que, dans l'hypothèse qu'il combat, les molecules du fluide*

s'attirent reciproquement, ét qu'alors le calcul donne la forme que doit prendre la masse fluide, forme très-differente de celle d'un plateau ! ¶ *Il explique ensuite les marées par je ne sais quels courans venans des pôles, ét produits par la fonte des glaces. Il oublie que ce n'est ni à l'ordre des saisons, ni à celui des heures du jour que les marées sont assujeties, ét que la lune n'agit point sur les glaces du pôle. Les Physiciens ont très-bien remarqué, que la direction des côtes, celle du vent ét celle des courans influaient sur le phenomène des marées, ét modifiaient les effets de la cause generale. Ils expliquent par ces actions combinées toutes les irregularités que l'observation a fait connaître, avec une precision, qui suppose une cause plûs constante, que la fonte accidentelle des glaces des pôles. Quand on attaque les demonstrations des plûs grands Geomètres, il est triste de n'avoir à mettre à la place que de pareilles suppositions !* ¶ *Ce qui est remarquable dans* ces Études de la Nature, *c'est que l'Auteur ne veut pas que pour l'étudier, on employe des instrumens ét des calculs. Est-ce que l'intelligence qui invente les calculs, n'est pas un don du même Être qui nous a donné des*

ieux, ét ces ieux ne ſont-ils pas faits pour voir à travers une lunette, comme pour regarder à travers les nuages? ¶ *Il dit preſqu'autant de mal des Cartes-de-geographie, que des calculs des Geomètres. Je crois cependant que M.* de la Peyrouse, *dans ſon Voyage autour du monde, les trouvera bonnes à quelque-chose.* ¶ *Mais voila aſſés, ét peut-être trop de philoſofie pour vos Lecteurs. Je n'ajouterai plus, pour cette fois, qu' un mot ſur* les Études de la Nature: *J'y ai trouvé peu d'idées-neuves qui ſoient vraies, ét peu de verités qui ſoient utiles; mais on en peut tirer ce resultat toujours utile; c'eſt que l'affectation de fuir les routes battues,* conduit *à l'erreur, pour le moins autant que la timidité qui craint de ſ'en écarter; c'eſt que la philoſofie qui érige en principe le mepris des methodes ſcientifiques, peut produire des pages agreablement écrites, mais ne montrera jamais qu'un Monde imaginaire ét des Hommes non moins chimeriques. J'aime autant les rêves de Cyrano-dè-Bergerac; ce ſont dumoins des visions plûs gaies.*

LE MORT SUPPOSÉ.

J'en demeurai-là. Il faut à-present, brièvement raconter, Comme quoi M Du-Hameauneuf, que j'avais vu mourir,

n'eſt cependant pas mort. On ſait que c'était un original : Il lui était paſſé par la tête de ſe ſurvivre à lui-même, ét de ſavoir comment tout ſ'arrangerait, après ſa mort? A cet effet, il avait amaſſé une ſomme aſſés conſiderable, pour ſe faire un fond de mille écus de rentes foncières ; il avait loué une chambre rue des-Deux-ponts-Saint-louis, ne ſortait jamais de-jour, ét prenait un ſingulier plaiſir à me ſuivre ! Il rôdait auſſi autour de la maiſon de ſa Femme ét de la Jolie-Tante ; il ſ'informait à des Inconnus, ét n'apprenait parconſequent preſque-jamais ce qu'il voulait ſavoir. Il ignora même que nous avions été ſur-le-point de perdre la Marquiſe, ét ſi je ne l'avais pas prevenu, il aurait demandé Silvie. Mad. De-M··· ét moi, nous fumes un-peu embarraſſés, pour le reïntegrer chés lui ! Il y avait des precautions à prendre, pour ne point causer de ſcandale. La Jolie-Tante dailleurs, en-vertu de la diſpoſition teſtamentaire du pretendu Defunt, gouvernait deſpotiquement ſa fortune, qu' elle regardait comme bien-aquise au Fils de la Muette : Si le Père revenait, après une pareille incartade, n'aurait-on pas à craindre qu'il ne donnât dans une diſſipation, pareille à celle qui l'avait autrefois gêné ?... Du-Hameauneuf retourna dans

sa chambre, ét la Marquise recommanda le secret, quand on verrait la Jolie-Tante ét sa Niéce. —Je me suis decouvert à vous par besoin (me dit l'Original): Vous irez chés moi, ét vous saurez tout au-juste. J'ai de-quoi vivre; ne vous embarrassez pas: le fond que j'avais amassé, a été placé surlechamp; le revenu me suffit; ainsi, d'après vos decouvertes, nous verrons s'il est à-propos que jamais ma JeuneTante sache la verité. Je ne voudrais en instruire que ma-Femme: je crois qu'il ne sera pas impossible d'obtenir d'elle qu'elle nous garde le secret-. Nous l'approuvames: mais cette idée bizarre produira de singuliers effets!

L'UN LE NOM, L'AUTRE LA CHOSE.

Nous nous en-alames ensemble, ét nous trouvames une avanture originale! Un Avocat ét un autre Particulier avaient une Femme à deux: Elle portait le nom du Dernier, ét elle demeurait avec le Premier, qui était père des Enfans. Le Nominatif sortait, comme nous passions, ét ce fut une Voisine, alors à son balcon, parcequ'elle ne pouvait dormir, qui nous donna ces renseignemens, sans en être priée. Elle ajouta, que la conduite du Nominatif avait pour cause l'heroïsme de l'amitié; que le Père effectif venait de marier sa Fille, sous le nom du Nominatif; étlrst.

III-CXVII NUIT.

Suite des Italiens [K].

Je l'avoue; c'était pour moi une jouiſſance, de me retrouver un Ami, dans la perſone du pretendu Mort: J'étais enchanté de la resurrection de m. Du-Hameauneuf. De ſon côté, l'ennui de la ſolitude l'avait tourmenté ſans-doute! car avant 5 heures, il était à ma porte. Il me proposa d'aler aux *Italiens*. —J'ai conçu de l'eſtime pour ce ſpectacle (me dit-il), depuis que ſes Acteurs ſ'élevant audeſſus du préjugé de la Sotise, ét des criailleries de quelques Journaliſtes, qui ont leurs raisons, viennent de conſacrer aux bonnes-mœurs deux jours de la ſemaine: Marivaux, Mercier, Florian, Desforges, Forgeot, Faur, Milcent, De-Ceron, Andrieux, ét plusieurs autres Dramatiſtes eſtimables, dedaignant la grande gloire des ariettes, ét les fleurs panachées des belles représentations, ſe ſont contentés de la violette à ſuave odeur, ét de debiter une attendriſſante ét ſublime morale, devant un petit nombre de vertueux Spectateurs. Je pleure quelquefois d'attendriſſement, en voyant ce bon *Courcelle*, exprimer à-la-fois la vertu de ſon rôle, ét celle de ſon cœur! c'eſt un Père qui remue l'âme;

[K] On ſait que ces lettres renvoient à la fin.

parceque le moindre mot, en paſſant par ſa bouche, y prend l'accent penetrant de la verité! Et ce vehement, ce ſublime *Granger!* le Lekain du Drame, comme Courcelle en eſt le Brizard! avec quelle énergie il ſ'élève aux conceptions de l'Auteur! comme il ſ'identifie à lui, ét ſ'approprie les beautés de l'Ouvrage! Toujours le Perſonage, ét jamais le Comedien, il *agit*, plûtôt qu'il ne *joue*. Je ſens ét je juge cet Artiſte d'après mon cœur; ét je me felicite qu'il ne ſoit pas à un autre theatre, qu'il ne joue pas d'autres pièces! ſ'il pouvait y gâgner, nous y aurions perdu. Que j'aime, dans le *Deserteur* drame, ce jeune ét ſemillant *Raimond!* Je ne connais aucun Acteur de la Capitale qui pût rendre auſſi agreablement, avec autant de verité, l'Officier français, ſouvent inconſequent, mais plein d'honneur, toujours ſenſible, ét ſurtout aimable. Mais eſt-ce la Deeſſe de la Decence, eſt-ce la Vertu malheureuse, qui vient penetrer les cœurs, en les charmant? Oui, c'eſt Verteuil, qui ſait retenir les Grâces, après la fugitive Beauté! Hâ! Femme adorée, Actrice bien audeſſus de ta reputation, comme tu fesais couler des larmes delicieuses, au denoûment de *Natalie!* (car j'oſe citer cette pièce, dont le denoûment eſt le plûs touchant qui

ſoit au theatre, ét où ton rôle entier eſt un chéfd'œuvre·)! Et cette *Femme-jalouse*, qui ſe fait aimer ét plaindre, avec quelle verité, quelle énergie tu ſais la faire agir?... Jamais la ſcène dramatique ne fut mieux composée: Je vois la naïve ét riante *Carline*; la bonne *Gontier*; la modeſte, la decente *Cardon!* ce *Valeroi* ſi naturel; ét juſqu'au Fils de cette brillante *Favart*, qui n'eſt plus!... employer courageusement leurs talens précieux à peindre l'auſtère vertu de Mercier, les ſcènes frappantes ét pittoreſques de Desforges, les naïfs tableaux de Beaunoir; la touchante bonhommie des ſcènes attendriſſantes de Florian! Je defie de citer au theatre des rôles plûs legers, mieux coloriés que ceux du jeune Officier, dans le *Deserteur*; du Marquis dans l'*Indigent!* Je defie tous les Acteurs du monde de les rendre auſſi bien que le Marquis eſt rendu par M. Granger, l'Officier par M. Raimond; que ne l'eſt le beau rôle du Notaire de l'*Indigent*, par M. Courcelle! — O mes bons Amis! (m'écrié-je quelquefois), que je vous aime, que je vous eſtime, que je vous honore! Courage! courage! bons ét loyaux Acteurs! honorez votre eſtimable profeſſion, en devenant les organes de la ſaine morale, de l'humanité, de la tolerance, de toutes les

vertus!... Je ne veux parler ici que d'une partie des Acteurs du genre declamé; je ne touche pas en ce moment à l'ariette; j'y reviendrai quelque-jour, puisque me voila reſſuſcité.

Ce fut ainſi que Du-Hameauneuf accourcit le chemin, devenu ſi long, depuis que les grands Theatres ſont aux trois extrêmités de Paris.

On donnait *les Deux-Jumeaux-de-Bergame*, ét *le Deserteur drame.* Les delicieux tableaux, que ceux de la premiëre piëce! Carlin jouait; le rôle était fait pour montrer au Public cet Acteur cheri: l'aimable ét jeune Carline fesait l'Amoureuse; elle y était fille ét charmante; car il faut lui dire, que c'eſt profaner la Beauté, que de la mettre en homme; je ne le voudrais jamais, à-moins que ce ne ſoit un deguisement neceſſaire à l'intrigue, ét qui en faſſe partie. Le *Deserteur* nous effraya, mais plùs utilement qu'une tragedie, qui ne nous presente que des interêts éloignés. Quand cette piëce ne ſerait que l'occasion de montrer à la Capitale quatre talens precieux, elle ſerait eſtimable par cela ſeul: Mais quelle énergie elle donne à l'Acteur! On a dit de Mercier, qu'*il était toujours extrême, ét qu'il portait audelà du but*: Mais il faut de grands traits, au theatre, pour

donner de l'élan à l'Acteur. Quant au fond de la piëce, il est si necessaire aujourdhui de peindre de bons Fils ét de bons Pères, qu'on n'y peut trop revenir *.

En sortant du spectacle, je passai chés la Jolie-Tante ét la Muette. Du-Hameauneuf se cacha pour écouter, au-moyen des precautions que je pris. Je parlai du pretendu Mort, ét la Tante fit entendre par signes, à sa Niëce, tout ce que je disais. Mad. Du-Hameauneuf laissa couler des larmes, ét j'entendis soupirer l'Original. Nous sortimes.

—Mon Ami (me dit-il), vous savez parler à ma Femme: Il faudra l'instruire, ét tâcher qu'elle vienne me voir-? Je le lui promis, ét nous arrivames chés MAD. De-M···. Nous rendimes compte de la piëce; puis je repris mon Discours:

SUITE DU PUBIC.

» Monseigneur! vous ne pouvez disconvenir que vous ne soyiez quelquefois un pauvre Public! Faut-il en multiplier les preuves vulgaires? Rien de si facile:

---

* Voila ce qui doit rendre infiniment recommandable le Drame de *l'École-des-Peres*, qu'on donne aux FRANÇAIS: Et quand on representera de pareilles Piëces, je le demande aux Gens desinteressés, ne vaudront-elles pas mieux que la Comedie mechante, que les Dancourades licencieuses, ou que la Tragedie boursoufflée, les grands Maîtres exceptés!

Un bon Livre paraît; il est utile aux mœurs, ét tel, que sa lecture, aussi amusante qu'instructive, peut vous rendre heureux, par de vertueuses Épouses: il est loué par un Journaliste, qui ne loue rien, ét vous ne l'achetez pas *! Bernardin fait un Livre plein d'erreurs; il calomnie la physique ét la medecine; il prétend vous replonger dans la barbarie: ét vous voila dans l'enthousiasme, avant-même que vos Journalistes vous aient sifflé votre opinion! Ét cependant, il est de votre style ordinaire, Monseigneur! de dire, quand on vous presente un Ouvrage: —Je l'acheterai, quand les Journaux en auront parlé-. Or, Monseigneur! vous dites-là une très-haute sotise! Permettez-moi de vous observer, que votre conduite, en cette occasion, ne serait prudente, qu'autant que les Journalistes seraient les plûs éclairés ét les plùs impartials de tous les Hommes; ét non-seulement les Journalistes, mais les jeunes Sous-feuillistes ex-étudians qu'ils emploient: Or vous savez, ou ne savez pas, Monseigneur! (car vous êtes tantôt ignorant, tantôt savant; penetrant aujourdhui, demain bouché; spirituel en telle occasion, archibête en telle autre!) vous savez (di-

* Voyez-en le titre, dans la III-ÇLVII Nuit.

sais-je), que les Journalistes ne sont pas des Etres parfaits: Mais, contre toute raison, je vous l'accorde! Soyez donc consequent! Ils vous ont demontré la profonde inscience de M. Bernardin, en physique; ils vont également vous demontrer sa prevention irraisonable contre la medecine. Lisez, je vous prie:
SINGULARITÉ des Idées de M. Bernardin sur la medecine. Etudes de la Nature, t. IV.

» *La medecine (dit M. Bernardin), m'apprit que le foyer de mon mal était dans les nerfs: Mais quand je n'aurais pas été trop pauvre pour executer ses ordonnances, j'étais trop experimenté pour y croire. Trois Hommes de ma connaissance, tourmentés du même mal, perirent en peu de-temps de trois remèdes differens, ét soi-disant specifiques pour la guerison du mal des nerfs. Le Premier, par les bains ét les saignées; le Second, par l'usage de l'opium; ét le Troisième, par celui de l'éther. Ces deux Derniers étaient deux fameux Medecins de la Faculté de Paris, tous-deux renommés par leurs écrits sur la medecine, ét particulièrement sur les maladies du genre-nerveux: Le Docteur Roux, auteur du Journal de Medecine, ét le docteur Buquet, professeur de la Faculté,*

Faculté, tous-deux morts dans la force de l'âge, de leur propres remèdes contre les maux de nerfs ». ¶ Nous admirons, avec tous les Partisans de la saine litterature, les talens de M. Bernardin; mais il nous paraît que sa croyance ou non-croyance à la medecine, ne saurait être d'un grand poids. Comment peut-on avoir des opinions fixes sur cette science, si on n'a étudié avec un goût épuré les Ouvrages des Anciens ét des Modernes, ét si on ne s'est livré soi-même longtemps à la pratique? La medecine ne roule que sur des faits, comme toutes les autres parties de l'Histoire-naturelle; ét ne serait-il pas plaisant de prononcer sur l'état actuel de la physique, sans d'autres fondemens que quelques faits isolés ou quelques propos vagues, ét sans avoir vu ni les livres, ni une suite d'experiences comparées? ¶ Les maux de nerfs, ordinaires aux Gens-de-lettres, sont loin d'exiger, pour leur guerison ou leur soulagement, une grande depense; ét M. Bernardin allègue inconvertablement, qu'il était, trop pauvre, pour executer les ordonnances de la medecine. *Tout consiste à s'abstenir d'un travail forcé, à prendre du relâche, à faire de longues promenades à l'air libre, à s'amuser de quelqu'exercice du jardina-*

ge, étlereste Ce sont là les recettes fondamentales qu'on a toujours prescrites, sauf les opinions particulières de quelques Medecins; elles sont à-la-portée de tout le monde, étpour en faire usage, il ne faut être ni grand seigneur, ni prince. ¶ La mort de MM. Roux ét Buquet, qui ont peri dans la force de l'âge, l'Un par l'abus de l'opium, ét l'Autre par celui de l'éther, prouve seulement l'empire de l'habitude, quand on n'a point la force de la prevenir ou de la changer; elle fait voir encore combien les meilleurs esprits peuvent quelquefois se laisser seduire par de fausses préventions ou de brillans écarts, qui tiennent à des connaissances étrangères à la medecine! MM. Roux ét Buquet auraient peutêtre évité le danger, s'ils avaient été moins profonds en chimie ét en histoire-naturelle. ¶ Les Ouvrages des vrais Observateurs, qui ont écrit sur les maux nerveux, respirent partout une uniformité de principes sur la necessité de l'exercice du corps: Aretée, Gallien, Syndenham, Baglivi, Stahl, Hoffmann, Boërhaave, ét lereste, n'ont jamais pensé autrement, ét leurs préceptes sur ce point sont si positifs ét si connus, qu'il suffit seulement de les indiquer. C'est sous ce point-de-vue, que

ces graves Auteurs ont marqué de la confiance pour les ressources de la medecine. Sans-doute que ce moyen de guerir, s'il avait été connu de M. Bernardin, aurait desarmé son amère critique, ét qu'il ne se serait pas cru trop experimenté, pour y croire. ¶ *Le ton de bienveuillance que prend cet Auteur, pour la medecine, est plûs marqué dans un autre endroit de son Ouvrage, où il rappelle quelques propos de J.-J.-Rousseau surcet objet: »Si je fesais, lui disait l'Auteur d'Emile, une nouvelle édition de mes Ouvragés, j'adoucirais ce que j'ai écrit sur les Medecins: Il n'y a pas d'état qui demande autant d'études que le leur. Par-tout pays, ce sont les Hommes le plûs veritablement savans ».*

»Qu'avez-vous à repondre, Monseigneur? Direz-vous, Que les Journalistes ne sont pas impartials; qu'ils sont très-ignorans, très-aveugles, ét qu'ils jugent comme nos Petitsmaîtres, sans lire? Je vous l'accorde: Les Journalistes sont partials, parcequ'ils sont ignorans, Monseigneur! ils sont ignorans ét aveugles, parcequ'ils ne lisent pas; ét ils ne lisent pas, tout-justement parcequ'il sont aveugles. Ét vous les croyez! Rougissez de votre inconsequence, Monseigneur! —Mais

ils font lire, comme un Rapporteur fait lire, examiner les piëces d'un procès par ſon Secretaire. —Et ils commettent des injuſtices tout-comme lui. Ils font lire! hé! par par quî, Monſeigneur? par quî? Au fond d'un repaire obſcur, ſont deux Monſtres, auſquels ils ſe confient; l'un eſt l'Envie, maigre, livide, à l'œillade étincelante, à la mâchoire broyant à vide, comme celle du famelique Eresicton; l'autre eſt la Flaterie, ſous la forme d'un Baſſet, au poil velouté: L'or, l'eſperance, ou la crainte, font donner les Ouvrages à juger à Celle-ci; la haîne, la certitude de l'impunité, les font livrer à l'Autre. L'Envie ne voit que du mauvais; elle juge l'Homme, ét non l'Ouvrage; ét elle ne voit dans les beautés même de ce dernier, que des ſujets de haîne ét d'aigreur: Elle le denature; elle taît le bien; elle exagère le mal; ét très-perſuadée que vous êtes vous-même un-peu envieux, elle vous ſert un plat de ſon metier, qu'elle eſt ſûre que vous trouverez excellent... L'autre Monſtre, ſi opposé au premier, en apparence, le ſert, ét ſ'accorde avec lui: la Flaterie, qu'emploient les Journaliſtes, vous aveugle adroitement ſur les mechancetés de l'Envie, ét vous dites ineptement, Monſeigneur! —Mais! les Journaliſtes louent pour-

tant! On dit qu'ils ne louent jamais!... Voyez! voyez-! Et vous riez niaisement, Monseigneur! d'aise d'avoir été la veille sotement sevère! Vous achetez l'Ouvrage loué; vous tâchez de le lire, étcomme il vous ennuie, vous avez la modestie de vous en prendre à vous-même: Quelquefois vous achetez l'Ouvrage dechiré, afin d'en rire: Mais, surpris d'y trouver des verités éternelles, vous vous émerveillez de la seduction, ét vous dites: — Sans les Journalistes pourtant, j'y étais pris! j'aurais cru cela bon-!... Et vous étouffez un bon Ouvrage; vous en faites surnager un mauvais; ét ce ne sera que votre Successeur le Public futur d'une ou deux generations, qui rendra-justice aux deux Ouvrages, ét à vous aussi! O Monseigneur! que vous êtes indignement trompé, tous les jours, à vos Theatres, à vos Musées, à vos Lycées, par vos Journaux! Mais que vous le meritez bien! Enverité, l'on peut se moquer de vous, mais non-pas vous plaindre!.. Ce n'est pas tout, Monseigneur! Un-de-ces-jours, il m'arriva d'aler à une representation du Theatre-français: Vous y étiez, puisque vous êtes partout! mais j'aurais bien rougi de faire corps avec vous! car, Monseigneur! vous étiez plûs inmorige-

né qu'un Ecolier de rethorique ou de philosofie, ét aussi poliçon qu'un Sixième: C'était un 18 decembre: Vous avez cru la pièce de moi; vous aviez decidé qu'elle tomberait, mauvaise ou bonne: Vous n'écoutates rien du 1 acte; vous poliçonnates au second, ét vous fites baisser la toile au commencement du 3.e Votre Ami l'Affichiste vous flagorna le lendemain: mais son Frère le Journaliste vous tança comme il faut! S'il était permis de mettre la main sur vous, sans commettre un sacrilége, Monseigneur! convenez que vous auriez merité une vigoureuse verberation? Car enfin, tout vous est permis, excepté de juger sans entendre, de decider sans comprendre, ét de condamner par caprice!

Ce n'est ici qu'une circonstance particulière; vous n'assistez au spectacle que par Deputés: Mais combien de sotises, Monseigneur! vous faites en corps! On ne saurait les compter en un jour. A demain.

Le Ressuscité couche avec sa Femme.

Nous sortimes, Du-Hameauneuf ét moi. Nous retournames à sa porte; nous entrames secrètement au-moyen de ses doubles-clefs, ét nous penetrames dans l'interieur. La jolie Tante dor-

mait dans sa chambre: La Muette dans la sienne. J'éveillai Celle ci, qui fut très-surprise de me voir! J'employai les signes pour lui faire entendre que son Mari vivait, ét je lui écrivis les particularités: Un excellent Peintre ferait un joli tableau de cette scène: l'étonnement de la Muette; l'empressement de l'Original, qui pourtant n'osait avancer; l'horreur involontaire de la Première, pour un Ressuscité, mêlée à la joie d'apprendre qu'il n'était pas mort; ces deux sentimens se fondaient sur son interessante figure: Enfin, je lui marquai notre dessein, qui était qu'elle fût seule instruite, afin de ne pas causer d'esclandre dans le Public. Elle goûta ces raisons, ét demanda son Mari, que je lui presentai. Elle le reçut avec joie, ét je me retirai, après qu'il eut été convenu, que Du-Hameauneuf retournerait de grand matin rue des deux-Ponts.

III-ÇXVIII NUIT.

SUITE. LE JEU-DE-COMMERCE.

Du-Hameauneuf ressuscité, abregeait le travail de mes journées. A cinq heures il frappa: —Mon Ami (me dit-il), la bizarrerie qui m'a fait vouloir passer pour mort, m'a donné quelques amusemens: Mais combien d'ennui ensuite! Ce n'est que d'aujourdhui, que je suis

heureux, mais plûs heureux que je n'ai jamais été ! Ma petite Femme est convenue, avec moi, des moyens de me recevoir, sans se confier à Personne au monde : Je me servirai des doubles-clefs dont je m'étais muni ; cela est possible, ét je vais goûter tous les plaisirs du mystère. Souffrez, que je vous remercie encore de m'avoir donné cette adorable Muette ! Cela est bien comode, dans le cas où je me trouve ! Il échappe toujours quelque'indiscretion aux *Loquaces* ; ét c'est une Muette qu'il me falait, pour femme.... Où alons-nous-? J'avais un Ami de jour, qui demeurait à l'entrée de la rue Grenetat : J'y couduisis Du-Hameauneuf. Mais l'Ami étaít absent. Nous alameschés une Amie de l'Ami, ét là, nous trouvames une Compagnie, qui jouait au commerce. Elle était composée, de la Maîtresse, du Maître, d'une grande belle Femme, de sa Sœur, d'une Petitefille, qu'on appelait le Bouton-de-rose, de la Demoiselle de la maison, d'un grand Jeunehomme, ét d'un petit Futé appelé M. Cadet. Nous nous mimes auprès d'un feu artistement arrangé, moi, à côté de la grande Belle ét du petit Bouton, Du-Hameauneuf, tout-près de la Maîtresse,

dont il lorgnait les belles mains. C'eſt un amusement très-agreable, que ce jeu-là! Mais le travail vaut mieux. J'admirais avec quelle grâce les Dames le jouaient ! Mais ce qu'il y avait de raviſſant, c'était le petit Bouton! Une charmante figure, une candeur native; de l'eſprit, de la douceur moutonne, unie à la vivacité de l'Ecureuil; les plûs jolis petits mots ſortaient de ſa bouche mignone. On voyait entre la grande Belle, ét le grand Jeunehomme un certain accord paisible; un demi ſourire, un rien me fesait lire dans leur âme. Celle de la Sœur marquait de la tranquilité. Le caractère de la Fille de la maison paraîſſait l'entente, un ſerieux de reflexion ét de capacité, malgré ſa jeuneſſe. M. Cadet était un petit gaillard intereſſé, qui calculait le produit du jeu, pour les plaisirs de la ſemaine; on ſait quels ſont les plaisirs d'un Ecolier. Tous ces caractères étaient differens; aucune des figures ne ſe reſſemblait. Je n'aime pas le jeu; j'aimai celui-là, tant il était gaîment joué, à l'exception des petites boutades de M. Cadet, ét des ſoupirs de la raisonnable Mademoiselle Geneviève, quand elle perdait. Pour le petit Bouton-de-rose, elle était trop-jeune ét trop jolie, pour être in-

tereſſée: Elle avait une indifference pour les évènemens, qui ſemblait annoncer, qu'elle ſ'attendait à en être maîtreſſe un-jour. Je le crois comme elle; il ne ſ'agit que de ſe bien conduire, ét d'être avantageusement montrée.... Voulez-vous connaître la Jeuneſſe? voyez-la jouer. Je ne dis pas, Faites-la jouer; comme on ne dit pas, :: Badinez avec un Serpent... Eſſayez de ce poison... Mais ſi vous vous trouvez à-portée par-hazard, examinez; vous lirez dans les âmes des Grandes perſones elles-mêmes. La Maîtreſſe de la maison était bonne, d'un charmant caractère; on le voyait dans les viciſſitudes du jeu. Son Mari était gai, plaisant, mais bon: Et on le voyait. Leur Fille était ſerieuse, économe, entendue, avare du temps ét des choses, ét on voyait qu'elle ſerait un-jour une Femme ſolide, un tresor de menage: M. Cadet aimait un-peu mieux le jeu que le travail; mais cela pourra changer. La grande Belle était un de ces caractères aimables, qui font le charme de la Sociéte, autant par leur amenité, leur impretenſion, que par les attraits d'une ſuperbe figure: La Sœur était douce, polie, reflechie: Il faut de ces caractères-là, pour retenir la trop grande évaporation de la joie bruyante. Le-Petit

Bouton-de-rose, je l'avoue, était mon Idole ; je lui aurais tout passé, tout accordé : Heureusement que les deux Institutrices, plûs sages, que je ne l'aurais été, cultivaient attentivement ses qualités, ét reprimaient les petits écarts : C'était une Enfant : Ainsi, l'on employait sa douceur, sa credulité, sa confiance naturelle, à la bien diriger. Je l'étudiai pendant le jeu : Mais cet amusement n'avait pour elle aucune importance ; ce n'était que jeu : tout ce qu'on pouvait entrevoir, c'est que ce petit caractère avait un-peu de legèreté... Les autres passions n'étaient pas nées. Cependant le Petit-Bouton avait de l'intelligence, de la finesse... de la finesse ! si mal-à-propos louée dans les Jeunesfilles ! Mais la sienne était plutôt finesse d'intelligence, que de ruse.... Nous restames jusqu'à neuf heures à voir jouer, tant l'amusement nous parut agreable.

En sortant, Du-Hameauneuf me dit : —Savez-vous que je vous envie les Discours au Public, que vous faites à la Marquise ! Car cela est dans un genre à moi ? —Je vous les aurais laissé faire : Mais vous étiéz mort ! Voulez-vous les continuer ? —Volontiers ! volontiers ! —Je vous les cède : Preparez-vous pour demain.

SUITE DES FRAYEURS-NOCTURNES.

Je n'étais pas retourné chés la Petite-fille de la place Baudoyer, depuis ma querelle avec ſon Voisin: Me voyant accompagné, je proposai à Du-Hameauneuf d'y monter. Nous trouvames le Père, la Mère ét l'Enfant à ſouper. Je leur parlai de ce qui m'était arrivé. C'étaient de Bonnes-gens; ils me remercièrent de mon attention pour leur Fille. Je leur proposai, puiſqu'ils étaient forcés de la laiſſer ſeule, de la mettre dans la Communauté de la Marquise. Ils y conſentirent, à condition, qu'ils la verraient toutes les ſemaines une-fois au parloir. Je leur dis où était l'hôtel de Mad. De-M****, ét je leur proposai de nous y accompagner. Le Mari avait affaire: La Femme y vint ſeule: Nous presentames à la Marquise la Fille ét la Mère; après quoi, la Dernière, bien aſſurée, ſ'en retourna chés elle.

Je demandai à la petite Exuperie, quelques uns des contes qui l'avaient effrayée? —Ce ne ſont pas les contes ſeulement (me repondit-elle), mais des tours qu'on m'a joués, qui m'ont rendue comme je ſuis. —Je n'ai pas voulu vous demander ce que c'était, ma Fille, depeur de renouveler les impreſſions: Mais apresent

que vous ne ſerez plus ſeule, vous pouvez tout dire, devant Madame ?

—Voici le conte le plûs effrayant.

LA FILLE-BÊTE.

»—Il y avait une-fois une Fille de Seigneur, qui avait un Amant noble ét riche, qui la recherchait en mariage : Mais la Malheureuse aimait un Valet-d'écurie qui lui avait donné un ſort. Si-bien que voila que quand on la preſſait pour ſe marier, elle devenait pâle ét jaune comme un coing. A la fin, on crut que le mariage lui ferait du bien, ét on avança tout, malgré la maladie. Le Jeunehomme était ſi aimable, la Jeunedemoiselle ſouffrait tant du ſortilége du Palfrenier, qu'elle le prit en haîne, ét qu'elle aima ſon Pretendu. Si-bien que quand on lui demanda, ſi elle voulait bien? *Aure* conſentir. Mais dès que le Palfrenier le ſut, il fit une conjuration ſi forte, que la pauvre Demoiselle hurlait dans ſon lit. Elle en était bien-honteuse, à-cause de ſon Pretendu ! Mais elle le fut bien davantage, quand le matin, au jour, elle ſe regarda! Elle était toute couverte de poil+... Elle ſe leva effrayée, ét ſe vit un vilain museau effilé, comme un Furet, quoiqu'elle eût la tête groſſe comme un Loup. Elle ne ſavait que devenir,

ni que faire. Elle entendit du monde à ſa porte; elle eut ſi peur, qu'elle ſauta par la fenêtre, ét ſ'enfuit. Les Chiens la vîrent, ét coururent après elle; mais elle alait plûs vîte qu'eux: Ce dont elle fut bien-étonnée. Quand elle fut dans les bois, elle aperçut une Petite-fille, qui gardait des Vaches ſur la lisière; ét Ça lui dit de ſe jeter ſur elle, pour la manger. Elle y resiſtait: Mais le Diable (car c'était lui qui la pouſſait), fut le plûs fort: Elle ſe jeta ſur la Petite-fille, ét la mangea. Après quoi, elle ſe ſentit une grande force, ét une grande ferocité! Elle ne voulait plus que tuer. Elle devint ſi hardie, qu'elle retourna autour du château, pour guetter les Enfans des Fermiers ét du Conſierge.

» On était bien chagrin chés ſon Père! On ne ſavait ce qu'elle était devenue. On la cherchait partout. Mais la Bête effraya ſi fort, qu'on deserta le château, ét que le bon Seigneur ét ſa Femme, alèrent demeurer à la Ville. Et voila qu'un-jour, que la Fille-bête était dans le bois, elle aperçut par-hazard un bout de lacet à ſon ventre! Elle le tira ét elle vit, que c'était le lacet de la peau qu'elle avait ſur le corps. Elle la delaça, ét ôta la peau. Elle ne l'eut pas plûtôt

ôtée, qu'elle reprit tous ses sentimens de Fille; si-bien que se souvenant de tout ce qu'elle avait fait, elle se prit à pleurer. Mais ayant entendu des Chasseurs, elle remit sa peau, qu'elle relaça; puis ressentant toute sa cruauté, elle se jeta sur les Chiens, qu'elle dechira, ét tua un Chasseur, qu'elle mangea à-moitié. Le soir, elle ala dans le château de son Père, resolue d'ôter sa peau, ét de se mettre au lit, pour se reposer. Elle n'y trouva Personne. Elle ouvrit les portes, avec un paquet de clefs, dont elle savait la place, ét ayant trouvé sa chambre, elle y fit du feu, se peigna ét se mit au lit. Le lendemain, elle remit sa peau, ét sortit par la fenêtre: Ce qui effraya bien-fort quelques Paysans, qui la virent, ét qui coururent à la Ville, dire que la Bête s'était emparée du château.

» Or il faut savoir, qu'après qu'elle était disparue, son noble Amant avait été à la guerre, où il avait combattu en desesperé, car il aimait sa Belle plûs que lui-même: Et il avait pour Valet le maudit Palfrenier. Après la guerre, il s'en revint: Si bien qu'étant arrivé auprès du château, il croyait y trouver le Seigneur. Mais il n'y trouva pas même le Consierge; ét quelques Paysans bien armés lui dirent, qu'une Bête cruelle, ét imblessable, s'é-

tait emparée du château. Il fut bien surpris ! Et le mechant Palfrenier, qui voulait le faire perir, se mit à rire, en disant : —Un Guerrier de rien n'a peur- ! Ce qui fit que le Gentilhomme prit la resolution de coucher au château, seul, pour y attendre la Bête. Il en fit ouvrir les portes, par le Consierge, qu'il envoya chercher, prit des armes, ét se coucha dans un cofre, qu'il ferma en-dedans. Il fit éloigner tout le monde, ne voulant pas avoir à se reprocher leur mort. Et voila, qu'à la nuit bien-fermée, il entendit ouvrir les portes avec fracas. On vint ensuite dans la chambre où il était, qui était celle de la Demoiselle, ét la seule où il fût resté un lit, tous les autres ayant été emportés à la Ville. Il regarda par le trou de la serrure, ét il vit une longue Bête, qui avait le museau effilé, comme les Furets, les Putois, ou les Fouines. Il ne dit rien. Cependant la Bête flairait par-tout. Elle avança même la pointe de son néz dans le trou de la serrure : Mais le Cavalier le boucha de son côté avec son bufle, de sorte que la Bête ne sentit que dela peau. Elle aluma le feu, se delaça, ôta sa peau, ét montra aux ieux du Cavalier... sa chère Maîtresse !... —Hâ ! mon cher La-Hire ! que je suis punie d'avoir été injuste à votre égard-! Et

elle plorait. Enſuite elle peigna ſes beaux cheveux, qui lui deſcendaient juſqu'à la ceinture. La-Hire était tout-étonné! ét bien touché, dans ſon cofre, méditant ſur ce qu'il devait faire, quand il vit entrer un gros Loup! qui prit la peau de la belle Aure entre ſes pates, ét la lui jeta ſur le corps. La pauvre Demoiselle fut obligée de la lacer, puis le Loup ét elle ſe reünirent pour briser le cofre. Ils le dechiraient avec leurs dents, ét en enlevaient des morceaux: Ils le ſoulevaient, ét le fesaient retomber pour le caſſer. Mais il était ſi fort, qu'il resiſta. Ils ſe reposèrent auprès du feu. Le Loup alors ſe mit à careſſer la Fille-Bête, qui le repouſſa. Il entra en fureur, ét il paraîſſait lui parler, par des cris de Loup inarticulés en apparence. La Fille-Bête lui repondit dans le même langage, ét il ſemblait qu'elle lui fesait des reproches. Le Loup reflechiſſait. Il ſe leva tout-à-coup, ét lui fit ſigne de lui aider à mettre le grand cofre dans le feu. Elle parut y conſentir. Mais pendant qu'elle lui aidait, le Loup voulut user de ſurprise. La Fille-Bête laiſſa le cofre, qui était deja preſque dans le feu, ét ſe defendit. Le Loup en fureur voulut la contraindre. Mais elle le mordit, ét ils ſe battirent

comme deux Tigres, ſe dechirant, ſe roulant. Le Loup fut quasi étranglé, ét il l'aurait été, ſ'il n'eût pas ſauté par la fenêtre. Quand la Demoiselle fut ſeule, elle ôta ſa peau, ferma bien la fenetre, ét ſe mit au lit, en ſanglotant.

» La-Hire attendait qu'elle ſ'endormît. Elle avait laiſſé un grand feu, parcequ'elle était nue, ét qu'il fesait bien froid. Au-bout d'une heure, La-Hire ſe hazarda d'ouvrir doucement ſon cofre: Il ſouleva le couvercle, avança le corps, ét vit la Demoiselle qui dormait agitée. Il ſortit doucement du cofre, prit la peau avec des pincettes, ét la jeta au feu. elle flamba tout-de-ſuite, avec une flâme bleue, comme du ſoufre, ſ'éleva, ét ſ'envola par la cheminée, comme une feuille de papier brûlée. Auſſitôt il entendit au dehors un hûrlement affreux, ét la Demoiselle ſ'éveilla, en jetant un grand cri. —Ne craignez rien! (lui dit La-Hire): Le charme eſt detruit: La peau fatale eſt brûlée-! A ces mots, la Demoiselle fit un ſoupir! —Où étiez-vous caché? —Dans ce cofre. —Rentrez-y, où vous alez perir-! La-Hire la crut; il y rentra. Mais à-peine il y fut, qu'elle ferma le couvercle en dehors, ét ouvrit la fenêtre: le Loup rentra, de-

laça la peau, ét montra aux ieux de La-Hire étonné, le mechant Palfrenier son valet. Il se mit à pousser le cofre dans le feu. —J'y consens (lui dit la Demoisèlle); ét puisque je dois être brulée, pour avoir laissé prendre ma peau, je perirai dumoins avec lui: Le Palfrenier ricana: Cependant La-Hire, qui sentit qu'il alait brûler, cherchait les moyens d'ouvrir. Il n'y pouvait parvenir: Mais par un hazard heureux, le feu ayant consumé dabord ce qui fermait le cofre en-dehors, il fit sauter le couvercle. Il se brûla un-peu: mais s'élançant audehors le poignard à la main, avant que le Loup eut repris sa peau, parcequ'il s'était arrèté à lier la Demoiselle sur le cofre, il lui fendit la tête d'un seul coup, s'empara de sa peau, ét la jeta au feu. Ce fut alors, que tout le charme fut detruit, ét que la Demoiselle recouvra sa raison ét sa pudeur. Elle se jeta aux genoux de La-Hire, ét demanda pardon à Dieu! On cacha cette cruelle avanture: Il la rendit au bon Seigneur; ét après qu'elle fut retablie d'une longue maladie qu'elle eut, elle pria ses Parens de declarer La-Hire leur heritier, ét de lui permettre de se retirer dans un Couvent. C'est ce qui eut lieu: Et ce fut une Nièce du bon Seigneur,

pauvre ét jolie, que La-Hire épousa, ét avec laquelle il fut heureux ».

Je remenai Du-Hameauneuf chés sa Femme, ét je me retirai.

II-CXIX NUIT.

LES TROIS ASSOCIÉES.

En arrivant à cinq heures, Du-Hameauneuf me dit : —Depuis que je suis le plûs heureux des Hommes, par ma reünion avec ma petite Femme, j'ai fait une jolie decouverte! Voulez-vous venir avec moi, rue de la Vieille-draperie-? J'y consentis, ét nous marchames. Vis-à-vis la Madelène, nous vimes un vilain Homme, qui profitant de l'embarras des voitures, à l'entrée de la nuit, au moment d'alumer les lanternes, saisissait une Jeunefemme fort jolie, ét dont l'air était très-honnéte, en lui disant : —Hâ! te voila donc! tu viendras chés moi-! Du-Hameauneuf me dit: —C'est Une d'elles-! Et s'élançant comme un trait sur le vilain Homme, il le terrassa, prit la main de la Jeunefemme, ét lui fit traverser la rue. Le vilain Homme était tombé si loin, à l'entrée de celle des Marmouzets, qu'il ne sut ce qu'était devenue la Jeunefemme. Je traversai à mon tour, ét j'aperçus Du-Hameauneuf, qui revenait audevant de moi. Nous entrames ensemble.

Je trouvai trois Perſonnes, dont la Jeunefemme était une. Les deux autres étaient filles ; Celle-là ſeule était femme : Elle avait épousé un Monſtre de laideur ét de mechanceté, nommé Léchiné, nom digne de lui : Elle l'avait quitté, pour les traitemens intolerables qu'elle en avait reçus, ét qui ſont decrits dans un Memoire, que je ne rapporterai pas ; il eſt composé, quant au fond, des mêmes choses qu'un Ouvrage non roman, dont un petit Libraire très-ſot a dit, qu'il rougiſſait de le vendre, parceque les faits n'en ſont pas delicieux, comme ceux de la *Caroline* : Mais ils ſont vrais, ou dumoins ſi peu deguisés, qu'on a pu y puiser un Memoire judiciaire, ſans crainte d'être trompé *. La Jeunefemme était aſſociée avec ſa Sœur-cadette, ét une belle Fille leur amie, qui ayant perdu ſa Mère, avait ceſſé de faire le commerce, pour le ceder à ſon Frère, nouvellement marié : Le Père des deux Autres, avait obtenu pour les trois Aſſociées, une commiſſion, qu'elles pouvaient exercer ; il ſ'était mis en penſion chés elles, ét presidait la petite Famille. Le ſeul changement qui

* Voyez la IV Partie de la FEMME-INFIDELLE. Voyez auſſi la FEMME-SEPARÉE, qui devait entrer dans ces *Nuits*, ét dont on a fait un Ouvrage à-part très-intereſſant.

pouvait arriver dans cette Aſſociation, où la jeune Femme ne paraiſſait avoir aucuns droits, c'eſt que la plùs jeune des deux Sœurs pouvait ſe marier: C'était le vœu de ſon Père. Quant au vilain Mari, comme la pudeur d'une Femme bien-élevée l'avait empêché de crier, ét de ſe procurer des Temoins, lorſqu' elle était maltraitée, on n'avait pas de preuves teſtimoniales des attentats à ſes jours, ét d'autres infamies, peutètre plûs cruelles encore. Je fus enchanté de la bonne union, qui règnait entre ces trois aimables Perſonnes, ét je me proposai de les mettre ſous la protection de la Marquise. La Dame ſe nommait *Ingenue-Saxancour*, ét Perſone au monde ne m'intereſſe davantage.....

LES DEUX DECIDEURS DU SIÈCLE.

Nous alames enſuite au Cabinet-litteraire, rue Chriſtine, pour y lire un Pamflet. Nous y trouvames, aulieu de la feuille mechante, deux Hommes qui diſcouraient entr'eux, ét qui d'un commun accord parlaient en mal du *Paysan-perverti*, ét des *Contemporaines*. C'était à qui dirait pis. Du-Hameauneuf petillait. Enfin, il s'approcha, ét leur demanda unpeu rudement: —Mesſieurs! les Ouvrages que vous dechirez-là, les avez-vous lus? —Non, MONſieur! Nous en ſerions

bien fâchés! —Et vous les jugez! Et vous les decriez? Comment voulez-vous que je vous nomme? —Comme vous voudrez? —Vous me laissez le choix: Hébien! je n'ai que deux noms à vous donner: Vous étes des Sots, ou des Chiens enragés. —Monsieur! —Point de MONsieur! Il faut choisir entre ces deux noms là, afin que je vous traite enconsequence.... Alons, alons! Qu'êtes-vous-? Et il en secoua Un rudement. Ils s'écrièrent. Mais il était si fort, qu'il les contraignit à choisir la denomination de Sots. —Vous avez bien fait! (leur dit le terrible Du-Hameauneuf): Si vous aviez choisi l'autre nom, je vous étouffais. Vous n'êtes que des Sots; je vous meprise. Mais, apprenez, Faquins, qu'on ne doit pas juger des Ouvrages sur parole, ou sur la lecture d'un Poliçon, qui redige une feuille obscure de province, dans laquelle il admet les làches calomnies d'un Envieux qui se cache! Hé! quoi! un Ouvrage est public! il est entre les mains de tout le monde, ét ce n'est pas assés, pour éviter d'être calomnié! Des Sots ét des Chiens-enragés nous jugent au theatre, sans nous entendre, dans la Société, sans nous avoir-lus!... Le premier Decideur de votre es-

pêce que je trouverai, je le bâtonne, à s'en ressouvenir-! Ainsi parla le terrible Du-Hameauneuf.

Nous alames ensuite chés la Marquise: Nous racontames l'emploi de notre soirée, ét il n'y eut pas de Discours au Public: Du-Hameauneuf, qui devait continuer la Harangue, était trop ému. La petite Exuperie fit un conte de revenant: Mais ayant entendu que c'était le même, que j'avais rapporté dans la 221 *Contemporaine*, *p.* 323 du XXXV Vol., nous sortimes.

VOL-DOMESTIQUE.

Du-Hameauneuf, avait envie de se promener. Nous fimes le tour par le Boulevard Saintdenis. Parvenus vis-à-vis une maison de la rue Basse, nous marchions sans parler, reflechissant chacun de notre côté: Notre marche ne fesait aucun bruit, lorsque nous en entendimes un três-sourd, comme de paquets, qui tombent. Nous nous approchames. Un Valet, placé dans la rue, recevait de la main d'une Femme differens effets. Nous ne savions ce que cela voulait dire: Mais nous avions des soupçons. L'Homme s'éloigna. L'Un de nous le suivit, ét sut où il entrait. A son retour à la maison, les deux Complices brisèrent un volet, ét se retirèrent. Tout-cela n'é-

tait

tait pas dabord fort clair, ét nous ne comprimes parfaitement les choses, qu'après leur execution. Nous nous retirames.

III-ÇXX NUIT.

Suite. Mêlanges.

Du-Hameauneuf était trop actif, pour dormir tard ! Dès le matin, il était dans le quartier du vol. On venait de s'en apercevoir, quand il se presenta. Il vit la Jeunefille : Elle était jolie : Il fut touché de compassion. Il dit ce que nous avions vu en dernier lieu, c'est à dire, briser le volet, ét n'en dit pas davantage. Mais dans un moment où la Jeunefille était seule auprès de lui, Du-Hameauneuf lui dit tout. Elle pâlit. —Je veux vous sauver (ajouta-t-il) ; alez à cette adresse : On vous cachera ; on aura soin de vous ; car je veux tout declarer, dès que vous serez partie-. La Jeunefille fit son paquet, ét s'évada. Elle ala dans la maison protegée par la Marquise. Lorsque Du-Hameauneuf s'en fut assuré, il revint, ét dit, non pas la complicité de la Jeunefille, mais l'endroit où étaient les effets volés. On y ala : On les trouva. Le Domestique ne fut pas livré à la Justice ; le Maître de la Jeunefille se contenta de l'effrayer, ét d'exiger, qu'il retournât dans son Village, travailler à la terre. Du-Hameauneuf observa, que ce Jeune-

homme n'accusa pas la Jeunefille. On a ſu le même jour, qu'il l'avait determinée à le seconder, parcequ'ils devaient ſe marier enſemble, ét qu'il lui avait bien aſſuré, qu'il était impoſſible qu'on les ſoupçonnât. La Jeunefille était naïve, peu inſtruite. Elle fremit du danger qu'elle avait couru, ét même de ſon crime, dont on lui fit ſentir l'énormité. Elle eſt devenue bon-ſujet.

Du-Hameauneuf vint me trouver à ſon heure accoutumée, depuis ſa resurection. Nous alames voir les trois Aſſociées, que nous achevames de raſſurer de leur effroi de la veille : Puis nous nous rendimes chés la Marquise avant 7 heures. L'Original ſ'était preparé. Je croyais qu'il alait reprendre le Diſcours au Public : Mais il voulut ſans-doute auparavant nous montrer qu'il était un Homme qui penſait, qui ſavait, ét dans lequel on pouvait avoir confiance.

»—Les jeroglifes (dit-il), dont on parle tant, ſont l'écriture naturelle d'un Homme qui ne ſait pas lire, ét qui veut exprimer ſa penſée par un ſigne : Un Paysan, appellé *Nicolas*, qui ne ſavait ni lire ni écrire, ſ'était fait une ſignature ſingulière ! Il exprimait avec la plume, ét très joliment, un nid, un Coq, un rêts ou lacs ; il fit atteſter cette ſignature

comme la ſienne par Temoins, ét il l'apposait aux actes. ¶ Il ſ'en faut beaucoup, que les Hommes aient été auſſi polytheïſtes qu'on le penſe: Leurs idées ſur la Divinité, ne ſont que l'expreſſion des grands changemens du Globe: *Oar* le Feu, règne dabord, quand la Planète ſort du Soleil: Puis, après le refroidiſſement, *Sathar*, l'Eau, le detrône, ét couvre tout le Globe, qu'il doit rendre à *Oar*. Voila tout le ſyſtème des Anciens, en trois mots. ¶ Les Perſes avaient un ſingulier usage: A certaines fêtes, ils éliſaient un Roi de la fête, qui était toujours un Criminel; on le traitait magnifiquement pendant un mois, ét le jour de la fête, au ſoir, il était immolé: On mangeait ſa chair crue, ét l'on buvait ſon ſang, chacun en avait bien peu! c'était un moyen de ſanctification. ¶ En Egypte, à l'entrée des temples, on plaçait des ſtatues giganteſques, afin de rappeler aux Hommes, que les Geans avaient autrefois gouverné le monde: Cet usage eſt même paſſé dans le chriſtianiſme: Chriſtophore, Saint très fabuleux, eſt placé à l'entrée des grandes égliſes, par une ſuite de cet usage. ¶ On dit, qu'il eſt des Hommes, qui ſont ennemis de la religion: Ce ſont des Fous, qui le diſent: La religion a commencé avec le monde: Elle

lie entr'elles les differentes parties de l'Univers, ét avec leur Premier-principe, par l'hommage actif qu'elle lui fait rendre : L'Homme doué d'intelligence, doit cet hommage actif, que les autres Etres ne doivent que passif, ét qu'ils rendent necessairement. Il ne faut pas croire que la religion juive soit une invention ; c'est une tradition ancienne, respectable : Le but de la religion a toujours été d'adoucir les Hommes, de les lier, de les fraterniser : Si quelques Ministres s'écartent de ce but, ce sont des monstres. Ainsi, l'Inquisition est une folie, une absurdité barbare, contraire au but de la religion, qui ne peut être que persuasive : L'intolerance est une violation de la religion, une dissolution de son lien sacré. C'est un lien que la religion : C'est une onction suave ét douce : Le monachisme, sous pretexte de perfectionner la pratique de la religion, l'aneantit ; elle est faite, pour lier les Pères aux Enfans, ceux-ci aux Pères ét aux Mères, les Epoux entr'eux ; à rendre les Citoyens bons les uns envers les autres ; ét les Moines ne sont ni pères, ni époux ; ils cessent d'être fils ; ils ne peuvent être Citoyens : Par quel aveuglement fatal le Genre-humain les a-t-il institués, tolerés ! Ils renversent la religion ! O Josef!

grand ét ſublime Joſef! beni ſois-tu !... Un Couvent de Filles eſt une priſon ſacrilége, qui offenſe la Divinité! O Parens cruels! quel interêt avez-vous à vous aneantir vous-mêmes! Inſenſés! ignorez-vous donc, que vous êtes paſſés dans vos Enfans! Ignorez-vous, que votre oppreſſion ſera punie par les remords, ét par la nature!

¶ Les Egyptiens ont toujours été triſtes, du moins dès qu'ils n'ont plus été gouvernés par les Pères-de-famille. Le Gouvernement theocratique, qui ſucceda, fut encore aſſés heureux : Mais le monarchique-deſpotique les accâbla, ét changea leur conduite, ſans changer leur caractère remuant, inconſtant. Pour les tenir aſſujetis, on leur donna une religion triſte, ouvrage des Prêtres : Osiris ſouffrant, fut un modèle presenté à l'Egyptien malheureux, pour l'engager à ſouffrir auſſi. ¶ On croit avoir dit merveille, quand on a repeté, qu'un Bouc devaſtait les vignes, qu'on le tua, ét qu'en rejouiſſance, on fit une Ode, qui fut l'origine de la tragedie ét de la comedie : La verité eſt, que la ſeule fête gaie des Anciens était celle de Bacchus; qu'on la celebra dabord par des chants, des danſes, des maſcarades ou deguisemens : que tout cela eut beaucoup d'abus, ſur-

tout les deguisemens des Femmes, qui en profitèrent, ſous le nom de *Menades*, de *Baccantes*, pour maſſacrer leurs Maris, en differentes occasions, ét quelquefois les Contempteurs ou les Oppreſſeurs de leur ſexe : (ce qui avait été dabord une inſtitution politique; car, on obſerve que les Anciens en avaient, pour laiſſer reſpirer les Opprimés: telles étaient les *Saturnales*, pour les Eſclaves; les *Orgyes*, pour les Femmes, afin d'effrayer leurs lâches Oppreſſeurs, par autre chose qu'une loi).

Ici Du-Hameauneuf fut interrompu, ét nous ſortimes.

L'ENFANT SACRIFIÉ.

Nous étions parvenus dans la rue Bourg-l'Abbé, lorſque nous entendimes des gemiſſemens d'Enfant. Nous nous approchames, ét nous vimes, aſſis entre deux bornes, un petit Garſon de 5 à 6 ans. Il nous dit, que ſa Mère l'avait mis-là; qu'elle lui avait dit qu'elle alait revenir; qu'elle était de bien loin, dans Paris; qu'il ne ſavait pas le nom de ſa rue. Nous enmenames cet Enfant, que Du-Hameauneuf coucha chés lui. Le lendemain, il ſ'aperçut que le petit Infortuné était malade. Il le mena au D.r Guilbert-de-Preval: C'était la ſyfillis de naiſſance, ou communiquée par un contact

longtemps continué, en couchant avec un Malade. En-effet, on apprit que sa malheureûse Mère l'avait vendu à une Dame, qui le fesait coucher avec elle, dans sa chemise; qu'auparavant il était sain, vigoureux, fort, pour son âge. Le D.r fut d'autant plûs indigné, qu'on avait-sacrifié l'Enfant, sans prendre le moyen de guerir la Dame.

III-ÇXXI NUIT.

LA FILLE qui prefère un Crocheteur.

A son arrivée, Du-Hameauneuf me pria de l'accompagner chés le D.r Guilbert, pour l'Enfant que nous avions trouvé. Nous y alames.

Au coin de la rue des-Noyers ét de celle Saintjaques, sur les marches de Saintives, nous vimes une Jeunefille très-jolie, qui causait avec un jeune ét robuste Crocheteur, nommé Louis. Comme elle avait l'air d'une Demoiselle, qu'il était assés tard, nous pensames qu'elle venait le chercher pour une commission. Mais au même instant, il sortit d'une boutique de Mercier vis-à-vis, un Jeune-marchand, qui tomba sur le Crochereur avec son aune: Celui-ci fut dabord étourdi: mais bientôt reprenant courage, il saisit son court bâton, ét s'en escrima si fortement, qu'il mit le Mercier hors

de combat. Tout-cela ſe fit ſans crier, ſans dire un mot. Nous étions très-ſurpris! La Jeunefille, tandis qu'Hercule ét Acheloüs ſe bataient pour elle, était venue ſe ranger auprès de nous. Du-Hameauneuf lui demanda, Quel était le ſujet de la querelle? —Hé! Monſieur! ſeparez-les-!.... Mais, en ce moment, le Mercier quitta le champ-de-bataille.] — Êtes-vous ſa parente? (demandames-nous). —Non, Meſſieurs! Ce Marchand m'a recherchée en mariage; je l'ai remercié le plûs poliment qu'il m'a été poſſible, parceque Louis me plaît mieux, ét qu'étant ma maîtreſſe, je le prefère: J'ai du bien dans mon Village: A Paris, je travaille honnêtement; je blanchis les blondes, les bas-de-ſoie, ét je ſuis raccomodeuse-de-dentelles: Louis gâgne bien pour ſon état! cela va, certains jours, juſqu'à 9 ét 12 francs: car il eſt fort ét laborieux. Il eſt convenu, depuis deux-ans, qu'il me rendrait ſa depositaire, ét que nous nous marierions, quand il y aurait mille-écus. Ils y ſont d'aujourdhui, toutes les depenſes prelevées, ét même deux ou trois presens qu'il m'a-faits. Je lui disais cela en paſſant, car il ne vient jamais dans ma chambre, à-cause des langues-. Nous ne trouvames pas que cette Fille eût tort: nous lui recoman-

dames la sagesse; ét nous offrimes d'être 2 de ses Temoins. Elle accepta.

Nous observames, en route, que le Mercier avait choisi la nuit, pour se batre avec son Rival, afin de ne pas se compromettre... Nous consultames le Docteur pour l'Enfant; puis nous alames chés Mad. DeM···, où Du-Hameauneuf reprit la suite de ses MÊLANGES:

»—Si les fêtes-de-Bacchus étaient gaies, celles de Cerès étaient toujours tristes: Les Pythagoriciens, qui les celebraient avec plûs de regularité, étaient melancoliques, ét l'on a vu des Cenobites parmi eux, longtemps avant le Cristianisme! ¶ Chés les Romains, on prouvait combien le mariage était serieux, par la confarration, ou comesion du gâteau de Cerès; c'était l'acte sacramentel: Ce gâteau était dabord composé de farine ét de lait-caillé paîtris ensemble: Les Pythagoriciens prêchaient l'association des Hommes entr'eux, pour se fortifier contre les maux de la vie: Ce sont les Sectateurs de cette admirable Secte, bien anterieure à Celui dont elle porte le nom, qui ont établi les premières Sociétés chés les Nations paisibles de l'Indoustan; puis cet exemple a operé de proche-en-proche. Il existait des Hordes presqu'insocia-

bles, qui, par cette raison, demeurant toujours faibles, ont été detruites par des Sociétés plùs nombreuses, ét sont disparues de sur le Globe. Les premiëres Sociétés d'Europe n'ont jamais valu çelles des Indiens-pythagoriciens : Ces bons Peuples ont été soumis, à differentes fois, par des Nations moins bonnes, ét à chaque assujetissement, il se formait une Caste superieure : C'est de-là que l'Inde est divisée par Castes. Je vois la plûs grande apparence, à ce que la plûs basse-clâsse, celle des Poulachis, soit composée des premiers Naturels. ¶ Il est à presumer, que la recence de notre histoire annonce une revolution presque-generale, arrivée quelques dixaines de siëcles avant la premiëre époque soupçonnée. (*On supprime absolument le reste de ces Mêlanges, par la trop grande abondance de matiëres, pour nos XIV Parties : Si on les reprenait ailleurs, on ne manquerait pas d'en avertir*).

A notre retour, nous alames au Palais-royal, qu'on rebâtissait. Nous abservames, avec chagrin, que l'Opera se-trouvait éloigné du centre de l'Urbanité parisienne, ét qu'on y plaçait les *Variétés!* Nous convinmes que ce petit Spectacle n'est pas sans merite ; mais il ne

peut s'élever, parcequ'il est circonscrit par sa nature : —Ainsi donc (nous disions-nous), on achève de frivoliser Paris, en mettant *Jeannot* ét les *Pointus* au centre de la politesse!

III-CXXII NUIT.

SUITE DE L'OPERA.

Nous alames à l'Opera, Du-Hameauneuf ét moi. On donnait.... *Castor-ét-Pollux*. Je vaïs, à cette occasion, parler de tous les anciens Acteurs, Arnould, Rosalie, Alard, Pelain, Guimard, Duplant, Duranci, Vestris, Gardel, Dauberval [J].

LA VEUVE TROMPÉE.

Après avoir rendu-compte à la Marquise de la representation, ét fait nos remarques sur les Acteurs, nous sortimes pour observer. Dans la rue du Petitlion-Saintsauveur, nous vimes un Homme qui descendait du 1.er au moyen d'une échelle-de-corde. Il salua une Femme, lorsqu'il fut dans la rue, ét s'en-ala. Nous ne le perdimes pas de vue. Il rentra chés lui. La Femme qu'il avait saluée, nous avait aperçus; ét sans-doute nous lui avions causé de l'inquiétude : car étant revenus, pour bien remarquer la fenêtre, tandis que l'idée en était fraîche encore, nous l'entrevimes. Parvenus audessous d'elle,

nous levames les ieux. Du-Hameauneuf qui était fort original, lui dit: —Madame, il ferait utile pour vous, que nous eussions un moment d'entretien: Pourvu toutefois que vous ne soyiez pas seule: car alors ma demande ferait indiscrète-? La Femme ne repondit rien. On parlait fort bas. Nous attendimes: La Femme disparut, ét un instant après, la porte s'ouvrit. C'était une Fille-domestique, qui nous fit signe d'entrer. Du-Hameauneuf seul monta, ét la Fille se retira aussitôt qu'il fut dans l'appartement. La Dame était tremblante. —C'est vous qui êtes passé, Monsieur, avec Un-autre, il y a une demi-heure environ? —Oui, Madame! ét nous avons vu un Voleur sortir de chés vous. —Un Voleur!... non, non Monsieur! c'est mon Amant: Vous l'avez suivi? —Oui, Madame: Il demeure rue Saintpierre. —Hà! Monsieur! l'avez-vous vu rentrer? —Je l'ai vu, Madame, ét j'ai attendu. —Vous a-t-il apercus? —Non, Madame. —Si vous êtes d'honnêtes-gens, Monsieur, comme je n'en doute pas à votre discrétion, vous alez vous retirer, ét me garder le secret? —Nous vous le garderons, Madame; ét je vais rejoindre mon Ami: Nous n'avons pas voulu entrer deux chés vous... Cependant, pourquoi sortir par la fenêtre? —Mes deux Domestiques ne

ſont pas inſtruits: Il ſort par la porte, ét rentre, par le moyen que vous avez vu... —Mais, pourquoi rentrer?... Que ne vous épouse-t-il, ſi vous étes libre? —Je ſuis veuve. —Et lui? —Il a un Oncle, qui ſ'oppose... —Je vois-là du loûche... de ſa part, Madame... Mais, pardon... —Je vous aſſure que non! —Adieu! adieu', Madame! —Rue Saintpierre, Monſieur? (reprit la Jeunedame). —Bien ſûrement! Du-Hameauneuf vint me rejoindre.

III-ÇXXIII NUIT.

SUITE DE LA VEUVE TROMPÉE.

Je ſortis le jour: j'avais affaire à l'imprimerie: Un Ouvrier vint me montrer un mot, qu'il ne pouvait dechifrer. Je fus obligé de lire la phrase: Toutes les nuits, je ſuis admis chés Mad. De-Clarmont, au-moyen d'une échelle-de-cordes: Ét quoique la rue du Petit-lion ſoit très-frequentée, je n'ai pas encore été vu; mais cela ne peut manquer d'arriver bientôt: ce qui produira l'effet qu'on attend. Je fus ſurpris! Je lus tout le feuillet, avec l'Ouvrier, parceque l'écriture était mauvaise, ét j'y vis, que *la Veuve était groſſe; qu'elle était trompée par un Homme-marié, qui avait pris le nom ét l'état d'un Frère, demeurant aubout de la rue des Petitschamps*. Je regardai le titre: C'était un Roman, intitulé, L'ÉCOLE DES VEUVES. Je ne pouvais concevoir l'imprudence de l'Auteur! car pour

le Cenfeur ét le Libraire, ils n'étaient pas devins. J'entrevis alors, que l'Homme de la veille f'était laiflé voir exprès, ét qu'il avait le coupable deffein d'humilier ét de perdre l'imprudente Veuve; c'était l'effet d'une ancienne haîne contre fa Famille.

Je revins avec ces lumières, ét j'attendis que Du-Hameauneuf arrivât.

A notre fortie du foir, nous alames dans le quartier de la belle Veuve; car elle était charmante! Du-Hameauneuf ala f'informer adroitement dans les Cafés, ét chés les Marchands-de-vin, de ce qu'on disait de la Jeune-dame; tandis-que j'en fesais autant chés un Perruquier, en me fesant raser. Nous n'apprimes que du bien, fi ce-n'eft que les Garfons du Perruquier fe doutaient de quelque petite intrigue: mais ils ignoraient, fi l'Heroïne était la Maîtreffe, ou la Chambrière. Convaincus alors que le Roman racontait une avanture veritable, fous les vrais noms des Perfonages, (car l'Homme les nommait, après avoir pris les precautions neceffaires, pour ne paraître pas auteur de l'Ouvrage), je montai feul chés la belle Veuve. Je demandai à lui parler. On m'introduisit. —J'ai l'honneur de parler à Mad. De-Clarmont? —Je me nomme ainfi. —Madame connait, M. Decœuvres? —Oui, Monfieur.

—Madame eſt prête à devenir mère, des ſuites de ſa liaison avec lui-? A ce mot, la Jeune-veuve pâlit: —Monſieur.... —Voyez, Madame-? Et je lui fis lire la feuille imprimée. —Hâ! Monſieur, qui peut.... —M.r Decœuvres: c'eſt lui qui fait imprimer cet Ouvrage... Voici la cópie. —C'eſt ſon écriture! —On la lui rend à mesure, pour les épreuves, ét il la garde. Ce n'eſt pas tout, Madame; vous croyez recevoir m.r Decœuvres de la rue des Petits-champs? Vous recevez ſon Frère, homme-marié, ennemi de votre Famille, parce-qu'il en a été humilié, dans une occasion. —Je me la rappelle!.... Ce Decœuvres avait fait une baſſeſſe.... Et c'eſt Celui.... Hâ! je ſuis penetrée d'horreur!.... Mais, Monſieur, je rougis devant vous, ét je ſuis confuse... —Ne vous laiſſez pas abbatre par le malheur! Voûs avez commis une grande imprudence!... Mais le courage ſeul peut la reparer. —Je me fais horreur à moi-même! —Non! vous ne devez pas vous faire-horreur! Vous n'ètes qu'un imprudente! mais je ſens qu'ici, les avis d'une Femme reſpectable vaudront mieux que les miens: Il faut venir chez Mad. la Marquise De-M****; lui expliquer votre malheur, ét lui demander ſes ſages conſeils? —Hâ! c'eſt

une Dame bien refpectable, ét j'en ai beaucoup entendu parler ! mais je n'oserai jamais.... —Je vous presenterai–. Je parlai de-manière, que je la determinai. Nous partimes enfemble : Du-Hameauneuf nous avait precedés. La Jeune Dame était accompagnée de fes deux Domeftiques, ét nous primes un carroffe-de-place.

Je presentai la Veuve à la Marquise, après avoir dit un mot ; Mad. De-M···· était prevenue par Du-Hameauneuf. Il fut decidé, que la Jeune-veuve entrerait dans l'Etabliffement de la Marquise, où elle aurait un petit appartement diftingué ; qu'on ferait venir l'Homme, ét qu'on l'obligerait à remettre tout l'Ouvrage manufcrit ét imprimé ; qu'on le menacerait, f'il tranfpirait un mot de fon crime, de le faire punir, fuivant la rigueur des loix. Du-Hameauneuf retourna feul avec les Domeftiques, ét il attendit le Perfide, qui parut à dix heures. Il l'amena chés la Marquise, fous pretexte que la Jeuve-veuve le priait de venir la prendre dans une maison.

A fon arrivée, la Jeunedame le regarda, fans lui dire un mot, ét paffa dans une autre pièce Nous étions tous là, c'eft-à-dire, toute la petite Societé de Mad. De-M···· : La Marquise prit auffi-

tôt la parole, en montrant l'imprimé : Elle menaça ; elle tonna : c'eſt la ſeule fois que je l'aie vue terrible. Elle exigea, que tout fût apporté à ſon hôtel le ſoir-même. Elle reprocha au Coupable tous ſes crimes, ét elle l'aſſura bien, que c'était dans la peur de deshonorer ſon imprudente Victime, qu'elle ne le fesait pas punir. Le Scelerat fut terraſſé. Il demanda pardon. La Marquise renouvela ſes ordres, de tout apporter le ſoir-même; ét elle fut obeïe. La Jeune-veuve voyait tout à-l'écart. Elle fut bien guerie de ſa folle paſſion, par la vue de la turpitude de l'Homme qui l'avait ſeduite! Comme le crime rend laid! Decœuvres, aſſés bel homme naturellement, était d'une laideur hideuse, dans ſa confusion enragée.

Tandis que Decœuvres executait ce que la Marquise venait d'exiger, on ſervit le ſouper, pendant lequel je repetai les details des informations que j'avais prises. Lorſque tout fut arrangé, nous remenames la Jeune-veuve chés elle, où nous la laiſſames avec ſes deux Domeſtiques.

CACHOTS.

A notre retour, nous paſſames ſur les debris du Petit-Châtelet, qu'on venait d'abbatre : On achevait d'ôter les pier-

res-de-tâille des Cachots. D'où-vient, malgré l'utilité dont sont les prisons, pour la sûreté publique, éprouve-t-on un mouvement-de-joie, quand on les voit detruire? ét tout-aucontraire, un mouvement de tristesse ét d'horreur, quand on voit leur construction? Ce fut la question que nous agitames. Certainement on ne doit aucune pitié à l'Assassin, qui est le veritable ennemi de la Société! Du Hameauneuf pensa, que cette crainte, cette horreur ne venait que du Pouvoir arbitraire : Qu'il devrait y avoir une loi invariable, par laquelle les Cachots ne seraient jamais le sejour que du crime averé : Ils sont une punition cruelle! Il est horrible de l'infliger à un Innocent, qu'elle peut troubler à-l'excès, rendre malade, faire-mourir! On ne devrait dònc mettre au cachot, que les Coupables pris sur le fait; ou Ceux deja convaincus de crimes capitaux. Jamais on ne devrait infliger cette horrible punition, pour des fautes moins graves que l'assassinat, ou la revolte armée contre l'Autorité legitime. Il faudrait en-outre, que cette peine meritée fut connue, ét qu'il y eut un écriteau, à la prison, contenant les noms des Detenus au cachot, avec leurs crimes : Le seul cas excepté, serait celui, où l'on voudrait ca-

cher aux Complices, la capture de l'Un d'entr'eux. La peine des cachots, telle qu'elle eſt aujourdhui, eſt inutile pour l'exemple : ét c'eſt un grand mal! Deméme, il faudrait, qu'à la porte de la priſon de la Tournelle-Bernard, on lût les noms des Condamnés aux galères : cet avis ne ſerait pas inutile aux Hommes brutaux ét pauvres, qui frequentent ce quartier en alant à la Maiſon-blanche,

III-CXXIV NUIT.

LA COMEDIE-ARIETTE.

En-ſortant de ce charmant ſpectacle, nous alames chés la Marquiſe, ét nous n'eumes pas la peine d'en rendre-compte, attendu, que Madame De-M**** y avait mené toute ſa petite Societé : Mais nous parlames des Acteurs [I]. Du-Hameauneuf me demanda, ſ'il continuerait ſes MÉLANGES, ou mon humble Diſcours au Public? La Marquiſe fut pour ce dernier.

SUITE DU PUBLIC.

»—Monſeigneur! J'ai ambitionné l'honneur de vous dire vos verités, parceque j'ai trouvé, que le Spectateur-nocturne, mon Ami, le feſait trop doucement, ét qu'il n'alait pas aſſés vivement au fait. Mon deſſein, eſt de vous montrer votre conduite journalière, de

vous la presenter dans toute la verité possible, ét de vous forcer à vous juger vous-même. Vous avez des Richesses, des Carrosses, du Luxe; vous avez des Loix, une Religion, des Abbés, des Spectacles, des Chiens, des Boulevards, un Palais-royal, un Palais-justice, des Prisons, des Cachots, des Mendians une Rivière; vous êtes Populace, ét Bonne-compagnie; vous étes Seducteur ét Seduit; vous ètes Executeur ét Executé, Pendeur ét Pendu, ét surtout vous avez je ne sais combien de *Roüés*. Je veux vous examiner sous tous ces points-de-vue, Monseigneur! ét ne veux vous faire grâce de rien.

Vous avez des richesses, ou du-moins des choses que vous nommez telles, ét ausquelles vous avez donné une valeur conventionnelle; car il n'est qu'une seule vraie richesse, les Alimens, ét par extension, ce qui sert à faciliter leur production, comme les engrais, les instrumens de labourage, ét surtout les Bestiaux: Ainsi, dans le vrai, un tas de fumier vaut mieux incomparablement, que la pierre precieuse la plûs pure ét la plûs brillante. Vous vous trompez donc deja sur la nature des richesses: Mais au-moyen de votre convention, l'objet faux tient lieu de l'objet vrai; il en a la valeur reelle,

étje le considère comme l'ayant. Voyons à-present l'usage que vous faites de vos richesses. Il se presente ici une triste ét decourageante verité, Monseigneur! qui prouve combien l'Etre - intelligent est libre, ét combien il peut changer l'essence des choses!... Mais exposons ce que vous êtes, ét nous reviendrons ensuite à cette desolante verité.

Vous êtes votre propre ennemi, un ennemi intestin, ét terrible, cruel, sans pitié! On le voit par la manière dont vous avez reparti les richesses: Tout aux Uns; rien aux Autres: Ceux-ci jouissent, abusent; Ceux-là manquent du necessaire. Ceux-ci ne daignent pas marcher; ét Ceux-là, les portent, les traînent, outre le propre poids d'eux-mêmes. Il semble que ce monde soit le sejour de l'injustice, de la barbarie, de la funeste inegalité! Cet Homme en carrosse, ne se contente pas d'être à-l'abri de toutes les injures du temps, de la pluie, de la boue, du coudoiement, il faut encore qu'il jète au visage d'un autre Homme, d'une Jeune ét naïve Beauté, la boue dont son carrosse le preserve! Il faut qu'il l'écrase sous les roues, ou contre un mur. Le Riche, ne fait rien; il veut porter les belles choses, de l'or, des

diamans, de la ſoie, des étofes ſuperbes : Auſſitôt, ét avec votre approbation, Monſeigneur ! il arrache à la culture des milliers d'Hommes, il les enterre dans les mines ; il les envoie ſe noyer ſur mer ; il les raſſemble dans des atteliers, où ils deperiſſent par le mauvais air. Les bras manquent à la culture : Le Riche qui a tout, paie plùs cher ; toutes les terres deviennent de grandes fermes, ét le Pauvre mandie, perit de misère, après une vie languiſſante ! N'eſt-ce pas ainſi que cela va, Monſeigneur ! certainement vous ne pouvez le nier ! Or vous ſentez, que l'inſtabilité continuelle de la roue de fortune rend les Riches pauvres, ét les Pauvres riches ; deſorte qu'à tout-moment, vos imbeciles Composans, ſont exposés à ſouffrir tous les maux qu'ils font ſouffrir ! N'importe ! ils n'en ſont pas moins durs, moins égoïſtes. Ne pourriez-vous pas, Monſeigneur ! vous qui êtes tout, qui êtes également intereſſé à Tous, aranger mieux les choses, ét partager également le travail ét la jouiſſance ? Vous feriez alors parfaitement heureux : Car où tout le monde agit, le travail eſt preſque nul ? Que vous demande-je ? Rien autre chose que ce que votre religion exige.

Quand vous étiez payen ; que les ma-

ximes de la morale fraternelle n'étaient connues que de quelques Etres privilegiés, l'on ne pouvait guere argumenter de la creance publique, dumoins telle qu'on nous la presente : mais lorsqu'à la fin de la Republique-romaine, on nous annonça une religion de confraternité, d'égalité, le bon-sens n'avait-il pas droit d'attendre, qu'universellement embrassée, elle alait faire le bonheur du Genre-humain? J'aime quelquefois à la considerer en simple projet; étalors, je sens que je ne pourrais m'empêcher d'en attendre les plûs heureux effets. Vous l'avez embrassée, Monseigneur ! Un Homme qui oserait declamer contr'elle, vous le puniriez! Et vous, vous.... C'est pour la mepriser, la negliger de la manière la plûs coupable, la plûs sacrilége, que vous paraîssez l'avoir embrassée ! Elle avait quelques bons effets, qnand vous ne la professiez pas encore : vous l'avez professée pour l'aneantir ! Vous souffrez que ses Ministres même la violent ouvertement, par leur richesses, leur orgueil, leur cruelle intolerance, les titres qu'ils osent prendre ! Vous semblez leur avoir dit : —Denaturons-la, cette religion, qui venait de nous rendre tous frères, tous heureux ; afin qu'elle n'ait plus d'effet-! Rien de

tout cela n'est outré, Monseigneur! Vous le savez, vous le voyez.

Vous avez des loix: Hé! quelles loix? des Règles absolument opposées à l'esprit de votre religion! Vous n'avez pas encore de code raisonnable! Monseigneur! voici votre folie la plûs dangereuse, la folie vraiment destructive de toute morale, de toute conduite assurée: C'est que vos loix civiles ne sont pas faites pour des Chretiens; elles sont l'effet de la sagesse des Payens. Mais la loi sublime de l'Evangile, devait être l'âme de vos loix-civiles: Toutes devaient en émaner; toutes devaient s'accorder avec elle: Vous ne deviez pas avoir dans le Code-chretien la loi qui dit, Ne plaidez pas! ét prescrire ensuite dans le droit-canon les règles de la procedure entre Ecclesiastiques: parceque tout Ecclesiastique qui plaide, est par-là même, indigne d'obtenir ce qu'il demande: Il apostasie, à la première assignation qu'il fait donner. Vos loix civiles permettent trop souvent ce que votre religion defend: C'est la Mère, qui contrarie le Père, ét les Enfans deviennent mauvais-sujets.... Cette matière est immense, ét telle, que vous n'avez peutétre pas deux loix civiles, qui ne contrarient vos loix religieuses.

religieuses. Je prefère certainement celles-ci, en elles-mêmes, parcequ'elles sont meilleures. Comment, avec cette legislation ét votre conduite, voulez-vous avoir de la religion ? de la probité ? le veritable honneur ? C'est l'impossible ! Si après tout-cela, Quelqu'un* de vos Membres plûs consequent que les Autres, meprise votre religion ét l'outrage, vous le punissez cruellement: Temoins, ces malheureux Enfans d'Abbeville ! Que voulez-vous que pense de votre jugement votre Arrièrepetitfils, le Public de 1888 ? Celui de 7777 ? Ce Dernier vous regardera comme un Sauvage. Il se moquera de vous, de la manière la plûs sanglante ! Mais lui-même sera-t-il corrigé-?..

Le signal avertit de cesser, ét nous sortimes.

LE CAP... NOYÉ.

Nous alames jusqu'aux Tuileries, dans lesquelles nous penetrames, pour y chercher quelqu'évenement. Deux ou trois Filles y étaient enfermées: Nous en trouvames Une, qui se voyant surprise, se cacha dans le maronnier creux de la grande-alée. Nous lui demandames ce qu'elle fesait dans le Jardin ? —Je vous attendais-! (nous repondit-elle). Nous nous promenames, ét voyant que nous étions des Hommes paisibles, elle ras-

ſembla les Autres. Nous entendimes tomber quelque choſe dans le grand baſſin. Nous y courumes ét n'aperçumes rien. Le matin, on trouva le corps d'un C... qui ſ'était noyé. Les Femmes paraiſſaient fort effrayées ! Nous ſortimes, par un endroit qui nous était connu, ét nous quittames les 3 Malheureuses, qui étaient auſſi viles que desagreables.

III-CXXV NUIT.

Conclu. de l'HOMME qui ne depenſe rien.

Du-Hameauneuf était venu me trouver de bonne heure, pour aler au ſpectacle. Il était reellement heureux : Sa petite Femme, que rien ne diſtrayait, était toute à lui, ét elle employait toutes les ruses de ſon ſexe, pour lui rendre visite, ou le recevoir chés-elle, à l'inſu de la Jolie-Tante. Il venait me prier de reconduire ſa Femme, parcequ'il était nuit. En ſortant, au bout de la rue des-Bernardins, nous trouvames un Pauvre entre deux bornes. Nous ne ſavions ce qu'il fesait : Mais après être paſſés, nous revinmes ſur nos pas. Il expirait: Je demandai de la lumière à un Voisin, ét je reconnus, l'Homme qui avait juré de ne rien depenſer. Il venait de mourir, comme il avait vêcu. En-effet, depuis que la bonne Sellier avait ceſſé de vivre, ce Malheureux, que je n'avais pas revu,

parcequ'il m'avait ſoigneusement évité, n'avait point eu d'azile, ét n'en avait pas cherché. Il logeait l'été dans la rue ; l'hiver dans un trou de fumier de Jardinier, à la Haute-borne. Il ne ſortait preſque plus le jour, ét ne mangeait que des choses jetées au coin des rues. Il portait tout ſur lui. Nous avertimes les Sœurs de la Paroiſſe, qui le firent emporter. On le deshabilla On lui trouva environ 88 livres, preſque tout en monnaie de cuivre rouillée. Un Chirugien le visita, ét après ſ'être bien aſſuré de ſa mort, il l'ouvrit. Il était empoisoné par le vert-de-gris, d'alimens jetés, qu'il avait devorés la veille. On defit tous ſes haillons, ét l'on y trouva la croix-de-Saintlouis... Les larmes nous vinrent aux ieux. On ne trouva pas un papier, qui pût indiquer ſon nom, que je ſavais... Nous reſtames-là depuis cinq heures-ét-demie juſqu'à dix-heures-du-ſoir. Je remenai pourlors Mad. Du-Hameauneuf La Jolie-Tante était fort-inquiète! Je lui dis la verité, mais ſans parler du Mari. A cinq heures, j'avais trouvé ſa Nièce, qui ſ'en revenait, ét nous avions été retenus par l'accident du pauvre Chevalier. J'alai enſuite rejoindre l'Original, avec lequel je me rendis chés Mad. De-M****.

Du-Hameauneuf reprit ſon DISCOURS

» — Votre religion, Monſeigneur! eſt le chéfd'œuvre de la bonté, de la raison, de la philosofie enfin. Mais comment la pratiquez-vous? Comme ſi vous en manquiez. Elle a des maximes, qui règlent toute votre conduite, qui rendent toutes les autres loix inutiles: Et voici comme vous la pratiquez: Elle recommande d'être aumônier, humble, doux, affable, desintereſſé; de ne pas rendre un coup reçu; d'éviter les procès; les querelles, de mettre tout en commun comme Frères: Vous faites tout l'opposé de ce quelle preſcrit: Vous êtes avare, égoïſte, inſolent, perſecuteur, fripon, meurtrier, proceſſif, taquin, avide du bien d'Autrui. Comment donc pratiquez-vous la religion, ét ſait-on que vous êtes chretien? Hâ! le voici: Vous avez des Prêtres, qui celêbrent l'auguſte ſacrifice du pain ét du vin en payant: Vous y aſſiſtez en jasant, en riant, en poliçonnant: Vous ſortez enſuite, pour aler faire tout ce que la religion vous defend: ét voila votre chriſtianiſme. Si l'on pouvait ſe moquer de Dieu, Monſeigneur! il eſt certain que vous vous en moqueriez: Mais il eſt trop grand, pour qu' un Inſecte tel que vous, Monſeigneur! puiſſe l'inſulter. Vous n'aimez donc pas votre religion, puiſque vous ne la pra-

tiquez pas ét que vous vous en moquez? Et cependant, qu'un Fou l'attaque! vous voila dechaîné; vous criez, A l'atheïsme! vous demandez qu'on alume un bucher! Faites-moi la grâce de m'aider à vous comprendre?

. . Ce n'est pas tout. Vous avez fait du ministère des autels, un metier: Vous paraissez y appeler tout ce que la Nation a de plûs éloigné de son esprit: Car c'est un proverbe, que ce mot terrible! *Libertin comme un Abbé.* C'est qu'en effet un Abbé bien constitué, ne peut être qu'un libertin. Je le sais par experience, parceque sans avoir été abbé, j'ai vêcu comme eux, celibataire. D'où-vient donc, Monseigneur! que dans tout ce que vous faites, tout ce que vous mettez en usage, le sens-commun est-il outragé? D'où-vient ne faites-vous que des inconsequences? Est-ce qu'il n'est pas possible que vous fassiez autrement? Cela m'étonnerait! Vous avez une religion qui vous rendrait heureux, frères, bons: Elle vous est annoncée de la part de l'Etre-suprême: Vous assurez que vous la croyez: Elle vous assure, elle, que si vous ne la pratiquez pas, une éternité de malheur vous attend. Elle vous promet un bonheur inexprimable, après la mort, si vous voulez être heureux en

ce monde, en la pratiquant: le malheur en cette vie, ét des peines effrayantes dans l'autre, si vous ne l'obſervez pas: Et vous preferez, par une inconcevable folie! vous preferez d'être miserables en ce monde, ét pendant toute l'éternité! Dites donc, que vous n'êtes pas chretien!

Mais quittons cette matière, où j'ai trop d'avantage ſur vous. Examinons vos autres inconſequences. Car vous en avez une multitude, ét elles ſont la base de votre conduite, dans les petites, comme dans les grandes choses »–!

On l'interrompit en cet endroit, ét nous ſortimes.

Ombre de Desrues.

En traverſant la Grève, nous vimes une eſpèce de Fantôme, qui ſe promenait ſur la place. Nous nous approchames. Il ſ'éloigna. Voyant qu'il voulait nous échapper, nous courumes: Il diſparut. Nous nous informames à un Falot, qui nous dit, que c'était l'Ombre de Desrues. A ce mot, je fremis d'horreur contre ce Scelerat. Mais en même-temps, je ſongeai à combien d'Innocens ſa juſte condamnation pouvait être funeſte! La loi ét les Temoins doivent ſeuls nous juger: Malheur à nous, ſi la conjecture la mieux fondée, prend la place de la certitude!.. L'Ombre de Desrues ne fut pas arrêtée,

comme on l'a dit: c'était un Cerveau exalté, qui s'était persuadé de l'innocence de cet odieux Scelerat, ét que des lumières administrées à-propos ont remis dans son bon-sens.

III-CXXVI NUIT.

Execution aux flambeaux.

On avait crié un arrêt dans la journée. Ce serait une horrible chose, que ce cri d'arret, sans la necessité de l'exemple! Mais d'après cette necessité, elle n'est pas encore assés terrible: Il faudrait, quand on fait une execution, que toute la Ville fremît: que le son des cloches annonçât le moment de la sortie du Coupable, ét cet instant affreux, où il subit son sort. On parle de la manière leste dont les executions se font en Angleterre: C'est une horreur de plus. Aussi voit-on que le nombre des Condannés-executés, sans parler des deux-tiers en-sus auquel le Roi fait grâce, surpasse de trois-quarts celui des Executés en France! Mais il n'en est pas moins vrai, que nos vils Colporteurs, avec leur joie barbare ét les commentaires qu'ils se permettent, sont contraires à l'humanité, à la raison, à la religion, à l'utilité de l'execution des sentences-de-mort.... Voyez ces Miserables? entendez les? (on sent bien que c'est Du-Hameauneuf qui me parle), ét vous se-

rez indigné de leur ivrognerie, de leur poliçonnerie, de leur exultation barbare!
Nous avancions vers la Grève. Il était tard, ét nous croyions l'execution faite. Mais la Foule beante annonçait le contraire. —Alons (reprit Du-Hameauneuf), puisque l'occasion s'en presente; voyons d'un côté toute l'horreur du crime, toute la severité de la loi-civile, ét de l'autre, toute la beauté de la religion! Quand un Coupable passe dans la funeste voiture, je ne vois que le Ministre-consolateur, qui s'efforce de rendre à la nature le Monstre qui l'a violée-. Tandis qu'il parlait, j'entrevis un mouvement sur les marches de l'Hôtel-de-ville: C'était le premier des trois Condannés, qui alait subir son sort!... Quand le supplice est trop grand pour le crime, on est atroce, on manque l'effet; on n'effraie pas, on indigne. L'Homme fut rompu, ainsi que ses deux Camarades. Je ne pouvais soutenir la vue de cette execution; je m'éloignai; mais Du-Hameauneuf observait tout, en Stoïque. Je fis une autre observation. Tandis que les Malheureux souffraient, j'examinais les Spectateurs. Ils causaient, riaient, comme s'ils eussent assistés à une parade. Mais ce qui me revolta le plûs, ce fut une Jeunefille, très-jolie, qui me parut avec son

Amant: Elle éclataitde rire, elle plaisantait ſur l'air ét lescris des Malheureux. Je ne pouvais me le perſuader! Je la regardai cinq-à-ſix-fois: A-la-fin, ſans m'embarraſſer des conſequences, je lui dis: —Mademoiselle, vous devez avoir le cœur d'un Monſtre; ét ſur ce que je vois de vous, ce ſoir, je vous crois capable de tous les crimes: Si j'avais le malheur d'être votre amant, je vous fuirais à-jamais-. Comme ce n'était pas une Harengère, elle demeura muette! Je m'attendais à quelque reponſe desagreable de la part de ſon Amant; il ne dit mot... J'aperçus alors, à quelques pas, une autre Jeunefille, qui fondait en larmes: Elle vint à moi, ſ'appuya ſur mon bras, en ſe cachant le visage, ét me dit: —Voila donc un Honnête-homme, qui plaint les Malheureux! Quel était cette Fille compâtiſſante?... Une Infortunée, qui ſ'abandonnait aux Recruteurs du quai de la-Ferraille!... Je la regardai: Elle était grande ét belle: Je la menai à l'Etabliſſement de la Marquise, ſans attendre Du-Hameauneuf.

J'entrai enſuite à l'hôtel, où je le trouvai. Je rendis-compte de ma conduite. Après quoi mon Ami parut. Il était penetré de reſpect ét d'attendriſſement pour

le Ministre, confesseur des Coupables: Mais il remit à en parler: Il reprit le Discours au Public.

»— Monseigneur! J'entre dans les maisons d'une grande Ville: Que les Gens soient pauvres, ou riches, je vois dabord, des Chiens ét des Oiseaux; je vois la Stupidité alimenter ces deux espèces d'Animaux, aux depens de la propre subsistance du Pauvre, qui respire le mauvais air occasionné par leurs ordures; qui se prive d'une partie de son temps ét de sa nourriture, pour les soigner, les nettoyer! On porte le Chien a la promenade, fut-il croté! Je vois, chés les Riches, les Domestiques esclaves des Bêtes; les Enfans privés des caresses, qu'une Mère denaturée prodigue à des Etres-brutes, comparés à notre espèce! Si je sors, je rencontre dans les rues, des Femmes ét des Filles, des Hommes-mémes, qui vendent les Uns du *mouron pour les Petits-oiseaux*, les Autres des cages pour les enfermer; ou qui tondent les Chiens, étlrst. On prodigue le temps, le temps si cher! à produire le neant, le rien; tandis que chaque Citoyen devrait rendre par jour sa portion de travail utile, pour que l'État fût florissant, ét tout le monde aisé! Aussi, ne l'est on pas, Mon-

ſeigneur ! à-raison de votre inconcevable ſotise ! On a dit beaucoup de mal des Économiſtes : mais moi, j'ose vous dire, que tous ces Gens-là ne les connaiſſent pas, ou ſont des Fourbes, ſ'ils les connaiſſent. A quoi ſe reduit toute la doctrine de ces Economiſtes calomniés ? A ce point ſeul : »—Il faut que chaque » Individu produise chaque jour, vis-à-» vis ſoi, une chose foncièrement utile » à lui-même ét aux Autres «. Voila tout : Et c'eſt une verité ſublime, incontestable. Pourquoi donc ſont-ils calomniés? Hâ! le voici : c'eſt qu'il eſt en vous, Monſeigneur! une foule de Gens, qui ne produisent, ét ne veulent produire que du mal : Or vous penſez bien que ces Gens-là doivent être furieux contre les Économiſtes, dont on a honni le beau nom, comme des Poliçons osent honnir celui de Philosophie ; comme d'autres Drôles honniſſent celui de la religion. Pour moi, Monſeigneur! ne vous en deplaise, je ſuis ami, partisan zèlé de tout ce qui eſt bon, de l'Économie, de la Philosophie, de la Religion : Et c'eſt ce que vous devriez être, mais ce que vous n'ètes pas.... Dans les maisons, je vois bien d'autres abus encore! Ici, des Domeſtiques inutiles, qui ſuivent la demarche oſtentatrice d'-

une Femme remplie de vanité; on en voit, un, deux, jusqu'à trois, derrière une Dame, qui consume ainsi des existances necessaires! Vous ếtes surpris, que je dise, que la source de toutes les peines, de toute la pauvreté, vient du non-travail d'un nombre d'Individus! mais rien n'est plûs certain! Les Égyptiens, qui, avant leur avilissement par leurs Parohs ou Rois, étaient le Peuple le plûs riche ét le plùs sage de l'Univers, reconnaissaient la verité de cette belle maxime des Èconomistes, Qu'il faut que chacun pousse devant soi sa contingence de travail: Tout Membre de l'Ếtat était obligé de montrer ses moyens de subsistance, ét d'en certifier le Magistrat municipal: Et ne croyez pas, Monseigneur! (car vous ếtes ignorant comme une Carpe), ne croyez pas que ce fût par un effet du despotisme des Parohs, que cette loi était publiée! elle datait des temps de liberté: elle existait dans Athènes libre; elle était inutile à Sparte, par la constitution; elle a existé dans tous les Pays bien policés: La nouvelle Sparte sauvage des bords de l'Orenoque, la Peuplade des Othomacos, la suppose; tout Citoyen travaille le matin, les Vieillards ét les Infirmes exceptés; tout Citoyen joue ét se divertit l'après-midi;

tout Citoyen a une Femme, pour se perpetuer, ét il en change deux fois legalement dans sa vie: Otez ce regime salutaire; qu'un des Othomacos ne fasse rien, ou fasse des choses nuisibles, comme ici, Monseigneur! où vous avez dans votre sein, des Fermiers-generaux, des Agioteurs, des Banquiers, des Procureurs, des Avocats, des Huissiers, des Records, des Exemps, des Marechaussées, des Espions, des Escroqs, des Voleurs, des Assassins, ét des Bourreaux, qui le sont quelquefois *; vous verrez ce que deviendront les pauvres Othomacos? Deux-tiers seront foulés de travail, tourmentés, harcelés, malheureux! plus de jeu pour eux, parce que d'Autres joueront toujours: Il luteront contre les Malfesans; ils se revolteront: Alors les Espions ét les Bourreaux feront leur cruel office, comme dans votre sein, Monseigneur! Hô! quelles coliques violentes Votre Grandeur doit quelquefoisa voir- »!

Ici, la petite Societé sourit, ét le discours cessa.

MONSIEUR-NICOLAS.

Nous nous quittames dans la rue des

---

* Le Bourreau de Dijon fut assassin, quand il executa les *Gentis*; sans M. Du-Pati, celui du Bailliage de Chaumont l'aurait été, en vertu d'un Arrêt du Parlement de Paris.

Nonaind'hières, Du-Hameauneuf ét moi, ét je me trouvai ſeul ſur l'Ile à-onze heures-ét-demie. Je ne voyais plus Sara : J'avais quitté la maison de ſa Mère, ét j'étais dans ma demeure actuelle. Je fis le tour de l'Ile, parfaitement éclairée par la Lune. Il y règnait un ſilence profond. Je regardai mes dates : Celles de 1779 avaient deja 4 ans. Elles me rappelaient mes peines ét mes plaisirs. J'étais abſorbé dans une rêverie delicieuse. Je venais de commencer *Monſieur-Nicolas*, cet Ouvrage qui étonnera mes vils Detracteurs ! Je l'avais commencé pour le lire à la Marquise... C'eſt une anatomie du cœur-humain, ét non ſimplement le recit inutile des actions d'un Homme : Les idées venaient en foule ; elles m'accáblaient. En ce moment, parvenu vis-à-vis l'épuratoire, j'entens des ſoupirs. Je m'arrête ; puis je m'avance avec precaution.... Ils étaient de plaisir : Un Clerc-de-procureur, ét une Jeunedame de ſon Voisinage.... Je pouvais causer un grand mal à Celle-ci, en me montrant ! Je me contins. Ils ſ'en-alèrent : Je les ſuivis. Ils rentrèrent ſeparement.

III-CXXVII NUIT.

SUITE DE LA DAME AU CLERC.

Le lendemain, j'alai chés la jolie Dame De-Ba* : Je lui trouvai un air-de-

douceur ét de faible santé, qui m'attendrit; le charme de sa figure interessante n'en était que plûs provoquant. J'avais demandé à lui parler en-particulier. Elle me reçut avec quelque surprise! Je debutai par des complimens: elle avait fait plusieurs bonnes-actions, dont j'étais instruit. Je les citai avec éloge. Sa modestie, la bonté qui brillait dans ses regards, tout me touchait jusqu'au fond du cœur. Enfin, je lui pris la plûs belle main du monde, je me mis presqu'à ses genoux, ét je lui dis: —Madame! vous êtes ce qu'il y a de plûs touchant, dans la nature: Qui pourrait ne pas s'interesser à vous? Je suis venu pour vous donner une preuve de cet interêt sacré, que vous inspirerez à tout Être sensible: Vous êtes digne d'être adorée... Mais.. (pardonnez!) une passion funeste égare une âme ... si belle... —Comment savez-vous, Monsieur?... —Je ne le sais que par vous ét par votre Amant... Rassurez-vous! je serais au-desespoir de vous effrayer! —Quoi, Monsieur, on vous a dit... —On ne m'a rien dit: M'avez-vous parlé? C'est en votre presence que votre Amant m'a instruit. —En ma presence! —Oui: Soyez bien-sûre que je sais tout; que je le sais absolument seul; que je viens pour vous servir, vous éclai-

rer; vous offrir les consells ét l'amitié d'une Femme-celeste, belle comme vous, mais plûs heureuse,... de la Marquise de-M....... Il faut la voir, Madame, le plûtôt possible: vous m'en remercîrez... C'est elle, qui vous dira ce que je sais: car je ne lui cache rien... Adieu, Madame: Donnez-moi votre jour ét votre heure? — Vous me surprenez, Monsieur! —Ce que Mad. la Marquise de-M···· vous dira, vous surprendra bien-davantage! —Ce soir, Monsieur; donnez-moi l'heure de la Marquise? —A 9 heures-. Je sortis.

Je n'avais pas fait dix pas, que je rencontrai l'Amant. C'est un beau Brun de 25 à 26 ans, nouvellement passé avocat, ét travaillant neanmoins en secret chés le Procureur, pendant son stage. Je n'avais pas de raison de le menager: je l'abordai brusquement: —Monsieur! j'ai 2 mots à vous dire: Hièr-soir, à 11 héures-un-quart, vous avez été vu à la pointe orientale de l'Ile, avec Mad. De-Ba*. —Monsieur, on s'est trompé! —Non, non. N'alez pas chés elle: j'en sors: son Mari vous attend-. (Je fesais ici un mensonge à la *J.-J.*) A ces mots, le Jeunehomme retrograda. Je retournai chés moi, ét j'écrivis à Mad. De-M····, pour la prevenir. A 4 heures, Du-Hameauneuf parut; nous alames aux VARIÉTÉS [L].

Dans les intervales des pïëces, Du-Hameauneuf m'apprit, que sa petite-Femme était grosse. Il en était transporté de joie. —Il faut donc vous decouvrir? (lui dis-je); car la Jolie-Tante... —Non! non! Laissez! laissez! Il faut de l'agitation, dans la vie, pour la rendre suportable-.

Je sortis avant le balet, ét je courus prendre Mad. De-Ba*: Du-Hameauneuf ala m'attendre chés la Marquise. Je trouvai l'interessante Femme prête. Nous partimes: Mad. De-M···· était au-fait; elle prit la Jeune-dame en-particulier, ét lui revela tout ce que j'avais vu: mais avec tant de bonté, des manïëres si obligeantes, qu'elle penetra de reconnaissance la jolie DeBa*. On la retint à souper, ét le carrosse de la Marquise la remena.

Du-Hameauneuf, avec lequel je sortis, me prit par le bras, ét m'entraînait: —Non; je me retire (lui dis-je). —Venez voir la suite de ce que j'ai rencontré? —Dites-le-moi? —Non. —Je n'y puis aler ce soir! —A demain donc? je ne vous instruirai que demain-. Il me quitta ainsi.

La Femme-tyrannisée.

Je marchais, en reflechissant, lorsqu'au-milieu de la rue du-Cloître-Saintmerri, j'entendis du bruit dans l'appartement d'un Avocat devot, de ma con-

naissance. Un instant après, je vis sortir un Jeunehomme en menaçant. Je ne pus le joindre. Mais étant revenu, j'aperçus à la fenêtre la Femme de l'Avocat. Elle me prit pour le Jeunehomme: Elle descendit, m'appela, ét rentra precipitamment. Je la suivis. Elle referma doucement la porte: —Mon chèr Ami! (me dit-elle, en s'enlaçant à moi), ne me deshonore pas!... Quoi? tu ouvres les fenètres, ét tu prens des libertés, pour me deshonorer, parceque je ne puis te donner d'argent? Si mon Mari s'était éveillé, tu me perdais, mais tu te perdais aussi... Cruel! voila mes bijous; c'est tout ce que je puis, tout ce que je pourrai jamais! Ne nous voyons plus-!..... Elle me remit une sorte d'écrin.... Que faire? Je sortis; je portai les bijous chés Mad. De-M···, je laissai l'écrin à la Femmedechambre, ét je me retirai.

III-CXXVIII NUIT.

Suite de la Femme tyrannisée.

Nous nous joignîmes DuHameauneuf ét moi: Ce qu'il avait vu m'interessait beaucoup! mais enfin, il était égal que ce fût lui, ou moi, qui en eût été le temoin. J'étais plûs occupé de ma singuliëre histoire de la veille, que je lui racontai. —Voyons cette Femme! (s'écria-t-il): Elle doit être très-étonnée, si

elle a revu ſon Galant-! Nous nous rendimes dans la rue du-Cloître-Saintmederic. —Quoi! c'eſt ici! (ſ'écria l'Original): C'eſt ce que je voulais vous montrer!.... J'ai vu, de-là, cette Femme ſe debattre, ét fermer les fenêtres!.... Nous demandames, ſi l'Avocat était ſorti? Sur l'affirmative, nous nous presentames. Une ſorte de Femmedechambre refusa de nous introduire, ſous pretexte que ſa Maîtreſſe était occupée. Au même inſtant, on ſonna vivement. La Femme courut, ét nous laiſſa. Nous entendimes un bruit ſourd, des cris étouffés!.. Enfin nous diſtinguames ces mots: —Tu oses dire que tu m'as remis tes bijous! —Oui, Miserable! je le dis!... Mais ce trait te fait connaître! —Je veux te deshonorer-!... La Femmedechambre entr'ouvrit, en appelant au ſecours! Nous nous precipitames dans l'appartement, Du-Hameauneuf ét moi, au-moment où le Clerc ouvrait les fenêtres. L'Original le ſaisit, le renverſa, le contint, ét demanda, ce que la Dame exigeait? —Qu'il ſorte! —Ce n'eſt pas aſſés-! (reprit Du-Hameauneuf). Il lui fit demander pardon; le menaça de lui couper les oreilles, ſ'il recidivait; le ſouffleta, ét le pouſſa dehors. Nous regardames alors la Da-

me: c'était une grande sèche, d'environ 32 ans, n'ayant ni teint, ni grâces, ni appas: —Madame! (lui dit mon Ami) vous êtes bien coupable! Mais alez demain chés Mad. la Marquise de-M•••; elle vous rendra vos bijous-. Nous sortimes, ét je suivis Du-Hameauneuf, où il voulut me conduire. Il marcha sans parler.

La Noce-bourgeoise.

Nous arrivames chés de bons Bourgeois: On y avait marié le matin; on y avait marié la veille, le Fils ét la Fille de la maison. Le Fils avait épousé une Jeune-voisine, dont le Frère épousait sa Sœur: La Mariée d'hièr avait 22 ans; Celle dont on celebrait le beau-jour n'en avait pas 14. Son Mari, âgé de 32 ans, était du plûs grand merite: il avait des principes excellens, ét sa très-jeune Epouse trouvait en lui un Guide aussi sage, que tendre: car il l'adorait, ét son projet était d'en faire un tresor. Il employait tous les moyens de se faire-aimer, ét comme il était aimable, il y parvenait. Mais il avait un grand obstacle à surmonter! C'est que pour former sa Jeune-épouse, il falait qu'il l'empêchât de voir sa propre Sœur! On sent quelle peine cruelle ce devait être pour lui! car il aimait tendrement cette Sœur! Mais quelle

fille! une precieuse, une exigeante! coquette pardeſſus tout! Elle était jolie; mais elle ſe croyait Venus: Elle ne voulait pas que ſon Nouvel-époux l'embraſſât, parceque cela aurait terni l'éclat de ſon teint. La veille, à l'heure du coucher de la Mariée, il n'avait pas été poſſible de lui faire entendre raison; le Mari n'avait pas été admis dans la chambre-nuptiale. Ce fut ce qui la rendit fort gaie au mariage de ſon Frère. Les deux Mères lui firent des remontrances. Elle y repondit, en preſcrivant des conditions, que ſon Epoux accepta: —Mes chères Mamans! (dit-il à ſa Mère ét à celle de ſa Femme), je l'adore! Laiſſez-moi meriter mon bonheur! A-peine me connaît-elle: Qu'ai-je fait, pour avoir ſa confiance, ſa familiarité? —Ce que vous avez fait? (lui repondit ſa Bellemère, femme très-ſenſée); vous lui avez fait l'honneur de lui confier votre repos, la douceur de votre vie, ét de la choisir, pour être la mère vos Enfans-... (*bas*) Vous vous y prenez-mal avec ma Fille: je la connais; un-peu plûs de dignité! Vous n'auriez pas dû ceder, hièr-ſoir: M. Du-Hameauneuf ſ'eſt moqué de vous! —Bon! Maman! un Celibataire! ces Gens-là ne connaiſſent pas la delicateſſe de l'amour dans un Mari. —Ce-

libataire, lui! il est bien marié, ét il adore sa Femme, dont il a fait le bonheur: Elle lui doit tout: jugez-en? c'est une Muette, sans fortune-! Nous entendions cet entretien, Du Hameauneuf, le Marié du jour ét moi. Le Mari de l'Exigeante repondit à sa Bellemère, Pourquoi M. Du-Hameauneuf n'avait pas amené son Epouse? A ce mot, l'Original me pria d'aler chercher sa Femme. J'y courus.

Heureusement! car je trouvai bien du trouble à la maison! La Jolie-Tante était dans la plûs grande surprise, ét une sorte de consternation! Son émotion la préoccùpait tellement, qu'à-peine m'apercevait-elle. Elle alait, venait, levait les ieux au ciel! —Hé-mondieu! qu'avez-vous? —Je n'ose presque vous le dire!... Mais à quî me confier? si ce n'est à vous? (*me montrant sa Niëce*): Elle est grosse-! Je me mis à rire: La Muette rit aussi. —Et elle rit! (s'écria la desolée Tante): avez-vous perdu le sens, ét elle toute pudeur? —Non, non! Habillez-vous? Venez avec moi toutes-deux? Je viens vous chercher? —Est-ce que ma Niëce serait secrettement remariée? —Venez? Vous alez tout savoir, ét nous alons bien rire! Venez-? —J'enverrais promener Tout-autre: mais

vous, non: Je ſais que vous ne plaisantez jamais-! Elle ſ'habilla; ét comme elle était jolie, qu'elle avait un goût exquis, elle fut charmante! Nous arrivames. J'entrai avec la Muette: la Tante, par mon conſeil, demeura dans une piëce où je devais la venir prendre. J'annonçai Mad. Du-Hameauneuf. Tout le monde était curieux de la voir: Elle était belle; ſon état même lui alait. Elle ſalua modeſtement. Mais on fut bien étonné de ce qu'elle ne parlait pas! Les deux Dames, que j'avais inſtruites, dirent qu'elle était muette: Ce qui fit ſucceder un tendre interét à l'admiration. Je fis l'éloge de mon Ami, de-maniëre à bien diſposer en ſa faveur. La Mariée de la veille ne fut pas la moins touchée; car elle ſ'écria: —Voila un Mari-! La Mariée du jour careſſa la Muette, ét parut la prendre en amitié... Cependant je cherchais Du-Hameauneuf, pour le prevenir de l'arrivée de la Jolie-Tante, ét de tout le reſte: Mais Celle-ci ſ'impatienta, ét parut, au-moment où je le joignais. Elle l'aperçut, ét fit un cri! On ſe retourna. Je courus à elle: Je lui dis: —Vous connaiſſez ſon originalité? Il a feint de mourir... N'ébruitons rien? —Je lui pardonne! Je l'aime mieux en realité, que Re-

venant-! Du-Hameauneuf lui demanda la permiſſion de l'embraſſer? Elle ſe jeta dans ſes bras. (Mais il n'en eſt pas quitte! ſi le bon-cœur étouffa le caractère, en ce moment, le caractère reviendra.) —A-t-il donc deux Femmes? (demanda la Mariée de la veille). Du-Hameauneuf brûlait d'envie de tout detailler. Je ſatiſfis à la queſtion, en deux mots. On crut que j'operais adroitement une reconciliation, entre la Belletante, ét le Beauneveu.

Après ce petit mouvement, l'Original enchanté d'avoir obtenu auſſi heureusemēt ſon pardon, entreprit de corriger la Mariée de la veille. Il ſe fesait tard. On avait ſoupé: La joie règnait: Du-Hameauneuf était électrisé entre ſa Femme ét ſa Tante, qu'il aimait preſqu'égalemēt: —Madame? (dit-il à la Mariée de la veille), me ſera-t il permis, devant cette honorable Aſſemblée, de vous dire decemmēt des choses honnêtes? —Tout ce qui vous plaîra, Monſieur; tout me convient, ſorti de la bouche d'un bon Mari. —Je ſuis enchanté, Madame, d'avoir votre approbation!... Le mariage eſt la plûs belle des inſtitutions civiles: C'eſt lui qui donne aux Hommes les douceurs de la vie les plûs delicieuses, les plûs touchantes. Il commence par mettre dans les bras d'un

Amant

passionné, l'Objet de sa tendresse: Il le lui donne: Il en fait sa compagne, son associée, son amie: Quel present divin! ét pourquoi se trouve-t-il des Êtres qui n'en sentent pas le prix?... Mais souvent c'est la faute de la Femme: Elle peut être coupable envers son Mari de quatre manières: 1 Par l'indifference, ou la negligence sur elle-même; 2 par la surcharge de ses caresses, non-accompagnées de la pudeur convenable; 3 par une coquetterie criminelle, un éloignement de ses devoirs ét de son Mari, causé par une passion étrangère, condamnable par les loix: 4 enfin, par un precieux-ridicule, une sorte de rigueur de Begueule; un dedain mortifiant: ce defaut est le plûs-rare, ét quoique le moins criminel, c'est le plûs insuportable. En commençant la carrière du mariage, il faut bien prendre garde de tomber dans l'un ou l'autre de ces 4 écueils! Dès qu'on est femme, on doit être sensée: On doit se demander, si on ne le sent pas assés, Quel est le but du mariage? Pourquoi l'on s'est mariée? Ce qu'a droit d'attendre de nous un Mari? ét ne pas se donner le tort de lui fournir un sujet-de-plainte legitime. Jeune-épouse! tous tes charmes sont à ton Epoux (l'indecence exceptée): Livre-lui donc ta persone, afin-qu'il te

donne la ſienne, qu'il ſoit homme, ét que tu deviennes femme ; qu'il ſoit père, ét que tu deviennes mère.... Regarde autour de toi, tous ces Etres charmans que tu ſurpaſſes peutêtre en beauté : ils ſont des presens du mariage : Si leurs Mères t'avaient imitée, ils ne feraient pas. Charmante Epouse ! tu es une belle Rose ! qu'on te cueille, ou que tu reſtes ſur le rosier, tu ne t'effeuilleras pas moins ; ſeulement, dans le dernier cas, tu laiſſeras ſur l'arbre un fruit inutile, hideux : Aulieu que cueillie, tu vas faire l'ornement ét le profit de la Société. La Vierge eſt un tresor, tant qu'elle eſt deſtinée à ceſſer de l'être : Ce temps paſſé, c'eſt ce qu'il y a de plûs vil dans la nature animée. Jeune-épouse ! ſois chaſte, non en refusant, mais en moderant ; non en dedaignant, mais en reservant ; non en fuyant, mais en te laiſſant attrapper ! ... Alons, mon Ami ! (dit-il au Marié de la veille) ; va coucher avec ta Femme, ét ſi elle refuse, nous lui ferons honte-. Le Mari ſe leva, donna la main à ſa Femme, qui la prit, ét ils partirent. —La jarretière ! la jarretière ! (ſ'écrièrent les Jeunes-gens ! c'eſt notre droit, qu'on nous a refusé hièr-! La Belle mit le piéd ſur une chaise, ét ſouffrit que ſon Mari detachat le ruban. Le Premier-garſon-de-

la-noce reclama son droit ? Mais Du-Hameauneuf interposa son autorité. La Mariée du jour fit comme sa Bellesœur, ét ne laissa prendre le ruban qu'à son Mari : Le sien était rose ; le premier était blanc. Le Marié du jour executa ses vues sages : L'on ne couche pas avec sa Femme audessous de 14 ans.

Nous alames chés la Marquise, les 2 Dames, Du-Hameauneuf ét moi, ét nous amusames un instant la petite Société, par le recit de la double surprise que venait d'avoir la Jolie-Tante.

III-CXXIX NUIT.

La Noce du Peuple.

M. Du-Hameauneuf avait été chés lui, la veille, en me quitant : mais il craignait de se laisser voir à son Voisinage, à-cause de sa mort publique, ét de ses funerailles : Il fut decidé qu'on demenagerait, ét qu'on ne se reünirait que dans la nouvelle demeure. Il était ivre-de-joie : son sage discours de la veille, l'avait reconcilié avec la Jolie-Tante, qui l'avait admiré, en disant : —Il faut lui pardonner ! il a trop d'esprit, pour ne pas être un-peu fou-. L'Original vint me prendre le soir, pour aler à une autre noce ; les premiëres étant finies : car la Bourgeoisie n'a pas l'usage de la Populace, qui se cotise pour se divertir, après le

dejeûner ſuccint, donné par la Famille des Mariés. Il me conduisit, avec ſa Femme ét ſa Tante, dans le faubourg Saintantoine, au ſouper nuptial d'un Hommede-rivière aisé, qui épousait une Joliefaubouraine. Nous arrivames tous-quatre à la Rapée ſur les 6 heures. Les Gens de la noce avaient danſé, bu quelques verres-de vin; mais ils n'avaient rien pris de ſolide, depuis le chetif dejeûner, à la maison du Père de la Mariée. On ſ'était cotisés pour un ſuperbe regal, en poiſſon ét volaille! il y avait des matelotes, de la friture, des pouletsdindes, del'aloyau. Lorſque nous parumes, nous étions attendus par les Mariés. Ils nous reçurent accompagnés du Père de la Fille, ét du Premier-garſon de noce. Nous étions les amis du Marié: Nous demandames à faire la mise: On ſ'y opposa, ét toute l'Aſſemblée ſ'écria, que nous fesions honneur. Mais nous mimes chacun un louis au chapeau, même nos 2 Dames. Enſuite, Du-Hameauneuf proposa une legère colation, pour attendre le ſouper? Elle nous ſuivait, dans de grands-paniers, portés à-deux, par les Garſons du Pâtiſſier Beaucousin, celèbre dans le faubourg. Il tira de notre voiture 24 bouteilles de bourgogne, ſe mit au-bout d'une longue table, ét l'on venait à la ronde

se faire verser, dès qu'on avait mangé une pâtisserie. On dansa jusqu'au souper. Il y avait de jolies Faubouraines, ét quelques Filles en demoiselles de l'Ile-Saintlouis, patrie du Riviérin. Elles se mirent auprès de nous, ét nous leur fimes accueil. Une des Louisiennes, grande ét faite-au-tour, ayant l'air distingué, les plûs beaux ieux, nous frappa! nous la primes pour une Fille-de-qualité. Nous lui demandames son nom? Elle nous le le dit, avec son état: Elle était couturiëre; elle avait été recherchée par le Riviérin, qui avait à lui quelques grands bateaux: mais... elle avait au cœur une autre Inclination... Ét elle soupira! ce qui la rendit très-interessante!.. Nous sumes, dans la soirée, que cet Homme aimé, l'avait épousée secrètement, qu'il l'adorait, ét que malgré sa haute-naissance, il se trouvait heureux, en vivant avec elle en simple Particulier. Ce fut une charmante Brune, fille d'un Limonadier, qui nous revela cette anecdote*. Une autre Jeu-

* En 1788, ce Seigneur, aujourdhui dans le Grand-monde, ayant un grand nom, une grande fortune, regrete sa chère Couturière de l'Ile-Saintlouis, qu'il avait reellement épousée, ét qui est morte en coûches: Il avoue qu'en toute sa vie c'est avec elle-seulement, qu'il a été heureux... Il était donc capable de l'être... ét tant de Seigneurs n'ont pas cette precieuse faculté!

neperſone, fille d'un Marchand-de-vin, avait tant de grâces ét de beauté, que nous ne pouvions nous laſſer de l'admirer! Elle était fort aimée de la grande Belle, ét leur liaison avait plûs d'un fondement; elle était recherchée par un Ami de l'Époux-ſecret. Nous causames avec ces Jeunesperſones ét la Mariée, juſqu'au ſouper. Enfin, on ſe mit à table, ét la gaîté règna. On chanta, dès qu'on eut mangé, c'eſt-à-dire, avant le deſſert. Les Gens-du-commun heurlèrent ou glapirent: Cependant on fit ſilence, auſſitôt que les Demoiselles ſe préparèrent à dire leur ariette. La grande Belle excella, ét fut applaudie, même des Ruſtres ét de leurs Femmes: Son Amie nous enchanta! La Jolie-Tante ne ſe diſtingua pas moins. Enſuite, toutes les Demoiselles ayant chanté, nous nous aperçumes que le ſilence continu... Nous n'en ſavions pas la raison. Nous l'apprimes bientôt, par une deputation de 4 Femmes, marchandes de vieille-friperie, qui vinrent nous prier d'engager la Dame-enceinte à chanter un petit air, tant petit qu'elle voudrait? La Jolie-Tante les regarda, ſ'attendrit, ét laiſſa couler quelques larmes, ſans repondre! —Qu'avez-vous dônc, Belle-dâme? (lui dit Une des 4 Femmes); vous aurions-je t-i' cha-

grinéee? —Non! non! Mesdames!......
Mais... ma Niëce ne vous entend pas!
elle est sourde ét muette! —Sourde ét
muêtte!... Hô! queú dommâge!...! Alle
est si belle-!... Toute la Compagnie écoutait. Les 4 Femmes pleurèrent; les autres Femmes s'attendrirent; les Jeunes-filles larmoyèrent de voir pleurer; les Hommes les imitèrent, sans trop savoir pourquoi; Du-Hameauneuf sanglota, ét je me sentis ému. —Qui vous attriste! (lui dis-je enfin)? —Enverité, je n'en sais rien! Mais... pourtant, je crois que dans ce moment-ci... je crois que je voudrais... que ma Femme ne fût pas muette! —Elle vous devrait moins! (lui repondis-je). —Il est vrai! il est vrai!... Hé! mes Bons-amis! c'est parcequ'elle est muette, qu'elle est ma femme! J'ai été touché, penetré de son malheur, ét je l'ai reparé, autant qu'il a été en mon pouvoir! —Or sus! (dit un Maître-Cordonier) buvons à la santé de Monsieur! car il est brave Homme! —Buvons! buvons à la santé de Monsieur ét de sa Femme! —Il a bien choisi! —On aime pourtant qu'une Femme cause un-peu! *Corus.* A la santé des Muettes-! Depuis ce moment, jusqu'à la fin du souper, ce fut un bruit à ne plus s'entendre... On quitta la table à 11 heures.

On redansa: Mais les Mariés après un menuet ét une contredanse, s'éclipsèrent, ainsi que les Demoiselles. Nous sortimes avec eux, ét nous les reconduisimes à l'Ile Saint-louis. Ils alaient se mettre au lit, devant nous, sans que la Belle fît de ceremonies, quand la maison fut assiégée, par plûs de cinquante Hommes. On força les portes, on entra ; on demanda la jarretière. La Mariée s'avança gaîment, livra une très-jolie jambe, dont on detacha un beau ruban ponceau ; qui fut sur-le-champ decoupé en cinquante ou soixante morceaux, ét mis à la boutonnière de tous les Mâles de la noce. Ils s'en retournèrent ensuite à la Rapée, achever de devorer les restes du souper, ét de vider le tonneau de vin, roulé à l'entrée de la table, pour les abreuver.

Nous alames chés la Marquise, après avoir remis toutes les Demoiselles à leurs Parens. Ce qui nous surprit, c'est que la Marquise était instruite du mariage du grand Seigneur. Elle regretta de n'avoir pas vu Madem. Raguidon: Mais nous lui dimes, que nous esperions que Mad. Du Hameauneuf ét sa Tante reüssiraient à l'amener.

Nous laissames nos Dames à la porte de leur demeure, ét nous retournames à la

Rapée: Le desordre commençait à règner; nous trouvames les Pères ivres; les Mères occupées à surveiller leurs Filles qui s'échappaient. Enfin, nous fumes utiles à Celles-ci: Nous les remimes à leurs Surveillantes naturelles, qui les emmenèrent. Lorsqu'il n'y eut plus que les Hommes, nous nous en-alames. Il était alors cinq heures du matin.

III-ÇXXX NUIT.

UNE SOIRÉE DU N.-PALAIS-ROYAL.

Un soir, à cinq heures, Du-Hameau-neuf, qui avait loué une autre maison, vint me prendre pour aler la voir. Nous menames sa Femme ét sa Tante: Notre chemin était par le nouveau Palais-royal, que nous traversames assés rapidement: Mais ce que nous y vimes, nous donna envie de revenir: C'était la première ou la seconde semaine qu'on se promenait sous les colonades non-achevées, ét recouvertes en attendant, pour y placer des boutiques en échopes. A notre retour, après avoir vu la nouvelle habitation, la soirée du Palais-royal était dans son brillant. Les deux petites galeries surtout étaient pleines de monde, à ne pouvoir se remuer. Tandis que nous examinions tout, avançant presque

portés par la Foule, nous aperçumes une Jeunefille, si jolie, si parfaitement belle, qu'une Statue paîtrie par les Grâces de tous les charmes, ét animée par l'Amour, n'aurait pas eu autant d'attraits ét de perfection. Du-Hameauneuf me dit tout-bas : —Je connais cette Beauté : C'est une histoire à vous faire : Car vous ne savez pas tout; ét j'ai quelquefois decouvert des choses que vous n'avez pu voir; attendu que j'ai éte libertin avant d'être philosophe-marié ; très libertin-! —Je m'en doute! (lui repondis-je en riant), ét surtout très-audacieux-! Nous en restames-là. Mais j'examinais la Joliepersonne ; ét plûs je detaillais sa figure, plûs je la trouvais parfaite : Je ne voyais que Silvie, qui aurait pu lui être comparée. Silvie avait eu son charme, son sourire, ses beaux ieux : Mais Celle que je voyais était plùs grande. Je dis à Du-Hameauneuf : —Savez-vous sa demeure ? —Je vais la savoir. Et il ala lui parler. Je vis qu'elle le connaissait. Une reflexion, que je fis, pendant que mon Ami parlait à la Belle Swindam, c'est qu'elle ressemblait à Zefire, la même dont il est parlé dans le *Paysan*, ét dont la veritable histoire se trouve dans *Monsieur-Nicolas*. —Je sais ce qu'il

faut savoir (me dit Du-Hameauneuf en revenant) : Conduisez nos Dames chés la Marquise, ét revenez ici, après l'avoir prevenue : Vous me trouverez, là, ou vous m'y attendrez-. Je fis ce que me recommandait mon Ami ressuscité : Il parut s'être perdu dans la Foule, qui commençait à fatiguer une Femme enceinte, ét qui surtout impatientait la Jolie-Tante ; (car elle l'était encore, ét d'une manière étonnante à 36 ans ! Elle n'en parissait pas 25, par sa vivacité, sa fraîcheur, la delicatesse de sa taille). Nous sortimes, ét nous primes la rue des-Petitschamps, la place-des-Victoires, la rue des-Vieuxaugustins, le passage-du-Saumon, la rue Tireboudin, celle du Petit-lion, la rue aux-Ours, d'où nous passames dans le Marais, par la rue Grenier-saintlazare :

Je dis en secret à Mad. De-M****, que Du-Hameauneuf m'attendait, ét que nous avions un dessein : Je lui parlai de la Beauté que je venais de voir... La Marquise me renvoya, pour que je fusse plutôt de retour. Je ne fus qu'un instant à revenir ; il semblait que j'eusse recouvré mon ancienne legèreté.

Je ne trouvai pas Du-Hameauneuf, mais je l'attendis, en observant. Je vis

beaucoup de tumulte : Les Parisiens natifs sont assés tranquils : Mais les Provinciaux nouvellement arrivés, c'est-à-dire depuis six mois, qui ne connaissent la Ville qu'à-moitié, abusent de son immensité, de son inextricabilité, qu'ils s'exagèrent : Ce sont-là presque toujours les auteurs du trouble poliçon, dont les plùs-turbulens, qui viennent du sud-est, ont fait l'apprentissage dans les coches de l'Ione ét de la Seine. A-la-verité les Mauvais-sujets natifs se joignent à eux : Mais c'est toujours un Demi-parisien qui commence. Lorsqu'on a demeuré quelque temps à Paris, on n'a pas autant de securité : On sait qu'on n'y est pas invisible, ét qu'on peut y être remarqué. Il y existe un Homme, qui se donne la singulière liberté de frapper legèrement toutes les Femmes qu'il rencontre, en tenant sa main derrière son dos : Paris est immense ; il en parcourt toutes les rues, ét il n'est pas un Enfant pouvant marcher qui ne le connaisse, ét qui ne le hue. Toutes les Femmes, toutes les Jeunesfilles l'évitent, ét il est connu par un nom relatif à son action. (Par quelle route singulière on va quelquefois à la celebrité) ! Je suis sûr que cet Homme, en commençant à prendre son habitude ;

ne croyait pas qu'on le remarquerait : Je pense qu'apresent même, il n'imagine pas à quel point il est fameux ! C'est une verité, dont il faut instruire les Exprovinciaux, que tout n'est pas secret à Paris, afin de les retenir dans les bornes de la prudence..... Je disais que les Poliçons firent du trouble sous les petites galeries. Ils environnèrent des Femmes, peutêtre publiques ; ils causèrent par-là des engorgemens, qui alèrent jusqu'à enfoncer des boutiques. On fut obligé d'appeler du secours. Les Filoux qui se mêlent partout, profitèrent de la presse, ét la redoublèrent. Quelques Personnes furent blessées, presqu'étouffées.... Ce desordre n'est arrivé qu'une-fois, par la sage police que le Prince propriètaire a su établir. Sans cela, le Palais royal serait devenu l'effroi de tous les Honnêtes-gens. J'ai indiqué les Moteurs de ces sortes de Tourbes : Ce sont des Exprovinciaux, ét surtout de jeunes, très-jeunes Officiers, qui sortant du Collège, en apportent toute la petulance poliçonne, au centre de la liberté. Je fus obligé de quitter la place que Du-Hameauneuf m'avait marquée : Mais j'étais attentif. Je le vis arriver, ét je courus à lui.

—Nous avons fait sagement d'ôter

nos Dames d'ici !... Savez-vous ?... Non, vous ne pouvez pas le savoir. C'est Swindam cette jolie Blonde, qui a occasionné le premier trouble !... On l'a environnée.... Je suis parvenu à la degager : Une Tourbe de Libertins alaient s'en emparer. J'aurais bien voulu pouvoir profiter de l'occasion, pour la mener à l'un des Aziles de la Marquise ! Mais il aurait falu que vous m'eussiez secondé.... Alons-y : Nous prendrons conseil de l'occasion-. Nous quittames le Palais, où la tranquilité commençait à se retablir, ét nous courumes chés une Dame Leblanc, qui était la productrice de Swindam.

Je n'avais pas remarqué cette Femme, deguisée par sa parure : Elle était de mon âge ; je l'avais connue en 1757 chés la Nanette de la 1 NUIT ; c'était une Camarade de Manon, cousine de Zefire !... Swindam, cette Beauté que je venais d'admirer, que j'admirais encore, était fille de cette genereuse Zefire, dont le souvenir m'était si cher ! ét de l'Amant qu'elle avait uniquement aimé... Leblanc ne put en disconvenir : Je l'obligeai de me remettre Swindam, que je nommerai Zefirette, ét que je conduisis chés la Marquise. Du-Hameauneuf était muet d'etonnement ! Il nous accompagna sans parler : Il ne lui

échappait que des interjections frequentes, mais à-demi étouffées.

Mad. De-M**** instruite par moi, reçut Zefirette comme ma fille..... Je la lui laissai....

Du-Hameauneuf me fit, à notre retour, une multitude de questions. Je ne rapporterai pas notre entretien : On ne sera instruit de cette étrange avanture, qu'en lisant MONSIEUR-NICOLAS.

III-CXXXI NUIT.

SUITE DE ZEFIRETTE.

Nous alames le lendemain de bonne-heure chés la Marquise : Il était naturel que je desirasse de revoir Zefirette. Nous menions avec nous les deux Dames, la Muette ét la Tante, ét je les instruisis en route. Elles furent très-surprises de ce que je leur apprenais, Que Zefire avait eu cette Fille, que j'avais crue morte, ét dont Mad. Gaudet m'avait caché l'existance, n'ayant pas d'Enfans. Elle n'avait ensuite osé m'en parler, lorsque la Petite fut disparue.

Nous trouvames Zefirette chés la Marquise, qui nous en parut idolâtre : Tout cedait à ce nouveau goût. J'examinai attentivement la petite Société, pour voir s'il y aurait de la jalousie : Je fus touché

jusqu'au fond du cœur de voir la joie règner. On me remercia de ce nouveau moyen de conserver des jours qui nous étaient si precieux, ét la Jolie-Layetiere ne fut pas la moins-ardente à me feliciter. Je dis à la Marquise ce que je venais de chercher à connaître, ét je vis sa joie redoubler: Elle la temoigna de la manière la plùs vive à sa petite Société: Les obligeantes expressions qu'elle employa, les caresses qu'elle leur fit à toutes, nous attendrirent. Elle declara pour-lors mes secrettes relations avec Zefirette, ét toutes, également surprises, émues, enchantées, virent dans cette Jeunefille une nouvelle Silvie....

Nous quittames l'hôtel à huit heures, Du-Hameauneuf ét moi, pour aler au nouveau-Palais-roval.

2.de NUIT DU N.-PALAIS-ROYAL.

Comme nous ne devions pas retourner chés Mad. De-M···, à-cause de l'heure, il avait été convenu, que le carrosse remenerait les Dames Du-Hameauneuf. Nous nous promenames sous les galeries, où la scène de la veille avait attiré la Foule: Mais l'ordre était maintenu par des Gardes-suisses: J'en étais humilié: Du-Hameauneuf était rêveur, ét il me prevint, en me disant: —Enverité, les

Gens raisonnables doivent bien souffrir! L'autorité-paternelle, qu'on a si mal-à-propos abolie, contenait autrefois la Jeunesse, ét l'empêchait d'être taquine, insolente, cruelle même!. Ces Poliçons, qui n'ont pas encore vêcu, accoutumés à decider chés eux, ét aux spectacles, viennent ici montrer leur turbulence, ét pour les morigener, comme des Ecoliers, on leur donne des Etrangers republicains ét grossiers pour Pedagogues! Voyez leur morgue! Voyez-les repousser ce Vieillard!... Hola! (dit-il aux Suisses, en s'interrompant), vous n'êtes ici que pour morigener les Poliçons-! On ne l'écouta pas, ét il continua. —Jusqu'à quand souffrira-t-on, qu'une Jeunesse indisciplinée, nous attire des humiliations? nous force à demeurer sous la ferule, à 50 ans! Rendez, rendez aux Pères l'autorité-paternelle toute entière, sur leurs Enfans, ét sur leurs Epouses! surveillez-la seulement, ét reprimez l'abus! Mais que le Fils coupable, que la Femme insubordonée soient toujours punis-. Il criait, en parlant, ét l'on nous écoutait: Nous passames dans le jardin, ét nous nous separames.

Je ne sais ce que devint Du-Hameauneuf: Pour moi, j'alai dans l'alée, seule

libre alors, ét je m'y promenai. Au ſecond tour, je trouvai une Femme delicate, qui ſortait deſous les arcades, ét qui paraiſſait inquiète. Le charme de ſa tâille, la moleſſe de tous ſes mouvemens, annonçaient une Femme-de-qualité. Je l'abordai neanmoins, dans la vue de l'engager à me dire ce qu'elle cherchait. —J'attens Quelqu'un (me repondit-elle bonnement). —Permettez-vous que je vous accompagne juſqu'au moment où l'on arrivera ? —Mais je ne vous connais pas. —Je ſuis un Homme. Cependant, il ſe pourrait, Mademoiselle... (elle me paraiſſait fort jeune), il eſt des circonſtances, où l'on veut abſolument être ſeule : Un mot, un geſte, ét je me retire ? —Hé-mais ! n'alez pas croire que j'ai besoin d'être ſeule ! non, enverité !... Mais je voudrais bien m'aſſeoir-? Je courus lui chercher une chaise ; j'en pris une pour moi, ét nous nous aſſimes. Nous causames, elle toujours diſtraite : Mais elle n'en montra pas moins d'eſprit : Je remarquai des ſaillies, de l'enfantillage, de jolis prejugés couleur-de-rose, dans ce qu'elle me disait : Je me crois ſûr qu'elle avait été élevée au Couvent, qu'elle était fille unique, riche, ét très chérie : C'était ce que j'en-

trevoyais. Dans un moment, où nous parlions litterature, elle prit feu, sur un mot que je dis de Dorat. Ce n'est pas que je n'estime le talent de ce Poète; je suis Un de Ceux qui aiment le plus ses Ouvrages: Mais j'en sens vivement les defauts! Je parlais de sa manière quelquefois trop-peu mâle; je lâchai un mot sur son *Regulus*. Ce fût-là qu'on prit feu. Mais je racommodai tout, en disant, que la *Feinte-par-amour*, était du bonbon pour moi. Ceci renfermait cependant une petite critique: Mais une Jeunefemme trouve toujours le mot de bonbon si joli! La Belle-dame sourit, en me dsant: —Je suis bien-aise que vous lui rendiez-justice-.

Minuit sonnait: Il y avait dans le Jardin une Foule, mais choisie; tous les Clercs ét les Exprovinciaux s'étaient retirés à la clôture des boutiques ét des grilles. Je me trouvais très-heureux de causer avec une Jolie-persone, qui avait pour moi le charme de la fraîcheur ét de la nouveauté. Je ne savais ce qu'était devenu Du-Hameauneuf, ét dans ce moment, je m'en embarrassais peu. J'exprimai cette aise delicieuse à ma Compagne de chaise, le mieux qu'il me fut possible: Elle alait sans-doute me repondre avec esprit, lorsque deux Fem-

mes ét trois Hommes, sortis de sous les arcades, vinrent droit à nous. —Hâ! voila Mad. la Comtesse! Y a-t-il long-temps que vous nous attendez-?.. Vous êtes-vous ennuyée! —Non, grâces à Monsieur-. Voyant que la Jeunedame avait retrouvé sa Compagnie, je me levai doucement, ét me glissant derrière les deux Dames, je m'éloignai, après neanmoins avoir ramassé un petit papier, tombé de la poche de la Première, en tirant son mouchoir: J'eus l'improbité de ne pas le rendre... Je méloignai pour le lire, au moment où j'entendais, qu'on disait: —Mais, où est donc votre Homme, Madame la Comtesse? Il s'enfuit-! Voici le petit papier. —*Titre de mon Ouvrage*: L'HEUREUSE-ALLEGORIE; *ou*, LA MEILLEURE DES LEÇONS; *ou*, LA LEÇON INUTILE; *ou*, L'AVIS LE PLUS SAGE AUX BELLES; *ou*, LE SUJET DE REFLEXION; *ou*, L'HEUREUX-AUGURE. *Epigrafe*: Iris, gardez bien ce bijou!
Plûs un Amant est volage,
Plûs il en veut au Joujou,
Dont l'Oiseau bèquete l'image!

Comme j'achevais de lire, je trouvai Du-Hameauneuf. —Hé! d'où venez-vous-? Je lui racontai mon avanture. —Une nuit ici est un enchantement! (me dit-il). Il faut engager Mad. De-

M···· à y venir demain : Céla fera infiniment divertissant pour elle-. J'en convins, sur ce qu'il me raconta.

J'ai su depuis quelle était la Dame avec quî j'avais causé : Elle est aujourdhui (1788) pour moi ce que fut la Marquise : Mais elle ne se doute pas qu'elle m'a parlé pendant une heure, avant que de me connaître : C'est une surprise que je lui menage.

III-CXXXII NUIT.

3.me Nuit au N.-Palais-royal.

A ma sortie, je trouvai Du-Hameauneuf tout en colère : Il tenait à la main un Affiche, ou Journal du Beauvaisis : Il était furieux ! —Hé! mon Ami ! qu'avez-vous ? —Ce que j'ai ! des Infames, des Scelerats, qui font un article de forcenés, aussi mechant que sot, contre un livre, un chefd'œuvre.... Vils Poliçons! Et toi, superficiel ét jaloux Auteur de l'article du Mercure du 1.er janvier 1777, qui n'as pas senti, que cet Ouvrage immortel était le plûs utile, le plûs vraiment philosophique, dans notre siècle, que je te haîs! que je te meprise!.. Quoi ! Brutes, ou Aveugles mechans, vous n'avez pas vu, vous n'avez pas examiné, avec quelle adresse l'Auteur degoûte le Paysan-laboureur, de la Ville, des Manufactures, des Arts!

Vous n'avez pas aperçu le motif de ces premières lettres, qu'un Homme de merite, né au Village, pouvait seul faire, comme elles le font! Vous n'avez pas suivi, la marche naturelle, adroite, mais naïve, mais effrayante de la corruption! Vousn'avez pas vu comme elle était proportionnée à la capacité de Ceux que le livre regarde! Vous l'avez pris, ô mechans Sots, ét Aveugles volontaires, pour un livre de toilette, ce livre terrible, qui depuis près de dix ans, vous a peutêtre conservé dix mille Cultivateurs! Ingrat Public, tu asadmiré l'Ouvrage, tu as senti, malgré toi, les sublimes élans qui ont dicté le dernier Volume, si propre à effrayer les Laboureurs vertueux! Tu as fremi toi-méme, je le sais d'un Homme froid, M. Dutartre-de-la-Bourdonné, en lisant ce mot de l'Ame : *Tu as été sur les tombeaux! J'y étais avant toi : Tu as dit à ta Femme : :: Alez-vous-en; la soirée est froide; la rosée peut vous faire mal... La rosée! C'étaient mes larmes!* Tu as senti, ô Public, le service que rendait à l'Etat cet incomparable Ouvrage, ét tu n'as pas sevi contre le frivole Auteur du Mercure! contre l'infame Calomniateur, qui compose les viles Affiches que je tiens! Va, tu ne

merites pas d'avoir de bons Ouvrages! Ne lis plûs, lâche Public, que de meprisables Pamflets; ne t'instruits plus qu'au Lycée! ét sois la dupe du criminel Auteur des Affiches-provinciales... Oui, criminel! empêcher les Cultivateurs, les Provinciaux de lire le *Paysan-perverti*, c'est un crime de lèze-état-.... Du-Hameauneuf fut ici forcé de s'arrêter, parcequ'il eut une subite extinction-de-voix. Je pris l'Affiche*, ét sans la lire, je la mis en pièces, afin d'ôter cet aliment à sa bile. —Mon Ami, (lui dis-je), n'avons-nous pas des grâces à rendre aux Magistrats éclairés, qui ont favorisé la publication de cet Ouvrage, ét celle du *Pornografe*? Ne nous plaignons pas tant de notre siècle, ni du Public! Il existe des Ames basses ét des Energumènes: Hé-bien plaignons-les, ét parlons d'autre chose-.

—Je ne saurais vous dire combien j'ai vu d'avanturettes hier! C'est un tableau

* Le Redacteur d'un Cahier periodique a osé dire, en rendant compte des *Françaises*, que je me louais moi-même! Où a-t-il vu cela? Ici, ni là, ce n'est pas moi, qui me loue, ét je suis forcé de laisser l'article qu'on vient de lire, ou de perdre un Ami.... Ma-foi, ils sont trop rares, M.r G**, pour m'y exposer!

delicieux, ét toujours moral, quelle que soit sa nature. Qui n'a pas vu attentivement le Palais-royal actuel, ne saurait se flatter de connaître le cœur-humain. J'y suis revenu dans la journée, pour preparer la matière à notre Deesse tutelaire: Car la Marquise est un Ange corporé. J'ai donc examiné les Marchands, les Acheteurs, les Libraires, les Gens-de-spectacle, les Montreurs de curiosités. C'est un monde singulier, qui semble s'être ennobli dans ce quartier: Les Charlatans y ont un air plûs policé, plûs noble, fait davantage pour la Bonne-compagnie. A-la-verité les Marchands trompent; ils se tiennent; ils se communiquent leurs prix, ét ne lâchent jamais; ils font passer de boutique en boutique le mauvais, pour qu'Un d'eux ne le vende qu'une-fois, ét ne se decrie pas: En-un-mot, c'est une republique, qui va donner le ton à tous les autres Marchands de la Capitale. Quant aux Libraires d'ici, ne vous y fiez pas! Ce sont, pour la plupart des Contrefacteurs, des Maronneurs, qui ne peuvent se contenter d'un benefice honnête; il ne leur faut que de ces Pamflets infames, dont le papier se vend le double de son poids d'or. S'ils prennent des livres à-condition, ils ne les vendent, ni ne les paient:

paient, quand ils en ont la contrefaçon à faire passer: Si un Auteur ou un Libraire legitime, ne se confie pas à eux, ils le decrient : On voit parmi eux de vils Domestiques, qui après avoir volé leurs Maîtres, se sont établis, à la faveur du privilége ; ne vendent que des contrefaçons, ét par ce brigandage, appauvrissent la litterature ét le vrai Libraire. Comment souffre-t-on ces Voleurs publics? ces Infames dont la sceleratesse s'attaque à l'Homme laborieux qui les fait vivre! qui lui enlèvent sa gloire, ét le produit de son travail? Je les poursuivrai, ces Scelerats, ét s'il le faut, je m'adresserai au Prince auguste, qui les loge sans les connaître, ét qui sentira toute l'indignation qu'ils doivent exciter, lorsque je les aurai devoilés! Ne confondez pas neanmoins, dans Ceux que je viens de vous peindre, les vrais Libraires, tels que Petit, Desenne, Debrai, ét deux Autres : Ceux-ci tiennent au corps legitime de la vraie Librairie ; corps honorable, ét qui devrait être plus honoré. Mais il est aussi des Brigands dans la litterature, qui se sont plu à le calomnier, du temps d'une Cabale, qui les soutenait. Ils ne sont plus, ces Persecuteurs! J'ai vu ce Magistrat respec-

table, depuis revêtu du contrôle general, ſans avoir excité l'envie, M. De-Villedeuil, aujourdhui Miniſtre, retablir l'ordre, ét laiſſer une besogne aisée à ſon digne Succeſſeur.... Mais pourquoi exiſte-t-il de vils Colporteurs ? Pourquoi le detail de la Librairie eſt-il abandonné à des Ames-baſſes, mercenaires, ſans probité civile, à des Coquins, des Voleurs ? Quoi ! ce Corps ne ſe purgera pas ? S'il a de petits priviléges à donner, pour le ſousdetail ét le bouquinage, qu'il en faſſe le ſort de Ceux qui le ſervent, des Compagnons-imprimeurs invalides, des vieux Garſons-libraires ! Qu'il chaſſe de ſon ſein les Valets infidels, les Peaux-de-lapin, ét ces Intrigans forts ét vigoureux, qui peuvent exercer un metier utile !... —Tout-cela eſt fort bon ! (lui dis-je) : mais nous voila chés la Marquise.

Nous trouvames Mad. De-M*** prête, ét nous partimes. A 8 heures, nous étions au Palais-royal.

Nous pumes nous promener à-l'aise environ une demi-heure, parceque les ſpectacles n'étaient pas encore finis : Je le dis à la Marquise, en renouvelant encore mon regret, de ne pas voir, dans ce Quartier-chef, l'Opera, qui le rendrait unique dans l'Univers... —Oui ! (s'écria Du-Hameauneuf, en me coupant la pa-

role), l'Opera en ferait un objet-de-curiosité, capable d'attirer les Étrangers de toutes les parties de l'Europe! Oui, il eſt de l'interêt de l'Etat, d'un interêt preſſant, que l'Opera ſoit à-côté du Palais-royal! Que ne l'a-t-on laiſſé conſtruire au Prince riche ét genereux, qui proposait d'élever ce Monument public? Que ne l'a-t-on mis ſur le terrein des Quinzevingts? Mais puiſque le mal eſt fait ét ſans remède, ét que ce local eſt couvert de maiſons, il faut le placer au-milieu du Jardin; qui ne ſera plus alors un jardin, mais un ſimple pourtour planté d'arbres, deſtinés, en cas d'accident, à preserver du feu les édifices environnans. Quels avantages reünis! Perſone n'arriverait en voiture auprès du theatre; point de Foule; point d'accidens: Les carroſſes feraient repartis dans les cours du Palais, dans les 2 rues laterales, ét dans la place du Château-d'eau: On attendrait commodement le defilé ſous les arbres ét ſous les arcades, ét cette attente tournerait à l'avantage des Marchands. La place du Cirque ſerait ſuffisante pour isoler l'Opera, ét faire une ſuperbe ſalle: C'eſt un bien ſi grand, que je ne puis concevoir, comment il n'eſt pas executé!

On ſortit alors des *Variétés*, ét les

galeries furent si remplies, qu'on ne pouvait plus y tenir. Nous n'avions avec nous qu'Elise, la Jolie-Layetiëre, Rosalie ét Felicité. Nous entrames dans une boutique. Nous ne vimes dabord que la foule des Peritsmaîtres ét dés Petitesmaîtresses : quelques Filles étaient trèsjolies; mais nous avions ôté la Seule peutêtre qui fût interessante, en tirant Zefirète des mains de sa Cousine. Il y eut quelque trouble ; cependant le bon-ordre fut bientôt retabli par les Pedagogues suisses, qu'on doit à la sagesse du Prince.

LA *FILLE* SUIVIE MALGRÉ ELLE.

Tandis que nous étions à considerer la Foule, il passa prés de nous une Jeunefille en fourreau blanc, extrêmement bienfaite, ét de la plûs charmante figure. Un Homme d'un certain âge la suivait. Nous fumes curieux de savoir ce qu'il avait à lui dire, ét les motifs de la Jeunefille, pour le rebuter. Nous les écoutames dans le jardin. —Non, Monsieur (disait la Petite-persone); je ne veux pas de vous! —Mais pourquoi? Avez-vous coutume de choisir votre monde? —Non certainement! dans l'état malheureux où je suis,... on ne choisit pas! mais on a dumoins la liberté de fuir, lorsqu'on sent une repugnance invincible! —Vous me

mortifiez audelà de toute expression! (repondit l'Homme). —J'en suis fâché! Monsieur!.. Mais laissez-moi! je vous en prie! —Je ne vous laisserai pas, ét je vous aurai, dumoins par importunité? —Jamais, Monsieur! —Dussé-je employer l'Autorité.. vous faire... arréter... ét... mettre...à Saintmartin. —Hâ-ciel! vous êtes un enragé!... J'aimerais mieux perir! —Alez, venez, je ne vous quitte pas-!

La Fille était au-desespoir!... En ce moment, il passa un Jeune-fat, très-coquet, marchant la tête haute, une badine à la main. La Jeunefille ala se jeter à son bras: —Mon Ami! je t'en prie! delivre-moi d'un Homme qui me poursuit? —Hé! c'est toi, Celestine! Comment? tu me prens le bras! tu as recours à moi, après la manière dont tu t'es comportée, quand nous avons été chés ta Maman, le Chevalier de-Ch······ ét moi? Tu lui as donné toutes les preferences! —Delivre-moi, seulement, ét je te promets d'en être reconnaissante? —Où donc est l'Homme qui te poursuit? —Le voila; ce Gros, en perruque-à-bourse. —Où? —Derrière cet arbre. —Hé hé hé! c'est plaisant!... Mafoi, ma Fille, cherche un autre Chevalier! —Ne me quitte pas! —Veux-tu que je batte mon chèr Père? Aucontraire! je vais te prier pour lui...

Alons, alons le trouver-? Et le Fat traîna la Fille auprès de l'Homme en perruque-à-bourse. —La voila: Je vous la remets: (dit-il à son Père): Je suis bon prince! —Mon Ami (repondit le Monsieur); je te remercie! tâche de l'engager à m'écouter aumoins! Je ne sais pourquoi elle a fait sur moi une impression si forte, que je ne puis la quitter!... Je ne la quitterai pas! Il faut que je sache son origine: Si elle est fille de Gens demeurans à Paris, je leur parlerai: S'ils sont de province, je leur écrirai: Mais certainement elle ne fera plus son état vil, à dater d'aujourdhui. —Mais, mon Père y songez-vous? Elle est au Public! ét nous autres Jeunes-gens, nous avons des droits que vous blessez! —Je te demande un service d'Ami, ét non-pas des représentations! —Hô! vous parlez-là d'une manière qui vous donne tout pouvoir sur moi... Alons, Celestine, un-peu d'humanité pour mon vieil Ami? ou je me fâche, deja? ét très-serieusement! —Je veux m'en-aler? —Hô! pour celui-là non! mon Père est ici mon ami, ét je perirais pour l'obliger!.. Et-puis, songe donc, ma Fille, que c'est un Homme respectable, qui a du pouvoir!.. —Hâ! je suis perdue! —Non! non! tu es égarée; mais non perdue!... —Je ne demande,

Mademoiselle (dit le Père), qu'à savoir de quî vous êtes fille? —Hé! de quoi vous inquiétez-vous?... Je suis une Infortunée, fille-naturelle d'une Fille de mon état, appelée *Melquière*, qui fut très-jolie! C'était une Blonde, plus grande que moi, faite comme les Grâces... Elle m'a toujours dit, que mon Père était le Président de-***, avec lequel elle n'avait été que 3 mois; qu'il la quitta indignement, et que pour s'en venger, elle lui déroba la connaissance de sa paternité, quoique très-souvent il ait fait demander, De quoi elle était accouchée? Elle lui avait répondu enfin, *D'un Garson, mis à la-Pitié:* Que d'après cela, le Père s'en était peu embarrassé; parce qu'il aurait desiré que c'eût été une Fille, pour l'établir... Voilà sa Lettre; je la porte toujours dans cette boîte, pour avoir recours à lui, dans l'occasion. Si vous me faites violence, c'est à lui que je me plaindrai; et il me défendra!

Le Jeune-fat souriait? Mais le Monsieur était ému aux larmes! Ce fut le Fils qui parla le premier: —Hé! voila une reconnaissance!... C'est vous, mon Père? —Oui, c'est moi! —Mais, on ne fait pas de ces choses-là!... Ma Soeur!... Vous voila cause que je suis un diminutif d'Œdipe! Ça n'est pas gracieux! —

Celestine ! (dit le Monsieur), je suis votre père .. Je benis mon entêtement à vous suivre ; il n'était pas criminel... J'étais poussé par un panchant insurmontable ; ... Venez, ma Fille : Je vais vous mettre au Couvent ; et lorsque votre figure sera oubliée, je vous établirai... Mon Fils ! j'espère que vous en agirez bien avec votre Sœur ; que vous garderez un silence necessaire, et qu'un-jour vous serez son protecteur ? — Il ne faut rien dire ? — Non, certainement ! — Hé-bien ; voila ce qui me fâche ? Quel charmant recit je perdrai-là ! Ce trait ferait parler de vous ? de moi ? — Vous sentez, mon Fils, que je ne veux pas d'éclat pour votre Sœur ni pour moi ; C'est ton Ami qui t'en prie ? — Voila comme vous me prenez toujours par mon faible !... Alons donc, mon Ami, je... te donne ma parole d'honneur...

... En ce moment, Du Hameauneuf se presenta ; — Votre secret est sûr, quoique nous le sachions, mon Ami et moi ! (dit-il) : Je vous offre le Couvent qu'il faut à votre Fille. Il parla de l'Etablissement secret de Mad. De-M··. Le Père consentit, et tous-quatre nous y menames Celestine, avec la permission de la Marquise, qui s'en-retourna, en nous voyant occupés.

Cette avanture nous fit ainsi remettre

au lendemain à passer la nuit au Palais-royal : Nous étions à 2 heures à la porte de l'hôtel : Après avoir differté sur l'histoire de la Fille-suivie, nous nous retirames contens, Du-Hameauneuf ét moi.

III-CXXXIII NUIT.

QUATR.ME NUIT DU PALAIS-ROYAL.

Nous n'aurons pas d'obstacles cette fois, ét nous verrons tout ce qui se passera.

Je ne sais pourquoi Mad. De-M**** avait amené Zefirette, avec Celles que j'ai nommées, outre Sofie De-Merup ét la Bellemère. Je crois cependant, quoiqu'elle ne me l'aït pas dit, que c'était par excès de generosité pour cette Jeunefille, qu'elle voulait honorer aux ieux de Ceux-même devant quî on l'avait avilie. Elle l'avait encore amenée, parceque voulant donner à toute la petite Société l'amusement des Curiosités, comme les Figures de cire, ét les Variétés, elle avait craint que Zefirette ne s'ennuyât seule. Nous entrames aux VARIÉTÉS à cinq heures-ét-demie : On donnait *Jerome Pointu*, *Jeannot*, ét le *Fou raisonnable* : *Les Pointus* nous amusèrent : *Jeannot* nous parut dabord le comble de la sotise ; ensuite nous comprimes, que c'était une leçon de Syntaxe, très-utile à Paris ! La dernière pièce nous

toucha: Mais pourquoi un Anglais? Il eſt des Français de ce caractère. Depuis 9 heures juſqu'à 10, nous nous promenames ſous les deux galeries, mais particulièrement dans celle qui eſt la moins peuplée, la 1.re du côté des cours. Tous les ieux étaient fixés ſur Zefirette, qu'on ne nommait que la Jolie-Blonde: Les Uns la disaient fille d'un Suiſſe-de-maiſon; les Autres la disaient flamande, ou anglaise. Nous écoutions: mais comme deux Domeſtiques en-livrée ſuivaient la Marquise, Perſone ne dit mot à la Jeunefille, ét on était bien ſurpris de la voir avec une Femme-de-qualité! car la Marquise ſ'appuyait ſur elle, ayant à ſa gauche ſon autre Favorite, dont elle tenait le bras. Nous marchions devant, Du-Hameauneuf, ſa Femme, la Jolie-Tante ét moi. A dix heures, nous ſortimes, Felicité, après quelques tours ayant dit qu'elle avait faim. —Mes Enfans (dit la Marquise), voulez-vous ſouper ici? ou ſeulement collationner? nous ſouperons à notre retour. —Moi, je voudrais manger des gaûfres? (dit Felicité, d'un ton qui lui alait toujours, parce qu'elle avait l'air ét la figure plus jeunes que ſon âge). —Alons mes Enfans, alons-y; je les aime aſſés: Où les

fait-on? Felicité me le demanda, ét Du-Hameauneuf lui repondit. Elle lui prit aussitôt le bras, ét le fit troter avec elle. Nous les perdimes de vue; mais je connaissais la gaufrerie. Nous y trouvames du monde comme il faut; entr'autres un grand beau Jeunehomme en noir, en cheveux-longs, qui nous vanta fort le mets que nous demandions. —Connaissez-vous ce grand Jeunehomme? (me dit la Marquise). —Oui, Madame: Je l'ai entrevu; mais nous ne nous sommes pas encore parlé. —Je voudrais bien savoir son nom? J'alai le demander. Du-Hameauneuf m'entendit: Il le savait, ét il le dit tout-bas à la Marquise. Le beau grand Jeunehomme cependant avait mille égards pour nos Dames, qu'il fit placer commodement: Ses attentions étaient generales, ét si bien partagées, qu'il les enchantait toutes également. —Sa conduite ne doit pas vous surprendre! (nous dit Du-Hameauneuf), c'est l'Homme le plus poli du Royaume. Loin de ressembler à nos Fats du jour, M. De-La-R***, né de Parens opulens, s'est étudié à se donner toutes les vertus opposées aux travers du siècle: On est frivol; il a voulu être appliqué; on est dedaigneux, impertinent, il a voulu

se montrer affable, ét ne considerer que le merite personnel : Il estime ét cultive avantageusement les lettres ; il cherit les arts ; il honore le commerce utile ; on le croirait du siècle de chevalerie, par ses égards pour les Femmes : Voyez-le agir !... Il ne met pas de mignardise dans ses soins, mais une certaine grandeur, qui ne laisse paraître que le respect, sans la moindre familiarité. Hé bien ? cet Homme si poli, que vous voyez, que vous entendez, est extrêmement franc avec les Grands, quand il se trouve avec eux : Il leur dit veraciquement, simplement, froidement ce qu'il pense ; mais son improbation est recouverte du vernis de la politesse. Croiriez-vous, Madame, que ce Jeunehomme si aimable, a des Ennemis ? Il en a, ét dans plusieurs classes. C'est sa veracité qui les lui a faits ; ét je tremble qu'une legère affectation de singularité, qu'on grossit deja dans le monde, ne lui cause un-jour bien des peines !... Quand on est comme lui, il faut endormir l'Envie, ét non pas l'éveiller-. La Marquise fut très-contente de cette explication, qui ne fut pas continuée, parceque le grand Jeunehomme, qui ne la connaissait pas, vint s'occuper d'elle, ét ne la quitta plus.

Nous observions neanmoins l'effet que la beauté des Jeunes-personnes fesait sur lui; ét il nous parut que son admiration était très-vive. mais il resta loin d'elles, jusqu'à notre depart. Il parlait à la Marquise seule, s'exprimant avec une aisance, une politesse, des grâces qui l'enchantaient. Combien de fois depuis, elle m'a entretenu de lui! Combien de fois elle a desiré, lorsque je fus lié avec lui, que je l'amenasse à nos soupers? Mais je n'ai jamais pris sur moi de le lui proposer, quoiqu'il m'ait souvent demandé à faire des courses nocturnes avec moi. Ce Jeune-homme a des Parens, dont la tendresse se serait alarmée d'absences trop fréquentes ét trop prolongées dans les nuits.

Nous sortimes de la gaufrerie à onze heures, ét nous entrames dans le Jardin: Le Jeunehomme * salua tout le monde, ét nous laissa, par discretion: car c'était encore une de ses vertus. Les boutiques étaient fermées: On s'amassait en petits grouppes dans le Jardin, ét il y avait autant d'avantures que de grouppes. La Marquise nous dit, à mon Ami ét à moi, que nous étions ses aides-de-champ: Nous donnames des chaises, ét

* J'ai reçu de lui une lettre très-interessante, avanhier 16 juillet 1788. Elle est datée de Lausanne.

quand notre Grouppe fut assis, nous alames à la decouverte.

Nous nous approchames dabord d'un petit Grouppe, composé d'un Vieillard, d'une Femme, ét de deux Jeunespersones. Nous écoutames une instant, en feignant de nous parler à l'oreille. Le Vieillard fesait ses arrangemens, avec un cynisme.... qui revolta la Femme, que nous ne supposions pas fort delicate. Nous aurions bien voulu savoir la position des 2 Jeunes-persones; ce qu'elles étaient, s'il était possible de les sauver? Du-Hameauneuf resta; je m'éloignai.

Une Société honnête, composée de dix Persones, jouait à Colin-maillard: Je vis qu'il me serait possible de m'y introduire, parceque le Grouppe s'était accru de trois Inconnus, à ce que je pus comprendre, aux discours d'une Dame. Je voulus sonder le terrein: Pendant un deplacement, je m'emparai d'une chaise ét je me mis en cercle: La jolie Colin-maillard vint se poser sur mes genoux, ét nomma je ne sais qui. Je lui arrachai aussitôt le bandeau, ét je le mis sur mes ieux. Elle le lia, ét je fus Colin-maillard. Mais comment deviner? Je ne savais pas un nom!.. Je soulevai le bandeau, ét je courus à ma Compagnie. On criait après moi. Je pro-

posai à la Marquise de goûter incognito, cet amusement: Elle accepta, ét je revins avec des Femmes assés belles, pour être bien reçues. On les accueillit avec transport; on se donna des noms, on se reconnut, ét l'on joua. Dès que je vis que la Marquise s'amusait, je m'évadai. Je retrouvai Du-Hameauneuf, qui savait, que les deux Jeunesfilles étaient dans la misère; que c'étaient deux Sœurs, filles d'un Procureur, ruiné par une mauvaise affaire: Le Vieillard était un Homme-à-bureau. Mon Ami savait les demeures de tout ce monde. Nous alames ailleurs.

Nous trouvames une Compagnie qui jouait à la main-chaude; ét ce qui nous parut singulier! elle était bien composée! mais les jeanòtismes étaient son unique langage. C'est tout ce qu'on y trouvait à profiter.... Je me garderai bien d'en rapporter un-seul, pour ne pas avilir mon Siècle aux ieux de la Posterité.

Plûs loin je trouvai une Société paisible, qui s'entretenait de philosophie. J'y gâgnai une excellente idée; que voici: —La chaleur du Soleil (disait un Homme), passe dans les milieux presque sans rien perdre, parcequ'elle ne communique rien: Je n'emploie pas en ce moment l'idée qu'elle n'est pas chaleur, mais ferment

de chaleur ét de lumière: Car si elle était chaleur ét lumière substanciellement, il n'y aurait point de tenèbres, ét nous ne verrions pas cet azur des cieux, qui n'est reellement qu'un fond noir; nous ne sentirions pas le froid, en nous élevant sur les hautes montagnes, ou ce qui est plûs court, dans un ballon (invention trop negligée, après un fol enthousiasme)! La substance solaire, qui produit la chaleur ét la lumière (substance si essencielle aux Animaux ét même aux plantes, parce qu'elle est une émanation animale ét nutritive), ne devient lumière ét chaleur, qu'en tombant sur des Planètes ét des Comètes: Là, cette substance active par essence, non-seulement rejaillit, ce qui la double, mais elle trouve une matière, avec laquelle elle fermente, qu'elle embrâse, qu'elle brûle, ét qui produit avec elle lumière ét chaleur. Voyez par la Lune, comme cette lumière embrasse un Globe! La nuit, plus, ou pas assés d'embrâsement de matière, ét la lumière cesse: Reste la chaleur, qui est plûs tenace. A la longue, cette matière superficielle, inflammable, s'épuisera: C'est ce qui fera que les Planètes ét les Comètes se refroidiront, ét seront moins lumineuses; une cause pareille, à-peu près, encroûte ét rend nebuleuses les Etoiles.....

J'étais tenté de me jeter au cou de cet Homme, qui parlait comme un Etranger. Je lui dis, que je venais de l'écouter, ét que je le remerciais.... —Hâ! Bernardin, Bernardin! (m'écriai-je), qui nous ramènes l'ignorance ét la barbarie, tu deshonores la France, que cet Etranger honore-! Quel était cet Etranger? On le nomma: M. Hertschel... Je ne suis ni anglomane, ni germanomane *: Maudit soit Celui qui prefère, dans ses affections, un autre Pays au sien! mais si un Hottentot, un Boshis disait une bonne chose, je l'extollerais, comme si un Français l'avait dite.

Je retournai auprès de la Marquise; On riait aux éclats, ét l'on s'amusait: Zefirette était colin-maillard, pour la Protectrice, qui avait été devinée, sous son nom supposé de Silvie (nom qui lui avait fait repandre deux larmes): Elle me devina, parceque je parlai, en arrivant, ét elle me nomma le Hibou. Duhameauneuf, qui arrivait aussi, ambitionnait ce nom; il le reclama: Je n'en fus pas moins colin-maillard, au grand regret de l'honorable Assistance, que Zefirette enchantait... O Diamant! Dia-

* Je redigeais ceci en 9.bre 1787, ét je lis l'épreuve le 19 juillet suivant. Je n'avais pas encore vu la lettre qui m'accuse *d'anglomanie*.

mant ! combien en est-il, comme toi, ensevelis dans la boue, qui n'attendent qu'une main genereuse, pour les en retirer, ét les placer dans un endroit honorable !... Mad. De-M··· reçut Zefirette sur ses genoux, parcequ'il n'y avait plus de place pour elle : Du-Hameauneuf avait pris la sienne. Je devinai bientôt mon Ami, sous le nom de Hibou-second : Il prit le bandeau : Ce ne fut pas l'Amour, mais ce fut Momus, ce fut la Gaîté personifiée : Il devina la Jolie-Tante, qui ne fut pas très-satisfaite, ét à laquelle nous ne laissâmes faire qu'un tour : nous lui soufflames adroitement un nom...... Le jeu finit à deux heures. (*Cætera hìc desunt, sed insunt in manuscripto nostro*).

Nous avons sauvé les deux Jeunesfilles, par la Marquise... O Femme celeste ! vous n'êtes plus ! qui vous rendra aux Malheureux ! à nos larmes ! car je survis presque seul à toute sa petite Société ! je survis à mes nouveaux, comme à mes anciens Amis ! Malheureux que je suis ! il me reste des Mamonets, ét les Ames-celestes s'envolent !...

III-CXXXIV NUIT.

FIGARO.

Je sortais à 5 heures : Du-Hameauneuf tout essoufflé m'aborde : —Savez-vous la piece qu'on donne ? avez-vous lu l'af-

fiche? —Non. —C'est Figaro! Figaro!.. —Hâ! je suis curieux de voir la Foule! L'Auteur m'a rendu un service important! Depuis ce moment-là, je l'aime avec reconnaissance ét tendresse. —Moi, je ne l'aime pas. —Tantpis pour vous! Quand on haït un Homme-de-merite, c'est tantpis pour soi: Mais vous aimerez peutêtre sa pièce? Alons-y? —Alons-y!.... C'est bien aisé à dire! Toutes les têtes sont exaltées; Paris entier est à la porte du Theatre! J'ai deux Billets! Mais je suis sûr que nous ne trouverons plus de place-. Nous courumes: Mais Du-Hameauneuf me l'avait bien dit! Tout était plein, ét nous ne pumes nous placer avec nos Billets. —Mon Ami! (dis-je à Du-Hameauneuf), courez chés Mad. De-M···; moi je vais l'attendre ici, de-peur qu'elle n'arrive: Si elle vient, dites-lui, que nous esperons une place dans sa loge: Si elle ne vient pas, demandez-lui la clef, ét un billet-. Il y courut. Jamais je n'avais encore vu tant de tumulte! je me croyais aux jours de Molière, à la première representation du *Tartufe*. J'étais attentif neanmoins. En-effet, je vis arriver le carrosse de la Marquise. Elle avait avec elle presque toute sa petite Société. Du-Hameauneuf surcroté suivait le carrosse: Nous en-

trames cependant, ét nous nous entassames comme nous pumes, dans la loge : Nous eumes deux Femmes sur nos genoux, ét la Marquise elle-même avait Zefirette sur les siens : Nous étions dix! La piece commença. Je tâchai de l'écouter ét de la suivre. Je n'en ferai pas une froide analise. Tous les Hommes y sont peu-de-chose, Figaro excepté ; Almaviva n'a qu'une scène. Mais Contat, Olivier, Sainval-cadette y sont delicieuses ! Le developement va, non pas avec art, mais avec *nature* ; Figaro seul dit quelques superfluités, mais elles sont encore naturelles : Je fus enchanté du petit Page : La Comtesse me parut une Femme sensible, mais estimable, qui éprouve, presque sans le connaître, un doux panchant, qu'elle reprimera, dès qu'il sera parfaitement developé. Comme ce Page est interessant, avec les beaux cheveux blonds ét la figure enchanteresse d'Olivier!... (Hâ! decente Olivier! tu n'es plus ! Fille charmante, tu refusas de renoncer à ton art, quand la mort instante s'approchait ! Hé ! pourquoi y renoncer ? tu l'ennoblissais ! dans les pièces vertueuses, tu fesais adorer la vertu ! tu châtiais les licencieuses, par la modestie de ta figure angelique, ét la decence de ton jeu : Tu aurais été

coupable, en renonçant à ton art!) A la romance du Page, l'émotion fit couler mes larmes: Ce fut un des plûs delicieux momens que j'aye eu au Theatre!... Mais c'est Contat! quelle fraîcheur! quelle aisance! Toutes les grâces de son sexe, toute sa mignardise placées à chaque mot, à chaque action... Aussi, comme tout ce qu'on a pu dire n'a pas ôté un seul Spectateur à la pièce! On alait voir ce qu'il y a de plûs charmant dans la nature, Olivier, Contat, la noble, l'interessante Sainval, cent-fois plûs interessante dans cette pièce, que dans aucune des tragedies qu'elle anime par son talent seduisant, enchanteur.... La scène du Page enfermé dans le cabinet, ét sautant par la fenêtre, à laquelle Suzanne se substitue, est la plûs forte qu'il y ait à notre Theatre! c'est une situation vraie, qui surpasse en terreur celles de la tragedie. Le Spectateur entraîné, seduit, prend malgré lui parti contre le Mari qu' on trompe, j'oserais dire contre les mœurs, si la Comtesse était coupable: Mais elle ne l'est pas: C'est un commencement d'imprudence très-excusable, mais dans la nature, qui ne la rend que plûs aimable ét plûs interessante. Hâ! comme la marche de cette pièce, si ridiculement critiquée, peint bien celle du

cœur-humain! Voila ce Mari-amant, ſi tendre, dans le *Barbier-de-Seville!* le voila devenu comme tous les Maris!... Voila cette Amante ſenſible, pendant quelque-temps épouse heureuse, la voila negligée! ſon amour diminue: il eſt prêt à ſ'éteindre; il ne la met plus à-l'abri d'un panchant ſecret, motivé par l'interêt le plùs honnête, une ſorte de compaſſion, ét de ſentiment maternel, pour un jeune Page! Quelle leçon adroite, vigoureuse! Maudits Critiques, plûs ennemis de la morale que de l'Auteur, vous auriez bien voulu que la pièce eût été immorale! Vous l'avez clabaudé, vous l'avez fait repeter à vôtre petit Feuilliſte à vues courtes, qui, je ne ſais comment, a usurpé de l'importance! Quel a été votre motif? C'eſt que vous ſeriez au-deſeſpoir, vils Corrupteurs, vils Celibataires, que les Femmes profitaſſent de la morale du rôle entier de la Comteſſe! Vous avez crié à l'immortalité! parceque vous auriez été charmés de perſuader que le Gouvernement autorise des pièces immorales, ét que parconſequent, l'adultère ét ſes acolytes ne ſont pas un grand mal!... Mais cequi m'enchanta, ce qui me fit cherir l'Auteur, ce fut le denoûment, où je vis la Comteſſe corrigée de ſa paſſion ſecrette, par une autre paſſion qui lui en

decouvre la force, par la jalousie! Je fus entièrement satiffait, ét de ce moment, je previs le succès unique de la pièce, ainsi que le dechaînement des Corrupteurs, ét la rage des Ennemis personnels... Est-il un Homme heureux qui n'ait des Ennemis? Et que sera-ce, s'il est encore homme-de-lettres? s'il a des succès uniques! Pour moi, ce qui m'étonne, ce n'est pas que l'Auteur ét la pièce de Figaro soient calomniés, c'est que l'Homme ne soit pas assassiné, ou accusé d'assassinat, d'empoisonnement, conduit devant les Tribunaux, condamné, executé, en voyant sa pièce brulée, aux pieds de l'échafaud. Son succès est assés grand, ses vues assés pures, assés belles, pour meriter tout-cela».

Voila ceque je dis à la Marquise, en soupant, le jour de la 1.re representation de *Figaro*.

LA FILLE BATISÉE GARSON.

En nous en revenant de chés la Marquise, aubout du quai de l'Horloge, par le Pont-neuf, nous vimes une Jeune-fille, qui montait dans un fiacre, ét un Homme assés bien-mis, qui plaçait un gros paquet derrière le siége. Il nomma un Couvent au Cocher, ét la laissa partir seule. Du-Hameauneuf lui demanda, Quelle était cette Jeune personne? L'Hom-

me, sans s'émouvoir, repondit: —C'est ma Pretendue, que ses Parens ont fait batiser comme garson-. Et il les nomma.

III-ÇXXXV NUIT.

SUITE DE LA FILTE BATISÉE GARSON.

Contens, audelà de toute expression, de la representation de Figaro, nous voulumes voir une pièce que nous avions negligée: Nous partimes de-bonne-heure, Du-Hameauneuf ét moi, pour aler aux Italiens, où l'on donnait *Richard-cœur-de-lion*, qui ne se doutait pas encore de son prodigieux succès. Arrivés à la Place-daufine, nous aperçumes un Homme ét une Femme qui marchaient rapidement. La Femme disait: —Hâ! la Petite-effrontée! elle n'y est pas!.. Nous verrons! nous verrons-! Du-Hameauneuf suivit ces Bonnes-gens, ét je suivis Du-Hameauneuf. Ils entrèrent dans une maison de la Place. Mon Ami leur demanda, ce qu'ils avaient? leur offrant justice ét conseil. L'Homme le considera; ét tout-à-coup le reconnaissant: —Hé! c'est vous, Monsieur! Je vous regarde comme envoyé du Ciel!... Montez, montez-! Nous montames. —Vous nous connaissez, Monsieur? nous sommes bien établis, à notre aise, en-un-mot, nous nous fesons-honneur, dans notre commerce... Vous savez comme j'ai connu Mad. Blâche?

che? (elle était servante, ét elle était entrée chés lui, en cette qualité): Je m'attachai à elle; non-seulement parcequ'elle était jolie, mais parcequ'elle avait des qualités. Je delogeai de la rue de-Gevres, ét je vins ici, où je la donnai à tout le monde pour ma Femme-legitime. Nous prosperames. J'avais eu une Fille, rue de-Gêvres: Mais encore non bien decidé, ne sachant ce qui arriverait, je vous l'avouerai, je la fis batiser comme garson, à telle fin que de raison: D'un autre côté, voyant ce que je devais à ma Compagne, je resolus de l'épouser: Mais ne voulant pas faire de scandale, je parlai à mon Curé, qui pensa comme moi, ét qui nous maria lui-meme, en presence de quatre Inconnus. Tout le Voisinage nous croit mari ét femme, depuis vingt ans. Mais aujourdhui, voila que cette Fille, que nous avons eue, ét qui est notre aînée de 7 ans sur nos trois autres Enfans, s'est enmourachée d'un Drôle, qui est un mauvais-sujet, une mauvaise langue, un Intrigant, qui nous chicannera, nous tracassera, nous deshonorera, en publiant partout, que notre Fille Agathe, pendant douze ans, n'a été que fille-naturelle: Vous sentez! moi, marguillier cette année! ma Femme qui quête...

Cette petite Drôleſſe-là, qui quête auſſi! Des Gens comme nous!... Nous lui avons dit tout-cela. Et la Denaturée, qui a l'amour en tête, n'en tient compte !... —Hûm! (interrompit la Mère); elle s'eſt ſauvée de chés nous, la nuit paſſée, à onze heures.... Où eſt-elle ? nous la cherchons par-tout ! —Elle eſt à tel Couvent (repondit Du-Hameauneuf, en nommant celui que l'Homme de la veille au ſoir avait indiqué au Cocher). Allons-y, ét parlons à votre Fille-. Blâche ét ſa Femme furent ſi tranſportés de joie, d'apprendre où était leur Fille, ét de l'offre que Du-Hameauneuf feſait de les accompagner, qu'ils en verſèrent des larmes. Nous partimes.

Arrivés au Couvent à 7 heures, nous demandames la Jeuneperſonne. On refusa de la faire paraître, mais en avouant qu'elle était à la maison. Du-Hameauneuf ſe mit en fureur: Il traita les Religieuses de-façon à les épouvanter : Il montra le Père, la Mère; il parla du Raviſſeur ; dit que lui ét moi nous étions temoins occulaires du rapt; parla de la Marquise ét du President... On fut ſi épouvanté, qu'on nous amena la Demoiselle, avec ſon paquet, ét qu'on nous la remit. Nous la conduiſimes à l'un des

Etablissemens de la Marquise, ét nous l'y recommandames. Mais les Parens n'ont pas évité l'éclat scandaleux; on a plaidé : Une sage decision du Tribunal suprême a fait rentrer la Fille dans le devoir, ét reformé son batistère.

Nous alames rendre compte de notre demarche à la Marquise: Ensuite, Du-Hameauneuf ne se trouvant pas disposé à reprendre le Discours au Public, je donnai la suite des CONTEMPORAINES.

148 *La Belle Chandelière.* Une Mariée, est enlevée le jour de ses noces par un Jeunehomme deguisé en fille, qui en est éperdûment amoureux, ét qui est favorisé, dans ce rapt, par sa propre Mère (ét même par le Mari)! La Jeune-épouse ignore que sa Compagne est un Homme; elle accouche une première-fois, persuadée qu'elle n'a qu'une maladie ordinaire : Cela n'est pas vraisemblable : Tout le monde en convient : MAD. Jacboté seule pouvait raconter son avanture ét la faire croire; parceque sa manière de narrer, administrait la plus forte preuve de la possibilité: J'ai connu l'Epouse très-jolie d'un sieur Maugé qui était aussi facile à tromper. Les faits qui lui sont arrivés, parcequ'on se plaisait à se convaincre de son excessive *mistificabilité*, sont tous in-

croyables! il falait la voir, lui parler, pour être bien sûr, que la credulité de Poinsinet, était un chefd'œuvre de penetration, comparée à la sienne.

148 *Les XI Belles-Marchandes.* Cette Société de Femmes a été bien reelle : Mais on y a fait quelques changemens, non dans le fond, mais dans les formes : Toutes ces Dames n'étaient pas orthodoxes dans leurs goûts.

150 *La Jolie-Tapissière.* Je donnai à la Marquise le secret de la veritable Heroïne de cette Nouvelle; ainsi que de la suivante : C'est ici où j'ai changé, denaturé; le fond du caractère de la *Jolie-Lunetière* est vrai, ainsi que ses avantures; mais il y a des dissimulations. La Jolie-Tapissière est bien plus deguisée encore! J'ai fondu peutêtre mal-à-propos deux Personnes, dont l'Une est presque crapuleuse ; c'est la vraie *Rose*; tandis que l'autre, qui se nommait Celestine, et qui était reellement rue de la Harpe, et l'Amie de la Belle-Tapissière, a été malheureuse, sans être vile.

152 *La Perfide-Horlogère*; Cette Contemporaine est faite d'après le memoire du Mari, signé des deux Familles.

153 *La Gentille-Orfèvre.* J'ai connu Celle-ci singulièrement : Elle mar-

chait devant moi, rue des Petitschamps: Je la prenais pour une Fille. Je lui parlai. Elle marcha plûs vîte, ét je me tus. Je la devançai, pour l'attendre, ét elle me dit, que je lui *fesais peur*. Le lendemain, je la vis dans sa boutique, très-parée, très-jolie. Je m'informai: On m'apprit son histoire.

154 *La Jolie-Polisseuse.* Cette Contemporaine est une delicieuse avanture, ét de celles qui ont un charme de Féerie: C'est une des meilleures de la Collection, ét une des plûs vraies; tout est raconté bonnement, ét sans aucune inversion: L'Auteur ne fut qu'une matinée à l'écrire: Il l'avait apprise la veille, à sa promenade du soir, ét il avait vu l'Heroïne interessante, ainsi que son Mari.

155 *La Jolie-Tabletière.* Qui n'a pas connu les deux Jolies-Leriellet?

156 *La Jolie-Menuisière*: C'est cette belle Rose, qui demeurait au coin de la rue des Grands-degrés, dont la jolie Sœur est aujourdhui dans le quartier italien. Toutes les avantures du Mari sont vraies. Et voila quelquefois les Filles de Paris: Qu'on juge où en sont les mœurs, parmi les Artisans aisés!

157 *La Belle-Tonnelière*, dans une des rues des-Prêtres: Je lui fais une Fille

charmante, qui vient d'épouser un Avocat au Conseil.

158 *La Jolie-Marchande-de-musique.* C'est une Belle-brune, très-aimable, très-spirituelle, que je ne faurais designer, parcequ'elle est encore tout-cela.

159 *La Jolie-Fille-de-Boutique:* C'est de cette Nouvelle, que la jeune ét spirituelle MADEM. Saintleger disait, qu'elle avait de la fraîcheur, ét une facilité de recit aimable: Si elle ne s'en rappelait pas, c'est à M. B.-D. qu'elle l'a dit. M. B.-D. est un Homme incapable de flatter, ni de mentir; éclairé, stricte, pensant avec noblesse; c'est un Homme aussi aimable, qu'estimable, ét plutôt rigide, que flagorneur avec ses Amis. Il paraît que c'est M. Gaudeamus ét ses jolis Enfans qui avaient plu à la jeune ét vive Litteratrice.

160 *La Jolie-Brocheuse.* M. Plumhot, avant d'avoir vu cette Nouvelle, en a voulu à l'Auteur, d'après un faux exposé: Il est apresent son obligé.

161 *Les IV Petites-Ouvrières:* On m'avait trompé en un point, sur les 4 Amans de ces 4 Sœurs: Celui de l'Aînée était encore marié; il n'a pu l'épouser: Il lui fesait de gros avantages! On a vu depuis éclater un procès.... (Le reste est lettres closes. ✠ la II-CLIII NUIT).

162 *La Jolie-Lingère, ét la Bigamesse* : Cette histoire singulière est arrivée sur la Paroisse Saintseverin.

163 *La Jolie-Blanchisseuse.* Vôici ma favorite! elle est arrivée sous mes ieux, cette charmante histoire. J'ai connu la Bonne-Wallon, son Beaufils, sa Bellefille, ét leur Père! Et j'en suis glorieux! Il y a, *pages* 84, 5, 6, 7 du XXV Volume, un trait qui me fait toujours verser des larmes delicieuses.

164 *La Jolie-Cordonière* : Elle était de la Place-Cambrai, ét Domenc, le prote de l'Imprimerie de la rue-du-Fouare, locataire de sa Mère, me fit un jour dejeûner avec elle chés lui.

165 *La Belle-Fourbisseuse* : Infortnée qui a demeuré sur le Pont-Saintmichel: Je tiens tous les details, même les *souliers-decrotés*, d'une Amie, du même état, rue Daufine; elle la pleure encore.

166 *Les Femmes-par-quartier* : C'est ici l'histoire très-reelle d'un Quadrigame; toute la difference, c'est qu'il a été heureux, ét jamais decouvert.

167 *Les Femmes qui trompent leurs Maris* : Ces quatre Femmes, que j'ai connues, ont tourné bien differenment! La Première est morte d'une maladie de la peau, ét presqu'au-desespoir; la Seconde s'est fait enlever; la Troisième a chan-

gé; mère de deux Filles charmantes, dont la Cadette a été marïée le 16 7.$^{b.e}$ 1787; elle a cherché à leur donner le goût ét le bon exemple de la vertu: Elle a reüssi: Il n'est pas de Jeunebeauté seduisante comme la Cadette; point de Jeune-épouse, de Jeune-mère-de-famille plûs exemplaire que l'Aînée. Quant à la Quatrième, elle vegète dans le mepris.

Toute la Société me remercia des details très étendus que j'avais donnés (car je les abrége ici): On aimait les soirées où je detaillais à nu ces Avantures deguisées: J'étais comme un Patriarche, au-milieu de sa Famille, ét la Marquise elle-même m'écoutait avec une attention flatteuse. Pour Zefirette, je vis que je lui fesais un plaisir infini.

III-ÇXXXVII NUIT.

LeNouvel-Opera: Sainthuberti.

Je n'avais pas vu l'Opera, depuis que j'avais assisté à la repetition de *Panurge*. Rien de si agreable qu'une repetition! quand elle est bien executée: Je la prefère à la representation même: Les Actrices y sont plûs jolies; les Acteurs plûs naturels: Le soir où nous en sommes, Du-Hameauneuf vint me prendre pour me conduire à la seconde representation de *Fèdre*. J'y alai un-peu nonvoulant,

comme disent les Latins ; ét le premier Acte ne me consola pas du temps perdu. C'est bien domage, que le premier Acte d'une bonne pièce soit mauvais ! Je n'imitai pas les Jeunes-indisciplinés du Parterre de la degenerée Lutèce... O Julien que diriez-vous !... J'attendis patienment jusqu'au-milieu du II Acte. Que je fus bien dedomagé ! quelle beauté d'expression ! Comme Sainthuberti m'enchanta, par le noble, le reflechi sombre, l'abandon douloureux, ét quelquefois convulsif (mais qui doit l'être dans Phèdre), de son jeu sublime ét terrible !... O Femme ! qui t'a donné ce talent ! dis-moi, qui t'a montré Phèdre vigoureusement affligée, comme on l'était dans ces temps de force ét d'énergie !... Je revins transporté ! Pendant la soirée, la nuit, le reste de la semaine, du mois, je ne voyais que la vehemente Sainthuberti, peignant en traits de feu, l'amour incestueux, ét gravant ses remords effrayans dans ma tête ét sur mon cœur !...

La Marquise fut étonnée de l'impression profonde, que m'avait fait cette exprimante Actrice ! je ne parlais que d'elle, ét la distraction que je vais avoir en voyant les autres Spectacles, ne l'effacera pas de mon imagination fortement ébranlée.

SUITE DU PRISONIER-DELIVRÉ.

Un carroſſe attendait dans une petite place terrible, ét que je ne nommerai pas. Une Femme y était avec deux Enfans, garſon ét fille. —Il ne vient pas! (disait-elle, en avançant la tête hors de la portière). —Quî? Madame? (lui demanda Du-Hameauneuf). —Le Revelateur de l'iniquité, de la barbarie des Hommes-en-place. —De quî parlez-vous? —C'eſt M. Du-Hameauneuf! —C'eſt Madame Létoile! —Hâ! Monſieur! je l'attens; il va ſortir... Le voila-!... Elle pouſſa un cri, ét ſe precipite; ſans nous elle tombait, ét ſe tuait. Elle ſ'évanouït. Nous la ſecourions. Un Homme ſ'avance. —Que devenir, après trente ans? Mon exiſtance eſt perdue! Que faire à 53 ans-!.. Mad. Létoile revint à elle-même... —Je ſuis éteint: Je ne ſuis plus... —Non! vous ne l'êtes pas! (ſ'écrie-t-elle), ô mon Ami!..: je vous ai delivré!... —Vous! —Moi! —Hâ! je ſens un mouvement-de-joie!... Vous m'attendiez!.. —Je vous attendais... —J'ai donc une Amie!... Mais hêlas! que j'ai été puni!... Je voulais avoir des Enfans... Je voulais-... Mad. Létoile lui mit la main ſur la bouche. Elle remonta, le fit placer à-côté d'elle... nous pria d'entrer dans la voiture, ét fit mettre les

deux Jeunesgens sur nos genoux. Nous roulames en silence environ un quart-d'heure. Arrivés chés la bonne Létoile, nous entrames au rès-de-chaussée. Elle nous fit asseoir; elle nous servit une excellente liqueur, puis elle dit au Prisonnier delivré: —Quand vous vous sauvates pour la premièrefois, il y a 28 ans, que vous vintes dans une maison de la rue......, vous vous rappelez qu'une Jeunebrune alors assés gentille, vous cacha, qu'elle fut touchée; que vous lui demandates avec transport ses faveurs de Femme, que vous desiriez depuis si longtemps? —Oui! —C'était moi; ét voila votre Fille. —Ma Fille!... Je suis père... ô Ciel! je dois à cette Femme, à cette Deesse favorable, la liberté, la paternité!... —Lorsqu'il y a 16 ans vous vous échappates encore, ét que dans la nuit, vous changeates d'habits chés une Marchande ****, qui vous reconnut, ét qui vous montra tant de tendresse! vous étiez... chés moi; j'étais veuve, ét voila votre Fils: Il a vos traits. —Et j'ai un Fils! O Dieu! benissez cette Femme! je ne regrette plus mes maux! le plûs cruel de tous est ôté! il l'est! ét il l'est par l'amour-!... —C'est (moi reprit la Femme genereuse), qui vient d'obtenir votre liberte. —Je vous la rens! elle ne

m'eſt precieuse, que pour vous la conſacrer... Femme celeſte! je ne vois en vous qu'une Divinité ſurveillante, qui a reparé tous mes malheurs!... Ils le ſont tous,.. tous!... —Soyez heureux! (s'écria Du-Hameauneuf): voila votre Épouse ét vos Enfans: Monſieur-Nicolas ét moi nous ſerons vos temoins-. Nous partimes, penetrés d'admiration.

III-CXXXVIII NUIT.

Un Drame de Mercier.

Je paſſais par le pont Saintmichel, ſeul: Je vois un Homme grâve, en chapeau rond, en habit de velours bleu-ciel: Je penſai que c'était un Miniſtre-du-ſaint-évangile. Je m'approchai de plûs près: C'était Mercier, l'auteur du *Tableau-de-Paris*, du *Deserteur-drame*, de *l'Indigent*, de *Jenneval*, de *la Brouette-du-Vinaigrier*, de *l'An 2440*, étlrſt. —On donne aujourdhui une piëce de moi aux Italiens; elle eſt nouvelle; alez-y; voila deux billets-. Je courus auſſitôt chercher Du-Hameauneuf, ét nous nous achemimames vers le boulevard Richelieu, où les Comediens de l'ancien Hôtel-de-Bourgogne ont jugé à-propos de ſe confiner. Nous nous trouvames des premiers dans la ſalle, quoiqu'il fût plûs de 5 heures. Je puis dire, que le ſpectacle ne fut ja-

mais aussi bien composé. (Et le Parterre était encore debout!) Comme la pièce paraissait imprimée, on la connaissait, ét nous n'avions ni Financiers, ni Richards au cœur dur, ni de ces vils Oppresseurs, qui feignent de prendre l'interêt du Peuple, ét qui ne sont que des égoïstes; ni Filles-à-la-mode, ni Catins. Aussi les loges étaient-elles vides. Cette *infrequence* produit toujours du froid au spectacle, on ne le sait que trop!... La pièce commence par une scène naturelle, entr'un Financier ét sa Femme: Elle est bien jouée par Mad. Desforges, épouse de l'Auteur de *la Femme-jalouse*, ét par Perrigni, acteur d'un talent precieux. A la seconde, on annonce un Inconnu: C'est *l'Habitant-de-la-Guadeloupe*, le heros de la pièce: Le rôle est fait pour cet excellent Acteur, que Quelqu'un a designé par l'épithète de *Granger-l'Exprimeur*. On voit, que dans ce rôle superbe, l'Acteur intelligent sacrifie une partie de la verité à la pusillanimité parisienne: Et en cela même, il est à louer: car la première loi est de se faire écouter des Spectateurs. Il se presente humblement; il tâche d'exciter la pitié dans le cœur de l'Opulence avide, ét ne parvient qu'à s'attirer le dedain, le mepris, l'injure. Il se retire; son épreuve est faite. Un Banquier de la

connaissance du Financier le voit sortir, ét revèle sa fortune. M. D'Ortigni ét sa hautaine, son avide, sa basse Èpouse sont au-desespoir d'avoir été dupes de l'épreuve... Commence le second acte, un des plûs touchans qui existent.

On voit le pauvre appartement de la Sœur du Financier, cousine de Vanglène: Cette 1 scène expose son estimable caractère. Vanglène paraît lui-même sous son costume miserable. Il reclame la bienfesance auprès de la Modicité la plûs gênée! Hâ! comme il est reçu! comme sa Cousine, après l'avoir reconnu, le traite avec amitié, avec tendresse! Un doublelouis, moitié de tout ce que possède cette Veuve, mère de 2 Enfans, porte la joie ét la suprême reconnaissance dans l'âme de l'explorateur Vanglène: Il n'y peut tenir: il se decouvre enfin!... Mais que toutes les nûances, tous les details sont delicieux! Oui, cet acte est le plûs beau, ét surtout le plûs utile qui soit au theatre! Èt les Loges n'y étaient pas! les malheureux Egoïstes des loges n'étaient pas dignes de l'entendre; ils se rendaient justice... Cette reflexion est celle du Parterre; nous eumes le plaisir inexprimable de l'entendre faire dans l'entr'acte, par Ceux qui venaient d'applaudir avec transports, en larmoyant de plaisir... Les Jour-

nalistes ne l'ont pas entendu :, où se placent-ils donc ? où sont leurs Emissaires ?

Le 3 ᵉacte montre Vanglène riche dans sa splendeur : Il est, avec sa Cousine, à son bel appartement de la rue de-Richelieu. Le dur Financier ét son insolente Épouse viennent l'y trouver : Il les humilie à son tour, d'une manière qui satisfait, quoique très-forte : Il les éprouve encore, en leur declarant, qu'il épouse sa Cousine leur sœur, ét qu'il lui donne toute sa fortune. Ils succombent, les cupides! à cette dernière épreuve ! Vanglène les voit disparaître suffoqués !........ Pour lui, content, heureux ; il reste avec sa vertueuse Cousine, dont il sera bientôt le mari, pour donner un père à ses deux Enfans. ¶-Jamais ! jamais ! s'écria Du-Hameauneuf, je n'ai rien vu de si bon, de si vertueux, de si touchant! O *Acteurs Italiens !* ce n'est plus ainsi que je vous nommerai, mais les *Comediens-moraux ordinaires du Roi, ét des Honnêtes-gens !....* Et toi, celeste *Verteuil !* comme tu peins la vertu modeste ! C'est la decence ét le noble maintien de la veritable Femme. Tu es une femme ! ét ce mot, équivaut, s'il ne le surpasse, à cet autre mot, *C'est un Homme cela !...* Pour l'Acteur énergique qui remplissait le rôle

de Vanglène, f'il ne l'a pas montré aussi denué qu'il devait l'être, c'est qu'il sait qu'il ne le faut pas avec le Public ordinaire : mais il l'aurait pu, à cette representation ; nous étions tous d'honnêtes ét de bonnes-gens ; nous pleurions, nous riions, nous avions du plaisir, nous étions de vrais *bonifaces*, qui benissions l'Auteur, ét les Acteurs-.. C'est ainsi que s'exprimait Du-Hameauneuf, en sortant du parterre, en traversant le vestibule, ét en gâgnant la rue. Les carrosses ne nous embarrassèrent pas.

Nous courumes chés la Marquise, sans presque nous arrêter au Palais-royal. On sortait des *Variétés* : Nous aperçumes une jeune *Auteuse*, environnée d'un groupe d'Admirateurs : —Elle vient d'avoir un succès (nous dit-on). —Grand bien lui fasse ! (s'écria Du-Hameauneuf) ; je suis charmé de sa petite fortune ! mais toutes les Traîtresses sont meprisables-.

Nous fimes à Mad. De-M··· le recit de la pièce morale, ét il fut decidé qu'elle mèneraît à la seconde representation toute la petite Société.... Je dirai de-suite, Que la Marquise en revint enchantée : Elle avait repandu des larmes delicieuses, parcequ'elle s'était vue dans le beau Personage ; elle en avait la bonté,

la richesse. On m'a dit, que dans l'entr'acte du 2 au 3, toute sa petite Société profitant de son à-part dans un loge grillée, avait entouré, adoré sa Bienfaitrice; ét que ma Zefirète n'avait pas été la moins-expressive!... O Dieu! il ne faut point de recompense à la vertu, dans une autre vie! elle a ses aises en ce monde, comme le Riche de l'évangile!

LA RUE DE LA TANERIE.

En quittant l'hôtel, nous vinmes jusqu'à la Grève: —Mon Ami! (me dit M. Dū-Hameauneuf), voulez-vous voir quelque-chose de hideux; un cachot, une sentine infecte, ét tout-à-la-fois le repaire de la maladie ét du vice-? Je le suivis à une petite rue collaterale au quai Pelletier. Je fus obligé de prendre mon néz. Des *chit!* partaient de toutes les fenètres-basses, ét de sales Harpyes offraient degoutamment les plaisirs de l'amour..... J'étais surpris! quand nous vimes sortir quatre Garsons d'échaudoir, couverts de leurs capuches ensanglantés, de chés une Petite-fille de 15 ans, pâle, l'air malade, ét qui pleurait. Nous l'abordames, pour l'interroger: Elle se plaignit d'horreurs, ét elle ajouta, qu'ils l'avaient batue ét volée. Nous l'emmenames avec nous, ét traversant la rue Planche-Mibrai, nous entrames par la Pierre-au-lait,

dans l'ancienne Place-aux-veaux: Là, nous trouvames un Petit-garſon, couché ſur un fumier: Ce petit Infortuné fuyait la colère d'un Beaupère, qui avait batu ſa Mère. La Jeune-fille ſ'approcha, fit un cri, ét reconnut ſon Frère!... Un mauvais Beaupère, appelé *Augé*, les perdait tous-deux! Nous conduisimes les deux Enfans à un hoſpice de la Marquise.

III-CXXXIX NUIT.

NINA: Mad. DUGAZON.

Nous ne vimes que la ſeconde representation de cette pièce ſingulière, que le Public a couronée du ſuccès le plûs flateur; que les Gens-de-lettres ont cebrée à-l'envi, de la manière la moins équivoque, en fesant des *Folles* ét des *Folies*. C'eſt que le ſujet, par lui-même, eſt infiniment intereſſant, ſurtout comme il eſt enjolivé au theatre *.

On peut dire, que le rôle de NINA, eſt le chéfd'œuvre de Madem. Lefèvre! Elle joue ce rôle avec une verité de ſentiment, qui l'identifie au Perſonage pendant la representation. Cette Actrice, qui donne tout le luſtre au nom de Dugazon, qu'elle porte par le mariage, a un merite formé par les applaudiſſemens du

* Voyez dans les PARISIENNES, I Vol. p. 275.

Public, mais qui est parfaitement à elle, parcequ'elle a été audelà de ce que le Public attendait, en l'encourageant. Acteurs, Actrices, qui avez le malheur de n'être pas accueillis, ne desesperez jamais! il ne faut qu'un bon moment de votre part, saisi par un Connaisseur, pour determiner l'applaudissement, ét faire de vous un grand Artiste... Sachez que vous êtes les prêtres ét les prêtresses de la litterature; que les Gens-sensés vous honorent; qu'ils sentent l'importance de votre noble fonction!... Il est bien quelques Fous qui vous blasphèment! mais ne vous decouragez pas! ne vous avilissez pas! quittez plûtôt votre état!... Une Tourbe enragée a sifflé Sainval commençante!... de Jeunes-nigauds ont honni Dumesnil finissante!... des Forcenés viennent de huer Delarive! Mais Quî? Qui fait le tapage, au spectacle? Des Mechans, de stupides Partisans de l'anarchie, soutenus de quelques Clercs ét de leurs Perruquiers: Ils s'écrient! la Masse entière s'émeut, ét le Public est mené par un Poliçon, comme le majestueux Elefant que conduit un petit Nègre *! O Public! que

* J'ai entendu parodier un-jour au parterre le mot celèbre de Saintjerome, *Totus Orbis miratus est se esse arianum!* » Et tout le Parterre s'est étonné, de n'avoir été qu'un Poliçon »!

vous m'étonnez quelquefois! ét combien moi, bonhomme, fils d'un Laboureur, né dans un Hameau, combien de fois n'ai-je pas rougi pour vous!... J'aime ce que dit un jour au Public tumultueux, un Acteur anglais, indignement traité: Il s'avança au bord de la scène: —Messieurs, je respecte infiniment le Public; cela doit être; il est noble, majestueux, spirituel, delicat, poli, decent, humain, juste surtout: Mais je ne saurais m'empécher de vous dire, qu'il est ignoblement chaussé, ét qu'il a les piéds poudreux-. Comme ce mot ne fut saisi que par reflexion, le noble Peuple se tint un moment silencieux; puis il applaudit à outrance. L'Acteur est devenu bon.

A notre souper chés la Marquise, nous ne lui conseillames pas de voir *Nina*, ét nous lui en dimes les raisons, relatives à son extrême sensibilité. —J'irai, nous repondit-elle; ét si je suis trop émue, voici de-quoi épancher mon attendrissement; mes Filles essuieront les larmes que Nina m'aura fait repandre-! Le Redacteur de l'*Année-litteraire* fait de la depense en érudition, pour indiquer la source où l'on a-puisé *Nina!* Dans la verité, cette Infortunée existe encore aujourdhui 16 juillet 1788, ét ni l'Auteur de la piè-

ce, ni Celui de *la Folle de Paris* *, ne connaissaient les pretendues sources indiquées. Je vois moins une Folle, dans l'Infortunée de Saintoüein, qu'une âme très-sensible, qui se replie sans-cesse sur elle-même. —Voila comme j'aurais été, si je fusse né femme! ét que j'eusse perdu comme amante, Celle que j'ai perdue comme amant en 1757-!

III-CXL NUIT.

L'ÉCUEIL-DES-MŒURS: PALISSOT.

Voici une pièce que j'estime: Elle est belle, utile: Je n'y trouve à redire qu'une chose; c'est qu'une Actrice comme Doligni n'aurait pu faire le premier rôle. —Madem. Contat l'a fait! (interrompit Du Hameauneuf). —Et j'en souffrais pour elle! mais il est beau de s'im-

* Feu J.-O-g-ret, a copié, à mon imitation, une FOLLE DE PARIS; parce (disait-il) qu'ayant fait *les 1001 Folies*, toutes les Folles ét les Folies étaient de son ressort: Mais il falait faire NINA? c'était une Folie interessante, ét ne pas s'habiller, après tout le monde, un manuscrit confié. Il est vrai que l'Homme qui a fait la plate imitation du *Paysan-Paysane pervertis*, sans connaître les Paysans est capable de vouloir tout imiter. S'il n'était pas defunt, je lui suggèrerais un titre, *Les Nuits de Chaillot!* il s'y passe quelquefois des choses curieuses, ainsi qu'à la Montagne-Saintegeneviéve? *Que Celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre!*

moler à l'avantage du Public! Acteurs du Theatre-français, que votre fonction est honorable, quand vous donnez des piëces de ce genre! vous êtes les profligateurs du vice! Croyez moi, bannissez de votre repertoire, les dancourades, les monfleurades, les dufresnades, les scarronades; corrigez un-peu votre Regnard; ôtez au grand Moliëre lui-même quelques-uns des fleurons de sa courone, qui ne sont plus convenables à notre temps, ét ne jouez que des piëces d'une saine morale, ou preservatives du vice! Vous venez d'en donner une, dont je vous parlerai bientôt, qui vous honore autant que l'Auteur! Que je vous aime de l'avoir-donnée! Que je vous admire, par la maniëre dont vous la jouez (à quelque-chose-près, que je vous-dirai!) Votre fond d'Ouvrages est si vaste ét si beau! Choisissez? Si je sens qu'il faut varier, je sais que vous n'êtes que des Hommes, ét qu'en variant trop, le travail serait audessus de vos forces. Mais aussi, vous ne voulez-pas mener une vie trop agreable, trop voluptueuse? Pourquoi vos Femmes ont elles plûs d'un Amant? Cela fatigue, ét prend sur l'étude! Vos Hommes ne peuvent-ils donc faire quelque sacrifice à la gloire, ét abandonner quelques bonnes-fortunes? Cela ne mène à rien, ét vous

decrie: Votre profeſſion eſt noble, utile, ſublime! Maudit-ſoit Celui qui la meprise!... Mais, au nom d'Apollon ét des neuf Muses, ne jouez pas *le Roi-de-Cocagne!* Il-y a un beau-mot! (dites-vous? —Vousdormez? —Je règne-. Hébien? ne jouez que ce mot-là, ét qu'on baiſſe la toile, après l'avoir dit; puis, ſans faire trop attendre, qu'on donne *l'Écueil des-mœurs*, ou *l'École-des-Pères*, ou *l'Optimiſte*, ou l'un des 1001 chéfd'œuvres que vous poſſedez-!

A la fin de la piëce, Du-Hameauneuf s'écria: —Pourquoi, ô Paliſſot? as-tu composé ta ſatyre des *Philosofes?* Je ne te la pardonne pas! Non que j'aime les torts de la Secte que tu attaques; mais il falait diſtinguer la philosofie du Philosofiſte: la premiëre eſt belle ét grande! c'eſt la bienfaitrice du Genre-humain! Le Philosofe eſt toujours reſpectable; c'eſt le prêtre de la vertu: Mais le Philosofiſte eſt toujours meprisable: D'où-vient n'as-tu pas intitulé ta piëce *les Philosofiſtes?* car ici, le titre fesait tout? Pourquoi, toi, homme-d'eſprit, vrai philosofe, ami de Voltaire, as-tu fait, par un mot, cause commune avec les S*** ét les Cl**? avec les F**, les G**, les R**? toi? toi? ſi fort audeſſus de cette Vermi-

ne de la literature? Te souviens-tu de ce diner chés le Jeune ét spirituel De-la-Reynière, dîner que tu nous rendis si delicieux Hé-bien? ce que tu y dis, a mis dans mon cœur la plus haute estime ét la plus vive amitié pour Toi-?

Nous rendimes compte, suivant notre usage, de la representation à Mad. De-M****. Le soir qu'elle ala voir la pièce, nous eumes la satisfaction, de lui apprendre une anecdote: C'est que l'Auteur étant, avec sa Fille, à la reprise de sa Comedie, fut si touché des applaudissemens, qu'il en pleura: —Je n'ai donc plus autant d'Ennemis! (s'écria-t-il); ils cabaleraient, ét l'on n'applaudirait pas! O Generation presente! sois bonne! console un Vieillard, qui, peutétre eut des torts: mais il ne les a plus: C'était un Jeunehomme; ét c'est un Vieillard-! Il avait raison; il est aujourdhui beaucoup moins le Jeunehomme d'autrefois, que ne l'est un autre Jeunehomme de son âge ét de son caractère; il se ressemble moins, aujourdhui, à lui-même, jeune, qu'à moi, par exemple... La Pièce fit une impression profonde sur 4 persones, Zefirète, Felicité, Sofie ét la Bellemère De-Merup!

LES SOULIERS COUPÉS.

Nous ajoutames à ce que nous venions

de

de dire, une chose singulière! digne pendant des robes coupées! En alant aux *Français*, j'avais aperçu à l'un des trotoirs du Pont-henri, une sorte d'Ecolier, qui se baissait jusqu'à terre, dès qu'une Dame approchait. Je ne savais quel était son but. Enfin, j'entendis une Jeune-persone s'écrier! mais j'imaginai que c'était une poliçonnerie, ét je ne m'informai pas. Le soir, en nous rendant chés Mad. De-M···, je revis la Jeune-persone dans une boutique de Chapelier, à l'entrée du quai Pelletier: Je le dis à Du-Hameauneuf, ét nous entrames. Je lui demandai la cause du cri qu'elle avait fait sur le Pont-neuf? —Un Poliçon m'a coupé, avec un canif, des souliers tout-neufs!.. Comme c'est la seconde-fois, depuis un an, je m'en suis aperçue, en me sentant toucher, je me suis écriée, ét il s'est enfui. —C'est un nouveau genre de poliçonerie (dit une jolie Voisine); ils coupent avec un canif, ét j'ai manqué d'en être estropiée, il y six mois-! Il faut avertir de cette manie singulière.

III-ÇXLI NUIT.

Andromaque; la Pupile.

Un-soir, en 1756 (il y a 32 ans), on jouait au Theatre-français de la rue des-Fossés, l'*Andromaque* de *Racine*.

J'yalai, moi, jeune Villageois, nouvellement à Paris, ayant un corps robuſte, des ſenſations neuves, l'âme encore pure; la celeſte Parangon vivait encore, en ce moment, ét ſa belle âme communiquait à la mienne une partie de ſon élevation !... Gauſſin fesait *Andromaque*; Gauſſin n'était plus belle, mais elle le paraiſſait toujours: Dumeſnil fesait *Hermione*; la ſublime Dumeſnil! Lekain, *Oreſte*; Grandval *Pyrrhus*. Je ne parlerai point du jeu de la tendre Gauſſin; j'étais trop ſenſible alors, pour ne pas fondre en larmes: Je ne dirai rien de Grandval; je trouvais beau juſqu'à ſon ronflement guttural: Lekain n'avait pas encore tout aquis; cependant pour moi, encore le petit Colin, il était ſublime: Mais Dumeſnil! Dieu! qu'elle était admirable! comme elle joua *Hermione!* je croyais voir cette Princeſſe furibonde, ſ'emportant avec nobleſſe, avec grandeur! La verité de ſon expreſſion n'ôtait rien à la beauté de *Racine*; le vers embelliſſait le langage, ſans le rendre moins naturel. J'étais dans l'extase, ne voyant, n'entendant que la pièce: J'étais en Épire; j'aſſiſtais à l'action. Dans un dernier entr'acte, j'écoutai les venerables Piliers, qui, avant le Parterre raccourci, venaient ſ'aſſeoir ſur les bancs,

sous les loges du Roi ét de la Reine. —Jamais Dumesnil n'a joué si noblement, avec tant de chaleur ét de verité! voila le plûs beau moment de sa vie-! Que je me felicitai d'avoir goûté ce que tout le monde trouvait beau! Je m'approchai de ces bons Vieillards, entre les deux pièces, non pour les interroger, je n'avais pas alors cette audace, mais pour les entendre. Ils critiquèrent Lekain; Grandval fut trouvé assés mauvais; ils louèrent Gaussin. Mon attention frappa l'Undeux: Il me demanda si j'étais Provincial? Je repondis que j'étais à Paris depuis plûs de six mois. Il me fit raisonner, étil eut la bonté d'être content de moi: car il dit aux Autres: —Ce Jeunehomme est un Villageois, mes Amis; étil vient de me faire plaisir-! Je rougis de plaisir moi-même, d'en avoir fait à ce bon Vieillard. On levait la toile, ét je courus écouter. C'était la *Pupile* qu'on donnait. Cette pièce était analogue à une âme pure ét sensible, comme était alors la mienne: Gueant, la belle Gueant était la *Pupile*; Lanoue le *Tuteur*: C'est-à-dire que la Belle-nature, jouait avec la Bonhommie la plûs spirituelle. Quel Acteur, que le Père de la *Coquette-corrigée!* de cette pièce fraîche ét char-

mante, que j'ai vue n'aguères embellie par Contat!... Non, jamais je n'éprouvai de plaisir aussi delicieux, que celui que me causa la Pupile, jouée par Gueant! Helas! j'en avais une double raison; cette belle, cette touchante Actrice ressemblait à la Femme adorée.... elle lui ressemblait parfaitement! même décencé, même timidité de maintien, même noblesse, même charme dans les plûs beaux traits! Toutes-deux avaient cette beauté grecque, un-peu francisée, qui semble aujourd'hui être passée en Angleterre: Car on voit, par les anciens portraits échappés aux ravages du temps; que les Anglaises sont plûs belles aujourdhui, qu'elles ne l'étaient autrefois, ét que les Françaises aucontraire, perdent tous les jours... Pourquoi meprise-t-on si mal-à-propos les portraits de Famille! Quelles mœurs! on voit un indigne Fils livrer pour 20 sous à un Brocanteur, son Ayeul, ses Oncles, ses Tantes, son Père ét sa Mère peutêtre! (le Malheureux)! ils sont exposés sur les quais à la boue, après qu'on en a ôté le câdre, ét ils finissent, cousus ensemble, par former la couverture de l'échoppe d'un *Capatero!*

J'avais resolu de ne jamais revoir *Andromaque* ni la *Pupile*. La Marquise

cependant voulait àler à ces deux pièces, precisement parceque je lui avais dit ce que je viens d'écrire. Nous y alames donc, avec toute la petite Société. Je me plaçai derrière Du-Hameauneuf; je fermai les ieux; je me bouchai les oreilles; desorte-que je ne vis, ni n'entendis rien: mais je suivis le jeu ét l'action de 29 années auparavant; je voyais Gaussin, Dumesnil, Lekain; j'entendais le grasseyement de Grandval. Je me replaçais ainsi à cette representation charmante, ét je crois que je repris l'ivresse de l'âge que j'avais alors.... Hâ! si, dans ces temps de nullité, où j'étais soutenu par la seule esperance, j'avais pu deviner ce qui devait m'arriver! si j'avais pu me voir d'avance dans la position où j'étais en ce moment, quelle étendue n'auraient pas eu mes idées, ét comme la prevision aurait doublé mon énergie!.... Voila ce que je pensais. Les accens de Gaussin fesaient couler mes larmes: Le sublime Lekain m'enlevait. Je m'étais si bien persuadé, que j'entendais reellement ces anciens Acteurs, que l'illusion était complette!

Quand on joua la *Pupile*, je revis *Lanoue*, ét la touchante *Gueant*: Hâ! comme cette seconde representation de la *Pupile* fut delicieuse! comme ce

Lanoue était naturel! comme la belle Gueant était touchante! comme elle remua mon cœur!... O Beauté, tu montas sur le theatre avec elle, guidée par la decence! *Hus* était jolie, provoquante; Gueant était belle ét modeste, ét sa beauté complette était le symbole de son âme. Dans l'entr'acte, on me demanda, ce que je pensais? —Bien! bien! (repondis-je); comme autrefois-. On me laissa.

Mais à la fin du spectacle, je dis ce que j'avais fait. On me gronda. Du-Hameauneuf prit vivement mon parti: —Voulez-vous donc, Madame la Marquise, qu'il violât son serment! qu'il laissât effacer de son cœur des Objets cheris!... O mon Ami! mon Ami! voila un beau trait-! Mad. De-M*** sourit, ét me pardonna.

PÈRE QUI BAT SA FILLE.

Comme la Marquis montait en voiture, une Dame lui dit: —Madame la Marquise, la Mère de la Fille que vous savez est morte de ce matin. —C'est la Mère de la Fille que vous avez vue au Palais-royal (me dit Mad. De-M****), la même dont la Mère conservait les cendres ét la figure-. A ce mot, je saluai, pour courir chés moi. Du-Hameauneuf me suivit. —Où alez-vous? —Prendre un Papier-cacheté, que j'ai permission de

lire à-present. —Hâ! courons! courons-! Sur le Pontneuf, un Brutal maltraitait une Femme à coups-de-canne: Du-Hameauneuf était si pressé, qu'il ne le voyait pas: Je l'arrêtai; je lui montrai l'Homme: Nous-nous élançames sur lui. C'était un Père, de province, qui trouvait sa Fille à racrocher... Nous lui demandâmes pardon, de nous être jetés sur lui; nous le plaignimes, ét nous lui offrimes l'asile de la Marquise. Du-Hameauneuf les y mena tous-deux. La Fille y était deja reçue, lorsque je revins avec mon papier cacheté, que je laissai à la Marquise.

III-CXLII NUIT.

SUITE: LE PAPIER-CACHETÉ.

J'alai de bonne-heure chés MAD. De-M*** pour savoir si elle irait au spectacle, ou si nous irions seuls, Du-Hameauneuf ét moi. —Vous resterez tous-deux (nous dit-elle): J'ai vu votre Fille d'hier: Son Père est un honnête Laboureur, père de douze Enfans: Cette Infortunée est venue ici se mettre en service: Son Maître l'a seduite; sa Maîtresse l'a chassée en lui refusant toute attestation, ét en écrivant devant elle à ses Parens une lettre terrible, qu'elle lui lut. La pauvre Jeunefille chassée, sans azile, sans-ressources, qu'un-peu d'argent ét quelques hardes, se mit dans

un cabinet garni, ét le mepris d'elle-meme la fit ceder à un Voisin. Ce mauvais-ſujet était un Eſpion; il lui ſuggera, il l'obligea même de ſe livrer au desordre: Car ces Malheureux, vous le ſavez, cauſent un mal infini dans la Capitale, ét y renverſent la police, qui les emploie. Elle n'avait encore trouvé que deux occasions du dernier aviliſſement, quand ſon Père, l'a rencontrée ſur le Pont-neuf. Il a couru pour l'arrêter. Vous ſavez le reſte. J'eſpère bien de cette Enfant! Elle eſt enchantée d'être arrachée à la degradation! elle en pleure de joie ét de reconnaiſſance!... J'ai conſolé ſon pauvre Père, qui ſ'en eſt retourné aujourdhui, car ſa presence eſt neceſſaire dans ſa maison. Un petit present, que ſa nombreuse Famille m'a paru exiger, le dedomagera de ſes depenſes; ét ſurtout, je lui ai repondu de ſa Fille!... Voyons à-present votre Papier-cacheté? Je ne l'ai pas ouvert: Il m'a ſemblé que c'était à vous à en briser le cachet-?

Je pris le paquet, ét je l'ouvris: Je cherchai ſ'il y avait une note: Je n'en trouvai aucune: Je lus donc:

Ma conduite avec ma Fille: » Je desire qu'après ma mort, on ſache, que ma Fille fut innocente à mon égard; que je fus la plûs cruelle des Marâtres, ét

que je l'ai fait mourir de douleur. Elle avait un Amant qu'elle aimait, ét dont elle était cherie: Une folle paſſion ſ'aluma dans mon cœur; je refuſai ma Fille, ét je profitai d'un amour extrême, pour en ſaisir le rejailliſſement ſur moi. Je fis illusion à un Amant paſſionné, qui ne pouvant obtenir ſa Maîtreſſe, ſe trouva encore heureux d'être ſon Beaupère!... Mais à-peine le mariage fut-il conſommé, que les deux Amans languirent d'amour ét de douleur: Je devins furieuse contre ma Fille!... Elle mourut... Et en la perdant, je ne ſentis plus que la perte de ma Fille-unique; la Rivale était diſparue de ma penſée: C'eſt la peine que m'imposa la nature... Reſtait l'amour. Il ſe vengea cruellement! Je me vis deteſtée de l'Époux que j'avais trompé... Il m'accâbla de ſon mepris, de ſon horreur... Il me quitta... pour jamais... Digne punition de mon crime: Car c'en eſt un, que d'enlever un Époux à ſa Fille, pour l'enchaîner dans un mariage ſans but, ſi ce n'eſt une coupable jouiſſance, que Celui qui la procure ne partage pas »!

Voila un terrible écrit! (dit la Marquise). —J'ai connu la Femme (ſ'écria Du-Hameauneuf), ét je l'ai haïe, avant de la penetrer. —Voyons quelques *Con-*

temporaines, ou la ſuite du *Diſcours au Public*, ou celle de vos *Melanges-?* (dit Mad. De-M***). Je repris la ſuite des *Contemporaines*.

168 *Les Femmes qui rendent heureux leurs Maris*: Ces 4 Femmes exemplaires m'ont fait l'honneur de m'eſtimer; on lit tous les ans leur Nouvelle dans leur Famille, le ſoir des Rois, avant le gâteau: Je ſuis toujours invité.

169 *Les Femmes qui haïſſent leurs Maris*: Cette Nouvelle renferme une grande leçon! Il eſt rare qu'une Femme de Paris aime l'Époux, qu'elle haïſſait amant; elle a trop de diſtractions! C'eſt autre chose à la campagne.

170 *Les Femmes honteuses de leurs Maris*: Deux de Celles-ci m'aiment beaucoup! mais les 5 Autres ont cherché à ſe venger de la verité dure, que j'ai fait peser ſur elles. Il n'eſt qu'heur ét malheur en ce monde!

171 *Les Femmes qui font la fortune de leur Maris*: J'ai connu la Jolie-Rempailleuse, rue Galande, au fond d'une alée, qui lui ſervait de laboratoire. C'eſt par elle, ét par la Jolie *Mari*, la Limonadière, qu'on a ſu le fond de la Nouvelle.

172 *Les Femmes qui ruinent leurs Maris*: Ici l'Auteur avait un champ vaſ-

te : Il a choisi les ſix Femmes les plûs ſcandaleuses, dans l'état-moyen.

172 *Les Femmes-Laides aimées de leurs Maris* : Pour Celles-ci, elles étaient charmantes ſans beauté ; ou plutôt ſans regularité; car la laideur ne ſaurait plaire : Mais comme tout le monde, ét ſurtout les Femmes, les qualifiait de laides, l'Auteur a ſuivi l'opinion generale.

174 *Les Jolies-Femmes haïes de leurs Maris* : En veut-on ſavoir la raison ? C'eſt que chacun de ces Maris avait rencontré une Laideron provoquante. J'ai connu la Rivale de la Loterière : Elle était laideron ; mais quel charme dans ſon ſourire, dans ſa demarche, dans ſon goût-de-parure ! C'eſt un grand malheur, pour une jolie Femme, que d'avoir une pareille Rivale ! ſa beauté-même tourne contr'elle ! Je ne connais qu'une exceſſive propreté, qui puiſſe balancer le goût qu'inſpire la Laideron.

175 *Les Femmes qui portent-malheur à leurs Maris* : J'ai connu la *Belle-Soierière* : Ce ne fut pas ſa faute. La Seconde eſt un recit.

176 *Les Femmes qui portent bonheur.* Celle-ci offre je ne ſais quoi de loûche : Mais l'Auteur a vu tout .. bien. Il a connu, ét connaît encore les Heroïnes.

177 *Les Petites-Marchandes-du-*

Boulevard: Ces huit historiettes se sont passées sous les ieux de l'Auteur, lorsqu'il alait de-jour au Boulevard, ét il en sut les details par la Mère de Sara.

178 *L'Imagère, ou la Fille dupe de sa moquerie*: L'Auteur tient cette nouvelle de l'Abbé Arnaud, de l'Academie-française, temoin non-suspect.

179 *La Coureuse, ou la Fille instrument-de-vengeance*: J'ai vu cette petite Malheureuse: L'Auteur tient la Nouvelle d'une Femme, amie de Celle qui se vengeait, ét on lui a fait toucher au doigt ét à l'œil tous les évènemens.

130 *Les Veuves, ét l'Orfeline*: On tient le grand nombre d'historiettes qui composent cette nouvelle, de la Veuve cirière-d'espagne, belle femme encore aujourdhui: Quant à *l'Orfeline*, cette avanture est tirée des *Nouveaux-Memoires d'un Homme-de-qualité*, dont l'édition se trouve épuisée; ét elle est ici retablie dans sa verité, qu'on avait alterée, pour l'époque, dans le premier Ouvrage.

181 *La Fille de Porteur-d'eau*: Je suis temoin occulaire de ce trait, arrivé sous mes ièux: J'ai parlé pour la dernière-fois à Mad. Delixe, encore belle, le 7 auguste 1785, la veille de la mise en vente de la *Paysane-pervertie*.

182 *La Petite-Oublieuse ét la Jolie-*

Bonbonière. J'ai connu l'Homme estimable, personnage principal de cette Nouvelle, ét bienfaiteur des 2 Heroïnes.

183 *La Jolie-Cuisinière, ét la Jolie-Femme-de-chambre :* Une de ces deux Amies avait demeuré Place-maubert : C'était une charmante Fille ! toutes les fois que mon Ami Loiseau la rencontrait, avant sa fortune, il lui disait : —Soyez bien sage ! ét avec cette jolie figure, vous ne resterez pas cuisinière-!

184 *La Jolie-Bouquetière ét la Jolie-Jardinière :* Ce sont les deux Filles d'un Jardinièr des environs de la Haute-borne. J'ai connu ces deux Belles, ét le Corrupteur de la Cadette: c'est *B. D. L. V.*

185 *Les Jolies-Poissardes :* La partie singulière au Grand-salon des Porcherons, decrite ici, fut faite par l'Ecrivain luimême ; il est conteur ét acteur.

186-187 *Les Jolies-Crieuses* 1.re *Nouvelle :* 2.de *Nouvelle :* Tout cela est vu par l'Auteur, qui étudiait les Basses-clâsses. Les Filles y sont nommées ; il n'y avait-là rien à deguiser.

188 *La Jolie-Loueuse de chaises.* On a mal-à-propos attribué cette avanture à M. De-la-Reyniere le fils : C'est-bien son amabilité, ses sentimens, mais ce ne sont pas ses faits.

189 *La Femme-de-Crocheteur*, étlrst.

Il y a dans cette Nouvelle, un trait touchant, dont je suis temoin.

190 *La Courtisane-vertueuse*, *ou la Vertu dans le vice*: C'est l'avanture de Mad. De-Merup ét de ses Bellesfilles, mise en Nouvelle.

191 *Les trois Jolies-Bâtardes*: J'ai connu Sofie, jeune ét charmante fille.

192 *La Jolie-Paysane à Paris*: L'Auteur tient cette avanture de l'Alsacienne, compagne de Sailli, dont il est parlé dans le *Paysan-Paysane* T. III. p. 453-7. Elle était alors rue Sainthoноré, au 3.e vis-à-vis la rue de-Grenelle, maison de l'Epicier.

193 *La Femme-de-Paysan*, ou *la Belle-Laboureuse*: J'ai ici mélangé deux histoires; quelque chose de ma Mère, ét quelque-chose d'une jolie Petite-nièce, fille du nommé La-Ramée, d'Accolet, en Bourgogne: C'était une charmante Fille, que ma Cousine La-Ramée!

194 *La Jolie-Vignerone*: J'ai deméme ici mêlé l'histoire de la Jolie Servigné du *Paysan*, avec celle d'une autre Vignerone de Vermenton.

III-CXLIII NUIT.

Gabriel-De-Vergi

Il n'y avait point ici de comparaison à faire; ainsi j'écoutai la tragedie: Mad. Vestris fesait *Gabrielle* [M].

Après la representation, nous alames chés la Marquise. Notre sentiment fut, d'après l'exposition du sujet, qu'elle ne devait point voir la pièce. Ce n'est pas que nous la condamnassions, Du-Hameauneuf ni moi; elle peut avoir quelqu'utilité: Dailleurs, c'est un de nos faits historiques: Mais elle ne laisse absolument rien dans certaines Ames. Du-Hameauneuf reprit son Discours au Public:

» Monseigneur! A la dernière-fois que j'eus l'honneur de vous parler, je vous presentai une Société d'Hommes, qui est un exemple vivant de ce que vous devriez être, les Othomacos des bords de l'Orenoque. Aujourdhui, Monseigneur! je vais vous dire des verités bien dures! Vous avez des Spectacles: Mais comment sont-ils distribués! Vous avez pour votre Partie superieure, des belles Tragedies insignifiantes, de beaux incestes, de beaux assassinats d'Ayeule, par un Prêtre au nom de son Petitfils; de superbes Parricides, au nom de la religion; des duels exemplaires contre le Père de sa Maîtresse; le massacre de sa Maîtresse par un Amant jaloux; du sang presenté dans une coupe; un cœur offert dans un vase, ét d'autres belles choses pareilles!... Vous avez de charmantes Come-

dies, où le Neveu donne du pied à son vieux Oncle; où l'on fait un faux testament; où l'on tourne en ridicule la decente retraite des Jeunesfilles ét des Epouses; où l'on contredit publiquement tout ce que vous desirez chés vous, en vous donnant pour modèles, en exaltant les Femmes dissipées ét les Valets fripons; les Fils inrespectueux, qui trompent, meprisent leurs Pères, étlereste. Voila comme est alimentée, divertie, *exemplée* (passez-moi le terme), votre Partie superieure! Pardessus tout, vous l'égayez par des Operas-comiques poliçons, que vous appelez le bon-genre; par des ariettes, qui contrastant avec la nature ét l'action, achèvent de vous ôter le peu de naturel qui vous restait! Vous avez aussi des Drames instructifs: Mais, comme de raison, ils sont honnis, meprisés! votre Partie-superieure les abondonne à votre Partie-moyenne; ét pour que Celle-ci n'en profite pas entièrement, Celle-là, ferme ses loges, qu'elle loue à l'année, ayant grand soin, qu'elles restent vides! ou si elle y va, elle se venge de la pièce, de la morale ét de l'Auteur, en y fesant un bruit scandaleux! Voila pour votre Partie-superieure. Il est aisé de voir, Monseigneur! quel profit elle doit tirer de vos

ſpectacles? Ils eſt clair qu'ils la deteriorent, ainſi que votre Partie-moyenne, qui va aux grands Theatres.

» Se ſauvera-t-elle, cette Partie-moyenne, en alant aux petits-Spectacles? Hà! vous y avez mis bon-ordre, Monſeigneur! Aux *Variétés*, des folies, des *Jeannots*, des *Gilles-Raviſſeur*, des *Ramoneurs-princes*: Aux *Petits-Beaujolais*, des Enfans, dont on profane l'enfance, comme autrefois à l'*Ambigü-comique* : Chés *Audinot*, des niaiseries, ou des pointes ordurières; Chés *Nicolet*, des platitudes, des filouteries, ét le desordre crapuleux! Voila les ſpectacles que vous donnez à votre Partie-inferieure, à celle, qui étant votre baſe, devrait, pour votre interêt, ne trouver au Theatre que des mœurs honnêtes. Ce petit article des ſpectacles, montre à quel point vous êtes inconſequent, Monſeigneur!.. Mais comme on vous en a deja parlé, je paſſe à d'autres Objets.

» Vos loix disent, Monſeigneur! que l'adultère eſt un crime, ét que le divorce ne vous ſera point permis. L'adultère eſt un crime, ét vous ne vous permettez pas de quitter la Coupable? Y avez-vous penſé, Monſeigneur? Votre but eſt-il donc que l'adultère empoisonne Celui ou Celle qu'il ou qu'elle a trompé? Quoi! vous

voulez qu'un Honnête-homme vive avec une Catin qu'il abhorre? Hé-mais, vous avez donc perdu toutes les notions de la morale! L'interêt des Enfans.... L'interêt des Enfans est qu'une Mère criminelle ét de mauvais-exemple ne souille pas les premières idées de l'enfance, ét que si elle l'a fait, elle en soit punie, par la privation des droits de la maternité! Otez, ôtez à l'Honnête-homme cette indigne Epouse! Otez, ôtez à cette Femme vertueuse ce Libertin dissipateur, debaûché! Qu'il ou qu'elle retrouve, s'il est possible, un autre Mère, un autre Père à ses Enfans! car ils doivent tous rester à l'honnête Epoux, à l'honnête Mère. Vous êtes bien aveugle, bien cruel, bien irraisonable, Monseigneur! de forger des liens absolus, indissolubles, à des Malades, ét de les empêcher de se retourner dans leur couchette dure ét remplie d'Insectes devorans! Passez-moi cette rebutante image; en voici une plûs riante.

» Je vous trouve au Palais-royal, semillant, leger, frivole, courant audevant de la seduction: A vous y voir, je vous croirais libre; je presumerais, il faut vous l'avouer, que vous avez droit de vous choisir tous les jours une Compagne nouvelle, ét que vous venez au mar-

ché. Comme vous êtes galant! comme vous vous exposez au peril! Comme vous y succombez facilement! C'est ici un sejour d'enchantement, où vous oubliez vos loix, vos devoirs, votre religion, votre Famille, comme fils, comme époux, comme père! Ici, vous ne songez qu'au present: L'avenir inquiétant disparaît: Vousêtes un Public heureux... Mais le ver rongeur est dans votre âme!

» Que vois-je? C'est le Palais-justice, où une Tourbe empressée de Fous, va porter ses querelles pueriles, devant de graves Magistrats, qui ne peuvent s'empêcher d'en rire! Là, le Crime chargé de chaînes attend la peine, ét la reçoit d'une manière à effrayer l'Innocence! C'est ici, Monseigneur! après les camps ét les champs-de-batailles, où vous êtes le plûs insensé! On dirait une Troupe d'Écoliers, qui s'accusent les Uns les Autres, qui se disputent des fadaises, des balles, des niaiseries! La mauvaise-foi, la taquinerie, la vengeance règnent sur tous les visages ét dans tous les cœurs: Des Hommes en robe, vraies pestes publiques, prêtent leur astuce à ces vices, ét rient de la folie des Disputans... Hâ! qui vous ôtera vos Procureurs, vos Avocat, ét même une partie de vos Juges »?..

S en resta-là, ét nous partimes.

III-CXLIV NUIT.

Conclus. de la PETITE-CHANDELIÈRE.

Nous passons, Du-Hameauneuf ét moi, dans la rue d'Orleans, en alant aux *Italiens*. Sailli, que j'avais mariée, alors rassise ét raisonnable, sortait de chés elle. Je ne l'avais pas vue depuis logtemps! —Vous me negligez! (me dit-elle): J'ai pourtant certains droits, que je pourrais alleguer? —Oui (lui repondis-je); ét ceux-là sont sacrés-... Nous montames chés elle, au risque de manquer le spectacle. Sa Fille y était. —Vous voici en famille! (reprit Sailli): Mais voulez-vous que je vous en montre une autre plûs heureuse? Tenez, regardez par ici, afin de ne pas être aperçus? Vous voyez le carrosse en-bas: observez-le bien... J'aime ce joli Menage, ét je n'en ai encore parlé à Persone!... Je sais la confiance qu'on doit aux Hommes comme vous-.... Du-Hameauneuf était descendu, pour voir le carrosse de plûs près. Pour moi, j'observais en silence. Qu'on imagine ma surprise, en reconnaissant la Jolie-Chandeliëre, ét son tendre Époux!... Celui-ci était en bonnet-de-coton, ét en camisole; il caressait de jolis Enfans, au nombre de 6, outre les 4 Aînés, que j'avais connus. Ils montaient sur ses genoux, ils l'embrassaient; ét leur Mère, char-

mante encore, les regardait avec complaisance. Du-Hameauneuf remonta, ét me dit tout-bas: —Mais, c'est un ***! —Je le sais; je le connais depuis 12 ans: Cette Jolie-femme, que vous voyez, en a 26; elle a été mariée à 14. —Mariée! —Oui, mariée. —Mariée! —Mon Ami! respectez cette Femme!, elle est innocente; son cœur est pur! Respectez même cet Homme! Pour moi, je l'honore. —Je l'honore donc aussi: car vous n'honoreriez pas le vice-...

Nous revinmes auprès de Sailli ét de sa Fille; Celle-ci me presenta deux de ses Enfans. Mon cœur tressaillit! Je priai la Mère de me faire le plaisir de les amener chés la Marquise, pour les lui faire voir, ainsi qu'à Zefirette, dont je lui revelai l'origine. —Zefirette, ma sœur!.. Hâ! ne remettons pas!... Quand on est comme moi, tout ce qui peut donner une Famille, est trop chèr-! Sailli vint se faire expliquer ce que nous disions, ét elle approuva sa Fille: —Puis-je demander à les accompagner? (ajouta-t-elle). —Oui! oui! (repondis-je): il faut tout mener à la Marquise: Elle est indulgente, surtout quand un heureux changement a couvert le passé-... Nous partimes, avec Sailli, sa Fille ét les deux Enfans.

J'entrai auprès de Mad. De-M.**, pour

la prevenir, ainsi que Zefirette. L'excellente Dame s'informa de la Fille de Sailli, qu'elle n'avait pas revue depuis 7 à 8 ans. Je dis, qu'elle avait épousé un Notaire, ét qu'elle était-là. —C'est un établissement! —Sa Mère lui a donné 250 mille livres, ét une bonne éducation, que j'ai dirigée d'après vos principes, Madame —Est-elle heureuse? —Très-heureuse! Elle a d'autant plûs horreur de la galanterie, qu'elle desire davantage de ressembler aux Femmes-honnêtes: Elle est pieuse, douce, sensible. Il faut ajouter, que son Mari, qui l'adore, n'était plus un Jeunehomme, ét qu'elle a tout fait, pour lui persuader qu'il est aimé-. Après cette explication devant Zefirette, je presentai l'Ayeule, la Mère, ét les deux Enfans, garson ét fille. Mad. De-M··· fit mille caresses aux Derniers, ét retint toute la petite Famille à souper. —Voici un des plûs heureux momens de ma vie! (eut-elle la bonté de me dire). Je sens combien vous devez être satisfait, en voyant la felicité de ces Êtres cheris, dont la Mère tient de vous ses vertus-! Après le souper, qui fut delicieux, Du-Hameauneuf ét moi nous reconduisimes Sailli, Mad. **** ét ses Enfans, dans leur carrosse ét celui de la Marquise. Le Mari venait de rentrer: Il se trouva que

mon Ami le connaissait, ét que tous-deux se felicitèrent de la rencontre.

J'ai depuis rencontré le Mari de Laure-Sailli, ét les marques de considération qu'il me donne, sont l'effet de ce que lui a dit de moi mon Ami Du-Hameauneuf: On m'assure, que non-seulemement il cherit sa Femme, mais qu'il lui marque une sorte de respect.

LES AIROSTATS.

Une invention sublime, vient d'honorer le Siècle de LOUIS-XVI, ce siècle à-jamais memorable, par la sagesse des reformes: C'est celle des Globes airostatiques. De quelle utilité ne pourrait-elle pas être, malgré ses Detracteurs, si, au-lieu de l'abandonner à des Charlatans, les premiers Inventeurs, MM. De-Mongolfier; ou les savans Perfectionneurs, MM. Charles ét Robert, avaient daigné chercher les moyens d'en tirer-parti, soit pour élucubrer ce qui se passe audessus des nuages, soit pour commander à la grêle ét aux orages devasteurs; soit pour s'élever assés haut, quoiqu'à balon retenu, pour observer les Astres, dans un air absolument pur! Quel observatoire, pour Hertschel, Cassini, ou Lalande! Mais, ces regrets sont superflus! le charlatanisme souille cette belle invention, ét en usurpe les honneurs, par des ascensions puériles ét sans but! Il est vrai

que Lunardi a été honni à Londres : Quant à l'Aironaute français, après ſ'être couvert de ridicule, par l'annonce de ſon bateau-volant (qui n'eſt cependant pas de ſon ivention, M. Humblot, cousin de M. Diderot, ſ'amusait de cette idée dans ſes inſomnies, ét en entretenait tout le monde) ; après avoir été ſtimulé par l'Homme-volant de *Decouverte-auſtrale*, M. Blanchard ſ'eſt jeté ſur la belle invention de MM. Mongolfier ; il ſ'eſt ſervi du moyen ingenieux de MM. Charles ét Robert, ét, ſans genie, ſoutenu par ſa temerité ſeule, il eſt reſté paisible usurpateur de l'airoſtation ! Ét toi, infortuné Pilâtre ! tu es peri, avec des lumières! Tant il eſt vrai que la Fortune eſt encore plûs aveugle que l'Amour!

Comme nous nous en retournions, nous aperçumes dans les nues un airoſtat, qui paſſait audeſſus de Paris. Ce n'était pas M. Blanchard ; cet Homme avide de renommée, ne va que de jour. Il nous parut que les Aironautes avaient pour but d'obſerver la Lune, par un beau ciel ét une nuit ſans agitation : ce fut ce que nous vimes, ou dumoins ce que nous crumes voir. Le Globe ſ'éleva enſuite, après ſ'être allegé par quelques pierres, qui tombèrent dans la Seine, entre le Pont-henri, ét le Pont-au-change.

III-ÇXLV NUIT.
LOUISE REVUE.

Le lendemain, j'étais encore ému de ce que j'avais vu la veille! Ces deux charmans Enfans! que je les aimais! Et leur Mère! Et l'Honnête-homme qu'ils avaient pour père! Je retourrai dans leur quartier. Du-Hameauneuf me joignit, comme j'étais deja dans la rue Saint-victor. Nous passames par la Nouvelle-hâlle. Il y avait presque vis-à-vis la Colone-Medicis, une Jolie-fille, qui ressemblait si parfaitement à m.lle Pariz* de la rue de la Comedie, que toutes les fois que je passais, je ne pouvais m'empêcher de la regarder, avec une sorte d'affectation. Ce soir-là, elle était descendue, en petit deshabiller, avec sa Mère, ét elles se promenaient autour de la Halle. —Maman? (dit-elle à sa Mère), voila cet Homme, qui me regarde tant-! Je l'entendis, ét je la saluai. Au même instant, Du-Hameauneuf, qui connaîssait tant de monde, s'approche de la Mère, l'embrasse, ét l'appelle sa Cousine. Je fus enchanté! Je leur dis à tous, pourquoi, je regardais la Jeune-persone: Nous nous mimes ensemble, ét je donnai la main à cette Dernière. Nous causames: Je lui parlai de sa ressemblance avec Aurore-Pariz*, ét je

lui proposai de s'en assurer surlechamp.

Dans ce moment même, il passa près de nous un Homme, avec une Jolie-femme, que je crus reconnaître. Je quittai precipitamment la main de la Double d'Aurore, ét je m'avançai audevant de ces deux Persones. C'était.. Louise-Elisabeth-Alan!.... Mes ieux se remplirent de larmes d'attendrissement. Elle me reconnut, fit un cri, ét vint se jeter dans mes bras. Je ne prononçai pas un mot. Je lui baisai le front, ét la remis à son Mari. —Mad. la Marquise? —Est encore notre protectrice-! (s'écria Du-Hameauneuf, en lui coupant la parole). Louise fit une reverence ét passa... Je ne l'ai pas revue; j'ignore sa demeure....

J'expliquai à Du-Hameauneuf ét aux Dames, ce qu'était Louise. La Mère ét la Fille la connaissaient de nom : ensuite, nous alames rue de la Comedie-françaises

LES DOUBLES.

Je demandai à monter chés Aurore? On était à table. Sa Famille surprise de la visite que je lui amenais, ne savait que penser! J'avais fait rester sa Ressemblance dans l'antichambre. Je pris Aurore par la main; je la menai auprès d'Albertine (c'est le nom de la Demoiselle fille de la Cousine de Du-Hameauneuf), ét je les montrai l'Une à l'Autre. Elles

furent surprises ét enchantées! Elles s'embrassèrent, puis se regardèrent, sans parler: Elles ne pouvaient se lasser de se considerér. Enfin, elles alaient rentrer ensemble. Je retins la Fille de la maison, ét j'envoyai Albertine auprès de la Mère d'Aurore. —Hâ! ma Fille! Où donc est Monsieur-Nicolas?.... Hémais, tu as mis un autre deshabiller-! Une grande Sœur interrompit sa Mère: —Mais, Maman! ma Sœur est un-peu changée-! Albertine courut l'embrasser. —Tu n'as jamais été si bonne-! (lui dit Brunichilde). Le Père d'Aurore regardait sa Fille pretendue, ét lui trouvait aussi un air different, lorsque j'alai prendre la vraie Fille de la maison, que je mis à-côté d'Albertine. On se recria! Je dis le sujet de ma visite. Ce fut comme une explosion de joie. Le Père, la Mère, la grande-Sœur, m'embrassèrent, en me remerciant: la Mère d'Albertine, Mad. D'Auron, m'embrassa aussi, en me disant, que je lui avais donné deux Filles. En-effet, depuis ce moment, Albertine ét Aurore sont inseparables. Elles se sont mariées le méme jour: elles sont voisines; leurs Enfans commencent à jouer ensemble (4 janvier 1788). Nous demandames à conduire les deux Belles avec leurs Mères chés la Marquise, ét

l'on nous accorda cette demande. Nous avions une voiture-de-place ; les quatre Dames devaient y monter après une toilette : nous les precedames à pied, pour les annoncer, ét les attendre à la porte.

LesDoubles ſ'étaient habillées de-même, en robe blanche, ét coîfées en cheveux, arrangés de la même manière. La reſſemblance était alors frappante. Toute la petite Société, non prevenue, était raſſemblée, quand elles arrivèrent. La Marquise ſe fesait une fête de ce nouvel amusement, que je lui procurais. Nous jouames une eſpèce de petite Comedie : Après avoir presenté les deux Belles ét leurs Mères à la Marquise en-particulier, trois des Dames entrèrent : La Jeuneperſone ſalua ſes nouvelles Connaiſſances, ét causa un-peu. Un inſtant après, elle ſortit, ét ce fut Aurore qui rentra. Le ſon de voix était un-peu different ; Neanmoins, à-peine ſ'en apercevait-on : Mais on avait fait des queſtions, ét ce que repondit Aurore ne câdrait pas, avec ce qu'Albertine avait dit. Nous écoutions, les deux Mères, la Marquise, Du-Hameauneuf ét moi. On crut ſ'être trompé. Aurore ſortit, au grand étonnement de la Société! Albertine rentra, ét la converſation intariſſable recommença. On fut très-ſurpris, que tout ſe remettait

comme à la première fois. On en temoigna sa surprise à la Belle, qui se leva, ét sortit. Aurore rentra sur-le-champ, ét les choses se retablirent comme à la seconde version. Il y a quelque-chose ici! (s'écria Felicité). La Marquise lui dit en riant: —Toi, ma Bonne-amie, si fine, si rusée, tu ne vois pas que Monsieur-Nicolas te joue un tour-? —Si Madame le permet? —Oui, (me dit la Marquise); je ne veux plus de plaisir à leurs depens-. Je sortis, emmenant Aurore, ét je rentrai sur-le-champ tenant les deux Belles de chaque main. La surprise fut rejouissante! On les environna, on les admira; on donna un spectacle delicieux à la Marquise! On soupa dans la plus grande gaîté. J'observe que la Marquise avait envoyé chercher l'Épouse du Notaire ét son Mari: Elle avait reuni tout ce qui nous interessait: Mad. Du-Hameauneuf, sa Tante, étlrst. On ne se retira qu'à 2 heures.

III-ÇXLVI NUIT.

I.r Souper de M. De-la-Rey***.

Du-Hameauneuf avait cultivé la connaissance du Jeunehomme aimable, dont il a été question, III-ÇXXXIII Nuit. À son arrivée chés moi, il me montra un Billet d'invitation-à-souper, dans la forme de ceux des convois. Je

souris de l'idée : Il me rappela, que dans le festin de *Trimalcion*, si bien raconté par *Petrone*, l'Invitateur fit apporter un Squelette, pour exprimer cette verité : —*Amis, la vie ne dure qu'un jour : quand le plaisir se presente, il faut le prendre-!* Le spirituel Jeunehomme avait eu la même idée : Il exhortait ses Invités, par la vue d'un Objet moins hideux, ét seulement indicatif, à ne pas manquer de se rejouir-. Et l'on se rejouissait chés lui. —Je suis sûr (c'est Du-Hameauneuf qui parle), que pas-un des Invités, pas-un de Ceux qui ont su ét condamné sa manière, en la regardant comme bisarre, n'en a vu le but philosophique ; n'est même remonté à la source de l'idée, qui est dans un Écrivain de l'ancienne Rome-!... Du-Hameauneuf me quitta au Pont-neuf, pour aler à son invitation, ét promit de venir me joindre à minuit chés la Marquise.

SUITE DE RENETTE.

Je n'avais pas fait 30 pas seul, que j'aperçus dans une voiture, une Belle-dame, qui parut m'appeler. L'Homme qui l'accompagnait descendit lestement, ét vint à moi. —Vous nous avez oubliés ! (me dit-il). Où alez-vous ? nous vous conduirons, ét nous vous apprendrons où nous en sommes-. J'acceptai. Re-

nette (car c'était elle), me temoigna le plaisir qu'elle avait de me voir. Nous alames aux Tuileries, ét là, les deux Epoux me racontèrent, Que les Parens qu'ils redoutaient, avaient payé le tribut à la Nature, ét que rien ne troublait plus leur felicité, qu'ils n'en sentaient pas moins-vivement ! Je les congratulai, en leur recommandant de ne pas negliger les precautions ! Renette était en Dame ; je lui conseillai de reprendre souvent l'habit, sous lequel elle avait plu. Je leur demandai, s'ils avaient des Enfans? —Un Garson, ét deux Filles très-jolies. —Tant-mieux ! elles vous rappeleront comme était leur Mère-!

Les FEMMES qui se disputent une FILLE.

La nuit tombait : Nous étions au pied de la Statue d'*Arrie*, lorsque nous fumes frappés du bruit d'une dispute vehemente. Nous y courumes comme tout le monde. Une Jeunefille de 14 ans, assés jolie, était tiraillée par deux Femmes : L'Une disait : —C'est ma Fille, qu'on m'a volée-! L'Autre : —Ma Fille ne m'a jamais quittée !... Que veut donc cette Folle-? La Jeunefille se tenait à cette Dernière, ét disait, qu'elle ne connaissait pas l'Autre. —Je le crois bien ! (reprenait Celle-ci), tu étais trop jeune-! Le Comte ét moi, nous nous

mélames de cette affaire : Nous ſeparames les deux Femmes, qui paraiſſaient également dans l'aisance, ét nous leur demandames, Quî elles étaient? Celle qui ſe trouvait en poſſeſſion de la Petitefille, nous dit. —Je ſuis l'épouse d'un Maître-Cordonnier, rue des Bernardins, près Saintnicolas: Je ſuis honnête-femme; mon Mari eſt honnête-homme : tout le quartier nous connaît, ét ſait que voila ma Fille. —O mondieu-oui, Maman! ét vous êtes bien maman-! —Tu le crois, mon Enfant! (reprit l'Autre); ét tu n'es pas coupable! tu n'avais que 3 ans : mais tu as une marque ici... (Elle la decouvrit).... ét la voila.... Tu reſſembles à ton Père, comme deux gouttes-d'eau!... Tu es ma fille... j'en ſuis ſûre!... Et la verité ſe decouvrira. —Quì êtes vous? (lui dit le Comte) : —Monſieur, je ſuis femme d'un Maître-Bourrelier, ici près, rue de-Luxembourg. —Ecoutez, ma Bonne? (reprit le Comte): votre Fille eſt en ſureté chés Celle qui l'a élevée jusqu'à-present; vous me donnerez tous les renſeignemens neceſſaires, ét je me charge de decouvrir la verité. Je ſuis le Comte de-***. Je promets de doter la Jeunefille, qu'elle ſoit à vous, où à Celle qui l'a élevée-. Ces mots terminèrent la diſpute. Le Comte mena

les deux Femmes chés la Cordonnière, ét commença les recherches le soir-même.... Je vais terminer. La Bourrelière se trompait. La Cordonnière prouva sa maternité, par tous les moyens possibles. Mais on trouvera la Fille de la Bourrelière.

Nous attendimes vainement Du-Hameauneuf, chés la Marquise; il ne vint pas, ét je fus obligé de m'en aler seul.

L'HOPITAL DE LA SALPÊTRIÈRE.

J'étais sur le Port-aux-tuiles, lorsque je rencontrai deux Persones qui venaient en courant du côté de la porte Saint-bernard. Elles ne purent m'éviter, parcequ'elles ne m'avaient pas aperçu. Je fus un-peu surpris, de voir une Jeunefille fort-jolie, avec la robe-à-queûe des Filles-honnêtes de l'Hopital-general! Elle donnait le bras à un Jeunehomme en noir! Sûr qu'il y avait-là quelque-chose d'extraordinaire, je leur offris surlechamp le credit de Mad. la Marquise de-M····. Le Jeunehomme accepta. Je le determinai, par les details où j'entrai, à conduire la Jeunefille à l'un des deux Hospices. En chemin, il satisffit à mes demandes:

—J'ai vu cette Jeunefille par-hazard, dans une visite de la Maison, où j'accompagnais un Magistrat. Elle m'inspira du

goût : J'employai tout pour la revoir, ét le goût devint de l'amour. Je n'eus plus un moment de tranquilité. Je la fis demander par une Dame âgée : On la refusa, en disant, qu'aucun des Sujets de la Maison n'en sortait. Effectivement, nous avons su, que l'horrible regime de la Salpêtrière était, d'y consumer les Individus ét leur travail, ainsi que des revenus considerables, sans aucun avantage pour l'État : les Filles y sont comme mortes en naissant : Elles y vegètent quelques années malheureuses, ét perissent. Ce sont des Sujètes pour la Sœur-Superieure.... Indigné, j'ai voulu sauver Celle que j'aimais, ét je viens d'y reüssir, au-moyen d'un petit airostat, qui m'a suffisamment élevé, pour poser une échelle-de-corde, par laquelle mon Estelle est descendue ✝...

Nous arrivames en ce moment. La Jeunefille fut reçue, quoiqu'elle marquât un grand éloignement pour toute espèce de Communauté! puis je m'en revins avec le Jeunehomme, qui m'assura qu'il épouserait Estelle. Pour moi, je me proposai d'instruire Mad. De-M···, qui fera toutes les demarches convenables.

✝ Cette Avanture s'est terminée 18 mois après : Le Jeunehomme obtenait quelquefois la permission de voir la Jeunefille. Elle

devint enceinte, ét la Marquise craignant le ſcandale, dans ſon Établiſſement, l'en fit-ſortir: Mais d'un autre côté, Mad. De-M. obtint la permiſſion de garder la Jeune-Hôpitalière, ét d'en diſposer à ſa volonté. Elle la destinait à être nourrice de l'Enfant d'une Jeunedame étrangère. Estelle eut un Garſon, fort ét bien-conſtitué, qu'elle nourrit, en attendant. Mais dès que le Jeunehomme en fut inſtruit, il proposa d'épouser Estelle. On fit alors les recherches convenables ſur l'origine de la Jeuneperſone; ét il ſe trouva qu'elle était née d'une Dame de grande-qualité, qui l'avait eue clandestinement, pendant une longue abſence de ſon Mari: Elle en était accouchée dans la maison d'un Medecin, qui avait eu l'attention de conſerver tous les indices propres à lui faire connaître les Auteurs-de-ſes-jours. Ce fut ùn nouveau ſujet-de-joie pour le Jeunehomme, qui trouva dans une Infortunée, une riche Heritière. Beni-ſoit le Medecin!

Les Provinciales, ou Histoires des Filles ét Femmes exemplaires de toutes les Provinces de France: Par 434 Citoyens, ſous la redaction d'Un-ſeul: à Genève, ét ſe trouve à Paris, chés Maradan, *libraire, rue des-Noyérs, n.º 33. 1789.* ¶ Nous avons annoncé cet Ouvrage par un Proſpectus trop confus, pour n'y pas revenir d'une manière plûs detaillée, ét plûs instructive, à-l'égard des Citoyens vertueux, dont on eſpère des renſeignemens: car l'Auteur ne pretend pas faire cet Ouvrage; il ne veut que le rediger, d'après des canevas certains.

Lettre à tout Français aimant la Patrie.

M

Dans le dessein que nous avons formé, l'Auteur ét moi, de donner un degré de publicité aux actions vertueuses des Femmes de tout le Royaume, il nous a paru que le moyen le plûs sûr d'avoir des renseignemens authentiques, était de vous les demander: Nous vous prions donc de vouloir bien nous communiquer, en peu de lignes, les Traits qui concerneront les Filles ou les Femmes de votre Ville: Par-là, vous contribuerez à la perfection d'un Ouvrage vraiment utile.

Les honorables Cooperateurs de cet important Ouvrage, auront la douce saitsfaction d'y voir passer, avec l'histoire abregée de la Personne celebrée, les idées morales qu'elles affectionnent le plûs, car on se fera un devoir de les emploïer. Il n'est pas inutile d'observer, qu'on prendra des Traits anciens, lorsque les presens manqueront. Il nous reste le vif regret de ne pouvoir offrir à chaque Cooperateur, que le tribut de notre respect ét de notre gratitude.

Nous avons l'honneur d'être, avec la plûs haute consideration,

M

Vos trèshumbles ét trèsobeïssans Serviteurs,
RESTIF-DE-LA-BRETONE,
MARADAN, Libraire, rue des Noyers, n.° 33, à Paris.

Vous adresserez votre Reponse au Libraire, s. v. p.

AVANTPROPOS.

Après avoir publié les *Contemporaines*, les *Françaises*, ét les *Parisiennes*, il me restait à parcourir toutes nos Provinces, pour y recueillir les traits qui peuvent honorer les Femmes de la Nation.

On sait, que j'ai pris partout mes Heroïnes, pour les *Contemporaines*: Ces histoires, infiniment variées, forment une *masse-de-mœurs*, pour ainsi dire; mais celles de la Capitale y dominent.

Dans les *Françaises*, je n'ai choisi que quelques traits nationaux, sans chercher à caracteriser les Femmes, d'après le terroir ét le climat.

Dans les *Parisiennes*, je me suis absolument astreint à ne parler que des Femmes de Paris, que je regarde comme devant servir de modèle à Celles de tout l'Univers, qui veulent être également aimables & sensées: Car la bonne Epouse de Paris, est le chefd'œuvre de la civilisation.

En composant les *Provinciales*, je vais suivre la nature dans toutes nos Provinces, afin d'y voir les effets du climat, le degré de civilisation, la façon-d'être & de-penser: desorte-qu'il resultera de cet Ouvrage, un

tableau complet des mœurs de tout le Royaume. D'après ce plan, j'ai pris, dans chacune des Villes que je nomme, tous les renſeignemens neceſſaires, ſur les mœurs ét ſur la Fille ou Femme, qui ſ'eſt le plûs diſtinguée par ſa bonne conduite. Je me contenterai de nommer Celles qui en approcheront davantage : car je me ſuis obligé à ne faire que VIII Parties de cet Ouvrage. Ainſi, Chacune des 434 Filles ou Femmes, qui ſeront les Heroïnes des *Provinciales*, n'occupera que ſix pages d'impreſſion; lesquelles, multipliées par 434, donneront 8 Volumes de 336 pages chaqu'un, ou 16 feuilles *in*-12.

J'ai prié les Hommes inſtruits ét vertueux, ausquels je me ſuis adreſſé, de vouloir bien me fournir des faits exacts, ét de les examiner ſcrupuleuſement, pour ne rien donner à la prevention. C'eſt le Public, c'eſt la Nation qui feraient trompés.

Je ne fais donc pas cet Ouvrage ſeul : Je ne ſuis que le Redacteur, ét c'eſt avec raiſon que j'annonce qu'il eſt composé par 434 Citoyens, representant la Nation elle-même.

LES PROVINCIALES.

I.er Volume : L'Orient de Paris : 52 Hiſtoires.

PAYS.

1 Le Pariſis
2 Le Beauvaiſis
3 Le Blaiſais
4 Le Hurepois
5 Le Gâtinais
6 La Brie
7 La Champag.
8 Le Remois
9 La Troyade
10 L'Argone
11 Le Rhetel.s
12 Le Perche
13 Le Senonais
14 Le Langrois
15 Le Meſſin
16 Le Toulais
17 Le Verdunais.

VILLES.

1 Charone :
2 Lagni :
3 Verſailles :
4 Eſſone : Glatigni :
5 Corbeil :
6 Pompone :
7 Juviſi :
8 Saintgermain :
9 Saintdenis :
10 Beauvais :
11 Blois :
12 Senlis :
13 Chantilli :
14 Crêpi :
15 Ivernaux :
16 Compiègne :
17 Laferté-ſous-J.
18 Gien :
19 Montargis :
20 Melun :
21 Montereau :
22 Courtenai :
23 Laferté-Alais :
24 Meaux :
25 Provins :
26 Chât.-Thierri :
27 Sezannes :
28 Brie-C.-Robert
29 Coulomiers :
30 Fontainebleau :
31 Briare :
32 Sens :
33 Troies :
34 Villefranche :
35 Reims :
36 Aï :
37 Châl.-ſur-Mar.
38 Bar-ſur-Aube :
39 Bar-ſur-Seine :
40 Vill.-Coterets :
41 Saintdizier :
42 Châtelleraud :
43 Metz :
44 Toul :
45 Verdun :
46 Sainte - Menehould :
47 Rethel :
48 Beaumont :
49 Vitri-le-Franç.
50 Laferté-Milon :
51 Langres :
52 Ecouan.

II.d Volume : Suite de l'Orient : 61 Hiſtoires.

PAYS.

18 La Lorraine
19 Le Barrois
20 Le Baſſigni
21 L'Alsace
22 La Comté
23 La Bourg.ne
24 Le Charolais
25 Le Donziais
26 L'Aucerrois
27 Le Mâconnais
28 Le Châlon.s
29 L'Auxois
30 Le Morvand
31 La Breſſe
32 Le Bugei
33 Le Valromei
34 Gex.

VILLES.

53 Nanci :
54 Luneville :
55 Remiremont :
56 Thionville :
57 Bar-le-Duc :
58 Blamont :
59 Charleville :
60 Plombières :
61 Châteauvilain.

61 Chaumont :
63 Strasbourg :
64 Kell :
65 Wasselone :
66 Montbelliard :
67 Haguenau :
68 Altorf :
69 Saverne :
70 Landau :
71 Colmar :
72 Wangen :
73 Zurich :
74 Neufchâtel :
75 Besançon :
76 Arbois :
77 Baume-les-No.
78 Lons-le-Saun.er
79 Dôle :
80 Saintclaude :
81 Pontarlier :
82 Dijon :
83 Beaune :
84 Mâcon :
85 Châlon-Saône :
86 Semur-en-Brio-nais :
87 Semur-en-Aux.
88 Châtillon :
89 Autun :
90 Charoles :
91 Saulieu :
92 Viteaux :
93 Rouvrai :
94 Noyèrs :
95 Avalon :
96 Vermanton :
97 Saci :
98 Aucerre :
99 Chablis :
100 Courgis :
101 St.-Florentin
102 Veselai :
103 Maizières :
104 Clameci :
105 Touci :
106 Varzi :
107 Joigni :
108 Villeneuve-le-Roi :
109 Bellei :
110 Bourg :
111 Gex :
112 Genève :
113 Nice.

III.me Volume : Le Midi : 62 Histoires.

PAYS.

35 La Beauce
36 Vendomois
37 L'Orleanais
38 La Sologne
39 La Touraine
40 Le Berri
41 Bourbonais
42 Nivernais
43 Beaujolais
44 Le Lionnais
45 Dombes
46 Le Dauphiné
47 Le Viennais
48 Valentinais
49 Gresivaudan
50 Embrunais
51 Le Gapenç.is
52 La Provence
53 Le Marseill.
54 L'Orangeais
55 Le Comtat-Venaissin
56 Le Forez
57 Le Vivarais.

VILLES.

114 Chartres :
115 Maintenon :
116 Mantes :
117 Montfort-l'Amauri :
118 Dourdan :
119 Dreux :
120 Châteaudun :
121 Vendôme :
122 Orleans :
123 Montbazon :
124 Châteauvieux
125 Romorantin :
126 Tours :
127 Loudun :
128 Bourges :
129 Sancerre :
130 Lacharité :
131 Nevers :
132 Moulins :
133 Bourb.-Lanci :
134 Bourb.-Arch.
135 Villefranche :
136 Beaujeu :
137 Lion :
138 Dombes :
139 Tarare :
140 Condrieux :
141 Vienne :
142 Die :
143 Grenoble :
144 Valence :
145 Montelimart :
146 Gap :
147 Briançon :
148 Barcelonette :
149 Apt :
150 Senès :
151 Digne :
152 Vence :
153 Grâces :
154 Glandève :

IV.me Volume : Suite du Midi : 45 Hiſtoires.

PAYS.

VILLES.

V.me Volume : Suite du Midi : 35 Hiſtoires.

PAYS.

VILLES.

221 Cahors :	233 Perigueux :	245 Aires :
222 Montauban :	234 Limoges :	246 Saintsever :
223 Nègrepelisse :	235 Brives :	247 Lescar :
224 Vabres :	236 Villefranche :	248 Saintjean-Pié-deport :
225 Rodès :	237 Gueret :	
226 Mende :	238 Aubusson :	249 Oleron :
227 Cognac :	239 Uzerches :	250 Pau :
228 Augoulême :	240 Auch :	251 Bagnères :
229 Rochefouc.	241 Mirande :	252 Tarbes :
230 Bordeaux :	242 Leictoure :	253 Cominges :
231 Agen :	243 Acqs :	254 Couserans :
232 Sarlat :	244 Albret :	255 Perpignan.

*VI.me Volume : Le Nord : 54 Histoires *.*

PAYS.

93 Normandie	98 L'Avranch.	103 Vexin-Fr.^{ls} Bocasseline
94 Le Roumois	99 Le Lieuvin	
95 Pays de Cau	100 Le Bessin	104 Le Brai
96 Le Timerais	101 Cotentin	105 L'Augé
97 Le Caenois	102 Vexin-N.d	106 Le Dunois.

VILLES.

256 Rouen :	274 Pontdel'arch.	292 Bernai :
257 Aumale :	275 Louviers :	293 Conches :
258 Ecouis :	276 Pontaudemer	294 Domfront :
259 Andelis :	277 Pontlevêque :	295 Mortagne :
260 Argues :	278 Vernon :	296 Carentan :
261 Caudebec :	279 Verneuil :	297 Mortain :
262 Harfleur :	280 Vire :	298 Saintlô :
263 Dieppe :	281 Falaise :	299 Granville :
264. Elbeuf :	282 Caen :	300 Cherbourg :
265 Chaum.-Mag.	283 Avranches :	301 Honfleur :
266 Eu :	284 Isigni :	302 Gournai :
267 Le-Hâvre :	285 Lisieux :	303 Pontoise :
268 Jumièges :	286 Bayeux :	304 Mantes :
269. Evreux :	287 Coutances :	305 Andresi :
270 Gisors :	288 Valogne :	306 Saintsaen : B.
271 Lions :	289 Seès :	307 Nogent-le-R.
272 Montivilliers	290 Alençon :	308 Châteaudun :
273 Châteauneuf :	291 Argentau :	309 Yvetaux.

* On trouve un Aperçu des mœurs de tous les Peuples du Monde, dans les Seconde-Parties de trois Tomes des Idees-Singulières, surtout dans l'ANDROGRAFE.

VII.me Volume: L'Occident: 64 Histoires.

PAYS.

VILLES.

VIII.me Volume: Suite de l'Occident: 61 Hist.

PAYS.

VILLES.

391 Noyon :
392 Soissons :
393 Montdidier :
394 Roye :
395 Lafère :
396 Laon :
397 Guise :
398 Armentières :
399 Boulogne :
400 Ambletuse :
401 Abbeville :
402 Perrone :
403 Saintvaleri :
404 Arras :
405 Saintomer :
406 Gravelines :
407 Cambrai :
408 Lille :
409 Douai :
410 Marchiennes :
411 Mardik :
412 Landreci :
413 Maubeuge :
414 Civet :
415 Marienbourg
416 Condé :
417 Lens :
418 Valenciennes :
419 Bergues-saint-Vinox :
420 Quesnoi :
421 Dunkerque :
422 Calais :
423 Mons :
424 Bruxelles :
425 Bouchain :
426 Denain :
427 Charlemont
428 Rocroi :
429 Sedan :
430 Bouillon :
431 Labastie :
432 La Martiniq.
433 Portlouis :
434 Pondicheri.

Lorsqu'il ne se trouvera pas de sujet dans une Ville nommée, on le prendra dans l'arrondissem[t].

On emploiera, autant qu'il sera possible, les Traits publics, lorsqu'ils auront un but moral.

On publiera les VIII Volumes en deux livraisons de IV Volumes chacune.

Le même Libraire vend LES NUITS DE PARIS XI premières Parties (l'Ouvrage en aura XIV).

Cette nouvelle Production, de l'Auteur du PAYSAN-PAYSANE PERVERTIS ét des CONTEMPORAINES, est sans contredit ce qu'il a publié de plûs extraordinaire ét de plûs saillant. L'amusant, l'utile, l'effrayant s'y trouvent reünis. Le debit en est rapide, même avant les annonces. Prix,... 21 l. les XI, ét 27 l. les XIV Parties.

LA FEMME-INFIDELLE, IV Part. in-12. 6 l.

Cet Ouvrage n'est pas un Roman, pour l'Homme designé sous le nom de *Jeandevert*, ét qui est très-connu. On y a placé toutes les Lettres qui ne pouvaient être employées dans les NUITS.

INGENUE SAXANCOUR, OU LA FEMME SEPAREE; Ouvrage très-interessant pour les Filles, et dont quelques details font fremir. Il est cité dans les NUITS. *Sous presse*, III Part. 4 liv.

MONSIEUR-NICOLAS,
ou les Ressorts du Cœur humain devoilés.

Les frais qu'entraîneront l'impression ét les Estampes absolument necessaires à l'importante ét philosofique Production intitulée, MONSIEUR-NICOLAS, OU LES RESSORTS DU CŒUR-HUMAIN DEVOILÉS, ét la crainte d'une contrefaçon ruineuse, mettent l'Auteur, qui seul peut l'imprimer à ses frais, dans la necessité de ne l'entreprendre, que de la manière suivante : *—L'Ouvrage aura VIII Vol. de 24 feuilles in-12 chacun: 64 Portraits, ét autant d'Estampes-de-situation, aumoins: Ce qui portera les frais, sans le manuscrit, d'après un calcul exact, à la somme de 50-mille livres, en menageant beaucoup: L'économe, laborieux ét frugal Auteur ne voit la possibilité de mettre au jour ce philosofique Ouvrage, quepar 500 actions, à 200 livres chacune, divisées en 4 billets-à-ordre de 50 livres chacun de six en six mois, pendant 2 ans; ét à dater de la première écheance, six mois après le dernier billet échu, on delivrera l'édition brochée, tirée à 4 mille; ce qui donnera 8 Exemplaires, pour chaque action de 200 livres: Or les Exemplaires ayant 192 feuilles d'impression aumoins, ét plus de 130 Figures très-interessantes, ét liées au discours, comme dans le fameux Ouvrage de* LAWATER, *seront à 48 l.: D'où il suit que les Actionnaires auront un avantage de 23 liv.; chaque exemplaire ne leur revenant qu'à 25 liv. En cas de 2.de édition, les actions ne seront plus que de 120 livr. On s'adresserait, pour les actions, à l'Auteur, qui donnera l'adresse de son Libraire.* ¶ *Rue des-Bernardins, n.° 10.*

¶ Huit Persones peuvent ne prendre qu'une-seule action. On commencera l'impression aussitôt qu'on aura le nombre entier d'Actionaires, qui n'est qu'au niveau des frais.

Le Portrait de l'Auteur sera dessiné par M. Pujoz.

PORTRAITS gravés qu'on y trouvera.

1 Le Père.
2 La Mère.
3 L'Avocat R.
4 Nicolas-Ferlet.
5 La Tante Madelon.
6 M. Droin.
7 M. Collet.
8 Nannette à Zefire.
9 Marguerite-Miné.
10 Marguerite-Pâris.
11 JeannetteRousseau.
12 Mariejea. Levêque.
13 Mad. PARANGON.
14 M.lle Fanchette.
15 Manon Prudhot.
16 Madelon Baron.
17 La petite Marianne.
18 Tonton-Lenclos.
19 Colombe.
20 Ferrand l'aînée.
21 Aimée.
22 Edmée-Servigné.
23 Catherine.
24 Tiennette.
25 Toinette.
26 Flipote.
27 Marote.
28 Berdon.
29 Manon-Baron.
30 Manon-Leger.
31 Marianne-Tangis.
32 Ursule-Mêlot.
33 Josefine-Fourchot.
34 Rose-Lambelin.
35 Annette-Bourdeaux.
36 Julie Burat.
37 Nannette-Prevôt.
38 Mad. Grêlot.
39 Charlotte-Lemaire.
40 Zoé-Delaporte.
41 Jeannette-Demailli.
42 ZEFIRE.
43 Henriette.
44 Sofie-Chavagni.
45 Rose.
46 Eugenie.
47 Batilde.
48 Sailli.
49 Agnès-Lebègue.
50 Desirée.
51 La jeune Aimet.
52 Reine-Colette.
53 La Noire (fille).
54 Louise.
55 Terèse.
56 Agnès-R.
57 Marion-R.
58 Virginie.
59 Sara.
60 Victoire Londo.
61 Éleonore-f.-de-Mar.
62 La Marq. De-M....
63 Mad. la C.sse de B.
64 Zefirette.

☞ Outre ces 64 Portraits, il y aura environ autant d'Estampes de situation: Il y en aurait plûs d'un mille, tant l'Ouvrage est fecond en traits saillans! mais on ne mettra que les principaux. Chacun de ces Traits donnera un tableau frappant, quelquefois plein de grâces, quelquefois terrible!

Table de la XII.me Partie, *Tome VI.*

Les *XII*, *XIII* ét *XIV P*. ayant une *Eſtampe* de-plûs, *ſeront* à 6 liv. ¶ Le *Portrait*, mis aux *III d.res*, eſt en-grand, ét très-reſſemblant, quant à l'air ét au coſtume. Les quatre coins expriment la condition de l'Auteur, ét ſes goûts ruſtiques dans ſon enfance. Les vers énergiques qui ſont au-bas, ont été mis dans les Affiches de Guienne, par M. LAMANON, avocat à Bordeaux.

FIN de la XII Partie, ét du Tome VI.

